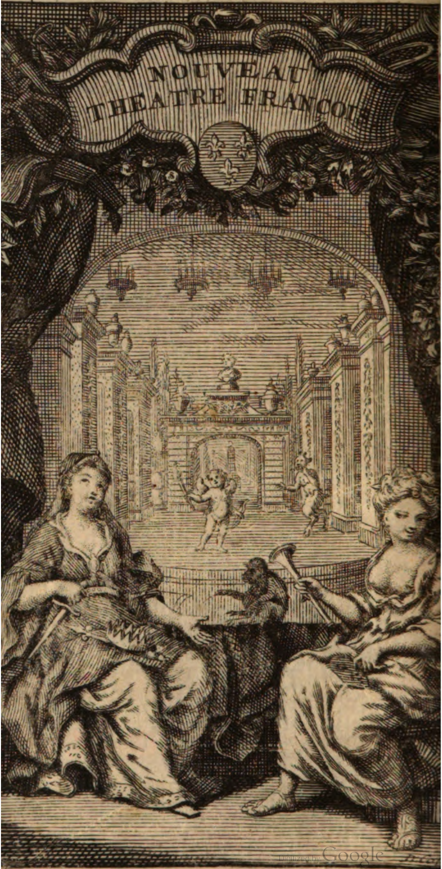

NOUVEAU
THEATRE FRANCOIS

LE NOUVEAU THEATRE FRANÇOIS;

TOME SECOND.

Nouvelle édition.

A UTRECHT.

Chez ETIENNE NEAULME;
MDCCXXXV.

PIECES

Contenues dans ce second volume.

MEDÉE,

TRAGEDIE.

NOUVELLE EDITION.

A UTRECHT
Chez ETIENNE NEAULME,
MDCCXXXIV.

PREFACE.

IL y a peu d'Histoires aussi connuës que celle de Medée, & de sujets de Tragédie aussi célébre que celui-ci. Euripide l'a traité parmi les Grecs. Ennius, Pacuvius, Accius, Ovide & Sénéque parmi les Romains. Monsieur Corneille parmi nous. La Tragédie d'Euripide & celle de Seneque nous restent encore avec quelques vers des autres.

Je me suis laissé tenter après tant de grands Hommes à la beauté de ce sujet. Il m'a toûjours paru que les deux grands ressorts de la Tragédie, la terreur & la pitié, s'y font sentir vivement; &

que Medée toute méchante & toute criminelle qu'elle est, étant aussi très-malheureuse & trahie par celui pour qui elle a tout fait & tout abandonné, est l'un des personnages du monde le plus propre à faire un grand effet sur la Scene. La simplicité même du sujet, quoi que du goût de peu de gens parmi nous, a été un nouvel attrait pour moi. J'ai voulu tenter de donner au Public une Piéce à peu près dans le goût des Anciens: c'est-à-dire, une Piéce dans laquelle une action grande, tragique & merveilleuse, mais en même-tems très-simple, fût soutenue seulement par la noblesse des pensées, par la vivacité des mouvemens, & par la dignité de l'expression. C'est ainsi que ces grands Maîtres de l'art, sur les Ouvrages desquels l'art même & les règles ont été formés, ont constitué leurs Tragédies, & ont composé ces chefs d'œuvres merveilleux, qui

ayant

ayant fait l'admiration de tous les ſiécles, font encore pleurer & frémir dans la ſimple lecture. Ces Génies ſublimes ſe ſentant aſſez de force pour ſoutenir un ſujet par lui même & par eux-mêmes, ont dédaigné d'avoir recours à un grand attirail d'incidens & d'Epiſodes; & ont rebuté les jeux de Théâtre, les petites ſurpriſes & ces autres agrémens frivoles, qui plaiſent dans la Comédie; mais qui ne ſervent dans la Tragédie qu'à amortir & à éteindre le pathetique, qui en eſt l'ame. Ils auroient crû ſortir du caractére du Poëme tragique, & bleſſer en quelque maniére la raiſon, & les règles par conſéquent, s'ils s'étoient écartés de cette ſimplicité d'action. Que penſeroient-ils donc s'ils entendoient dire à preſent qu'une Tragédie n'eſt pas Tragédie, ni dans les règles, parce qu'elle eſt ſimple? Ils jugéroient ſans doute que de pareils Critiques

 n'ont

n'ont aucune idée de la Tragédie ni des règles ; & qu'ils n'en connoissent que le nom.

On seroit trés-fâché cependant, que ceux qui ne connoissent pas les Tragédies des Anciens par elles mêmes, en voulussent juger par cette Piéce qui leur est infiniment inférieure en tout. Pour ressembler à ces grands hommes, ce n'est pas assez de travailler dans leur goût & d'après eux ; il faudroit encore avoir leur génie. Cette Piéce donc peut fort bien être simple comme celles des Anciens sans être belle : mais en ce cas, c'est uniquement ma faute ; & cela n'empêche pas que la véritable grandeur ne se trouve presque toûjours jointe avec la simplicité.

Je ne répondrai point à toutes les Critiques qui se sont d'abord élevées contre cette Piéce. Je crois qu'on doit toûjours laisser au Public une liberté entiére d'en juger, &

& qu'un ouvrage doit se défendre par lui-même. Peut-être que ceux à qui la grande simplicité d'action qui régne dans cette Piéce, n'auroit pas entiérement plû dans la representation, en seront moins blessés dans la lecture; & qu'ils trouveront que j'y ai suppléé autant qu'il m'a été possible, par le soin que j'ai pris de l'expression. J'ai toûjours été persuadé que c'est ce qui anime & ce qui soûtient le plus un ouvrage, lorsque n'étant pas dans la bouche des Acteurs qui lui donnoient en quelque maniére la vie, il est comme mort sur le papier. Aussi avec quel soin les Anciens, & en particulier les Tragiques Grecs ne s'y sont ils pas attachés? Il seroit trop long de parler ici de la sublimité, de la force, de la richesse, de l'harmonie, de la vivacité de leurs expressions; de ces tours si naturels en apparence, & pleins en effet d'un si grand art; de

ces hardiesses nobles & heureuses, où ne s'éleva jamais un médiocre genie; de ces belles Epithétes qui rassemblant en un seul mot plusieurs idées, leur donnent plus de force en les offrant ainsi en racourci; & qui par leurs peintures vives & nobles, font le charme de la Poësie qu'elles animent & qu'elles enrichissent. Je dirai seulement pour donner quelque idée du soin que ces grands hommes ont pris de l'expression, qu'ils s'y sont attachés, jusqu'à n'employer presque que des mots consacrés à la Poësie & inconnus à la Prose; & que quand même on renverseroit la structure & l'arrangement de leurs vers, on ne laisseroit pas d'y sentir encore la Poësie la plus magnifique & la plus élevée.

Je ne sçaurois cependant m'empêcher de répondre à une des objections qu'on m'a faites. On m'a accusé d'avoir pris plusieurs pen-

sées

ſées dans Monſieur Corneille. Mais pour me rendre juſtice, on devoit avoir dit que Monſieur Corneille ayant pris pluſieurs penſées dans Sénéque, j'ai crû pouvoir auſſi puiſer dans la même ſource & y en prendre quelques-unes. Voilà la vérité ; & je défie qu'on puiſſe citer un endroit de cette Piéce qui paroiſſe emprunté de Monſieur Corneille, & qui ne ſoit pas de Sénéque. J'ai crû qu'il ne m'étoit pas défendu de ſuivre ce Poëte Latin, & de m'enrichir de ſes beautés & de ſes penſées, à l'exemple de Monſieur Corneille lui-même. Si ceux qui ont quelque diſcernement & quelque goût pour ces ſortes de choſes, ſe donnent la peine de comparer avec l'Original les endroits que la Medée de Monſieur Corneille & celle-ci ont de communs ; ils connoîtront aiſément, que ce que j'ai traduit ou imité, n'eſt point une co-

pie de copie, mais que j'ai travaillé d'après l'Original.

Personne n'est plus admirateur que moi du mérite de Monsieur Corneille. Personne n'a plus de vénération & d'estime pour un si grand homme : & cette vénération jointe au grand nom qu'il s'est acquis si justement, m'auroit peut être empêché de traiter un sujet déja traité par lui, si je n'avois considéré que dans sa Medée, comme il le reconnoît lui-même, ce grand génie qui s'est fait admirer depuis, ne s'étoit pas encore entiérement développé, quoi qu'à travers les nüages qui le couvrent, il ne laisse pas de faire briller déja des étincelles de ce beau feu, qui achevant bientôt après de dissiper tout ce qui lui faisoit ombre, a produit le Cid, Polieucte, Cinna, & les Horaces. J'ai même traité ce sujet si différenment de lui, que hors le fond de la fable qui ne sçauroit n'être pas le mê-

mé; & ce que nous a fourni Sén
que; je ne croi pas que le même
jet puisse être traité plus diver
ment. Aussi j'espére que tous
gens desintéressés me rendront
justice de croire, que quand Mo
sieur Corneille n'auroit jamais f
sa Medée; je n'en aurois pas moi
fait celle-ci, avec le secours d'E
ripide & de Sénéque qui ont
mes seuls & véritables guides.

ACTEURS.

MEDE'E, Fille d'Æete, Roy de la Colchide, & femme de Jason,

JASON, Prince de Thessalie.

CREON, Roy de Corinthe.

CRE'USE, Fille de Creon.

Les ENFANS de Medée.

RHODOPE, Confidente de Medée.

IPHITE, Confidént de Jason.

CYDIPPE, Confidente de Créüse.

SUITE DE CREON.

La Scene est à Corinthe, dans le Palais de Creon.

ME-

MEDÉE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

JASON, IPHITE.

JASON.

JE fçais ce que je dois à l'amour de Medée.
Cesse, Iphite, à mes yeux d'en retracer l'idée.
Ce qu'elle a fait pour moi, dans la Grece, à Colchos,
Ne traverse que trop ma joye & mon repos.
Mais du Sort, de l'Amour, la fatale puissance
Fait taire mes remords & ma reconnoissance;
Et de ces deux Tyrans les violentes loix,
Ne laissent ni l'amour, ni la haine à mon choix.
Oüi, de leur joug pressant l'invincible contrainte,

Fixe enfin mes destins & mes vœux à Corinthe.
En vain Medée en proye à ses transports jaloux,
Se livre à la douleur, s'abandonne au courroux.
Je la plains; mais, Ami, j'adore la Princesse,
Du destin de Jason souveraine Maistresse.
Elle asservit mon ame à son pouvoir vainqueur:
L'éclat de ses beaux yeux triomphe de mon cœur;
Et ce cœur embrazé d'une ardeur violente,
Ne sçauroit s'affranchir du charme qui l'enchante.

IPHITE.

De ce nouvel amour la trompeuse douceur,
Séduit vôtre raison par son appas flateur.
Votre ame toute entiére avidement s'y livre:
Mais si fuyant, Seigneur, le plaisir qui l'enyvre,
Vous vouliez repousser un dangereux poison;
Si vous daigniez encor consulter la raison,
Vous banniriez bientôt Creüse de votre ame;
Et vous étoufferiez une funeste flâme.

JASON.

Non, la raison ici d'accord avec mon cœur,
Autorise ma flâme & soûtient mon ardeur.
Exilés, fugitifs, le trépas de Pelie
Souleve contre nous toute la Thessalie.
Ce Tyran, de mon thrône injuste usurpateur,
De ses crimes enfin a lavé la noirceur.
Tu sçais comme Medée ardente à la vangeance,
Sur le flateur appas d'une vaine espérance,
De ses propres Enfans en a fait ses bourreaux.
Ses Filles à l'envi le mirent par morceaux;
Et leur credule Amour armant leur bras timide,
Commit par piété cet affreux parricide.
Son fils Acaste armant pour vanger son trépas,
J'obéis au Destin, je quittai ses Etats;
Et Creon seul osant plaindre notre disgrace,
Lorsque d'un fier Tyran la haine nous menace,
M'a reçû dans son sein, moi, Medée & mes Fils.

D'une

D'une triste maison infortunés débris.
Seul il pouvoit me tendre une main salutaire;
Et le Ciel de mon sort le rend dépositaire.
En vain je chercherois en de nouveaux climats,
L'azile & le repos qu'il m'offre en ses Etats.
Pour moi son amour brille & son estime éclate.
Il me regarde en Pére; il m'applaudit, me flate.
Cependant trop instruit par mes malheurs divers,
Toûjours du Sort jaloux je crains quelque revers.
Mon Ennemi demande & Medée, & ma tête:
Irrité d'un refus à la guerre il s'apprête.
Creon m'aime, il est vrai; Creon est généreux.
Mais on porte à regret le poids des malheureux:
Quelque noble panchant qui pousse à les défendre,
Iphite, on craint de voir ses Etats mis en cendre,
Ses Peuples asservis, & son thrône ébranlé.
Souvent même Creon flotte & paroît troublé.
D'ailleurs trop prévenu d'une haine secréte,
A Medée a regret il donne une retraite;
Et contr'elle avec peine il retient un courroux,
Qui pourroit retomber jusques sur son Epoux.
Je dois donc, profitant d'un rayon favorable,
M'assurer en Creon un appui ferme & stable,
Et l'attachant à moi par le nœud le plus fort,
Prevenir & fixer l'inconstance du sort.
Pour sa Fille avec joye il voit briller ma flâme;
Elle règle ses vœux & peut tout sur son ame
Creüse seule enfin peut m'assurer Creon.
Hé-bien! l'Amour, Iphite, aveugle-t'il Jason?

IPHITE.

C'est ainsi que l'Amour trop fertile en excuses,
Aveugle par son charme & séduit par ses ruses.
Même en nous égarant, il feint de nous guider.
De ses piéges flateurs songez à vous garder.
Hé quoi! d'une autre amour votre ame possédée,
Trahira les bienfaits & l'espoir de Medée;

Ni les droits de l'hymen, ni sa fidéle ardeur.

JASON.

Qu'un tel secours est foible & défend mal un cœur,
Iphite. Ah! quand l'Amour régne avec violence,
Que peut la foible voix de la Reconnoissance?
Il est vrai que Medée a tout osé pour moi.
Je m'accuse & rougis de ce que je lui doi.
Mais transporté d'amour en voyant ce que j'aime,
J'oublie & mon devoir, & Medée, & moi-même.
Je m'enyvre à longs traits d'un aimable poison!
L'amour devient alors ma suprême raison
Et d'un feu violent l'impérieuse flâme,
Etouffe tout le reste & triomphe en mon ame.
Je sens, je sens alors, que mon trépas certain,
Les bontés de Creon, le courrcux du Destin,
M'arrêtent moins ici que ne fait la Princesse;
Qu'animé du beau feu qui m'échauffe & me presse.
Je mourrois, s'il falloit m'éloigner de ses yeux;
Et qu'enfin leur éclat m'enchante dans ces lieux.
Ces beaux yeux plus puissans que Medée & ses charmes,
Si-tôt que je les vis, m'arrachérent les armes.
Et quel cœur soutiendroit leurs feux éblouissans;
Leur éclat dangereux, leurs regards languissans?
Cette jeune pudeur sur son visage peinte,
Et sur son front serein cette noblesse empreinte;
Cette douce fierté, cette aimable langueur;
Un je ne sçai quel charme innocent & flateur;
Ce souris dont l'appas reveille la tendresse,
Et ce maintien auguste, & cet air de Déesse:
Enfin en la voyant, éblouï, transporté,
Je crus voir, & je vis une Divinité.

IPHITE.

Mais quels sont vos projets? que pouvez-vous prétendre?

JA-

JASON.

D'écouter ma tendresse, & de tout entreprendre,
L'amour se flate, Iphite, & se croit tout permis.
Que n'ose point un cœur à son pouvoir soumis?
Le Roi me veut pour gendre ; & ma belle Princesse,
Semble favoriser mes soins & ma tendresse:
Il offre sa couronne & Créüse à mes vœux ;
M'opposerois-je au sort qui veut me rendre heureux ?
Je ne puis resister à ces douces amorces :
En n'ai point oublié comme on fait les divorces.
N'abandonnai-je pas Hypsipile à Lemnos,
Pour chercher la Toison, & voler à Colchos ?
Et cependant, Ami, cette grande conquête,
Valoit-elle le prix qu'ici l'Amour m'apprête ?

IPHITE.

Dieux ? que fera Medée, & quel affreux courroux
Ne l'enflamera point contre un parjure Epoux ?
Si vous l'abandonnez, redoutez sa vengeance.
Vous sçavez de son art jusqu'où va la puissance.
La nature est soumise à ses commandemens.
Elle trouble le Ciel, l'Enfer, les Elemens ;
Elle arrête à son gré les Astres dans leur course.
Les torrens les plus fiers remontent vers leur source.
La Lune sort du Ciel, les Manes des tombeaux!
Elle lance la foudre & change en sang les eaux.
Vous sçavez. . . .

JASON.

Je le sçais. Cesse de me le dire.
Mais de l'Amour aussi je sçais quel est l'empire.
Plus puissant que son art, plus fort que son courroux
De Medée en fureur il suspendra les coups.
Elle m'aime, il suffit ; & sa tendresse extrême
Parlera puissamment pour un ingrat qu'elle aime.

Je sçaurai la fléchir ; je sçaurai l'appaiser.
Mais à tout son courroux dûssai-je m'exposer,
Je n'écoute & ne suis que l'ardeur qui me presse.

IPHITE.

De grace examinez.....

JASON.

Ah! je vois ma Princesse.
Considére à loisir, contemple tant d'appas.
Peut-on la voir, Iphite & ne l'adorer pas?
Rien n'est à redouter, à fuir, que sa colére.

SCENE II.

JASON, CRE'USE, IPHITE, CYDIPPE.

CRE'USE.

JE croyois en ces lieux trouver le Roi mon Pére.
On vient de m'assurer qu'il vous cherche, Seigneur.

JASON.

Je n'ai point vû le Roi, Madame; mais mon cœur,
Par de profonds respects, par l'amour le plus tendre
Ne pourra-t-il jamais mériter & prétendre
Que vous daigniez aussi me chercher quelque jour?
Cet espoir n'est-il pas permis à mon amour?
Jamais, vous le sçavez, ardeur si violente
Ne regna dans un cœur & n'en fût triomphante.
Tout le jure à vos yeux; soins, vœux, empressemens,

Mes remords immolés, mes transports, mes sermens ;
Et mes tendres respects, & mes ardens hommages,
Vous sont de cet amour d'inviolables gages.
Je sens un feu si vif s'accroître à chaque pas.
Madame, à tant d'amour vous ne répondez pas ?

CRE'USE.

Hé! le puis-je, Seigneur ? une jeune Princesse
Ne doit qu'à son Epoux déclarer sa tendresse.
Il est vrai que le Roi, qui doit règler, mes vœux,
Estime vos vertus, applaudit à vos feux.
Il m'a même ordonné d'écouter vôtre flâme ;
Si j'ose aprés cela vous découvrir mon ame,
J'estime ainsi que lui cet illustre Jason,
Qui surmonta Neptune & conquit la Toison ;
De la gloire amoureux, prodigue de sa vie ;
L'ornement de la Grece, & l'effroi de l'Asie,
Le Chef de nos Guerriers, la fleur de nos Heros,
Dont le nom est vanté de Corinthe à Colchos.
Peut-être un doux panchant m'entraîneroit sans peine ;
Mais un fatal obstacle & m'arrête & me gêne.
Medée est votre Epouse, & des nœuds si puissans
Mettent un frein trop juste à mes vœux innocens.
Pourrois-je à ce panchant abandonner mon ame,
Tandis qu'un autre hymen vous attache . . .

JASON.

Ah ! Madame.

Cessez, cessez de craindre un hymen odieux,
Condamné par les Grecs, reprouvé par les Dieux.
Dés demain, dés ce jour faut-il briser ses chaînes ?

CRE'USE.

Mais qui m'assurera qu'insensible à ses peines,

Vous

Vous puissiez soûtenir sa vûë & sa douleur,
Sans lui rendre bien-tôt vos vœux & votre cœur ?
Je crains un long panchant; sa tendresse, ses larmes;
Je redoute ses yeux, je redoute ses charmes:
Son art est audessus de tout l'effort humain,
Seigneur, & de votre ame elle sçait le chemin.
Tant que vous la verrez, que vous pourrez l'entendre,
Je crains tout d'un amour & si long & si tendre.
Je crains....

JASON.

Ah! dissipez une indigne frayeur.
Quel outrage! ainsi donc jugez-vous de mon cœur ?
Connoissez mieux ce cœur, Madame, & ma tendresse.
Rien ne peut m'enlever à ma belle Princesse.
Je défie à la fois les Mortels & les Dieux:
Et tout l'art de Medéè, & l'Enfer & les Cieux.
Si sa presence ici vous allarme & vous blesse,
Il faut vous delivrer du soupçon qui vous presse.
Un véritable amour éclate avec plaisir.
Commandez seulement, je suis prêt d'obéir.
Je donnerois mon sang; j'immolerois ma vie.
Trop heureux que pour vous le sort me l'eût ravie.

CRE'USE.

J'entens le Roi, Seigneur. Il paroît à vos yeux.

SCE-

SCENE III.

JASON, CRE'USE, CREON, Suite.

CREON.

JE vous cherchois, Seigneur. Sçavez-vous qu'en ces lieux
Un nouvel Envoyé du Roi de Thessalie,
Vient demander raison du meurtre de Pelie?
De mes refus Acaste offensé justement,
Veut bien suspendre encor son fier ressentiment,
Et jurer avec nous une étroite alliance,
Si je livre en ce jour Medée à sa vangeance,
Ou qu'au moins la chassant du sein de mes Etats,
Je refuse un azile à ses assassinats:
Il me presse...

JASON.

Ah! Seigneur, votre cœur magnanime
Pourroit il lui livrer une triste victime?
Pourroit-il..

CREON.

En faveur de vos Fils & de vous,
Je ne veux point livrer Medée à son courroux.
Mais est-il juste aussi, Jason, que de ses crimes,
Mes Sujets innocens deviennent les victimes,
Et que d'une Etrangére appuyant les forfaits,
De mes heureux Etats je trouble ainsi la paix?
Non, il faut qu'elle parte, & qu'une prompte fuite
Nous délivre des maux qu'elle traîne à sa suite.
Je le veux. Cet exil est necessaire à tous;

Pour

Pour Acaste, pour moi, pour ma Fille, pour vous,
Pour Medée elle-même. Il faut purger Corinthe,
De ce funeste objet qui la glace de crainte.
Il faut nous épargner ses cris & sa fureur.
Je hais jusqu'à sa vûë ; elle me fait horreur.
Des songes effrayans, des presages sinistres,
Des redoutables Dieux les augustes Ministres,
M'annoncent de leur part le plus affreux malheur,
Si je ne l'abandonne à leur courroux vangeur.
Rompez avez éclat le charme qui vous lie :
Expiez un hymen qui tache vôtre vie.
Assez & trop long-tems, ses liens mal tissus,
Ternissent votre gloire, & soüillent vos vertus.
Assez & trop long-tems avec douleur la Gréce,
Voir gemir sous le joug de cette Enchanteresse
Le plus grand des Heros qu'elle conçût jamais.
Séparez vos vertus d'elle & de ses forfaits.
Justifiez ainsi l'appui que je vous donne.
Possédez à ce prix ma fille & ma couronne.
Je veux que dès demain l'Astre brillant du jour,
Ait vû partir Medée en commençant son tour ;
Et que Corinthe ainsi n'étant plus prophanée,
Il se prête avec joye à ce doux hymenée.

JASON.

Je céde à vos raisons, j'obéïs. Mais Seigneur,
Daignez par vos bontés adoucir son malheur
Par tout ce qui pourra rendre son sort moins rude.
Consolez ses ennuis ; flâtez sa solitude.

CREON.

Quoi qu'elle ait mérité des maux plus rigoureux,
Je consens à remplir vos desirs généreux ;
Et pour mieux adoucir son déplaisir extrême,
Je veux à cet exil la préparer moi-même.
Mais allons publier cet hymen, ce depart.
Qu'au bonheur de leurs Rois nos Sujets prennent part.

Al-

Allons avec éclat annoncer à Corinthe
La foure de sa joye & la fin de sa crainte.
Que des chants d'himenée & d'aimables concerts,
Commencent cette Fête & remplissent les airs
Que du Dieu de l'hymen les feux sacrés s'allument;
Qu'on pare les Autels & que les Temples fument
Jason trouve une Epouse enfin digne de lui.
Daignent les justes Dieux m'exauçant aujourd'hui,
Marquer de leurs faveurs cette grande journée,
Et la rendre à jamais célébre & fortünée!

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

MEDE'E *seule.*

OU suis-je, malheureuse ? où portai-je mes pas ?
Qu'ai-je vû ? qu'ai-je oüi ? je ne me connois pas.
Furieuse je cours ; & doute si je veille.
Quel bruit, quels chants d'hymen ont frappé mon oreille ?
Corinthe retentit de cris & de concerts.
Ses Autels sont parés ; ses Temples sont ouverts.
Tout à l'envi prépare une odieuse pompe.
Tout vante ma Rivale, & l'Ingrat qui me trompe.
Jason, il est donc vrai, jusques-là me trahit !
Jason honteusement me chasse de son lit !
Il m'ôte tout espoir ! Epouse infortunée !
Que dis-je, Epouse ! hélas ! pour nous plus d'hymenée ;
L'Ingrat en romp les nœuds. Dieux justes, Dieux vangeurs,
De la foi conjugale augustes Protecteurs,
Garants de ses sermens, témoins de ses Parjures,
Punissez son forfait & vangez nos injures.

Toi sur tout, ô Soleil, j'implore ton secours :
Toi qui donnas naissance à l'Auteur de mes jours ;
Tu vois du haut des Cieux l'affront qu'on me destine!
Et Corinthe joüit de ta clarté divine!
Retourne sur tes pas & dans l'obscurité
Plonge tout l'Univers privé de ta clarté.
Ou plûtôt, donne-moi tes chevaux à conduire.
En poudre dans ces lieux je sçaurai tout reduire.
Je tomberai sur l'Isthme avec ton char brûlant.
J'abîmerai Corinthe & son peuple insolent.
J'écraserai ses Rois ; & ma fureur barbare
Unira les deux mers que Corinthe sépare
Mais où vont mes transports! est-ce donc dans les Cieux,
Que j'espére trouver du secours & des Dieux ?
Deïtez de Medée, affreuses Eumenides,
Venez laver ma honte & me servir de guides.
Armons-nous. De nôtre art déploïons la noirceur.
Que toute pitié meure & s'éteigne en mon cœur :
Que de sang altéré, que de meurtres avide
A l'Isthme il fasse voir ce qu'a vû la Colchide.
Que dis-je! De bien loin surpassons ces forfaits.
De ma tendre jeunesse ils furent les effets.
J'étois & foible & simple, & de plus innocente.
L'amour seul animoit ma main encor tremblante.
La haine avec l'amour, le courroux, la douleur ;
M'embrasent à present d'une juste fureur.
Que n'enfantera point cette fureur barbare ?
Le crime nous unit ; il faut qu'il nous separe.

SCENE II.

MEDE'E, RHODOPE.

MEDE'E.

HE' bien! tu vois le prix que me gardoit Jason.
L'Ingrat couronne enfin sa noire trahison.
Il épouse Créüse : & la pompe s'apprête
Tout m'annonce ma mort. Mais à quand cette Fête?

RHODOPE.

Madame, cet hymen se célébre demain.

MEDE'E.

Demain! le tems est court & le terme prochain.
Il faut en profiter.

RHODOPE.

Quel funeste hyménée!
Helas! à quels malheurs êtes vous condamnée.

MEDE'E,

Ah! rien n'est comparable aux horreurs de mon sort.
Rhodope, qui l'eût crû? Jason jure ma mort.
Au plus honteux destin son mépris me ravale.
Il m'attache en Esclave au char de ma Rivale.
J'ai tout osé pour lui; pour lui j'ai tout quitté,
Pays, thrône, parens, gloire, félicité.
Il me coute, l'ingrat! jusqu'à mon innocence.
Je n'ai voulu que lui. Cruélle recompense!
Pour prix de cet amour qui n'a voulu que lui,
Il me laisse sans rang, sans honneur, sans appui.
Sous un Ciel étranger, criminelle, accablée,
Proscrite, fugitive, odieuse, exilée;

Et

Et seule à la merci d'un monde d'ennemis,
Que m'ont fait les forfaits que pour lui j'ai commis.

RHODOPE.

Trop indigne de vous après sa lâche injure,
Oubliez un ingrat, dédaignez un parjure.
D'un généreux orgueil vous armant en ce jour.

MEDE'E.

Hé! puis-je triompher de mon fatal amour?
Malheureuse! tout cede à mon art redoutable.
La nature se trouble à ma voix formidable.
Tout tremble, tout fléchit sous mon pouvoir vainqueur;
Et je ne puis bannir un Ingrat de mon cœur.
L'Amour brave ma force, & méprise mes charmes;
Il rit de ma fureur & m'arrache des larmes.
Pour un Perfide encor il trouble ma raison.
J'aime; que dis-je, aimer? j'adore encor Jason.
Pour lui je trahirois encor Pére & Patrie;
Pour lui j'immolerois mon repos & ma vie.
D'un tyrannique amour trop barbare rigueur,
Cesse pour un Ingrat de déchirer mon cœur.

RHODOPE.

En ce funeste état que vous êtes à plaindre!

MEDE'E.

Il est vrai, je le suis; mais plus encore à craindre;
On n'offensa jamais Medée impunément.
Mais, que dit ma Rivale, & que fait son Amant.

RHODOPE.

Ah! Madame, il soupire aux pieds de la Princesse!
Et n'est plus occupé que du feu qui le presse.

MEDE'E.

Ton sang va me vanger, lâche & perfide Epoux!
Tu mourras . . . quelle horreur vient glacer mon courroux?
Et depuis quand Medée est elle si timide?
Son cœur n'est-il hardi que pour un parricide?
Aprés tant d'innocens immolez sans remords,
Je respecte un Ingrat digne de mille morts!

Ah ! qu'il meure... Où m'emporte une jalouse rage ?
Qu'il meure ! ce Heros, ton amour, ton ouvrage ;
Le fruit de tant de soins, de perils, d'attentats,
L'objet de tant de vœux, non il ne mourra pas.
Quelque juste fureur dont je sois possédée,
Qu'il vive, & s'il se peut, qu'il vive pour Medée ;
Oui, si de mon bonheur le Destin est jaloux,
Qu'il vive, s'il le faut pour d'autres que pour nous.
C'est Créon, qui le force à l'hymen qui m'accable ;
Créon mérite seul mon courroux implacable,
Lui, qui de son pouvoir enyvré follement,
Me ravit mon Epoux, m'arrache mon Amant,
Fait regner en Tyran le crime & le divorce ;
Et ne connoît de droits que l'injure & la force.
Qu'il perisse & sa Race. Accablons son orgueil ;
Mettons son insolence & sa gloire au cercueil.

RHODOPE.

Ah ! modérez, de grace, une douleur si forte.
Etouffez, ou cachez l'ardeur qui vous emporte.
J'entens du bruit. On vient. Domptez ce fier courroux,
Madame ; c'est Créon qui s'avance vers vous.

SCENE III.

MEDÉE, CREON, RHODOPE, suite.

CREON.

JAson avec ma fille unit sa destinée.
Vous entendez déja chanter leur hymenée,
Madame ; à ce divorce il faut vous préparer.

De

De Jason & de nous il faut vous séparer.
Leur bonheur ne feroit qu'aigrir votre infortune;
Fuyez ces lieux : fuyez une pompe importune;
Obéïssez au sort, & quittant mes Etats,
Cherchez un sûr azile en de nouveaux climats.
Acaste le demande, & Corinthe m'en presse;
A ce prix entre nous la guerre affreuse cesse.
Votre exil est le sçeau d'une éternelle paix.
En vain m'opposerois-je aux vœux de mes Sujets
Leur haine contre vous chaque jour s'envenime.
Malgré tout mon pouvoir vous seriez leur victime.
Quel joug ne brise point un Peuple audacieux;
Quel frein arrêteroit ce Monstre furieux?
A ses cruels transports dérobez votre tête,
Et par un prompt exil prevenez la tempête.
Le sort, la paix, vos jours, tout semble y conspirer.
J'ai voulu vous l'apprendre & vous y preparer.

MEDE'E.

Qu'à ces rares bontez j'ai de graces à rendre!
Vous m'ôtez mon Epoux, vous le prenez pour gendre;
Vous me chassez enfin. Dites-moi seulement
Quel attentat m'attire un si doux traitement?

CREON.

Quoi, Medée est surprise & demande ses crimes!

MEDE'E.

A-t-on pour m'opprimer quelques droits legitimes?
Un Tyran par la force agit dans ses Etats;
Un Roi juste ou coupable apprend ses attentats,
Parlez donc; ou du moins forcez-vous à m'entendre,
Si jusqu'à m'accuser vous ne daignez descendre.
J'ignore quel forfait vers vous peut me noircir.
Voici les miens, Creon. Vous n'avez qu'à choisir
J'ai sauvé ces Héros que vous vantez sans cesse,

e plus pur sang des Dieux, & la fleur de la Grece.
ans moi, pour conquerir la superbe Toison,
u'auroient pû ces Heros, & ce fameux Jason!
eur bouche a-t-elle osé m'en dérober la gloire?
ils vous l'ont déguisée, apprenez-en l'histoire.

ans une forêt sombre un Dragon furieux,
onservoit du Dieu Mars le dépôt précieux.
es yeux étincelloient d'une affreuse lumiére;
amais le doux sommeil ne ferma leur paupiére;
t veillant nuit & jour, ses terribles regards
ortoient l'effroi, l'horreur, la mort de toutes parts.
arouches défenseurs de la forêt sacrée,
eux Taureaux menaçans en occupoient l'entrée.
 falloit mettre au joug ces Taureaux indomptés.
es fureurs de Vulcain Ministres redoutés,
 vomissoient au loin une brûlante haleine,
 de torrens de flâme ils inondoient la plaine.
alloit à leur aide ouvrir d'affreux sillons:
ir des dents d'un serpent naître des bataillons;
 vaincre ces soldats enfantés par le Terre,
i tous ne respiroient que le sang & la guerre.
mi tant de perils, quel Dieu, sans mon secours,
 vos tristes Heros eut conservé les jours!
 le Destin jaloux j'emportai la victoire:
npêchai leur trépas: je les couvris de gloire;
eur sacrifiai, remords, crainte, pudeur,
ı Pére, mon Païs, ma gloire, mon bonheur.
'ai voulu qu'un d'eux pour toute recompense.
 joüissez du reste, & par mon assistance
 les avoir sauvés, je ne demande rien.
us les laisse tous, Mais laissez-moi mon bien.

CREON.

CREON.

Ainsi donc, à l'oüir, Medée est innocente.
On devroit consacrer sa vertu bienfaisante.
La Gréce. . .

MEDE'E.

Me doit tout, & ne sçauroit jamais
D'un assez digne prix couronner mes bienfa
Toutefois que sert-il d'affecter un faux zele?
J'ai tout fait pour Jason, & n'ai rien fait pour
Il me coute assez cher l'Ingrat! pour être à m
Si l'on veut m'exiler & me manquer de foi
De quel droit osez-vous séparer nos fortunes
Même sort nous est dû; nos causes sont com
nes.

CREON.

Ah! de grace avec vous ne le confondez pas
Jason est innocent de tous vos attentats.

MEDE'E.

Non, il est criminel ce Heros magnanime
En tirer tout le fruit, c'est commettre le crim
Tyrannique pouvoir qui cherche à m'offens

CREON.

Ma patience enfin commence à se lasser,
Et pourroit. . .

MEDE'E.

Ah! Tyran, la mienne est déja l
Va, je ne veux de toi ni clemence ni grace.
Ordonne mon exil, ravis moi mon Epoux?
Tu le peux; mais Tyran, redoute mon courr
Crains. . .

CREON.

Ah! c'est trop long-tems contraindr
colére.
Va, sors de mes Etats, sors barbare Etrangér
Abandonne Corinthe, & cours en d'autres li
Porter tes attentats & le courroux des Dieux.
D'un monstre tel que toi délivre mon Empir
Cesse d'infecter l'air qu'en ces lieux on respi
De ton horrible aspect ne soüille plus mes yeu
Et n'empoisonne plus la lumiére des Cieux.

Va semer à Colchos l'horreur & l'épouvante :
Vas y hâter des Dieux la justice trop lente.
Demain dès que l'Aurore allumera le jour,
Précipite tes pas ; fuis loin, fuis sans retour ;
Ou contentant les Dieux las de tes injustices,
Tu périras, barbare, au milieu des supplices.
Tu peux choisir. Adieu.

SCENE IV.

MEDE'E RHODOPE.

Tyran, n'en doute pas ;
Mon choix est fait. Demain je sors de tes Etats.
Mais, malgré ton orgueil, je veux fuir avec gloire ;
Et forçant l'avenir d'en garder la mémoire,
Je veux lancer la foudre avant que de partir,
Et voir Corinthe en cendre avant que d'en sortir.
Mais Rhodope, l'ingrat que j'aime & qui m'offence,
A-t-il pû consentir....

RHODOPE.

Je le voi qui s'avance.

MEDE'E.

O Toi, qui vois mon trouble & causes ma douleur,
Amour, daigne amollir l'ingrat en ma faveur ;
Remets-le dans mes fers ; efface son injure ;
Rends-moi, Dieu tout puissant, le cœur de ce parjure :
Tout mon art n'y peut rien ; seul tu peux le fléchir.

Prête

Prête un charme à mes pleurs qui puisse l'attendrir.

SCENE V.

MEDE'E. JASON, RHODOPE.

MEDE'E.

ENfin, c'en est donc fait; mon Epoux m'abandonne.
Il consent qu'on m'exile, ou plûtôt il l'ordonne:
L'exil, vous le sçavez; n'est pas nouveau pour moi.
J'ai sçû pour vous, Jason, m'en imposer la loi.
Sa cause est ce qui fait ma peine & ma disgrace;
Je fuyois pour Jason, & c'est lui qui me chasse,
N'importe; obéïssons aux loix de mon Epoux.
Partons, puîsqu'il le veut. Mais où m'envoyez-vous?
Reverrai-je Colchos? irai-je en Thessalie,
Implorer les bontez des filles de Pélie?
Irai-je sur le Phaze, où mon Pére irrité
Reserve un juste prix à mon impiété?
Hélas! du monde entier pour Jason seul bannie,
Ai-je encor quelque azile en Europe, en Asie?
Et pour vous les ouvrir me fermant tous chemins,
Contre moi n'ai-je pas armé tous les humains?
Fille d'un Roi fameux qui régne sur le Phaze,
Dont l'Empire s'étend du Bosphore au Caucase,

Dans ces riches climats, où ses heureux Sujets
De l'or le plus brillant parent jusqu'aux forêts?
Tresors, Scéptre, Parens, j'ai tout quitté sans peine,
Pour suivre d'un banni la fortune incertaine.
Vous le sçavez, Jason; pour vous j'ai tout quitté.
Est ce donc-là le prix que j'avois mérité?

JASON.

Ne me reprochez point un malheur nécessaire,
Où des Dieux contre nous me reduit la colére,
Je partage vos maux, je ressens vos douleurs,
Sans pouvoir qu'à ce prix détourner nos malheurs.
Votre perte autrement devient inévitable.
Vos perils, nos Enfans, le Destin qui m'accable,
Les bontez de Créüse & les bienfaits du Roi
Me font. . .

MEDÉE.

Oses tu bien en parler devant moi,
Ingrat? quel vain détour; quelle odieuse excuse!
Les bienfaits de Creon! les bontez de Créüse!
Que sont-ils près des miens; & quel prix doit jamais
Balancer dans ton cœur le prix de mes bienfaits?
J'ai conservé cent fois & ta vie & ta gloire.
Resouvien-t-en, ingrat, rappelle en ta mémoire
Ces tems, où vil rebut du destin & des flots,
Tu vins chercher ta perte & la mort à Colchos.
En vain de la Toison tu tentois la conquête.
Songe à tous les perils qui menaçoient ta tête.
Remets devant tes yeux ce fatal champ de Mars;
Sous cent formes la mort offerte à tes regards;
Ces Enfans de la Terre affamez de carnage;
Ces tourbillons de feux; ces Monstres pleins de rage.

Alors,

Alors, ingrat, alors; qu'eût fait Créon pour toi?
En butte à tant de morts qu'aurois-tu fait sans moi?
Pour toi je déployai tout l'effort de mes charmes.
J'immolai les Guerriers, & par leurs propres armes.
Je domptai les Taureaux; j'assoupis le Dragon;
Enfin, je te livrai la fatale Toison
Je fis plus; je quittai ma patrie, & mon pére;
J'étouffai la nature, & déchirai mon frére:
J'affrontai le naufrage & la mort pour Jason
J'immolai ton Tyran, je rajeunis Æson.
Ta vie est un tissu des bienfaits de Medée.
Creüse, ingrat, peut-elle en effacer l'idée?

JASON.

Jusques dans le tombeau rempli de vos bienfaits
Jason en gardera la mémoire à jamais.
Dans le fond de mon cœur si vos yeux pouvoient lire,
Hélas! vous plaindriez l'horreur qui le déchire.
Mais, quand le sort conspire à vous faire périr.
Que pouvois-je pour vous en ce peril?

MEDE'E.

Mourir
Pour toi n'étoit ce pas une gloire assez ample?
Je t'en aurois donné le courage & l'exemple;
Et me perçant le flanc pour enhardir ta main,
Je t'eusse encor ouvert ce glorieux chemin.
Je ne te parle plus du prix que tu me coutes,
Pour attendrir ton cœur n'est-il point d'autres routes?
Oublie, oublie ingrat, mes bienfaits en ce jour,
Mais souviens-toi du moins de mon fidéle amour.
Voi Medée à tes pieds gémir, verser des larmes,
Au nom de notre amour jadis si plein de charmes,
Au nom de notre hymen & de ses sacrés nœuds,

Au nom des tendres fruits d'un hymen malheureux;
Si tes fils te sont chers ne trahis point leur mére.
Dans ces portraits vivans on reconnoit leur pére.
Prens pitié; non de moi, mais de ces innocens;
Et te laisse toucher à des traits si puissans.
Hélas! Dans les malheurs dont le sort les menace.
Plus que jamais sensible à leur âge, à leur grace;
Croyant te voir, de pleurs je sens baigner mes yeux;
Et ton amour encor m'en est plus précieux.
Sauve moi, sauve-les; & plains leur destinée.
Suivant dans son exil leur mére infortunée,
Quels maux. . . .

JASON.

Cessez pour eux de craindre un tel malheur.
Moi, bannir mes enfans! j'en mourrois de douleur.
Ah! d'un tresor si cher mon cœur est trop avare;
Pour craindre que jamais le destin m'en sépare.
Rien ne peut les ravir à mes embrassemens.

MEDÉE.

Quoi tu prétens aussi m'arracher mes Enfans?
Tu prétens me ravir le seul bien qui me reste?
Je ne joüirai pas de la douceur funeste
De voir leur innocence appaiser mes fureurs?
Et de si cheres mains n'essuiront point mes pleurs?
Tu m'ôtes des objets que mon cœur idolâtre.
Veux-tu les immoler, cruel, à leur Marâtre!

JASON.

Je veux leur faire un sort, leur assurer un rang,
Qui les comble de gloire & reponde à leur sang.
Près du trône élévés à l'ombre de leur pére,
Ils trouveront ici plus d'un Dieu tutelaire.
Créon fera pour eux plus qu'il ne m'a promis,

Et les confondra même avec ses petits fils.

MEDE'E.

Périr plûtôt cent fois qu'essuyer cet outrage!
Lâche, souiller mon sang par un vil assemblage!
Voir les fils du Soleil sous le joug abattus,
Avec ceux de Sisyphe unis & confondus!

JASON.

Enfin telle est pour eux ma tendresse infinie,
Que vouloir m'en priver, c'est m'arracher la vie.
Je ne puis les quitter, & l'amour paternel . . .

MEDE'E.

Hé bien; n'en parlons plus! ôte-les moi, cruel.
Mais crains mon desespoir, crains mon courroux funeste.
Tu perds, me les ôtant, tout l'appui qui te reste.
Leur vûë & leurs soupirs suspendroient ma fureur;
Rien ne me parle plus, perfide, en ta faveur.

JASON.

Je croïois moderer la douleur qui vous presse,
Cependant je l'aigris; ma presence vous blesse.
Le tems & la raison ouvrant enfin vos yeux,
Vous me rendrez justice, en me connoissant mieux.

SCENE VI.

MEDE'E RHODOPE.

MEDE'E.

OUI je te la rendrai, cruel; je m'y prépare.
Tu m'ôtes mes Enfans; tu me ravis, barbarre,
Le seul bien qui pouvoit adoucir mon malheur.
Ah! je t'en punirai; j'en jure ma douleur.
Tremble, ingrat, ç'en est fait. Ma haine inexorable
Te va rendre jaloux de mon sort déplorable.

Fin du second Acte.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

JASON, CRE'USE, IPHITE.

JASON.

MAdame, ç'en est fait. Medée aprés ce jour,
Abandonne Corinthe & quitte cette Cour.
En menaces en vain elle ose se répandre.
Dans un terme si court que peut-elle entreprendre?
Et d'ailleurs pour ses fils tremblante dans son cœur,
Des ôtages si chers retiennent sa fureur.
Je fais même observer ses pas & sa colére;
Ainsi rien ne s'oppose à l'hymen que j'espére,
Tout m'annonce un bonheur infaillible & prochain,
Et les Dieux, de mon sort seront jaloux demain.
Que ce cruel délai me fait de violence;
Et que ce jour est long à mon impatience!
J'accuse sa lenteur de moment en moment.
Elle irrite ma flâme & mon empressement.
L'heureux Jason languit. Mais ma belle Princesse,
Partagez-vous du moins ma joye & ma tendresse?

Ai-

Aimez-vous des transports dont vous causez l'ardeur ?
Sentez-vous du plaisir à faire mon bonheur ?
Vous ne me dites rien. Quelle raison secrette,
Dans ces heureux momens peut vous rendre muette ?
Une sombre langueur que vous cachez en vain,
De votre front troublé ternit l'éclat serein.
Que vois-je ! à vos yeux même il échappe des larmes ?
D'où viennent vos frayeurs ; d'où naissent vos allarmes.
Ai-je pû, ma Princesse, offenser vos beaux yeux ?
Qu'ai-je fait ? qu'ai-je dit ? & vous suis-je odieux ?

CREUSE.

Moi, vous haïr, Seigneur ! quelle injustice extrême !
Et ma bouche & mes yeux ont avoué que j'aime.
Mon cœur suit mon devoir. Tous mes soins, tous mes vœux
N'aspirent qu'à vous plaire & qu'à vous rendre heureux.
Mais dans notre bonheur je ne sçai quelle crainte
M'allarme malgré moi ; tient ma joye en contrainte ;
N'a-t-on pas vû cent fois les Dieux même jaloux
Traverser un bonheur pour des Mortels trop doux.
Je plains même, je plains le destin de Médée,
Et ce funeste amour dont elle est possédée,
Daignent les justes Dieux soulageant sa douleur,
Ne pas faire sur nous retomber son malheur..
Hélas ! si quelque jour leur fatale colére
Empoisonnoit le cours d'un destin si prospére ?

JASON.

Ah ! calmez ces frayeurs. Les Dieux justes toujours
De vos prospérités feront durer le cours.

CRE'USE.

Mais quand des Dieux, Seigneur, je n'aurois rien à craindre,
De vous n'aurai-je pas quelque jour à me plaindre ?
Vous me répondez d'eux; répondez-moi de vous.
Hélas ! si vous brisiez un jour des nœuds si doux,
Et si vous m'immoliez à quelque ardeur nouvelle,
Que deviendrois-je, ô Ciel ! dans ma douleur mortelle ?

JASON.

Vous pleurez, ma Princesse, & vous pouvez penser,
Que jamais vôtre Amant puisse vous offenser.
Quel outrage cruel vous faites à ma flâme ?
Lisez-vous donc si mal dans mes yeux, dans mon ame ?
Ah ! rien ne peut jamais éteindre un feu si beau.
On verra son ardeur durer jusqu'au tombeau.
Que n'en puis-je exprimer toute la violence !
Vos yeux ne sont-ils pas garands de ma constance ?

CRE'USE.

Hypsipile & Medée, objets de vos amours,
Se sont laissés surprendre à de pareils discours,
Et de nouveaux objets votre ame possédée,
A laissé cependant Hypsipile & Medée.

JASON.

Leur exemple inégal vous trouble sans raison,
Madame, bannissez un injuste soupçon,
Hypsipile & Medée en prévenant mon ame,
Avoient sçû m'engager à répondre à leur flâme.
Touché de leurs bienfaits, sensible à leur amour,
Mon cœur crut leur devoir quelques soins à son tour;
Et d'y répondre au moins ne pouvant me défendre,
La crainte d'être ingrat me força de me rendre.
Mais dès que je vous vis, un trouble impérieux,

As-

Asservit tout mon cœur au pouvoir de vos yeux.
D'une pressante ardeur l'extrême violence,
Surmonta ma raison, força ma resistance;
Et je sentis enfin que jusques à ce jour,
Je n'avois pas connu le pouvoir de l'Amour.
Un si parfait amour bravera la mort même.
J'en atteste des Dieux la puissance suprême.
Puissent ces Dieux vangeurs, si je trahis ma foi,
Epuiser leur courroux & leurs foudres sur moi.
Si vôtre cœur m'aimoit, il prendroit ma défense.
Un véritable amour bannit la déffiance.

CRE'USE.

Un véritable amour est-il jamais sans soins?
Je ne craindrois par tant, hélas! si j'aimois moins.

JASON.

Si vous sentez mes feux! ah! sentez donc ma joye;
Et que dans vos transports votre amour se déploye.
Si prés de rendre heureux votre fidéle Amant,
Prenez part, s'il se peut, à son ravissement.

CRE'USE.

Vous le voulez; je céde & ma tristesse change.
Je ressens votre joye & pure & sans mélange.
Oüi Jason, je me rends, & l'Amour est vainqueur.
Il comble tous mes vœux, m'assurant votre cœur.
Adieu. Je vais aux piés des Autels de sa mére,
Implorer ardemment son secours tutelaire;
La presser d'augmenter nos fidéles ardeurs,
Et de verser sur nous ses plus douces faveurs.

SCENE II.

JASON, IPHITE.

IPHITE.

Avec quel air charmant cette aimable Princesse
Répond à vos transports & sent votre tendresse ?
Tout flatte votre espoir ; tout conspire à vos vœux.
Et vous semblez toucher au sort le plus heureux.

JASON.

Que je serois heureux, je le confesse, Iphite,
Si je pouvois calmer un trouble qui m'irrite !
Et si goûtant en paix un si parfait bonheur,
J'étouffois à mon gré tout remord en mon cœur !
Mais je ne puis bannir une importune idée.
A mes yeux malgré moi par tout s'offre Medée.
Ce souvenir cruel m'afflige & me poursuit.
Jusqu'aux piés de Créüse il me trouble & me suit.
Grands Dieux ! quel sort fatal, quelle loi trop sévére
Des plaisirs les plus grands rend la douceur amére ?
Quel noir poison se mêle au sort le plus charmant ?
Et ne sçauroit-on être heureux impunément ?
Votre bonté jalouse avec caprice enchaine
Les biens & les tourmens, les plaisirs & la peine,
Au faîte du bonheur on pousse des soupirs ;
Et l'amertume naît dans le sein des plaisirs.

Ah c'est trop. De mon sort soyons enfin le maî-
tre.
Déja je sens le calme en mon ame renaître.
Déja . . . je vois Medée! ô Dieux! trop justes
Dieux!.
Ne peut on un moment se soustraire à vos yeux!
Quand je crois être heureux, soudain votre ju-
stice
Confond tous mes projets & m'offre mon sup-
plice
Que lui dire? fuyons.

SCENE III.

JASON, MEDE'E. IPHITE, RHODOPE.

MEDE'E.

SEigneur, où fuyez-vous?
Je ne viens point brûlant d'un injuste courroux,
Vous accabler sans fruit de cris & de reproches.
Cessez de redouter ma vûë & mes approches.
Mes yeux s'ouvrent enfin; je connois mon er-
reur.
L'amour & la raison ont vaincu ma fureur.
Oüi, je sens que mon cœur dans ses vives allar-
mes
Vous excuse, vous plaint, & vous prête des ar-
mes.
Je vois que le destin vous force à me bannir.
Que le Ciel romp les nœuds dont il sçût nous
unir;
Et cédant sans murmure au revers qui m'accca-
ble,

Je n'impute qu'au sort un coup inévitable.
Je viens donc réparer par un prompt repentir
Des fureurs où mon cœur ne pouvoit consentir.
Effacer mes transports, expier mes menaces,
Par votre vûë encore adoucir mes disgraces,
Et condamnant l'éclat d'un mouvement jaloux,
Pour la derniére fois pleurer auprès de vous.
Oubliez mes transports, oubliez ma colére,
Pardonnez à l'amour un crime involontaire;
Et ne vous souvenant que d'un si tendre amour
Recevez mes adieux en ce funeste jour.

JASON.

C'en est trop. Ah! de grace; épargnez-moi, Madame.
Aimez moins un ingrat qui trahit votre flame.
N'offrez point à ses yeux cette tendre douleur.
C'est augmenter mon trouble & déchirer mon cœur.
C'est redoubler l'horreur du destin qui m'accable;
Pour moi votre fureur étoit moins redoutable.
Reprenez votre haine & vos transports jaloux.
Ah! je crains votre amour, plus que votre courroux.

MEDE'E

Ah! laissez-moi l'amour dont je suis possedée.
C'est lui seul qui m'anime; & la triste Médée
Ne peut, tel est son sort, cesser de vous chérir.
Elle vous aimera jusqu'au dernier soupir.
Vivez; regnez heureux. Mais pour grace derniére.
Ne me refusez pas une juste priére.
Souffrez que j'ose encor vous presser en ce jour
De m'accorder les fruits de notre tendre amour.
Ils suffiront, Seigneur, pour consoler leur mére.
Je croirai, les voyant, revoir encor leur pére,
Et par ces doux objets mon amour affermi,

Vous

Vous possedant en eux ne vous perd qu'à demi.
Ce n'est pas pour long-tems que je vous les demande;
Et je joüirai peu d'une faveur si grande.
Vous reverrez bientôt ces gages précieux.
Bien-tôt, au lieu de vous, m'ayant fermé les yeux,
Ils reviendront, Seigneur, joüir de votre gloire?
Et vous conter la fin de ma funeste histoire.

JASON.

Hélas! qu'exigez-vous? pourquoi me demander
Le seul bien qu'à vos vœux je ne puis accorder?
Demandez-moi plûtôt & mon sang & ma vie,
Que la Parque sans eux m'auroit bientôt ravie;
Mais ne m'enlevez pas ces fruits de nos amours.

MEDE'E.

Hé bien! joüissez-en; possédez les toûjours.
Oüi, l'amour maternel se faisant violence,
Céde enfin à vos vœux; & s'impose silence.
Conservez chérement un si precieux bien.
Témoins de vos grandeurs, qu'ils en soient le soutien;
Joüissez de leur vûë & goûtez leurs caresses.
Sans jalousie entr'eux partagez vos tendresses.
Faites-leur un destin illustre & glorieux.
Rendez-les, s'il se peut, dignes de leurs ayeux.
Enfin, qu'en les voyant la tendresse de pére
Vous fasse quelquefois souvenir de leur mére;
Et que pour adoucir les maux que je prevoi,
Le bruit dans mon exil en vienne jusqu'à moi.

JASON.

Qu'avec joye à vos vœux j'accorde cette grace!
Est-il rien que pour eux ma tendresse ne fasse?
Les grandeurs, les plaisirs, vont les environner;
Et je ne me fais Roi, que pour les couronner.

MEDE'E.

Seigneur, je pars contente après cette assurance.
Mais de Creon tantôt j'ai bravé la clémence.

Je

Je tremble avec raison que ses ressentimens
Ne punissent mes fils de mes emportemens;
Et que pour m'accabler, sa trop juste colére
Ne se vange sur eux du crime de leur mére.
A Créüse bientôt je vais les envoyer,
Pour eux, au nom des Dieux, allez vous employer.
Adoucissez Creon, attendrissez Créüse
L'amour a fait mon crime, il sera mon excuse:
C'est lui, c'est la douleur, qui m'a fait égarer;
Et par un prompt exil je vais tout réparer.

JASON.

Que vous connoissez mal Creon & sa clémence!
Un si prompt repentir désarmant sa vengeance,
Sensible à vos malheurs, ses soins & ses bienfaits
Adouciront vos maux, combleront mes souhaits.
Je vais remplir vos vœux & calmer sa colére.

MEDE'E.

Peignez-lui bien, Seigneur, mon repentir sincére.
Je veux dès ce soir même abandonner ces lieux.
Pour la derniére fois recevez mes adieux.

JASON.

Puisse le juste Ciel à mes vœux favorable,
Vous accorder, Madame, un repos desirable.
Jason à son destin cedant avec regrét,
Nourrissant loin de vous un deplaisir secrét,
Gardera chérement dans le fond de son ame,
Le tendre souvenir d'une si belle flâme.
L'absense ni le tems n'effaceront jamais.
De son cœur affligé le prix de vos bienfaits.

SCENE IV.

MEDE'E, RHODOPE.

MEDE'E.

VA, quand tu le voudrois, il y va de ma gloire;
Je t'empêcherai bien d'en perdre la mémoire
Je sçais quand il me plaît, dans l'ame des ingrats
Graver des souvenirs qui ne s'effacent pas.
Que j'ai souffert, Rhodope, à cacher ma colére?
Quelle horrible contrainte il a fallu me faire!
Ma rage en est accruë; & ce torrent fougueux
Va plus rapidement se déborder contr'eux.
Il ne me reste plus que d'évoquer Hécate,
Et tous ces Dieux cruels dont la fureur me flate.
Mes plus mortels poisons, mes charmes sont tous
prêts.
Hâtons nous de lancer nos redoutables traits.

Rhodope, tu connois cette robe éclatante,
De rubis lumineuse & d'or étincellante;
Parure inestimable, ornement précieux
Où l'art & la richesse éblouïssent les yeux.
Le Soleil mon ayeul, favorisant mon pére,
Pour present nuptial en fit don à ma mére;
Et semble avoir mêlé pour enrichir ses dons
Le feu de sa lumiére à l'or de ses rayons.
C'est de tous les trésors, où je pouvois prétendre;
L'unique qu'en fuyant Médée ait daigné prendre.
Tu sçais qu'en arrivant en ces funestes lieux,
De Créüse éblouïe elle enchanta les yeux.
Admirant son eclat, & vantant sa richesse,
Elle a tout employé, priéres, dons, promesse,

Pour

Pour pouvoir posséder ce superbe ornement.
Il faut qu'à ma vengeance il serve d'instrument.
Je vais l'empoisonner, & par mon art funeste
Mêler un prompt venin à son éclat céleste ;
Mille sucs empestés, milles charmes divers ;
Et la rage, & la mort, & l'horreur des enfers.
Je veux que mes enfans, pour cacher ma vengeance,
Et feignant d'implorer ses soins & sa clemence,
Ministres non suspects de mon courroux affreux ;
Portent à leur Marâtre un don si dangereux.
Mais allons engager mes Dieux dans ma querelle.
J'entens déja leur voix qui m'anime & m'appelle.
Terribles Dieux du Stix, je marche sur vos pas ;
Dans ce pressant besoin ne m'abandonnez pas.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

MEDE'E, RHODOPE.

MEDE'E.

Il est tems d'achever le charme & ma vengeance.
Hecate, viens pour moi signaler ta puissance.
Hecate, triple Hecate, exauce enfin mes vœux.
Viens, je vais consommer mes mistéres affreux.
J'ai mis mon art en œuvre: & ma robe empestée
A bû les sucs mortels dont elle est infectée.
Aux poisons j'ai mêlé mes charmes les plus forts.
Mais que pourroient sans toi mes impuissans efforts?
Grande Divinité, tu rends mon art terrible.
Irrite les poisons & la flâme invisible,
Que j'ai sçû confier à ce don precieux.
Sur tout cache-la bien aux regards curieux;
Et qu'au gré de mes vœux impuissante ou fatale,
Elle devore seuls Creon & ma Rivale.
Qu'elle épargne tout autre & ne consume qu'eux.
Hecate, entends ma voix, & viens remplir mes vœux.
Elle vient. Je la sens qui m'échauffe & m'entraine.

Tout

Tout mon cœur en frémit & je respire à peine.
Une soudaine horreur fait dresser mes cheveux,
Mes yeux percent la nuit du séjour ténébreux.
Je vais me faire oüir dans l'Empire des Manes.
Je vais les évoquer. Loin d'ici, loin Prophanes.

SCENE II.

MEDE'E *seule*.

Ministres rigoureux de mon courroux fatal,
Redoutables Tyrans de l'Empire infernal,
Dieux, ô terribles Dieux du trépas & des Ombres,
Secourez moi, sortez de vos démeures sombres
Noirs Enfans de la Nuit, Manes infortunés,
Criminels sans relâche à souffrir condamnés,
Barbare Tisiphone, implacable Mégére,
Nuit, Discorde, Fureur, Parques, Monstres, Cerbére,
Reconnoissez ma voix & servez mon courroux.
Dieux cruels, Dieux vengeurs, je vous évoque tous.
Venez semer ici l'horreur & les allarmes.
Venez remplir ces lieux & de sang & de larmes,
Rassemblez, déchaînez tous vos tourmens divers;
Et, s'il se peut, ici transportez les Enfers.
On m'exauce. Le Ciel se couvre de ténébres.
L'air au loin retentit de hurlemens funébres,
Tout redouble en ces lieux le silence & l'horreur.
Tout répand dans mon ame une affreuse terreur.
Ce Palais va tomber. La terre mugit, s'ouvre;
Son sein vomit des feux & l'Enfer se découvre.

Quel est ce criminel qui cherche à se cacher ?
Je reconnois Sisyphe à ce fatal rocher.
Témoin des maux cruels qu'on prépare à sa race.
Il se cache de honte & pleure sa disgrace.
Son desespoir commence à soulager le mien.
Le crime de ta race est plus noir que le tien,
Audacieux Sisyphe, & le Roi du Tartare
Ne sçauroit vous trouver de peine assez barbare.

Mais quels fantômes vains sortent de toutes parts ?
Que de Spectres affreux s'offrent à mes regards ?
Quelle Ombre vient à moi ? Que vois-je ? c'est mon pére !
Quel coup a pû si-tôt lui ravir la lumiére ?
Chere Ombre, apprends-le moi. Ma fuite & ma fureur
Hélas ! t'ont fait sans doute expirer de douleur.
Tens moi les bras du moins. Mais quelle Ombre sanglante
Se jette entre nous deux terrible & menaçante ?
De blessures, de sang, couvert, desfiguré.
Ce Spectre furieux paroît tout déchiré.
C'est mon frére. Oüi c'est lui ; je le connois à peine.
Ah ! pardonne, chere Ombre à ma rage inhumaine,
Pardonne. L'Amour seul a causé ma fureur.
Il fût ton assassin ; il sera ton vengeur ?
Et sçaura t'immoler de si grandes victimes
Qu'il obtiendra de toi le pardon de ses crimes.
Le sang. . . tout disparoît ; tout fuit devant mes yeux.
Tisiphone avec moi reste seule en ces lieux.
Noire fille du Stix, Furie impitoyable,
Ah ! cesse d'attiser mon courroux effroyable,
Calme de tes serpens les affreux sifflemens.
Tu ne peux ajoûter à mes ressentimens.
Ne songe qu'à servir une fureur si grande.

He-

Hecate le desire, & je te le commande.
Nuit, Stix, Hécate, Enfers, terribles Dei
J'ordonne. Obéïssez sourdes Divinités.
Le charme réüssit. Poursuivons ma veng

SCENE III.

MEDE'E, RHODOPE

MEDE'E.

VIens, Rhodope; mon art ne craint pl
presence.
Le charme est consommé. C'en est fait, &
mais
Un espoir plus certain ne flatta mes souhaits.
Apporte promptement ma Robe précieuse.
Pour mes Ennemis seuls elle est contagieuse.
Ne crains pas de toucher ce don pernicieux.
Puis cherche mes Enfans; conduis-les en
lieux.
Je veux les préparer à servir ma vengeance
Et feignant d'obéir au Tyran qui m'offense
Leur cacher mes desseins, afin qu'ils trom
mieux.
De leurs maux & des miens les Auteurs odie

SCENE IV.

MEDE'E *seule.*

ENfin de mes Tyrans je vais punir les crimes.
Il ne me reste plus qu'à parer mes victimes.
Le sacrifice est prêt. L'heure approche ; & mon cœur
Triomphe & s'applaudit déja de son bonheur.

Rhodope apporte la Robe de Medée & sort pour amener ses enfans.

Cours chercher mes Enfans. O superbe parure,
Present qui vas servir à venger mon injure,
Cache bien les tresors que mon art t'a commis.
Mes plus chers interêts à toi seul sont remis.
Que j'aime en ce moment l'éclat qui t'environne !
Ah ! seul tu me tiens lieu d'Empire & de couronne.

SCENE V.

MED'EE, SES ENFANS, RHODOPE.

MEDE'E.

APprochez, approchez, jeunes Infortunés ;
Qu'au maux presqu'en naissant le Ciel a condamnés.

On va nous ſéparer par une loi ſévére.
C'en eſt fait, mes Enfans; vous n'avez plus de
Mére.
Je ne joüirai plus de vos tranſports charmans.
Le ſort cruel m'arrache à vos embraſſemens.
Votre vûë eſt un bien que ſa rigueur m'envie.
Vous n'adoucirez point les malheurs de ma vie;
Et mes yeux, loin de vous, aux pleurs accoûtumés
Par vos mains en mourant ne ſeront point fermés.
Il vous eſt interdit d'accompagner ma fuite.
Sous un joug étranger le Ciel vous précipite;
Et vous aſſerviſſant à de cruelles loix,
Il vous donne des fers dont je ſens tout le poids.
Soumettons-nous, mes Fils; cédons à la Fortune.
Quittez cette fierté près des Rois importune,
Votre ſort a changé; changez auſſi de vœux:
L'abaiſſement, mes Fils, convient aux malheureux.
Oubliez votre ſang; oubliez vos ancêtres,
Eſclaves, apprenez à menager vos maîtres;
Et leur immolant tout, ainſi qu'à vos vrais Dieux,
Eſſayez à trouver grace devant leurs yeux.
Portez, pour commencer, ma robe à la Princeſſe.
Offrez-la de ma part; peignez-lui ma triſteſſe;
Qu'un juſte repentir ſurmonte ma fureur;
Que j'implore pour vous ſes bontés, ſa faveur.
Allez; de vos deſtins à preſent Souveraine,
Mes Fils, c'eſt votre Mére, & de plus votre Reine.
Sans rougir, à ſes piés, d'abord proſternez-vous.
Baiſez avec reſpect ſa robe & ſes genoux;
Et par vos ſoins flateurs, par vos tendres careſſes,
Appuyez vivement la foi de mes promeſſes.
Qui vous peut retenir? Mes Fils, vous ſoupirez;

Et vous n'osez lever vos yeux mal assurés.
Je le vois. Votre sang répugne à ces foiblesses.
Les neveux du Soleil ont horreur des bassesses.
Mais c'est l'arrêt du Sort. Vous pouvez sans rougir,
Imiter mon exemple, à mes loix obéïr,

à Rhodope.

Tu pourras au besoin leur servir d'interprête.
Rhodope; conduis-les; fais ce que je souhaite;
Et reviens avec eux m'informer promptement
Comme on aura reçû ce fatal vêtement.

SCENE VI.

MEDE'E *seule.*

TOut succéde à mes vœux & mon dessein s'avance.
Ne m'abandonnez pas, remplissez ma vengeance.
Dieux, redoutables Dieux, qu'avec ardeur je sers,
Qui venez de m'oüir du plus creux des Enfers.
Dans le piége fatal faites tomber ma proye.
Aveuglez mes Tyrans enyvrés de leur joye.
Que Medée asservie à tant d'abaissement,
N'ait pas été reduite à feindre impunément.
Montrez qu'on vous offense au moment qu'on m'outrage.
Déja je crois vous voir remplir toute ma rage.
Déja je vois tomber & Créuse & Creon.
Mais comment nous vanger du perfide Jason?
Comment punir assez son crime détestable?
De tous mes Ennemis il est le plus coupable.

En-

Enfantons quelque monstre ; inventons quelque horreur,
Qui de tous mes forfaits surpasse la noirceur.
Dieux ! que m'inspirez-vous ? quelle barbare image,
Quel horrible attentat offrez-vous à ma rage ?
Moi-même je frémis à cet objet affreux.
Ce crime m'épouvante, & surpasse mes vœux.

SCENE VII.

MEDE'E, SES ENFANS, RHODOPE.

RHODOPE.

Votre present, Madame, a charmé la Princesse,
Ne pouvant se lasser d'en venter la richesse.
Dès ce soir sans soupçon elle veut s'en parer.
Creon même, Creon s'empresse à l'admirer.
Jason & vos presens les assurent, Madame,
Que la raison éteint la colere en votre ame;
Que pour vous, pour vos Fils, vous faisant un effort,
Vous cédez par devoir à la rigueur du sort.
Enfin tous deux comblant vos Enfans de caresses,
Ont témoigné pour eux les derniéres tendresses.
Que vois-je ! vous pleurez. Si prés de vous venger,
Quel trouble vous saisit & vient vous affliger ?

MEDE'E.

Hélas !

RHODOPE.

Vous gemissez ; d'où naissent ces allarmes ?

Attachant ſur vos Fils vos yeux baignés de
larmes,
Vous fremiſſez, Madame; & changeant de couleur
Vous détournez ſoudain la vûe avec horreur
MEDE'E.
Quelque vive douceur qu'ait pour moi la vengeance,
Un trouble violent en ſecrét la balance.
Je pleure avec raiſon ces Enfans malheureux.
Quel crime les condamne; & qu'ont-ils fait aux
Dieux?
Dans un âge ſi tendre ils vont perdre leur mére;
Et les infortunés n'ont déja plus de pére.
Eſclaves, Etrangers, ſans appui, ſans ſecours,
Quelle ſuite de maux va marquer tous leurs
jours.
C'eſt en vain que je vais leur ravir leur Marâtre,
De quelque objet nouveau mon perfide idolâtre,
Les remettra bientôt ſous un joug odieux,
Et les accablera d'un poids injurieux.
Quel Aſtre empoiſonnant votre triſte naiſſance,
Mes Fils, verſa ſur vous ſa cruelle influence!
Languiſſans ſous le joug, gemiſſans dans les
fers,
Le Deſtin vous condamne à cent malheurs divers.
Vous vous conſumerez dans un vil eſclavage,
Eſſuyant chaque jour quelque nouvel outrage.
Quel ſort.... Ah! cette idée irrite ma douleur,
Et l'amour maternel redouble ma fureur!
Pour les Fils du Soleil quel indigne partage!
Quel coup... mon amour meurt & ſe transforme en rage;
C'en eſt fait. Innocens, vous me tendez les
bras.
Ces regards careſſans, ces ſouris pleins d'appas,
Reveillant la nature, augmentant ma foibleſſe,

Juſ-

Jusqu'au fond de mon cœur vont chercher la tendresse.
Helas! en souriant, vous répandez des pleurs.
Infortunez! déja sentez-vous vos malheurs?
Que voulez-vous de moi par ces douces caresses?
Il nous faut renoncer à toutes ces tendresses.
De votre triste Mére il faut vous détacher;
A de si doux plairs il faut nous arracher.
En vain j'avois sur vous fondé mon espérance.
En vain je me flatois d'élever votre enfance.
Il nous est interdit de nous voir desormais;
O mes Fils! il nous faut séparer pour jamais.

RHODOPE.

Epuisez vos transports, Madame. La Princesse
Pour un tems assez court s'en prive & vous les laisse.
Elle leur a prescrit de venir en ces lieux,
Recevoir promptement vos pleurs & vos adieux.

MEDE'E.

L'orgueilleuse déja leur commande, & m'outrage!
O ma lente douleur! ô mon foible courage!
A quels affrons cruels, à quel sort odieux
Livres-tu lâchement le plus beau sang des Dieux!
Ma fureur se reveille, & l'amour la ranime.
Osons les affranchir du joug qui les opprime.
Couronnons ma vengeance & bornons leur malheur.
Que dis-tu misérable, & que veut ta fureur?
Non, pour finir leurs maux, il n'est plus d'autre voye
Un moment de douleur va me combler de joye,
Frappons. . . . frappons. . . .

UN DES ENFANS.

Ah! Dieux, Ma Mere! qu'avez-vous?

L'AUTRE ENFANT.

Pourquoi nous menacer, & d'où viens ce courroux ?
Je tremble.

MEDE'E.

Je frémis. Leurs regards & leurs larmes
Me troublent, & des mains me font tomber les armes.
O mon sang! ô mes Fils, si chers à mes desirs!
Objets de ma tendresse & de mes déplaisirs,
Infortunés auteurs de ma douleur amére,
Approchez mes Enfans ; embrassez vôtre Mére.
Empressez-vous encor d'obéir à mes loix ;
Et baisez-moi du moins pour la derniére fois.

Rhodope, conduis-les dans la chambre prochaine.
Leur vûë accroit mon trouble & redouble ma peine.
Qu'ils me coutent de pleurs! qu'ils me sont chers! hélas!
Mon lâche amour, mes pleurs ne les soulagent pas.

SCENE VIII.

MEDE'E *seule*.

TU les aimes, cruelle, & tu les laisses vivre ;
Aux malheurs les plus grands ta foiblesse les livre:
Et ta pitié barbare en respectant leurs jours,
Du plus affreux destin leur prépare le cours.

Ah!

Ah ! lâche !. suis-tu donc un foible amour pour
guide ?
Sauve-les ; tu fais bien. Leur Pére moins timide
Pour venger tes Tyrans leur percera le flanc.
Quoi ! leur Pére à Créüse immoleroit mon sang !
Non, mes Enfans jamais ne seront sa victime :
Ils mourront de ma main. Tout me force à ce
crime.
Qu'ils meurent ces Enfans d'un infidéle époux :
Adoptés par Créüse, ils ne sont plus à nous.
Ah ! s'ils sont innocens, aussi l'étoit mon Frére.
J'immolerois mes Fils ! ô trop barbare Mére !
Ah ! plûtôt ... l'heure approche ; un exil rigou-
reux,
Un divorce cruel va me séparer d'eux.
Ils n'adouciront point ma fuite & mes allarmes,
S'attachant à leur Mére, & tout baignés de lar-
mes,
De mes bras, de mon sein, on va les détacher :
A l'amour maternel on va les arracher
Non, ne l'endurons pas. Qu'ils meurent pour
leur Pére ;
Qu'ils meurent. Aussi-bien ils sont morts pour
leur Mére.
O Jason ! ô mes Fils ! Amour, haine, fureur,
Cessez par vos combats de déchirer mon cœur !.
Pour le percer ce cœur, trop de rigueur s'assem-
ble.
Le Tems fuit ; le mal presse. Accordez-vous en-
semble.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

MEDE'E, RHODOPE.

AH ! Madame, fuyez un peuple furieux.
Fuyez fans differer, de ces funeftes lieux,
Tandis qu'avec le trouble y régne l'épouvante :
Vôtre préfent fatal a paffé vôtre attente ;
Et vos fiers Ennemis mourans, defefpérés,
Succombent au poifon dont ils font devorés.
A peine, à peine encor vôtre aveugle Rivale
Portoit avec plaifir cette Robe fatale,
Qu'un feu fombre & cruel, une invifible ardeur
Embraze tout fon corps, & confume fon cœur.
Un funefte poifon courant de veine en veine,
Allume dans fon fang une flâme inhumaine,
Qui pénétre avec force & s'attache à fes os.
C'eft en vain qu'on s'empreffe à foulager fes maux.
La Robe dévorante à fon corps attachée,
Y nourrit le venin de fa flâme cachée ;
Et du charme cruel l'impitoyable ardeur
Triomphe fans obftacle & régne avec fureur.
Qui veut la fecourir, de fa perte complice,
Loin de la foulager, redouble fon fupplice.

On ne peut de ce feu calmer l'embrasement
On ne peut arracher le fatal vêtement.
Créon saisi d'horreur à l'arracher s'empress
Mais du charme aussi-tôt la flâme vengeress
Dans son sein embrazé porte les mêmes feu:
Il se sent consumer d'un poison rigoureux.
Chacun s'occupe encor du péril qui les press
Servez-vous des momens que ce trouble
laisse.
Profitez de l'horreur qui régne dans ces lieu:
Et fuyez pour jamais leur aspect odieux.

M E D E' E.

Que je fuye! ah! Rhodope, au comble de la gl
Quand sur mes Ennemis j'emporte la victoi
Que je fuye! ah! le sort m'eût-il reduite à fui
D'un spectacle si beau je reviendrois joüir;
Je viendrois assister à ce grand hymenée.
Laisse-moi contempler sa pompe fortunée;
Et d'un objet si doux, d'un coup si glorieux,
Repaître avidement mes regards curieux
Mes odieux Tyrans deviennent mes victim
Ah! je cueille en ce jour le fruit de tous me
mes.
Mon courroux triomphant ne peut trop
plaudir;
Et mon nom desormais ne sçauroit plus per
Ce n'est pas tout. Rentrons; & perdant l'
cence,
Couronnons ce grand jour & comblons m
geance.

SCENE II.

JASON, *en entrant.*

En vain, pour la trouver, je cours de toutes parts,
Ah! sans doute son art la cache à mes regards.
Elle croit éviter le courroux qui m'enflâme.
Mais qui l'en peut sauver!

SCENE III.

JASON, CRE'USE, CYDIPPE.

CRE'USE.

Ah! Seigneur!

JASON.

Ah! Madâme.
Quel est mon desespoir! où portez vous vos pas?

CRE'USE.

Ah! Seigneur, le Roi vient de mourir dans mes bras.
Ce dernier coup manquoit au tourment qui m'accable.
Joüet infortuné du sort impitoyable,
Prête enfin d'assouvir son rigoureux courroux,
Je viens du moins; je viens mourir auprès de vous.

Vous fermerez mes yeux,

JASON.

Dieux! qu'entens-je? ah! Madame,
On peut éteindre encore une cruéle flâme.
Les Dieux, les justes Dieux pour vous s'intéressans
Prendront soin par pitié de vos jours innocens.
Et vous verrez Medée à vos piés expirante.
Y servir de victime à ma fureur sanglante.
J'en atteste ces Dieux. J'en jure mon amour.

CRE'USE.

En vain vous prétendez me rappeller au jour.
Medée à se venger est trop ingenieuse.
Mon sang doit assouvir sa rage furieuse;
Et vos soins, votre amour, loin de me secourir,
Irritent le poison dont je me sens mourir.
Envieux du plaisir que m'offre votre vûë,
Son art hâte l'effet du charme qui me tuë;
Et l'amour seul, plus fort que ses Enchantemens
M'anime & me soutient encor quelques momens.
Ecoutez-moi, Seigneur. Mes maux ni ma foiblesse
Ne sçauroient rallentir l'ardeur de ma tendresse.
La mort même ne peut éteindre un feu si beau.
Je l'emporte avec moi dans l'horreur du tombeau;
Mon amour y vivra. La Fortune jalouse
N'a pû souffrir, Jason, de me voir votre Epouse.
Mais la cruelle au moins me laisse la douceur,
De mourir prés de vous, possedant votre cœur.
Je goûte en mes tourmens cette douceur secrette.
La vie & les grandeurs n'ont rien que je regrette.
Unique & tendre objet de mes vœux les plus doux,

Je ne plains en mourant, ne regrette que vous.
Trop heureuse en effet si comblant mon attente
Les Dieux... ah! quel tourment! quelle ardeur dévorante!
Mon supplice s'accroit; je me sens déchirer:
Je brûle. Adieu, Jason; il faut nous séparer.

JASON.

Nous separer! ô Dieux! ah! rigueur qui me tuë.
Nous séparer! quel coup pour mon ame éperduë!
Ah! je souffre à la fois mille horribles tourmens.
Quoi tous les Dieux sont sourds à mes gémissemens!
Je vous perds pour jamais; en vain je les implore,
Et j'ai seul allumé ce feu qui vous dévore!
Non je ne verrai point un si cruel malheur;
Et par un prompt trépas j'en previendrai l'horreur.

CRE'USE.

A trop de desespoir votre ame s'abandonne.
Vivez, Jason, vivez, C'est moi qui vous l'ordonne.
Ne me refusez pas dans mon sort rigoureux
L'unique & dernier bien qui flâte encor mes vœux.
Gardez le souvenir d'une triste Princesse.
Conservez-lui, Jason, toute votre tendresse.
Elle meurt votre Epouse. A la face des Dieux
Recevez donc ma main & mes derniers adieux.
Que ne puis-je employer ces vains restes de vie,
A vous prouver l'amour dont mon ame est remplie?
Hélas! on n'a jamais aimé si tendrement?
Et jamais je n'aimai plus que dans ce moment.
J'en atteste les Dieux. Mes forces s'affoiblissent:
Ma voix, mon sang se glace; & mes yeux s'obscurcissent.

Malgré le sort creul, qui va nous désunir,
Mon cœur vous aime encor à son dernier soupir.

CYDIPPE.

Elle expire, Seigneur.

JASON.

Destin impitoyable!
Elle est morte; & je vis! ô tourment effroyable!
Ah! mon bras au défaut de ma lente douleur
De ce supplice affreux doit m'épargner l'horreur
Meurs, lâche; meurs enfin. Mais ma douleur m'abuse.
Je dois un sacrifice aux Manes de Créüse.
Pour appaiser son Ombre & ses ressentimens,
Je veux livrer Médée aux plus crüels tourmens,
Et mon ame aussi-tôt sur le rivage sombre
De ce sang assouvie ira trouver son ombre.
La soif de te venger seule arrête mon bras.
Belle Ombre, attends; j'y cours & vais suivre tes pas.
Medée en vain me fuit; en vain son art la cache.
A ma juste fureur il n'est rien qui l'arrache.
Je suivrai la Barbare au bout de l'Univers,
Et je la trouverai même au fond des Enfers,
Mon amour furieux me servira de guide.

SCENE VI.

JASON, MEDÉE.

MEDÉE.

Tu n'iras pas si loin pour me trouver, perfide.
C'est Médée. Oüi, c'est elle.

JASON.

Ah! crains mon desespoir barbare!

MEDÉE, *le frappant de sa Baguette.*

Arrête, Ingrat, & connois mon pouvoir.

JASON.

Quel prodige étonnant! Dieux! ma fureur est vaine.
Je me sens retenu par un étroite chaîne.
Je demeure immobile, & malgré mes efforts
Le pouvoir de son art s'oppose à mes transports.

MEDÉE,

Juge, si c'est à moi de craindre ta vengeance.
Un sort comme le mien n'est pas en ta puissance;
Magnanime Heros, ne songe plus à moi;
Trop indigne aussi bien d'un Epoux tel que toi.
Laisse une Infortunée, oublie une Etrangére,
Sans appui, sans couronne, errante & solitaire.
Un hymen plein d'appas, un trône glorieux
T'attendent en ce jour dans ces superbes lieux,
Est-il tems de rester auprés d'une jalouse?
Va soupirer aux pieds de ta nouvelle Epouse.
Vante-lui ton ardeur, assure lui-ta foi:

Tu

Tu lui voles le tems que tu perds avec moi.
Dois-tu pas à son sort unir ta destinée ?
Hâte-toi de conclure un si doux hymenée,
Le Sacrifice est prêt ; & le Temple est orné ;
On n'attend plus que toi. Cours, Epoux fortuné.

JASON.

Quoi la Barbare encore & m'insulte & m'outrage !
Faut-il que par son art elle brave ma rage ?
Je ne puis l'immoler à ma juste fureur !
Son sang appaiseroit Créüse & ma douleur !

MEDE'E.

Oüi, Jason, à Créüse il faut quelque victime ;
Et mon sang répandu doit effacer mon crime.
Sois content. J'ai versé le plus pur de ce sang.

JASON.

Comment !

MEDE'E.

A tes deux Fils j'ai sçu percer le flanc.
Regarde ce poignard & cette main sanglante ;
C'est de mon sang, du tien, qu'elle est teinte & fumante.
Mon bras pour dernier coup vient de les égorger.
Crois-moi sans t'occuper du soin de te venger,
Si déja ton ardeur languit pour la Princesse ;
Si tu fuis, Inconstant, ta nouvelle Maîtresse,
Cours du moins, Pére heureux, à tes Fils expirans,
Rends-leur les derniers soins, embrasse-les mourans.

JASON.

Ah ! Barbare !

MEDE'E.

Est-ce assez, & connois-tu Médée ?
De son affreux pouvoir garderas-tu l'idée ?
Oubliras-tu sa haine, ainsi que son amour !

JA-

JASON.

Monstre, à tes propres Fils avoir ravi le jour!
Pourquoi sacrifier d'innocentes victimes?

MÉDÉE.

Ils étoient nés de toi ; demandes-tu leurs crimes?
Ma trop juste fureur a dû les en punir,
J'ai dû finir leurs maux, j'ai dû les prévenir ;
Te délivrer d'un joug que ton esprit abhorre ;
Rompre ces derniers nœuds qui nous serroient encore ;
Et pour mieux t'oublier, effacer sans retour
Jusqu'aux traces, Ingrat, de notre affreux amour.
Ce n'est pas sans remords que je m'y suis forcée
Tu m'en as inspiré l'audace & la pensée ;
Tu m'as seul enhardie à ce cruel dessein,
Infidéle, & c'est toi qui leur perce le sein.

JASON.

Quoi! les Dieux irrités, pour te réduire en poudre
Sur ta tête à mes yeux ne lancent point la foudre!

MÉDÉE.

Vengeurs des trahisons, Ennemis des Ingrats,
Les Dieux pour t'accabler ont employé mon bras ;
La foudre étoit trop peu pour punir ton offense.
J'ai servi leur justice & rempli leur vengeance

Médée monte dans un Char traîné par des Dragons.

C'en est fait, pour repaître & mes yeux & mon cœur
Moi même j'ai voulu joüir de ta douleur.
Un spectacle si doux met le comble à ma gloire :
Je savoure à longs traits ta peine & ma victoire,
Et je recouvre enfin ma gloire, mon repos,
Mon Sceptre, mes Parens, la Toison & Colchos.

Je pars puisque ma fuite a pour toi tant de charmes,
Léve encor jusqu'à moi tes yeux chargés de larmes.
Ingrat. Voi ces Dragons qui soûmis à ma loi,
Et plus reconnoissans, plus fidéles que toi
Par des chemins nouveaux vont guider leur maîtresse.
Tes vœux sont satisfaits, pour jamais je te laisse.
Adieu : je t'abandonne aux horreurs de ton sort.
Ingrat, je te hais trop pour te donner la mort.

Le Char s'envole.

SCENE DERNIERE.

JASON, IPHITE,

JASON.

ELle fuit ; & ce Char l'enlevant dans les nuës,
Ouvre à sa cruauté des routes inconnuës.
La Barbare à mes yeux disparoît pour jamais ;
Elle brave ma haine après tant de forfaits ;
Et m'enleve en fuyant, malgré ma rage extrême,
Beaupere, Enfans, Maîtresse, & ma vengeance même.
Je ne puis la punir de tant de cruauté.
Le Ciel offre un asile à son impiété
C'en est trop. Terminons ma vie & mon supplice.
Je ne puis me venger ; il faut que je perisse.

Trop

Trop malheureux objets de l'amour de Jason,
Déplorable Créüse! infortuné Créon!
O mes fils! joüissez de la seule vengeance,
Que les Dieux inhumains laissent en ma puissance.

Il se tuë.

IPHITE.

Ah! Seigneur . . . il n'est plus. Quels horribles malheurs,
O trop funeste Amour, produisent tes fureurs!

FIN.

MARIUS,

TRAGEDIE.

Par MONSIEUR de CAUX.

NOUVELLE EDITION.

A UTRECHT
Chez ETIENNE NEAULME,
MDCCXXXIV.

A

SON ALTESSE SERENISSIME MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTY.

MONSEIGNEUR.

La protection singulière dont vous avez honoré Marius, vous donne de si grands droits sur cet

Ouvrage, que l'offrir à votre ALTESSE SERENISSIME; c'est moins lui faire un present que remplir un devoir indispensable. Je céde donc à ce devoir; & j'y céde sans peine. Une inclination respectueuse l'avoit prévenu. Mais que ne puis-je, MONSEIGNEUR, m'en acquiter plus dignement? Que n'ai-je quelque chose de meilleur à vous offrir? Que n'ai-je peint mes Heros d'après ceux de votre Maison; & leurs sentimens d'après les vôtres? Le Public me pardonneroit peut-être la liberté que je prens de mettre à la tête de cette Tragédie le grand nom de CONTI. Cependant MONSEIGNEUR, quoiqu'on pense de l'Ouvrage que j'ose présenter à votre ALTESSE SERENISSIME, j'ai peine à croire qu'il ne renferme pas de vrayes beautés, puisqu'il a pu toucher aussi delicat, en sentimens que vous l'êtes, un Prince né d'un

sang où l'Esprit & la Valeur sont héréditaires, où les Lettres firent toujours honneur aux Armes, où les Muses enfin trouvent autant d'Amis que l'Etat y compte de Défenseurs. Cette Piéce, il est vrai, n'a pas eu tout le succès qu'on s'étoit promis; mais après tout, MONSEIGNEUR, *j'ose me flater qu'une autre saison lui sera plus favorable, & justifiera pleinement l'impression qu'elle vous fit dans une simple lecture avant que de paroître sur la Scene, & les applaudissemens qu'elle reçut de vous & de l'auguste Princesse qui fait votre bonheur & l'ornement de la Cour. Puisse le Public animé par votre exemple, contribuer à remplir mon espoir, & m'encourager à lui consacrer mes veilles. Puissiez-vous vous-même,* MONSEIGNEUR, *me faire sentir que vous approuvez l'offrande que je vous fais des prémices de ma plume, en m'ac-*

cordant l'honneur de votre Protection. Je tâcherai de la mériter par un dévoüement entier & inviolable, & par toutes les marques du plus profond respect qui me fait dire,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME,

Le tres-humble & très-obéïssant Serviteur,

DE CAUX.

PREFACE.

DAns le choix que l'on fait d'un sujet de Tragédie, on est heureux de s'attacher à des traits d'histoire qui soient connus. On n'est point embarassé d'apprendre au Spectateur ce qu'il sçavoit déja ; & ce qu'on eût employé à l'instruire, on le met à lui plaire. On y gagne même de plus d'une façon. Le Public ignore dans un sujet peu connu tout ce qu'il en coûte pour le réduire aux termes précis d'une action ; au lieu qu'en prenant cette action même dans les tems les plus fameux de l'histoire, le Public vous sçait gré de vos efforts. Il voit avec plaisir les changemens que vous y avez faits, les

beautés que vous y avez ajoutées, il se met à la place de l'Auteur, lui applaudit de ce qu'il sent qu'il eût pu faire lui-même, & se croit interessé au succès d'une Piéce dont il forme le plan d'avance, & dont il prévoit les événemens à mesure que l'Auteur les prépare.

C'est ce que j'ai cru faire dans cette Tragédie de Marius. Outre que le sujet est célébre, j'ai trouvé les circonstance de cette histoire si intéressantes, & les malheurs de ce grand homme si singuliers, qu'on seroit tenté de les croire fabuleux, si Plutarque n'en étoit le garant. Ce même Auteur m'a fourni la composition de ma Fable, l'évasion du jeune Marius par le secours d'une des femmes d'Hyempsal; j'ai tâché de peindre mes Personnages d'après Plutarque même: enfin au projet près que forme Ma-

rius

mon pére, de passer pour un Envoyé de Sylla, je puis dire qu'il n'y a rien de moi dans cette Tragédie. J'ai cru cette fiction d'autant plus permise, que chacun sçait que ce grand homme arriva à quelques lieuës de la capitale de Numidie, que son fils vint l'y joindre pour se sauver avec lui, & qu'Hyempsal ayant fait courir après, ils penserent être pris lorsqu'ils alloient s'embarquer.

J'ai tâché de rendre Arisde digne de l'amour qu'elle a inspiré à un Romain. Elle manque à ce qu'elle doit au Roi, en lui enlevant Marius qu'il veut faire périr, & elle immole son amour pour ce même Marius en s'en séparant. Les événemens me paroissent naître assez heureusement les uns des autres; & sans que le sujet soit trop composé, je crois avoir trouvé dans le coeur de

mes Personnages dequoi suppléer au merveilleux des incidens.

Voilà dans quel esprit j'avois travaillé, m'attendant, je l'avouë, à un succès plus complet & plus durable. Je n'avois pas bien examiné les défauts de ma Piéce ni la saison où je l'ai donnée, plus redoutable encore aux Auteurs de la Scene, que la censure la plus acharnée.

Que le Public me permette pourtant d'en appeller à lui-même de sa critique, & d'excuser du moins mes fautes, si je ne puis entiérement les justifier. Il sera toujours le maitre de me condamner ou de m'absoudre ; il m'a d'ailleurs trop intéressé à me soumettre à son jugement par les applaudissemens qu'il a donnés à plusieurs endroits de cet Ouvrage. Je puis dire, sans me flater, que le projet de Marius a paru ingénieux, & bien concerté ; que

la deſcription de ſes malheurs a intereſſé. Je ne m'arrêterai point à répondre à quelques Critiques qui ont trouvé cette hiſtoire inutile. Je ſçais qu'il y a dans ce grand récit des traits dont on pourroit abſolument ſe paſſer: mais outre qu'ils ſont hiſtoriques, ils ont tant de liaiſon avec ce qui eſt indiſpenſablement néceſſaire, qu'un Auteur un peu ſoigneux de recueillir les ornemens qui conviennent à ſon ſujet, n'a nullement dû les omettre. Je répondrai encore moins à ceux qui me reprochent d'avoir différé juſqu'au jour de la Scene à faire apprendre à Cethegus l'amour du jeune Marius pour Ariſbe. Comment, diſent-ils, Cethegus peut-il ignorer cet amour, tandis que Marius pére en eſt inſtruit avant même que d'arriver en Numidie? ils n'ont pas voulu remarquer que Marius

pére avoit appris ce secret d'un Romain nommé Granius, qui avoit quitté le jeune Marius en Numidie & dont Cethegus remplit la place depuis son départ, & que Marius fils peut fort bien avoir remis à déclarer sa passion à ce nouveau Confident jusqu'au jour où il compte qu'Arisbe le va faire partir.

Venons donc à des objections moins déraisonnables. Je commence par la reconnoissance du second Acte. Elle n'a fait qu'étonner, & j'avouë que j'en attendois plus d'effet. Je n'espérois pas beaucoup attendrir le Spectateur dans ce moment; je prétendois le toucher vivement par la terreur. Quoi de plus propre en effet à inspirer la terreur, qu'un fils prêt à assassiner son pere en croyant vanger sa mort? Le Roi est present, dit-on, & ne dit mot; mais la con-

versation ne dure pas assez long tems entre ces deux Romains pour la faire interrompre par Hyempsal qui d'ailleurs doit être surpris du trouble du jeune Marius, & par consequent curieux d'apprendre ce que lui va dire l'Envoyé de Sylla. Marius pére, dit-on encore, ne doit point adresser la parole à son fils, il lui suffit de l'envisager, & de se faire reconnoitre : mais la situation par là deviendroit momentanée, puisqu'elle dépendroit d'un coup d'œil; elle ne feroit aucun effet; & d'ailleurs le discours équivoque de Marius pére est absolument necessaire pour fixer les soupçons du Roi, & pour instruire son fils de ses desseins. En un mot, qu'on pense ce qu'on voudra de cette Scene, je ne sçaurois me repentir de l'avoir faite, & je crois toujours que ce premier moment où le pére & le

fils se rencontrent est absolument interessant.

Je ne parlerai point du troisiéme Acte dont on a paru content à la derniere Scene prés. Je l'ai changée. Voilà ma réponse. Venons au quatriéme & au cinquiéme. On me reproche d'avoir fait rencontrer le pére & le fils quoiqu'ils doivent toujours s'éviter. Il me paroit que j'ai remédié à cet inconvenient par ce que dit Arisbe au Roi dans la fin du troisiéme Acte. Elle se charge d'annoncer à l'Envoyé de Sylla qu'il peut emmener le jeune Marius. Qui empêche apres cela que ces deux hommes se rencontrent? Avant que l'Envoyé de Sylla sçût les intentions du Roi, il n'avoit nul droit sur Marius; mais depuis qu'il est son prisonnier, il peut le voir & lui parler. Quand méme ce seroit un inconvénient qu'ils se

vissent, comme cela arrive au commencement du troisiéme Acte, ce ne seroit pas un défaut dans la Piece, puisque c'est de cette entrevûë même que naît leur peril, sans qu'on puisse les taxer d'imprudence. Le Roi a refusé à Marius pére de lui livrer son fils. Voilà ses projêts déconcertés s'il ne trouve le moyen de le voir & de l'exhorter à la fuite par le sécours d'Arisbe. Pour ce qui regarde la penultiéme Scene du quatriéme Acte, j'ai répondu aux objections qu'on y pouvoit faire en l'ayant mieux préparée par la derniére Scene du troisiéme.

Venons enfin au cinquiéme Acte, sur lequel on ne fait nulle grace, pas même sur le recit de la fin. Que l'on fasse un moment attention à la situation où l'on se trouve. Le peril presse; les deux Marius sont arrêtés; il

ne reste qu'Arisbe qui puisse a-
gir; le Roi n'a plus rien qu'à
condamner les Romains. C'est
donc sur la Princesse que roule
tout l'Acte. Elle a gagné la gar-
de, elle s'est assurée du Chef qui
est un homme à elle; son projet
va réüssir quand on lui apprend
que ce même Amintas à qui el-
le s'est confiée, a changé la gar-
de des Romains. Cet avis la
jette dans une nouvelle crainte,
quoiqu'Amintas ne l'ait fait que
pour être plus sur de ses gens.
Petite finesse, a-t-on dit; on
voit bien que l'Auteur a voulu
se donner de la matiére pour ar-
river à la fin. Mais qu'y a-t-il
là contre la vraisemblance? Qu'a
fait Amintas que ne fit en sa
place un homme sensé? il est
chargé d'une entreprise; il veut
la faire réussir; il ôte une garde
qui lui est suspecte & la rempla-
ce par des gens qui lui sont en-
tie-

tiérement dévoués. A-t-il tant de tort ? & cette conduite, quoique prudente, ne doit-elle pas raisonnablement allarmer Arisbe qui en ignore les motifs, & qui craint toujours pour ce qu'elle aime. Enfin Marius la rencontre dans le lieu où il croit qu'on va amener son pére pour l'immoler ; il veut s'épargner un si triste spectacle ; il demande la mort à Arisbe : quoi de plus touchant : Marius pére arrive dans ce moment, il trouve la Princesse & son fils attendris, il les presse de se quitter, le pére & le fils partent ; Arisbe demeure abandonnée à sa douleur ; le Roi la trouve dans cet état, il menace, il jure de faire périr quiconque a facilité la fuite des Romains ; la Princesse se lie à son serment ; enfin Nerbal vient dire comment les Romains se sont sauvés, Alors Arisbe qui a ser-

vi Marius contre le Roi & contre elle-même, qui se voit destinée à l'hymen d'un barbare qu'elle a trahi, n'a point d'autre parti à prendre que de se donner la mort qu'elle ne fait peut être que prévenir; tout cela me paroît assez raisonnable, & digne au moins d'un peu plus d'indulgence.

Pour le stile je l'ai travaillé autant qu'il m'a été possible, non pas à la vérité sans reconoître qu'il m'est encore échapé bien des fautes. J'ai tâché du moins de faire dire à mes Personnages ce que la passion leur inspire dans la situation où ils se trouvent. J'ai évité autant que j'ai pu ce qu'on reproche à ce siécle-ci, de mettre de l'esprit à la place du sentiment. Je regarde l'esprit sur la Scene comme les évenemens merveilleux; ce n'est que faute de mieux qu'on y a recours.

ACTEURS.

HYEMPSAL, Roi de Numidie.

CAIUS MARIUS, Consul Romain.

MARIUS, fils du Consul.

ARISBE, Princesse promise en mariage au Roi.

CETHEGUS, ami du jeune Marius.

NUMERIUS, ancien ami du Consul.

NERBAL, Capitaine des Gardes du Roi.

PHENICE, Confidente d'Arisbe.

GARDES.

La Scene est à Cirthe, Capitale de Numidie, dans le Palais du Roi.

MA-

MARIUS,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MARIUS, CETHEGUS.

CETHEGUS.

QUI peut vous retenir, Seigneur, sur cette rive?
Un Romain doit rougir d'une douleur oisive:
Persecuté du sort sans en être abattu,
Il faut que sa disgrace ajoute à sa vertu.
Et quoi, sourd à la voix d'un pére qui vous aime,
L'abandonnerez-vous dans son malheur extrême?
Marius languissant dans un honteux repos
Ne se souvient-il plus qu'il est fils d'un Heros?
Ah! ce n'est plus le tems, Seigneur, où sans défense,

Vous

Vous n'aviez que des pleurs à donner pour vangeance.
Profitez du secours qu'on vous offre en ces lieux.
Obéïssez sans honte aux volontés des Dieux ;
Ils avoient arrêté qu'un Roi de Numidie
Vangeroit deux Romains qu'opprime l'Italie.

MARIUS.

Ne crois pas que jamais je puisse balancer.
Je voudrois. . . mais que faire! Et par où commencer?
Cethegus, en quels lieux trouverai-je mon pére?
Quel asile défend une tête si chére?
Tout l'univers l'ignore ; & cette obscurité
Qui jusques à ce jour a fait sa sûreté,
En cachant à Sylla cet ennemi terrible,
Oppose à nos desseins un obstacle invincible.

CETHEGUS.

Non, non, quelques deserts qui le puissent cacher,
C'est à Rome, Seigneur, qu'il vous le faut chercher.
Au nom d'une si grand Chef assemblez une armée
Bien-tôt il paroîtra. La prompte Renommée
Dont le silence semble avoir plaint son malheur,
Pour vous le découvrir n'attend que son vangeur.
Marchons où le devoir où l'honneur nous appelle ;
Des Dieux & des humains soutenons la querelle :
Assez & trop longtems par son impunité
Sylla s'enorgueillit de sa prosperité,
Il a lassé les Dieux : & la foudre qui gronde
Avertit Marius d'aller vanger le monde.
Le peuple consterné prêt à se déclarer
N'attend plus que le bras qui doit le délivrer.
Oubliez-vous ce jour où les Aigles Romaines
Entre les deux Consuls floterent incertaines ;
Quand

Quand suivi de Soldats au crime accoutumés
Sylla vint dans nos murs par son ordre enflammés ?
C'étoit à Marius qu'en vouloit sa furie,
Le peuple protecteur d'une si belle vie,
Par des ruisseaux de sang paya le noble effort.
Qui lui donna le tems d'échaper à la mort.
Rentrez dans tous vos droits. Faut-il qu'on délibére
Quand on va secourir sa patrie & son pére ?
Le Roi jusqu'à ce jour paroissoit incertain :
Mais enfin il vous met les armes à la main ;
Dans nos communs malheurs Arisbe s'intéresse
C'est elle à qui le Roi. . .

MARIUS.

Malheureuse Princess
Que je te vais coûter de soûpirs & de pleurs !

CETHEGUS.

Vous la plaiguez Seigneur, & quels sont ses malheurs ?
Elle vange un Romain, un Roi puissant l'adore.
Que lui resteroit-il à souhaiter encore ?
Déja pour son Hymen tout semble préparé.

MARIUS.

Helas ! que ne peut-il être encor différé.

CETHEGUS.

Quel soupir ! quel discours ! Et qu'osez-vous prétendre ?
Ah, Seigneur que je crains de vous trop bien entendre !
Juste Ciel ! quels projets avez-vous pu former ?
Le cœur de Marius est-il fait pour aimer ?
Ouvrez les yeux ; voyez que de malheurs ensemble
Que de crimes, Seigneur, un tel projet rassemble
Ce Roi dont les bontés ont conservé vos jours
Ce Roi qui vous peut seul accorder son secours
C'est lui que vous bravez. La plus mortelle offense

Et le prix qu'a choisi votre reconnoissance.
Mais d'ailleurs, quel espoir peut vous avoir flatté ?
Pensez-vous, (pardonnez à ma sincérité)
Pensez-vous qu'exposant & sa gloire & sa vie
Au sort d'un fugitif la Princesse se lie ?
Ah ! croyez-moi, Seigneur, vous prenez pour amour
La pitié que pour vous elle montre en ce jour.

MARIUS.

Tu crois que mon amour auroit pu me séduire.
Non, non, de sa tendresse elle a trop sçu m'instruire ;
Loin que d'un faux bonheur mon cœur se soit flaté,
J'ai douté mille fois de ma félicité.

CETHEGUS.

Et vous vous honorez du cœur d'une Numide ?

MARIUS.

Est ce par le climat que l'amour se décide ?
Mais pour justifier son pouvoir souverain,
Arisbe a des vertus dignes du nom Romain.
Ami, je t'en fais juge, apprends par quelles armes
Elle a pû me soumettre au pouvoir de ses charmes :
Tant d'attraits dont les Dieux ont pris soin de l'orner,
Sont les moindres liens qui sçurent m'enchaîner.
Chassé par les malheurs qui poursuivoient mon pére,
Il me falut chercher une terre étrangére.
Il partit avant moi ; le sort ne voulut pas
Que son malheureux fils put rejoindre ses pas :
J'abordai dans ces lieux : ma douleur & ma rage
Convenoient au séjours de ce climat sauvage ;
Je me plaisois à voir dans ces païs perdus
La nature plus triste encor que Marius ;

Quand

Quand Hyempsal voulant aux droits de sa naiſ-
ſance
Aſſocier un nom qui ſoutint ſa puiſſance,
Fit demander Arisbe, & voulut que ſa main
Affermir pour jamais ſon pouvoir ſouverain.
Niéce de Jugurtha, la mort de ce barbare
Uniſſoit deux Etats que le Ruber ſépare.
Arisbe vient : ces lieux perdirent leur horreur ;
Bientôt en la voyant j'oubliai ma douleur :
Rome, mon pére, en vain vous vintes me dé-
fendre
J'aimois déja. Mon cœur trop facile & trop
tendre
Reçut un ennemi d'autant plus dangereux
Que j'ignorois encor le pouvoir de ſes feux.
Tous mes vœux, tous mes pas voloient vers la
Princeſſe,
Je la craignois par tout, je la cherchois ſans ceſſe,
Et mon timide amour faiſant ſeul tous mes ſoins,
Si je ne la voyois, je l'évitois du moins.
Que te dirai-je ? enfin elle entendit mes larmes,
D'abord elle parut partager mes allarmes,
Et dans ces mêmes lieux prête à donner ſa foi,
J'apperçus qu'elle étoit plus captive que moi.
D'un pére malheureux rappellant la mémoire,
De nos adverſités je lui contois l'hiſtoire :
Admire Cethegus avec quelle grandeur
Elle me declara le ſecret de ſon cœur.
Je t'aime Marius, dit-elle, ma tendreſſe
Pour un autre que toi ſeroit une foibleſſe,
J'ai ſçu prendre en t'aimant les vertus des Ro-
mains :
Voi ſi je devois naître aux climats Afriquains.
Ta vûë en cette cour à mon devoir s'oppoſe,
Sors de l'état affreux où le deſtin t'expoſe.
La prémiere faveur que j'obtiendrai du Roi
Doit être un prompt ſecours pour t'éloigner de
moi.
Cherche ton pére, va, ſi la fortune laſſe
Céde enfin aux efforts de ton heureuſe audace,

En revoyant les murs qui t'ont donné le jour
Plains Arisbe, & joüis du fruit de son amour.
Di, crois-tu cet amour indigne d'un grand homme?
A voir tant de vertus je croyois être à Rome.

CETHEGUS.

Et vous souffrez qu'un cœur que l'Afrique a porté
Vous donne des leçons de générosité?
Si cet amour bientôt ne sert votre vangeance
Plus il vous paroit grand, & plus il vous offence.
Oüi Seigneur, pour juger s'il est digne de vous,
J'attendrai qu'elle ait mis la Mer entre elle & nous.

MARIUS.

Tu joüiras bientôt de ce plaisir barbare
Hélas! pour ce départ déja tout se prépare;
Et demain la Princesse entraînée à l'Autel
Va s'engager au Roi par un nœud solemnel.
Pour différer ce jour j'ai tout mis en usage;
Mais le jaloux Numide en pourroit prendre ombrage.
Elle l'épouse enfin.... pardonne ce soupir.
Un amour qui s'immole est en droit de gémir.

CETHEGUS.

Hé bien puisque ce cœur immole sa tendresse,
Agissez en Romain, entrez chez la Princesse,
Recevez ses adieux; qu'elle arme votre bras
Et fuyons pour jamais ces dangereux climats,

MARIUS.

Demeurons, c'est ici qu'Arisbe doit se rendre:
Elle me l'a promis & je la veux attendre;
Tu verras nos adieux, & ton cœur combatu
Va frémir des efforts qu'aprête ma vertu.
Mais puisqu'enfin je romps la chaîne qui me lie,
Par quels chemins faut-il regagner l'Italie?
Ami, quels bras viendront seconder mon courroux?

CETHEGUS.

N'en doutez point, Seigneur, les Dieux seront pour vous.

Le nom de Marius est aimé dans l'Afrique.
Quoiqu'il ait dans ces lieux vangé la République,
Son austére vertu conforme à ces climats
Gagnoit ses ennemis ainsi que ses Soldats.
Avançons. Et bien-tôt les peuples de Lybie
Viendront se joindre à ceux de la Mauritanie.
Qu'importe qu'ils soient nés sur les bords Afriquains,
En nous voyant combatre ils deviendront Romains,
Et croiront en servant votre juste colére,
Se vanger des affronts que leur fit votre pére.
Le Ruber dès ce jour peut porter vos vaisseaux
Jusqu'aux lieux où la Mer le reçoit dans ses eaux,
De là nous avançant vers l'Isle de Cercine,
Deux jours nous feront voir les murs de Terracine;
Et bientôt l'Etrurie, au bruit d'un si grand nom
Recevra votre flotte au port de Telamon.
C'est là que, comme vous, chassé de la patrie
Cinna fuit du Tyran la jalouse furie;
C'est là, qu'en attendant ce renfort de Soldats
Que mon zéle bientôt conduira sur vos pas,
Des amis que dans Rome a laissé votre fuite
Par des avis secrets vous manderez l'élite.
Ils viendront vous y joindre. Enfin c'est sur ces bords
Que vos communs malheurs uniront vos efforts.
Mais la Princesse vient. A vos devoirs fidéle,
Seigneur, songez toujours qu'un pére vous appelle.

SCENE II.

MARIUS, ARISBE, CETHI GUS, PHENICE.

MARIUS.

JE vous attends Madame, & soumis à v
loix
Je vous vois aujourd'hui pour la derniére fois.
Cet ordre m'est prescrit par un devoir austére :
J'y céde, je vous quitte, & cours vanger un p
re,
Armé de votre main... mais qu'apperçois-j
Dieux!
Quelle sombre tristesse est peinte dans vos yeux

ARISBE.

Il est tems Marius de s'armer de constance,
D'aujourd'hui seulement votre malheur co
mence,
Le destin jusqu'ici déchaîné contre vous
Ne faisoit qu'essayer la force de ses coups.

MARIUS.

De tout ce que j'entens que faut il que je pense !
Parlez..... est-on instruit de notre intellige
ce ?
Le Roi sur mon départ, change-t'il de dessein ?
Neglige-til l'honneur d'armer un bras Romai

ARISBE.

Je viens vous annoncer un malheur plus terrib

MARIUS.

Mon pére est mort ?

ARISBE.

Hélas, ce Heros invincil

Que respecta cent fois la fureur des combats
A vu trancher ses jours par un perfide bras.

MARIUS.

Quoi ? mon pére n'est plus ! Dieux ! Et Sylla respire,
Tu me vas payer cher la rage qui t'inspire,
Barbare.... il est encore au monde un Marius !
Et mon pére en mourant m'a laissé ses vertus.
Allons, Madame, il faut embrasser ma défense,
Qu'Hyempsal par vos soins redouble ma vangeance.

ARISBE.

Quelqu'appui qu'en ces lieux on vous fasse espérer,
Seigneur, aux yeux du Roi gardez de vous montrer.

MARIUS.

Je vous entens, Madame, & vois mon infortune.
Hyempsal m'abandonne, & cette ame commune
Ne sçait pas profiter des maux que j'ai soufferts,
Pour me secourir seul contre tout l'univers.
Mais Madame mon nom suffit pour me défendre,
Et de son seul courage un Heros doit dépendre.
Mon malheur me tient lieu d'armes & de soldats :
Je veux qu'on reconnoisse aux efforts de mon bras
Un cœur digne à la fois & d'Arisbe & de Rome,
Et ce qu'un Romain peut au dessus d'un autre homme.

ARISBE.

En vain vous aspirez à des projets si hauts ;
Hélas ! vous ignorez la moitié de vos maux.
C'est peu de perdre un pére & généreux & tendre
Son cruel meurtrier vient ici se rendre.
Ministre de Sylla, le barbare prétend
Vous mener au Senat où la mort vous attend.

MARIUS.

Qu'entens-je? .... Non, l'horreur du coup qui me ménace
N'auroit pu me forcer à plaindre ma disgrace,
Madame, un pére seul excite mes douleurs.
Je lui dois mes regrets au défaut de mes pleurs;
Hélas! si dans son sang déja glacé par l'age
Le barbare Sylla n'eût assouvi sa rage;
Si je l'eusse rejoint, prêt à vanger l'affront
Qu'un injuste Senat imprima sur son front,
J'aurois par mille exploits fait éclater ma gloire,
Et par tout votre nom eût suivi ma mémoire
Mais il falloit vous perdre ... au moins par le trépas
On m'arrache de vous, je ne vous quitte pas.

ARISBE.

Seigneur, sur quels objets votre douleur s'arrête
Quand les plus grands perils ménacent votre tête?
Mon interêt peut-il vous toucher en ce jour!
Le cœur des malheureux est-il fait pour l'amour?

MARIUS.

Hé bien, Madame, il faut remplir ma destinée,
Il faut contenter Rome à ma perte obstinée,
Et puisqu'on veut ma mort, j'aime assez les Romains
Pour épargner ce crime à leurs barbares mains.
Je sçaurai bien moi-même....

ARISBE.

Ah! je cours vous défendre,
Seigneur, & de mes soins vous pouvez tout attendre.
Quel que soit le destin qu'on croit vous préparer,
Le Roi n'a rien promis. J'ose encore espérer
J'irai, n'en doutez point, exciter dans son ame,
Les nobles mouvemens de l'ardeur qui m'enflâme,
De votre triste sort lui peindre la rigueur,
Je sçais tous les chemins pour entrer en son cœur:
Mes soupirs le rendront sensible à vos allarmes,

Et l'amour contre lui me prêtera des armes

MARIUS.

Que ne vous dois je point, Madame . . mais enfin
Sçait on ici quel est ce perfide assassin ?
Que ne puis-je le voir, & dans son sang coupable . .

ARISBE.

Plus que vous ne pensez ce traître est redoutable.
Je l'ai vu. Dans ses yeux un noble orgueil est peint,
Seigneur, d'aucun remords il ne paroît atteint,
Et malgré les fureurs de son noir parricide,
Une ombre de vertu brille au front du perfide.
Mais, si vous m'en croyez, évitez de le voir :
Hyempsal doit ici tantôt le recevoir;
Je sçaurai sa réponse, & viendrai vous l'apprendre.
Il suffit. Laissez-nous. On pourroit nous surprendre.

MARIUS.

Et bien de votre main j'attens tout mon secours.
Que le ciel précipite, ou prolonge mes jours,
Vous verrez Marius, l'ame toujours Romaine,
Plus constant dans ses maux, que les Dieux dans leur haine.

SCE-

SCENE III.

ARISBE, PHENICE.

ARISBE.

Dieux, détournez de lui le plus grand des malheur.
Mais Phenice, vois-tu l'excès de mes douleurs?
Vois-tu quelle est ici ma triste destinée?
Sous l'espoir d'un hymen en ces lieux amenée,
Mes yeux virent le Roi sans haine & sans amour,
Je reçus les respects d'une superbe Cour;
Du jeune Marius j'avois sçû les allarmes;
Il parut. Ses malheurs m'arracherent des larmes;
Et l'amour attentif à choisir mon vainqueur
Sous le nom de pitié s'empara de mon cœur.
Depuis ce jour fatal tu sçais que dans mon ame
J'ai toujours combatu cette naissante flâme.
Fidéle à mon devoir, même encore aujourd'hui
J'éloignois mon amant pour triompher de lui.
Vains projets! tout détruit ma généreuse envie.
Quand je le fais partir, on demande sa vie;
Son peril le retient, & je vois ma vertu
Exposée au danger d'avoir mal combatu.
Mais lorsqu'il faut agir, je m'arrête à la plainte.
Phénice, à chaque instant je sens croître ma crainte.
Allons trouver le Roi.

PHENICE.

Madame, oserez vous
Paroître en cet état devant ses yeux jaloux;
Un desordre inquiét sur votre front éclate.
Ah! s'il va pénétrer l'interêt qui vous flatte,

Je crains bien qu'à l'instant un transport furieux
N'aille perdre ou livrer Marius à vos yeux.

ARISBE.

Hélas! je le vois trop, le sort toujours barbare
Ne m'offre que le choix des maux qu'il me prépare.
Si je presse Hyempsal, mon trouble & ma douleur
Trahiront aisément le secret de mon cœur.
Il perdra Marius... mais si je ne l'arrête,
A ce cruel Ministre il va livrer sa tête.
Ah! c'est trop balancer, volons à son secours,
Phenice, risquons tout pour défendre ses jours.
Dans un péril si grand c'est trop peu de se plaindre.
L'amour doit tout oser quand il a tout à craindre.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

CAIUS-MARIUS, NUMERIUS.

C. MARIUS.

Oui, tu vois Marius. Après tant de revers,
Rendu méconnoissable aux yeux de l'univers,
J'ai cru de mes malheurs tirant quelque avantage,
Paroître en sureté dans cette Cour sauvage.
Un grand dessein m'y guide, assuré de ta foi,
Numerius, mon cœur ne veut s'ouvrir qu'à toi.

NUMERIUS.

Seigneur, je l'avoüerai, j'ai peine à vous répondre;
Et tout ce que je vois à dépit de me confondre.
Quoi le grand Marius arrive en ces climats!
Et lui-même dément le bruit de son trépas,
Tandis qu'au même instant un Envoyé de Rome
Ose ici se vanter...

C. MARIUS.

J'attens tout de cet homme.

NUMERIUS.

Quoi, de votre assassin!

C. MARIUS.

Dissipe ton effroi

J'en attens tout, te dis-je.

NUMERIUS.

Et quel est-il?

C. MARIUS.

C'est-moi.

NUMERIUS.

Vous Seigneur?

C. MARIUS.

Oüi moi-même.

NUMERIUS.

Et dans cette entreprise

Par ses Lettres au Roi Sylla vous autorise?

C. MARIUS.

Oüi le Tyran m'y sert: j'apporte ici son seing.
Je t'instruirai de tout; mais apprens mon dessein.
J'ai sçu que trop sensible à de funestes charmes
Mon fils à mes malheurs ne donnoit que des larmes;
J'ai besoin de son bras pour nous vanger tous deux;
Et je viens l'arracher à des fers si honteux;
Ce projet est hardi, mais mon mal est extrême;
Et j'obtiendrai mon fils au nom de Sylla même,
Ami, j'ai trop vêcu. Mon âge, mes malheurs,
Et mes lauriers vieillis ont changé tous les cœurs.
On ne veut plus me suivre, & ma mort trop voisine.
Fait croire mes projets penchans vers leur ruine.
Mais avec ce cher fils, plein d'une noble ardeur,
J'irai de nos amis réchauffer la tiédeur.
Sa valeur, mes exploits mon nom & sa jeunesse
Ranimeront pour moi leur premiére tendresse;
Tu verras dans mon Camp se rejoindre à la fois.
Tous ceux que Sylla force à détester ses loix,
Et bientôt le Tyran par sa perte prochaine
Laissera respirer la liberté Romaine.

NUMERIUS.

Seigneur un tel projet est digne d'un Romain.

Les Dieux seconderont un si noble dessein,
J'ose vous l'assurer. Mais pourrez-vous me taire
Comment ils ont sauvé cette tête si chére ?
Marius est vivant! quels climats, quels deserts
L'on caché si longtems aux yeux de l'univers ?
Eloigné de nos murs depuis plus d'une année,
Du sort qui vous poursuit victime infortunée,
J'arrive en cette Cour; j'y cherche votre fils,
Quel bonheur imprevu! je vous vois réünis.

C. MARIUS.

Dès longtems par mon ordre envoyé dans l'Asie
Tu ne peux être instruit des troubles d'Italie;
Apprens avec effroi ces débats éclatans
Dont l'Histoire sera presente à tous les tems.
Mitridate orgueilleux plus qu'un Roi ne doit l'être,
Refusoit d'avoüer le Senat pour son maître,
Il fallut contre lui choisir un bras vangeur.
Et Sylla m'osa bien disputer cet honneur
Sylla par mes leçons formé dès son jeune âge
Qui sous moi de la guerre a fait l'apprentissage.
Tout sembloit éloigner cet orgueilleux rival
Pour implorer mon bras contre un autre Annibal.
Aussi je l'emportai. Rome lors moins ingrate
Vit en moi l'ennemi digne de Mitridate.
Mais le jaloux Sylla de ce choix offensé
Part, se rend à l'armée & m'ayant devancé,
Souléve contre moi nos plus braves Cohortes,
Suivi de nos Soldats il paroit à nos portes;
Et je vois en un jour conspirer à ma mort,
Tous ceux que la victoire attachoit à mon sort.
Echappé toutefois de la Ville investie
Sans suite, sans amis, j'arrive au port d'Ostie
Où j'apprends que Sylla maître des Legions
Remplissoit tout de meurtre & de proscriptions.

NUMERIUS.

Ce bruit vint me frapper & l'Asie étonnée
Détesta sa fureur contre vous déchaînée,
J'appris que le Tyran demandoit au Sénat,
D'approuver contre vous jusqu'à l'assassinat.

C. MARIUS.

Il l'obtint. Cet Arrêt porté dans chaque Ville
Dès-lors à Marius ne laiffe aucun azile,
Révolte contre moi ceux qui m'étoient foumis.
Et de tous les mortels me fait des ennemis.
A qui me confier ? la Mer & fes Pirates
Me femblérent plus furs que nos terres ingrates.
Il fallut m'embarquer. Je voguai quelque tems
Deplorable joüet de la Mer & des vents.
Quel changement ! quel fruit de mes grandeurs paffées !
Enfin nous arrivons aux rives de Circées
Et déja de Minturne on voyoit les rempars.
Quand de mes ennemis un Efcadron épars
Crie au nom de Sylla, qu'on aborde au rivage.
Mes Guides à ce nom changent tous de vifage,
Et de crainte & d'horreur combattus à la fois
Jettent fur moi les yeux, incertains de leur choix ;
Tantôt de mon Tyran l'autorité les preffe,
Et tantôt la pitié pour moi les intereffe,
Suivant le mouvement en leur cœur le plus fort
La barque fe recule, ou s'approche du bord.
Mais n'ofant décider mon falut ni ma perte
Ils me jettérent feul dans une ifle deferte.
Toujours mes ennemis avoient fur moi les yeux.
Et bientôt leur fureur m'affiége dans ces lieux
Où fuir ? prefque acablé par les travaux & l'âge,
Je ne vois devant moi qu'un affreux marécage.
Je m'avance, & perçant dans la fange & les eaux
Tout à coup je m'abime au milieu des rofeaux.
On eût dit que la terre, au défaut des murailles,
Pour cacher Marius entr'ouvroit fes entrailles.
C'eft là qu'un bras cruel fans refpect pour mon nom
Vient me faifir couvert de fange & de limon.
Et celui qu'on nommoit le fondateur de Rome
A peine en cet état eût paffé pour un homme.

NU-

NUMERIUS.

O Ciel ! mais je ne puis Seigneur, trop admirer
Tant d'écueils dont les Dieux ont sçu vous retirer.
Dans l'abîme souvent leur bras nous précipite ;
Pour faire aprés sur nous éclater leur conduite.

C. MARIUS.

Ami, ce ne sont là que mes moindres revers.
On me traîne à Minturne, on m'y charge de fers.
On m'y lit mon Arrêt, pour ma mort tout s'apprête,
Que dis-je ? un vil Esclave y marchande ma tête.
Il entre, & le sommeil qui me fermoit les yeux
Me livre sans défense à son bras furieux,
Le Dieu qui m'éveilla rendit mon air farouche,
Mes yeux étincelans & parla par ma bouche :
Barbare, oses-tu bien immoler Marius ?
Ce nom seul le desarme ; il ne se connoît plus ;
Il fuit saisi d'horreur, il croit voir mon genie
Voler autour de lui prêt à trancher sa vie.
Ah ! dit-il, ce Romain est gardé par les Dieux :
Il parle, & tout à coup Minturne ouvre les yeux.
On vient briser mes fers, la joye en est publique,
Je m'embarque, & j'aborde un rivage d'Afrique,
Où je retrouve encor quelques secrets amis.
Je leurs peins ma disgrace & celle de mon fils.
Ils s'offrent à me suivre au peril de leur vie.
Accru d'un tel secours je vole en Numidie,
Là j'apprends qu'un Tribun entré dans cet état,
Vient y chercher mon fils par l'ordre du Senat ;
Ce peu d'amis & moi nous joignons le perfide ;
Dès qu'il me reconnoît, le lâche s'intimide,
Il veut fuir, je l'arrête ; & lui perçant le flanc
Je le vois chanceler, & tomber dans son sang.

Par ma fuite les siens sont abattus sans peine.
Tout perit. Le Tribun qui voit sa mort certaine,
Privé de tout secours me regarde. Voilà
Me dit-il en mourant, les Lettres de Sylla;
J'allois chercher ton fils pour être ma victime;
J'avois juré ta mort: la mienne est légitime.
Il meurt, & dans l'instant je formai le dessein
De passer pour lui-même & pour mon assassin.
C'est ainsi que je viens à la Cour des Numides,
Et pour rendre aujourd'hui mes projets plus solides,
J'annonce en arrivant que Marius est mort;
Et que ma seule main a terminé son sort.
Le Roi qui de Sylla doit craindre la vangeance,
Qui verra par ma mort, mon parti sans défense,
En croyant en effet servir mes ennemis
Dans les bras paternels va remettre mon fils.

NUMERIUS.

Un tel projet est grand, Seigneur, j'ose le dire,
Mais enfin si le Roi refuse d'y souscrire.

C. MARIUS.

Je sçaurai l'y forcer. Mon desespoir fatal
Lui montreroit plutôt dans mon fils son rival.

NUMERIUS.

Seigneur, lorsque pour vous le destin se déclare,
Vous deviez moins risquer dans une Cour barbare.
Loin d'ici vous pouviez par de secrets avis
De tous vos sentimens instruire votre fils,
L'appeller près de vous, & son obéïssance
Sans peril, eut bientôt rempli votre vangeance.
Je connois peu le Roi qui régne en ces climats,
Mais je crains qu'à vos vœux il ne réponde pas.
Du moins, si l'on m'a fait un rapport bien fidéle,
Le jeune Marius a mérité son zéle:
Ce Roi veut le servir, Seigneur; jugez de là
Comment il peut traiter l'envoyé de Sylla.

C. MARIUS.

Je vois qu'on t'a trompé. Connois mieux les Numides.
Ils sont dissimulés, inconstants, & perfides;
De la grandeur Romaine ennemis, & jaloux;
Et Jugurtha m'apprit à les connoître tous.
Mais pour justifier ici ma politique
Sçache ce qu'on m'apprit sur les côtes d'Afrique.
Granius ennuyé d'un perilleux séjour
Avoit quitté mon fils en proye à son amour.
Le hazard nous joignit. Son amitié sincére
De tout ce qu'il sçavoit ne voulut rien me taire;
Il me dit que le Roi par d'obligeans dehors
Du jeune Marius amusoit les transports,
Tandis que le flattant d'un secours trop frivole,
Il reculoit toujours l'effet de sa parole;
Qu'observé par son ordre, & lié par l'amour
Mon fils qui se croit libre, est captif dans sa Cour.
Juge dans cet état ce qu'il auroit pu faire.
Ah! ma presence ici n'est que trop nécessaire.
Je t'avoüerai pourtant mon déplaisir secret.
Je parois sous un nom que je porte à regret.
Je dois vanter ici l'autorité funeste
Du cruel ennemi que mon ame déteste;
Il faut que dans l'état ou le sort m'a placé
Des mains de Marius Sylla soit encensé.
Mais le Roi dans ces lieux doit au plutôt se rendre
Demeure, je le vois, tu pourra nous entendre.

SCE-

SCENE II.

HYEMPSAL, C. MARIUS, NUMERIUS, NERBAL.

C. MARIUS.

LES Lettres de Sylla remises dans vos mains,
Seigneur, vous ont marqué ses ordres souverains.
J'attens que remplissant son dessein légitime
Vous veniez au plutôt me livrer sa victime.
Je n'ajouterai point aux offres qu'il vous fait
Que c'est en le servant, servir Rome en effet.
C'est servir le Senat dont la juste colére
Demande qu'au tombeau le fils suive le pére.
On craint qu'un jour ce fils ardent à se vanger
Dans nos premiers malheurs vienne nous replonger.
Seigneur, vous le sçavez, Rome n'est point ingrate.
Assurez-la par moi d'un succès qui la flate,
Et croyez que toujours prompte à s'en souvenir
Sa faveur vous assure un heureux avenir.
Vos fidéles ayeux Micipsa, Massinisse,
Furent payés en Rois de leur noble service;
Et la fidélité qu'ils garderent pour nous,
Seigneur, est un exemple assez puissant pour vous.

LE ROY.

Seigneur, je n'ai pas cru que l'assassin d'un homme
Dont la seule valeur tant de fois sauva Rome

Dû-

Dût venir en ma Cour au nom de ces Romains.
Demander que son fils soit livré dans leurs mains.
Vous osez dans vos murs nous traiter de barbarer :
Vous l'êtes plus que nous. Jamais nos mains avares
Secondant les fureurs d'un injuste Senat
N'ont encore à prix d'or vendu l'assassinat.
Ici nos ennemis pressés à force ouverte
Ne doivent qu'à nous seuls leur salut ou leur perte ;
Et ces lâches détours qu'à Rome on peut vanter
Ne sont connus ici que pour les détester.
Ne croyez pas pourtant qu'aucun parti me touche
Ni qu'un aveugle zéle ouvre ou ferme ma bouche.
Marius & Sylla, tout est égal pour moi :
Et mon cœur entre eux deux est maître de sa foi.
Je hais tous les Romains soüillés de parricide ;
Je hais la cruauté de ces Peuples perfides
Qui donnant au hazard leur haine & leurs faveurs
S'immolent tour à tour leurs plus chers défenseurs.
Ainsi par la fureur d'une Ville cruelle
Les Gracques ont péri victimes de leur zéle ;
Ainsi dans un tumulte en vos murs élevé
Sylla, l'ingrat Sylla par Marius sauvé,
De son libérateur s'est fait une victime
Mais je ne serai point complice de son crime,
Seigneur, si mes ayeux que je cite à regret
Devenus vos amis par un semblable trait,
S'acquirent des Romains l'estime dangereuse ;
Je renonce à leur gloire, & la tiens pour honteuse.
Je garde dans ma Cour le jeune Marius,
Et Rome peut de vous apprendre mon refus.

C. MARIUS.

Je veux bien ignorer quel motif vous engage
A tenir un discours dont la fierté m'outrage.
Un Roi dont Rome fait la grandeur & l'appui
Devroit se souvenir qu'un Romain parle à lui :
Mais Seigneur, profitez d'un avis salutaire,
Et sur vos interêts souffrez qu'on vous éclaire,
Rome seule aujourdhui commande à tous l
Rois,
Et la terre en tremblant se soumet à ses loix.

LE ROY.

Rome commande aux Rois ? Et quel orgueil
flate ?
Sçait elle que je regne ainsi que Mitridate ?

C. MARIUS.

Seigneur, vous connoîtrez peut-être quelq
jour
Si l'on doit préferer sa haine à son amour.
Annibal subjugué, Carthage mise en cendre,
Jugurtha dans nos fers, tout pourra vous l'appre
dre.
Mais si vous m'en croyez, soyez de nos amis.
Que par vous Marius en mes mains soit remis ;
Le Senat vous en presse, & toujours équitable
S'il a juré sa mort, il condamne un coupable
Qui vous retient Seigneur, lorsque sans int
rêt
Vous pouvez préferer le parti qui vous plaît ?
Trouvez-vous quelque gloire à nous être in
déle ?
Quel zéle vous attache à défendre un rebéle,
Qui libre en votre Cour lorsque nous étions loi
Devient votre captif quand Rome en a besoin ;

LE ROY.

Seigneur, si dans vos murs j'avois reçu la vie
Ma réponse incertaine en suivroit le genie :
Mais qui sçait haïr Rome aime la vérité ;
Et je vais vous parler avec sincérité.
Sitôt que Marius prit ma Cour pour azile
Il n'en dut plus sortir, sa prison fut utile,

Et je crus qu'en mes fers tenir quelques Romains,
C'est d'autant d'ennemis délivrer les humains.
J'ai voulu cependant pour adoucir sa peine.
Qu'observé par mon ordre il ignorât sa chaîne,
Que maître de ses pas dans ma Cour éclairés
Il prit pour liberté des fers moins resserrés,
Voilà ce que je pense; & pour ne vous rien taire,
Votre Ambassade ici n'étoit pas necessaire:
Et croyez que mes vœux auroient été remplis
Si le pére en ces lieux avoit suivi le fils.

C. MARIUS.

J'instruirai le Senat de cette vaine audace,
Seigneur, peut-être un jour vous demanderez grace:
Il n'en sera plus tems. Mais si vous sçaviez bien
Qu'ici votre interêt s'accorde avec le mien,
Qu'Arisbe a ses raisons pour vouloir le défendre . . .

SCENE III.

C. MARIUS, HYEMPSAL, MARIUS. FILS, NUMERIUS, NERBAL.

MARIUS FILS *au fond du Théatre.*

DAns l'état où je suis je ne veux rien entendre
C'est trop me retenir, barbares, laissez-moi;
J'irois le poignarder entre les bras du Roi,

C. MARIUS *se tournant.*

O Dieux!

MARIUS FILS.

Qu'ai-je entendu ? l'assassin de mon pére
Apporte jusqu'ici sa fureur sanguinaire ?
Il est en votre Cour, & prêt à m'immoler,
Quoi ! Seigneur, vous pouvez le voir & lui parler !
Qu'il se montre du moins ; sça-hons quel bras perfide
Adopte les fureurs de ce noir parricide !
Quel mortel avoüant ce forfait odieux
En aira demander le salaire ?

C. MARIUS.

Moi.

MARIUS FILS.

Dieux.
Que vois-je ? où suis-je enfin ? que deviens-je quel trouble. . .

C. MARIUS.

Tu trembles. Ta frayeur à chaque instant redouble
Rassure-toi. Du moins constant dans le danger
Sois digne de celui que tu venois vanger.
De ton étonnement je perce le mystére
Tu sçais quelle amitié me joignoit à ton pére
Tu croiois qué mon bras ardent à son secours,
Quand Rome le proscrit, eût défendu ses jours:
Mais sçache qu'un Romain, quelque nœud qui le lie,
Ne connoît point d'amis plus chers que sa Patrie:
Ton pére n'eut jamais d'autre assassin que moi,
Je viens te joindre à lui. Rome a besoin de toi.
Son interêt demande une prompte victime,
Sylla. . . tu reconnois le pouvoir légitime,
D'où partent aujourd'hui mes ordres souverains.
Obéis, viens remplir l'attente des Romains.

SCENE IV.

LE ROY, MARIUS, FILS, NERBAL.

LE ROY.

Quoi montrer à mes yeux une telle insolence ?
N'en craignez rien Seigneur, je prens votre défence ;
Mon bras pour le punir.... vous vous troublez.

MARIUS FILS.

Seigneur
Mon trouble ne vient point d'une lâche frayeur,
Cent transports à la fois s'emparent de mon ame ;
La fureur me saisit, la vangeance m'enflâme,
La nature en mon cœur excite un mouvement...

LE ROY.

Je vous répons de tout. Laissez-nous un moment,
Seigneur, soyez tranquile.

SCENE V.

LE ROY, NERBAL.

LE ROY.

Enfin je deviens maître
De deux grands ennemis que le Tibre a vû naître
Ce Ministre insolent qui se livre en mes mains
Ne rendra pas sitôt ma reponse aux Romains.
Que ne puis-je, Nerbal, au défaut du Tonnerre,
De Rome dans ma Cour vanger toute la terre,
Et voir par leurs débats ces fameux Conquerans
Tomber tous dans mes fers en fuyant leurs Tyrans.

NERBAL.

Oüi, Seigneur, un projet si grand, si legitime
Du reste des humains mériteroit l'estime;
Je veux bien l'avoüer: mais il est des instans
Où ces nobles desirs doivent céder au tems.
Si vous gardez ici deux Romains en ôtage
Vous attirez sur vous un périlleux orage,
Sylla peut tout, & Rome unie à son dessein
Vous les demandera les armes à la main.

LE ROY.

Je ne crains point Sylla. Les troubles d'Italie
Ont de quoi l'occuper le reste de sa vie.
Quand même les Romains le laisseroient en paix,
Mitridate peut seul épuiser tous ses traits.
Je t'avoüerai pourtant un secret qui me gêne;
Mon ame en ce moment devient plus incertaine.

Aris-

Arisbe a pris pitié de cet infortuné ;
Elle croit que sans elle, il étoit condamné,
Je voulois lui donner pour preuve de mon zéle,
Ce que mon interêt m'avoit dicté sans elle
Mais au fond de mon cœur s'éléve un noir soupçon
Dont j'ai peine, Nerbal, à sauver ma raison.
Di-moi, que vouloit-on tantôt me faire entendre
Arisbe a ses raisons pour vouloir le défendre ?

NERBAL.

Mais Seigneur. . . .

LE ROY.

Dois-je en croire un soupçon odieux ?

NERBAL.

Si Marius suspect ici blesse vos yeux.
Pourquoi le retenir ?

LE ROY.

Allons trouver l'ingrate
Arrachons son secret par l'espoir qui la flate,
Et si de cet amour j'ai des avis certains
Malheur à qui m'outrage, & malheur aux Romains.

Fin du second Acte.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

C. MARIUS seul.

N'Eclaircirai-je point le doute qui m'agite ?
De ton étonnement quelle sera la suite.
O mon fils ! ta frayeur va rompre mes projets,
Et prêt à te sauver je te perds pour jamais.
Je ne puis après tout condamner sa surprise ;
Dans ce même moment mon trouble l'autorise.
Et qu'auroit-il pu faire ! il m'aime, il me croit
mort,
Il venoit animé d'un généreux transport
Pour punir l'assassin d'une tête si chére :
Dans ce même assassin il retrouve son pére !
Qui n'auroit comme lui pâli d'étonnement ;
Moi-même ai-je marqué moins de saisissement ?
Moi qui le sçais ici, qui m'attens à sa vûë,
Hélas ! à son aspect mon ame s'est émûë ;
En revoyant ce fils de douleur accablé
Sans songer au péril la nature a parlé.
C'en est fait. On sçaura cet important mystére.
Mais c'est lui que je vois.

SCE-

SCENE II.

C. MARIUS, MARIUS FILS.

C. MARIUS.

Ah mon fils!

MARIUS FILS.

Ah mon pére!

C'est vous, par quel bonheur...

C. MARIUS.

Oüi mon cher fils c'est moi :
Mais il faut avant tout dissiper mon effroi.
Je crains bien qu'Hyempsal n'ait sçu me reconnoître
Au trouble dont tantôt vous n'étiez pas le maître.

MARIUS FILS.

Non, & votre trépas que l'on croyoit certain,
N'a laissé voir en vous qu'un cruel assassin.

C. MARIUS.

Mon destin va changer, grands Dieux! votre clémence
Plus encor qu'à Minturne ici prend ma défence.
Mais les momens sont chers: sçachons en profiter;
Voici ce qu'en ce jour il faut exécuter.
Rome, vous le sçavez, dans ses vœux incertaine
Passe facilement de l'amour à la haine,
Et ceux que sa frayeur a le plus haut placés
Par un coup imprevû sont bientôt renversés :
Mille fois on l'a vûe abattre son ouvrage
Et perdre ses Tyrans pour changer d'esclavage;

Sylla l'a bien prevû : pour parer cet affront
Il quitte Rome, & va contre le Roi de Pont.
Se flattant que de loin sa gloire & son absence
Ranimeront des cœurs que lassoit sa presence.
Saisissons ce moment, & par des chemins sûrs
Mon fils, allons fermer son retour dans nos murs.

MARIUS FILS.

Occupé du bonheur que le Ciel me renvoye,
Mon cœur ne peut encore écouter que sa joye,
Mais par quel sort... pourquoi ne pourrai-je sçavoir...

C. MARIUS.

Profitons mieux du tems que je risque à vous voir.
Je vis, mais ces vieux jours que je prolonge à peine
Ne s'entretiennent plus qu'au flambeau de la haine,
Sylla, je vis pour toi. Je consens à ma mort
Pourvû qu'un même coup puisse finir ton sort.
J'espérois que séduit par mon nom & ma Lettre
Hyempsal dans mes mains voudroit bien vous remettre :
Il a trompé mes vœux, & pour tromper les siens
Il faut avoir recours à de plus sûrs moyens.
Je sçais qu'à votre sort Arisbe s'interesse ;
Je sçais que votre cœur répond à sa tendresse ;
Et sans vouloir ici vous accabler en vain
D'un reproche honteux à quiconque est Romain,
Amoureux & content, les disgraces d'un pére
(Avoüez-le mon fils) ne vous allarmoient guere.
Ma tendresse pour vous excuse cette erreur
Pourvû que votre amour serve à votre grandeur.
Il est beau qu'un Romain jaloux de sa mémoire
Pour ennoblir l'amour l'associe à la gloire,
Que de tant de Heros l'inévitable écueil
Le rende encor plus grand & flate son orgueil.
Arisbe a sçu vous plaire. Et bien qu'elle merite

Un choix si glorieux en hâtant votre fuite,
Qu'immolant sa tendresse à votre liberté
Elle se rende illustre à la posterité,
Enfin qu'en vous sauvant d'une terre ennemie
A force de vertu son cœur vous justifie.

MARIUS FILS.

Ah déja sa vertu prévenant vos souhaits,
Avoit près d'Hyempsal secondé vos projets;
Sans vous j'allois partir, & ce Roi magnanime
Alloit en me servant mériter votre estime.

G. MARIUS.

Ce Roi vous eût trahi : vous le connoissez mal;
Croyez-moi, tout ici vous deviendroit fatal.
Votre salut dépend d'une prompte retraite:
Il faut que cette nuit une fuite secrète
Assure loin d'ici ma vangeance & vos jours;
Arisbe vous peut seule accorder du secours.
Et contre vôtre garde employant l'artifice
En tromper la prudence ou tenter l'avarice.
Voyez-là : mais sur tout ne lui decouvrez pas
Que c'est-moi qui répans le bruit de mon trepas,
Pour presser le moment que j'attens avec joye
Dans le peril toujours il faut qu'elle vous voye.
Dites-lui que le Roi dans ses vœux incertain
Par de nouveaux motifs peut changer de dessein,
Que bravant de Sylla les menaces stériles
Il peut se laisser vaincre à des offres utiles,
Aux fureurs du Tyran vous livrer à ce prix.
J'irai de mon côté rejoindre nos amis,
Concerter avec eux ce qu'on peut entreprendre:
Mais je m'arrête trop, & l'on peut nous surprendre
Je vous quitte à regret, adieu, mon fils : songez
Quel honneur nous attend quand nous serons vangés.

SCENE III.

MARIUS FILS *seul.*

JE respire. Le Ciel m'a rendu l'espérance.
Arisbe va s'unir aux Dieux pour ma vangeance;
Son cœur dans mes malheurs s'est trop interessé
Pour ne pas achever ce qu'elle a commencé.
Je l'attens: je connois la grandeur de son ame:
Elle me servira. Mais c'est elle. . . .

SCENE IV.

MARIUS FILS, ARISBE.

MARIUS FILS.

AH! Madame
Faut-il de mes malheurs suivant le triste cours,
Vous en parler sans cesse & me plaindre toujours?
Vous voyez de mes maux le funeste assemblage;
Je dis plus: dans son ame Arisbe les partage.
Foible soulagement! puisqu'il faut aujourd'hui
Que mon cœur tout à vous s'en prive malgré lui.
Je demande à vous fuir; Rome s'est déclarée,

Si je demeure ici ma perte est assurée :
Le Roi qui dans ce jour refuse d'obéir
Par crainte ou par espoir peut enfin me trahir.
Dans cette incertitude il est affreux de vivre.
Hyempsal me retient, qu'Arisbe me délivre.
Et que ferois-je ici Madame ? c'est demain
Qu'a la face des Dieux il vous donne la main.
Pour presser le secours que de moi l'on espére

ARISBE.

Le reproche Seigneur n'étoit pas necessaire ;
Et si de votre cœur je doutois un moment
Que penserois-je ici d'un tel empressement?
Vous voulez me quitter dans le moment funeste
Où l'on doit m'imposer un joug que je déteste ;
Et comme si mon cœur pouvoit y consentir
Vous en tirez le droit de vous faire partir.
Ce discours est trop clair, craignez qu'on ne l'entende
Et qu'on ne vous accorde une injuste demande.

MARIUS FILS.

Quand mille maux affreux me viennent accabler
Madame, vous voulez encor les redoubler.

ARISBE.

Mais aussi quel dessein à vos jours si funeste
Vous fait abandonner l'azile qui vous reste ?
Sçavez-vous que la mort sous mille objets divers
Borde vous les chemins que vous croyez ouvers
Sçavez-vous que Sylla proscrivant votre tête
En a fait pour le monde une illustre conquête,
Et qu'enfin secondant son horrible dessein
L'univers en son nom devient votre assassin ?
Et vous voulez partir ! Je le vois trop barbare
Tu cherches le trepas afin qu'il nous sépare,
Entre Arisbe & Sylla tu ne peux hesiter,
Tu lui portes ta tête afin de m'éviter.
Je t'excusois tantôt, je te servois moi-même,
J'avois sçu me résoudre à perdre ce que j'aime,
Et mon cœur secondant ta juste pitié

 S'étoit

S'étoit armé pour toi de générosités.
Ton pére étoit vivant ; le devoir, la vangeance
Exigeoient que son fils courût à sa défence !
La nature, l'honneur, Arisbe même alors
Eût rougi de te voir trop lent dans tes transports.
Mais enfin il n'est plus ; & ce meurtre effroyable
Rend encor pour son sang Sylla plus redoutable.
Sans pére, sans amis, seul dans tout l'univers,
Les Villes ne sont plus pour toi que des deserts ;
Que dis-je ! on t'y poursuit, & jamais leurs murailles !
Ne s'ouvriront pour toi que par tes funerailles.
C'est là pourtant, c'est là que tendent tous tes vœux,
Ingrat ; tandis qu'ici tout te paroît affreux !
Ton aveugle fureur préfére l'Italie
A des climats plus doux qui t'ont sauvé la vie.

MARIUS FILS.

Mais, Madame, songez qu'ici tout peut changer ;
Qu'ayant bravé Sylla, le Roi peut le vanger ;
Qu'employant tour à tour les offres, les menaces,
A la fin mon Tyran peut combler mes disgraces ;
Que son cruel Ministre achevant ses desseins
Peut enfin obtenir qu'on me livre en ses mains.

ARISBE.

Non, non, ne craignez rien de ce cruel Ministre ;
Pour un autre que vous ce jour sera sinistre.

MARIUS FILS.

Comment ?

ARISBE.

Avant la nuit ce perfide assassin
Par un juste trépas finira son destin.

MARIUS FILS.

Dieux ?

ARISBE.

La garde qu'ici jusqu'à mon hymenée
Sous les loix d'Amintas mon pére m'a donnée
De

De ce coup important me répond aujourd'hui ;
Tous leurs traits à la fois doivent tomber sur lui.
Je voulois te cacher cette noble entreprise,
Je me peignois déja ta joye & ta surprise
En me voyant entrer cette tête à la main,
Et couverte du sang du plus lâche Romain.
Mais que vois-je ? Est-ce ainsi que ta reconnoissance
Vient enhardir mon cœur & presser ta vangeance ?
Ton pére est mort. Mon bras le vange, & tu fremis !
Marius, est ce ainsi que doit penser ton fils ?

MARIUS FILS.

Madame, jugez mieux d'un effroi légitime.
La vangeance me plaît, mais j'abhorre le crime ;
Gardez de l'achever. Ne foüillez point un cœur
Où j'attache ma gloire autant que mon bonheur.
Si vous m'aimez, courez, arrêtez votre garde.

ARISBE.

C'est prendre trop de soin de ce qui me regarde,
Ingrat, sans ton aveu je sçaurai te vanger.
Qui doit ne te plus voir n'a rien à menager :

MARIUS FILS.

Ah Dieux ! que de mes jours votre fureur décide. . .
Plutôt que de souffrir qu'une troupe perfide. . .

ARISBE.

Hé quoi ? quel interêt ?

MARIUS FILS.

Que ne puis-je parler !
Hélas ! quel ennemi vous allez immoler.

ARISBE.

Comment ?

MARIUS FILS.

Si vous sçaviez. . .

ARISBE.

Qu'entens-je ! quel mystere !

MARIUS FILS.

Ce barbare assassin...

ARISBE.

Quoi! Seigneur?

MARIUS FILS.

C'est mon pére

Qui voulant m'enlever de ces tristes Etats

Lui-même a répandu le bruit de son trepas.

ARISBE.

Ah! s'il est vrai, je veux...

MARIUS FILS.

Le Roi vers nous s'avance.

SCENE V.

LE ROI, ARISBE.

LE ROY.

SEeigneur laissez-nous seuls. Ma gloire & ma puissance

Semblent me reprocher des sentimens trop doux

Madame, & je venois en parler avec vous.

Que pense Marius? que pensez-vous vous-même?

Il vous entretenoit de sa douleur extrême.

ARISBE.

Il ressent de Sylla la haine & le pouvoir,

Seigneur, mais vos bontés sont son unique espoir.

LE ROY.

Vous partagez ses maux; & qu'auroit-il à craindre?

Quel que soit son malheur, je ne sçaurois le plaindre

Mar

Madame; & quand on peut être écouté de vous,
Prêt à perdre la vie on fait mille jaloux.
Ah! dans le sort affreux qui cause ses allarmes,
Pouvoit-il être plaint par de plus belles larmes.
Vous vous troublez.

ARISBE.

Qui, moi Seigneur? quoi vous pensez..

LE ROY.

Oüi vous l'aimez perfide, & vous me trahissez.
Ainsi donc sans songer de qui vous êtes née,
Au mepris de mon Trône & de notre Hymenée,
Votre infidéle cœur à ma flâme promis,
Choisit pour s'engager nos plus grands ennemis.
Jugurtha, c'est ainsi que ta niéce sçait rendre
Les funébres honneurs qu'elle doit à ta cendre!

ARISBE.

Je l'avoüerai Seignenr, (& mon étonnement
N'a point encor fait place à mon ressentiment.)
Accablé par le sort un Romain m'interesse,
On veut que ma pitié naisse de ma tendresse;
On condamne mon cœur pour être généreux,
Aurois-je dû m'attendre à ce reproche affreux?
Et prévoir que l'on dût un jour me faire un crime
De plaindre un malheureux que le destin opprime?
Mais je le vois Seigneur, ah! pour vous mériter
Il faut être barbare, il faut vous imiter.
Qu'ai-je dit? où m'expose un aveu trop sincére?
Allons, Seigneur, joignons Marius à son pére
Que son sang vous appaise. Ombre de Jugurtha.
Livrons cet innocent dans les mains de Sylla.

LE ROY.

Sans doute vous croyez par cette rigueur feinte
Détruire les soupçons dont mon ame est atteinte.

ARISBE.

Arisbe ne dit rien que ne dicte son cœur ;
Et ce cœur soupçonné ne sent point d'autre ardeur ;
Que de voir Marius en quittant ce rivage,
Eteindre pour jamais un soupçon qui m'outrage.
Je vous quitte, Seigneur. Je vais joindre à l'instant
L'Envoyé de Sylla, lui dire qu'on l'attend,
Que tout est préparé pour lui livrer un homme
Que l'amour rend ici plus criminel qu'à Rome.

LE ROY.

Madame. . .

ARISBE.

Non Seigneur, plus d'Hymen entre nous,
Un Roi ne doit pas être impunément jaloux
Renoncez à ma foi, soyez sur de ma haine,
Ou délivrez mes yeux d'un objet qui les gêne.

LE ROY.

C'est assez j'y consens, qu'en partant de ces lieux,
Il emporte avec lui des soupçons odieux.

SCENE VI.

LE ROY seul.

QUE vouloit après tout ma fausse politique ?
Ai-je oublié les maux dont à gémi l'Afrique ?
Où m'expose un proscrit que l'on veut immoler ?

Du

Du malheur qui le suit il pourroit m'accabler.
Ah! que Rome à son gré de ses enfans dispose:
N'allons point reveiller sa fureur qui repose,
Laissons-la s'affoiblir & tomber par ses coups;
Je me vangerai d'elle en servant son courroux.

SCENE VII.

LE ROY, NERBAL.

NERBAL.

SEigneur...

LE ROY.

Quel est ton trouble, & que viens-tu me dire?

NERBAL.

Ce qu'un bruit sourd m'apprend, que Marius respire.

LE ROY.

Lui vivant! quelle erreur; son trepas est certain,
Et l'Envoyé de Rome a tranché son destin.
Crois-tu qu'à me tromper il osât se commettre,
Quand le Sceau du Senat autorise sa Lettre?

NERBAL.

Tout m'est suspect, la Lettre, & le Sceau du Senat;
Seigneur, on vous abuse, & cet assassinat
Dont le Romain se vante, ou n'est qu'une chimére
Ou d'accord avec lui, le fils trahit son pére.
On les a vûs ensemble.

LE ROY.

O Dieux, qu'ai-je entendu?

Quel soupçon vient saisir mon esprit éperdu ?
Quoi ces deux ennemis, on les a vûs ensemble !
Quand tout les desunit, sçachons qui les rassemble ;
Pénétrons ce mystére, en cette obscurité,
J'irai jusqu'en leur cœur chercher la verité.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

MARIUS FILS, ARISBE.

ARISBE.

N'EN doutez point, Seigneur, votre départ s'aprête;
Tandis qu'il en est tems évitez la tempête:
Le Roi m'a soupçonnée, & son jaloux transport
Assure votre vie en jurant votre mort;
Il vous livre aux Romains, mais tel qu'une victime,
Et sauve la vertu par le motif du crime.

MARIUS FILS.

Quoi lorsqu'un Roi cruel me retient dans ses fers
C'est vous qui m'arrachez aux maux que j'ai souffers!
Ah! Madame croyez qu'après cette entreprise,
Si le sort des combats jamais me favorise.
Assez pour signaler & mon nom & mon bras,
Votre gloire en tous lieux volera sur mes pas;
Et qu'un jour on dira si le Ciel me seconde,
Arisbe a retabli la liberté du monde.

ARISBE.

Oüi, Seigneur tout vous rit: sorti de cet Etat

Vous reprendrez bientôt votre premier éclat ;
Vous verrez la Fortune à vos vœux asservie
Marquer d'heureux instans le cours de votre vie.
Puisse votre bonheur égaler mes souhaits ;
Qu'à vos vertus le Ciel mesure ses bienfaits,
Que vos fiers ennemis terrassés par vos armes
Eprouvent à leur tour de mortelles allarmes ;
Que votre nom vainqueur parcoure l'univers.
Arisbe est satisfaite ; elle a brisé vos fers.

MARIUS FILS.

Ah ! toutes ces faveurs qu'Arisbe me souhaite
Sans elle, n'offrent rien que mon cœur ne rejette.
Prévenons des malheurs qui me glacent d'effroi :
Partagez mon destin Madame, suivez-moi.
Ici mille dangers menacent votre tête,
Tout doit vous en chasser. Partons ensemble.

ARISBE.

Arrête.

Je t'aime Marius, & dès le même jour
Que mon cœur fut sensible aux feux de cet amour,
Un noble orgueil fit croire à mon ame charmée
Qu'enfin puisque j'aimois, j'étois sans doute aimée
Rien ne dément l'espoir dont mon cœur s'est flaté.
Mille fois à mes yeux tes soins ont éclaté ;
Mille fois pour pleurer ta cruelle infortune,
J'ai fui l'empressement d'une Cour importune,
Je t'aime, tu le sçais. Mais n'attends rien de moi
Qu'on puisse croire indigne & d'Arisbe & de toi.
Ainsi n'espére pas qu'à ta fuite liée
Je traîne après tes pas ma gloire humiliée
Ni qu'avec toi passant le trajet de nos Mers,
Et de ma honte entiére instruisant l'univers,
J'aille à Rome essuyer les disgraces certaines
Que garde au sang des Rois l'orgueil de tes Romaines.

MA-

MARIUS FILS.

Mais après mon depart quel ſera votre ſort
Le Roi vous verra-t'il obéït ſans effort ?
Pourrez-vous achever un Hymen ſi funeſte
Et former avec lui des nœuds que je déteſte

ARISBE.

Ne me demandez point ce que je deviendra
Ce que j'ai réſolu ni ce que je ferai :
La Renommée un jour vous dira mon hiſto
Et vous ſçaurez qu'Arisbe a pris ſoin
gloire.
Juſqu'ici, j'ai ſuivi mon devoir, mon amo
Je n'ai rien épargné pour vous ſauver le jou
Mes ſoins ont réüſſi. Partez, je le comman
Et votre ſureté, Seigneur, vous le demande
Mais du moins que je vive en votre ſouveni
Si les Dieux ſecondant un heureux avenir,
Au parti le plus juſte attachent la victoire,
Dans vos plus beaux ſuccès rappellez m
moire ;
Songez bien que pour rendre au monde ſo
ros,
L'infortunée Arisbe immola ſon repos.
Partez Seigneur

MARIUS FILS.

Qui moi ? que je parte Ma
Et qu'à ce deſeſpoir j'abandonne votre ame
Ah ! je vois quel ſecours votre cœur s'eſt pr
J'entrevois vos deſſeins & d'horreur j'en f
Mon ſort plus que le votre ici vous inquiéte
Et pour chercher la mort vous preſſez r
traite.
Ainſi ma liberté vous couteroit le jour,
Et teint de votre ſang je fuirois cette Cour.
Non, dûſſent les Romains, pour accompl
crime,
Avec mon Pére ici me prendre pour victim
Je ne vous quitte point ; je n'examine rien
Et votre péril ſeul me cache tout le mien.

ARISBE.

Seigneur où vous emporte un zele téméraire ?
Songez que vos délais exposent votre pére.
Le Roi qui par mes soins permet votre départ,
Peut changer de dessein. . . vous partirez trop
tard :
Hélas ! que sçais je enfin, si dans cette journée
Quelqu'un de Marius apprend la destinée. . .
Un héros comme lui ne sçauroit se cacher,
A tant d'yeux pénétrans, ouverts pour le chercher ;
En quelques lieux qu'il soit, Seigneur, on le rencontre,
Sa gloire le découvre & sa vertu le montre.
Mais c'est lui qui paroit. Adieu, je crains le Roi,
Je vous aime, & vous fuis ; vous m'aimez, fuyez-moi.

SCE-

SCENE VI.

C. MARIUS, MARIUS FILS,

C. MARIUS.

Tout conſpire mon fils au projet qui me flate :
Sylla n'eſt plus à Rome, il cherche Mitridate.
Quittons ces lieux, partons, & par mille vertus
Déterminons les Dieux à ſervir Marius.
Faut-il vous dire encor que dans cette entrepriſe
Par des préſages ſurs le deſtin m'autoriſe.
Déja ſix Conſulats de triomphes ſuivis
Ont d'aſſez beaux lauriers couvert mes cheveux gris ;
Et l'augure ſacré dont l'utile ſcience
Juſqu'ici de mon ſort me donna connoiſſance
Animant mon courage à des exploits nouveaux,
Pour la ſeptiéme fois me promet les faiſceaux.
Ainſi ne craignons point d'invincibles obſtacles,
Le Deſtin ne ſçauroit démentir ſes Oracles.

MARIUS FILS.

Seigneur, qu'allons-nous faire & qu'oſons-nous tenter ?
Nous condamnons Sylla, nous allons l'imiter :
Et pour nous oppoſer à ſes projets rebelles
Contre notre Patrie armer nos mains cruelles.

C. MARIUS.

Rome a ceſſé de l'être en proſcrivant mes jours,
Et malgré ſes fureurs je vole à ſon ſecours.
Je la vange. Un grand cœur que la vangeance anime

Doit

Doit agir sans remords, dès qu'il agit sans crime;
Et quand il faut détruire un injuste pouvoir,
La revolte est permise & devient un devoir.
On peut d'un fier Tyran reprimer la furie,
Et pour la rendre libre, attaquer sa Patrie.
Je n'en veux qu'à Sylla; le Ciel doit le punir.
Et c'est servir les Dieux que de les prévenir.

MARIUS FILS.

Seigneur, à ma foiblesse un moment faites grace;
Dans l'état où je suis que faut-il que je fasse:
Arisbe si je parts est prête de mourir,
Et mon retardement peut vous faire périr.
Je lui dois, comme à vous, le jour que je respire
Ses soins m'ont affranchi d'un tyrannique empire;
Elle brise mes fers, vous allez les vanger:
Mon cœur entre vous deux aime à se partager.
Et que ne puis-je, hélas! à ma gloire fidéle,
Vous suivre dans nos murs sans me séparer d'elle
Ou plutôt que ne puis-je accorder en ce jour
Ce qu'exigent de moi la nature & l'amour!

C. MARIUS.

Quoi l'amour dans ton cœur balance la victoire!
Pour te déterminer envisage la gloire,
Mon fils, songe aux perils que j'ai bravés pour toi;
Songe à Rome, au Tyran, à l'univers, à moi.
Va joindre nos Romains que Cethegus rassemble;
Sors. . . Nous sommes perdus, le Roi nous trouve ensemble.

SCE-

SCENE III.

LE ROY, C. MARIUS, NERBAL.

LE ROY.

De votre cruauté Seigneur, je suis surpris;
Teint du sang paternel s'offrir aux yeux du fils!

C. MARIUS.

Seigneur, puisqu'en mes mains vous allez le remettre
(Arisbe en votre nom me l'ose ainsi promettre)
Qu'importe qu'il m'ait vu? doit-on tant ménager
Un ennemi dont Rome est prête à se vanger?
Nous partons dès ce jour: chargé de sa conduite,
Faut-il que sous mes yeux sans cesse je l'évite?

LE ROY.

Il ne vous verra plus, Seigneur, & dès demain
Vous ne sortez d'ici que sa tête à la main.

C. MARIUS.

Que dites-vous Seigneur?

LE ROY.

D'où vient cette surprise
Lorsque dans vos desseins ma main vous favorise?
Sylla de sa vangeance à vous s'est confié,
Il veut que Marius lui soit sacrifié;
Vous le cherchez ici pour être sa victime,
Et je veux aux Romains épargner un grand crime.
Ce malheureux dont Rome a juré le trépas
Peut ainsi que chez vous périr dans mes Etats.

Sa mort que vous cherchez n'en sera que plus
prompte;
Vous en aurez le fruit sans en avoir la honte
Venez donc, suivez-moi, Seigneur soyez témoin
Que je sçais quelquefois servir Rome au besoin.
Rien ne peut balancer l'interêt qui me presse,
Je ne veux écouter ni pitié ne tendresse;
Vous allez voir au gré de vos vœux les plus doux
Le fils de Marius expirer sous mes coups.

C. MARIUS.

O Dieux!

LE ROY.

Vous frémissez? quelle terreur soudaine
Peut faire en moins d'un jour chanceler votre
haine?

C. MARIUS.

Mon cœur n'est point frappé d'une vaine terreur.
Je fremis, il est vrai: mais je fremis d'horreur.
De quel droit osez-vous, sans qu'on vous le
commande
Attaquer un proscrit que Rome vous demande?
Ah! lorsqu'elle condamne un enfant criminel,
Son supplice en nos murs doit être solemnel:
Le peuple en foule y porte une douleur profonde,
Et la mort d'un Romain doit un exemple au
monde.

LE ROY.

Quelle est votre pensée? où tendent ces détours?
Qui vous rend si contraire à vos premiers discours,
Seigneur, & puisqu'on veut que Marius perisse,
Que peut faire au Senat le lieu de son supplice?
Ouvrez les yeux; songez qu'il importe aux Romains
Qu'il ne puisse jamais s'echapper de vos mains.
Aux yeux de tout le monde il n'est pas si coupable.

Le

Le parti de son pére est encor. redoutable,
Seigneur, n'en doutez point : un Héros tel que lui
Au sein de son malheur peut trouver son appui.
S'il vous échappe enfin, l'Italie allarmée
Pourra bientôt le voir soutenu d'une armée
Marcher plein de fureur & la foudre à la main
Fondre comme un éclair sur le Peuple Romain,
Et dans l'odieux sein de Rome sa marâtre
De sa rage sanglante élever le théâtre.

C. MARIUS.

Vous lisez de trop loin dans le sombre avenir.
Sans vous nos interêts sçauront se soutenir.
Montrez-nous moins de zele & plus d'obéïssance;
Laissez à Rome enfin le soin de sa vengeance.
Son sang ne perit point par un bras étranger,
Et l'on se rend coupable en voulant la vanger
D'ailleurs que sçavez-vous si sa prompte colére
N'a pas déja fait place au tendre amour de mére.
Seigneur, en nous servant gardez de nous trahir,
Le Sénat a parlé. C'est à vous d'obéïr:

LE ROY.

Seigneur, pour un proscrit vous marquez trop de zéle,
Sylla n'a pas fait choix d'un Ministre fidéle;
Je commence à le voir, & plus d'une raison
Confirme dans mon cœur un si juste soupçon:
Mais puisque vous osez combattre sa vangeance
Moi-même je le vais mieux vanger qu'il ne pense:
Et par un Envoyé plus fidéle que vous
L'instruire que mon bras a servi son couroux.

C. MARIUS.

Ah! Seigneür, arrêtez.

LE ROY.

C'est trop longtems attendre.

C. MARIUS.

Je périrai moi-même ou sçaurai le défendre.

LE ROY.

Enfin j'ouvre les yeux; je suis assez instruit,

Et

Et par un bruit trompeur on ne m'a pas séduit.
Le jeune Marius vous est cher.

C. MARIUS.

Moi, je l'aime?

LE ROY.

Vous défendez un fils.

C. MARIUS.

Moi, son pére?

LE ROY.

Oüi, vous-même.

C. MARIUS.

Enfin de mes projets le ciel veut se joüer:
Mais mon nom est trop beau pour le desavoüer.
Oüi, je suis Marius. Tremble. Tu vois un homme
Redouté de la terre & craint même de Rome.
Parmi tant de périls les Dieux qui m'ont sauvé
Vouloient que dans ta Cour mon sort fût achevé.
Te voilà maître enfin de deux grandes victimes:
Je connois ton genie & toutes tes maximes,
Barbare, tu nous hais: les ordres du Senat
Prêteront des couleurs à ton assassinat;
Tu peux, de mon rival servir la rage extrême,
Etendre tes Etats resserrez par moi-même.
Vange ainsi ton païs que ma valeur dompta.
Frappe. Mais crains encor le sort de Jugurtha.

SCE-

SCENE IV.

LE ROY, *seul.*

NErbal suivez ses pas. Quel orgueil ! quelle audace !
Arrêté dans mes fers l'insolent me ménace.
Il mourra. Jugurtha tu vas être vangé ;
Je vais rendre l'honneur à ton sang outragé
Lorsqu'à son char orné d'un triomphe frivole
L'orgueilleux te traînoit aux pieds du Capitole,
Et qu'un peuple insolent par d'injurieux cris
Annonçoit ta disgrace à l'univers surpris.
Il ne s'attendoit pas dans ces tems d'allegresse
Qu'un jour je t'offrirois une main vangeresse ;
Et que prêt d'épouser le reste de ton sang
Je lui rendrois ensemble & sa gloire & son rang.
Le perfide ! il osoit accuser ce que j'aime.
Ah ! je vois les détours de son vain stratagême ;
Sans doute il se flatoit que mes soupçons aigris
Dans ses bras à l'instant alloient mettre son fils.
A travers ses raisons j'ai vû qu'il étoit pére,
J'ai forcé la nature à trahir son mystére.
Je le tiens. Vangeons-nous. Mais quel autre soupçon
Vient jetter dans mon ame un funeste poison ?
Du sort de Marius Arisbe est-elle instruite ?
Cherchoit-elle du fils ou la mort ou la fuite ?
Vouloit-elle tantôt dans son emportement
Ou perdre un malheureux ou sauver un amant ?
Ah ! sans approfondir un odieux mystére
Faisons écouler le sang & du fils & du pére.

Pour

Pourquoi chercher contre eux tant de prétextes vains ?
Tous deux sont criminels & tous deux sont Romains.
Point de pitié. Suivons le transport qui m'anime,
Et nous verrons après si c'est justice ou crime.

Fin du quatrième Acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARISBE *seule.*

OU portai-je mes pas ! errante en ce palais,
Je forme à chaque instant de contraires souhaits.
Marius va périr ; le Roi veut son supplice,
Et la nuit seule encor lui peut être propice.
Profitons de ce tems. Que vai-je faire hélas !
Que j'éprouve à la fois de funestes combats !
Dieux qui voyez mon trouble & ma douleur extrême,
Que n'ai-je point tenté pour sauver ce que j'aime !
Je vais m'en séparer. Puis-je le retenir ?
Son peril. . . je fremis à ce seul souvenir ;
Et quand je lui prépare une fuite secréte,
Mon cœur craint ce moment autant qu'il le souhaite.
Encor d'un tel succès qui pourra me flater ?
Peut-être qu'Amintas a voulu me tenter
Lorsque venant m'offrir son service & son zéle
A mes seuls interêts il se disoit fidéle
Juste Ciel ! s'il n'avoit accepté cet emploi,
Que resolu d'en faire un sacrifice au Roi !

Mais non ; ces trahisons sont d'une ame commune :
Il veut de Marius partager la fortune ;
Son ame est généreuse. . . . Et quel cœur assez bas
Pourroit à Marius ne s'intéresser pas ?
Non, non, ne craignons rien. . .

SCENE II.

ARISBE, PHENICE.

ARISBE.

AH ! ma chere Phenice,
Que m'apprens-tu ? faut-il que Marius perisse ?

PHENICE.

Non Madame, & déja tout semble préparé
Pour sauver les Romains d'un peril assuré,
Amintas est fidéle, il vous tient sa parole
Et conduit Marius jusques au Capitole.
Tous ceux que le péril d'avoir manqué de foi
Laisseroit exposés à la fureur du Roi,
En suivant les Romains vont braver la tempête ;
Et déja pour partir la barque est toute prête.
Marius est gardé dans cet appartement,
Dans cet autre son fils.

ARISBE.

Que je crains ce moment !

PHENICE.

Madame songez-vous en quels perils . . .

ARISBE.

Cruelle,
Faut-il que ta rigueur encor me les rapelle,
Je dois à Marius immoler mon amour.
Sans une prompte fuite, il va perdre le jour ;
Je le sçais ; & mon ame en ses vœux incertaine

A celui qui me sert promet presque sa haine;
Tout mon cœur en fremit, & je vois seulement
Qu'on m'enléve, & non pas qu'on sauve mon
Amant.

SCENE III.

ARISBE, CETHEGUS, PHENICE.

CETHEGUS.

Nous éprouvons les coups d'une main ennemie,
Tout est perdu Madame, & vous êtes trahie.

ARISBE.

Dieux! que m'apprenez vous?

CETHEGUS.

Au mépris de sa foi,
Amintas nous immole à la fureur du Roi.
Le remord s'est saisi de cette ame vulgaire;
Il a changé la Garde; & du fils & du pére;
Tous ceux qu'auprès de nous vos soins avoient placés
Par son ordre cruel viennent d'être chassés:
Marius ne voit plus que des visages sombres
Dont l'aspect menaçant perce au travers des ombres,
Et qui fixant sur lui leurs avides regards,
Annonçent le péril qui vient de toutes parts.

ARISBE.

Ah! Phenice, va, cours, à peine je respire,
Informe-toi de tout, & reviens me le dire,
Mais qu'apperçois-je?

SCENE IV.

ARISBE, MARIUS FILS.

MARIUS FILS.

Enfin avant ma mort, du moins
Je pourrai respirer un moment sans témoins.
Mais je vois ma Princesse, ô Ciel ! quelle est ma joye !

ARISBE.

Faut-il qu'en cet état Arisbe vous revoye ?

MARIUS FILS.

Voici le lieu fatal où je dois expirer ;
Je n'attens que le coup qui va nous séparer.
Madame ; cette salle est par tout investie,
Et cent bras inhumains m'en ferment la sortie.
C'est peu. L'on va traîner mon pére dans ces lieux.
A voir couler son sang, on veut forcer mes yeux ;
Prévenons, s'il se peut, un moment si funeste.
Armez-moi de ce fer (*) je prendrai soin du reste.
Lorsqu'un peril pressant nous laisse sans appui ;
C'est mériter la mort, que l'attendre d'autrui.

ARISBE.

Qu'oses-tu proposer cruel ? quelle furie !
Je t'armerois du fer qui doit trancher ta vie.
Je conduirois le coup qui va percer ton sein,
Et mon amour seroit ton premier assassin ?

MARIUS FILS.

Il sauvera ma gloire. Adorable Princesse ;
Je sçais tout ce qu'a fait pour moi votre tendresse;
Je

(*) *Les Femmes Numides portoient un poignard.*

Je sçais à quels perils exposée en ces lieux
Vous défendiez des jours condamnés par les
Dieux.
Vous m'ordonniez de fuir. Pour ne vous point
déplaire.
Je m'arrachois de vous, & je suivois mon pére.
Tout a changé de face : Et le barbare sort
Ne laisse en votre main que l'honneur de ma mort
C'est l'unique faveur que de vous j'ose attendre ;
Faites couler ce sang que le Roi veut répandre ;
Ou souffrez que mon bras prévienne sa rigueur.
Un Romain de sa fille osa percer le cœur
Pour sauver sa vertu d'une mortelle injure ;
L'amour fera-t'il moins que ne fit la nature ?

ARISBE.

He bien, puisqu'il le faut, j'entre dans ta fureur.
Laissons à l'univers un spectacle d'horreur
Le trépas qui t'attend soüilleroit ta memoire,
Et ce fer seulement peut conserver ta gloire.
Je ne resiste plus. J'en vais armer ta main.
Tout fumant de mon sang, plonge le dans ton
sein.
Mourons; puisque le Ciel tant de fois nous sépare,
La mort qui nous unit nous sera moins barbare.

MARIUS FILS.

Ah! Madame, vivez.

ARISBE.

Helas ! tu vas périr!

MARIUS FILS.

Je ne crains que pour vous. . . . quel objet vient
s'offrir ?
Mon pére. . . .

SCENE V.

C. MARIUS, ARISBE, MARIUS FILS.

C. MARIUS.

Allons mon fils, partons, voilà tes armes
Tout succede à nos vœux. Dissipe tes allarmes
Je vous dois tout Madame, & les jours de mon fils
Conservez par vos soins vont accroître leur prix.
Mais il faut vous quitter. La nuit nous favorise.
Amintas à son but a conduit l'entreprise.
Il est dans le Vaisseau qu'il tient prêt pour partir,
Il nous attend, il vient de m'en faire avertir.

MARIUS FILS.

Dieux! pouvez-vous compter sur la foi d'un tel homme?

C. MARIUS.

Oüi, j'y compte mon fils; il nous conduit à Rome;
Là, je sçaurai payer son zéle officieux
Du service important qu'il me rend en ces lieux.

ARISBE.

De tout ce que je vois, ô Dieux! que dois-je croire,
Seigneur?

C. MARIUS.

Ne croyez rien de contraire à sa gloire,
S'il a sans votre aveu, retiré les Soldats
Que vos soins généreux attachoient sur nos pas,
C'étoit avec raison qu'il soupçonnoit leur zéle,
Et la seconde garde à nos vœux est fidéle.
Mais que vois-je? tous deux vous répandez des pleurs.

Ah!

Ah! Madame, évitons le plus grand des malheurs;
Daignez fortifier mon fils contre vos charmes;
Qu'il apprenne de vous à dévorer ses larmes.
N'allez point nous trahir & perdre tout le fruit
D'un projet que vos soins avoient si bien conduit.

ARISBE.

Laissez couler mes pleurs, me font-il tant de honte?
C'est le dernier effort d'un feu qui se surmonte.
Quand d'un Heros qu'on aime, il faut se séparer,
Vos Romaines, Seigneur, n'osent-elles pleurer?
Mais n'apprehendez pas qu'une indigne foiblesse
De mon cœur ébranlé se rende la maîtresse;
Et puisque tout est prêt pour sauver Marius,
Partez; adieu, Seigneur, je ne vous verrai plus.

MARIUS FILS.

Helas!

SCENE VI.

ARISBE *seule.*

OU suis je? ô Ciel! & quel sombre nuage
De mes yeux tout à coup me dérobe l'usage?
Je ne vois qu'un vaisseau, des abîmes, des mers,
La mort, & je me crois seule dans l'univers.
Marius est parti; le cruel m'abandonne.
Que dis-je, cher Amant? tu pars mais je l'ordonne.
Fui lentement du moins, & que tes yeux distraits
Se retournent souvent vers ce triste Palais;
Que ta liberté même ait pour toi peu de charmes
Et pour la mériter donnes-y quelques larmes.

Helas! où ma douleur va-t-elle s'égarer?
Le destin pour jamais vient de nous séparer;
Je veux que Marius me soit encor fidéle,
Et sa perte à mon cœur en devient plus cruéle.
Mais Phenice revient.

SCENE VII.

ARISBE, PHENICE.

ARISBE.

Ah! que m'annonce-tu?

PHENICE.

Madame, le Roi vient; armez-vous de vertu.

ARISBE.

Dieux! faut-il en un jour éprouver tant d'allarmés?

SCENE VIII.

LE ROY, ARISBE, PHENICE.

LE ROY *au fond du Theatre.*

ILS mourroient glorieux en mourant sous les armes;
Qu'on défende leurs jours de tout sanglant effort
Soldats; je veux leur honte encor plus que leur mort.
Quoi Madame c'est vous; j'ai peine à le comprendre.
Une telle rencontre a droit de me surprendre.
Que cherchez-vous ici dans l'instant précieux
Où le sommeil encor devroit fermer vos yeux?
Vous ne répondez point. O me trahit. Cruéle
Que de justes raisons de vous croire infidéle!
Quel est votre pouvoir! pour sauver mon rival
Avez-vous pu séduire Amintas & Nerbal?
Quoi! sont-ils avec vous tous deux d'intelligence?
Mais vous verrez bien-tôt éclater ma vengeance,
Dût perir ce que j'ai de plus cher dans ma Cour
J'en jure par le Dieu qui nous donne le jour.

ARISBE.

C'est assez. Je me lie au serment que vous faites:
Perissent les auteurs de vos peines secretes,
Seigneur: je borne là mes vœux les plus sacrés:
Je me justifierai plus que vous ne voudrez.

LE ROY.

Ah! je vous aime encor; tâchez d'être innocente,
Madame. Mais Nerbal vient remplir mon attente.

SCE-

SCENE IX.

LE ROY, ARISBE, NERBAL, PHENICE.

LE ROY.

Que m'apprend-on Nerbal, qu'a-t'on fait des Romains?
Tu te tais. Se sont-ils échappés de tes mains?

NERBAL.

De mon étonnement je ne reviens qu'à peine.
Oüi, leur perte, Seigneur, étoit presque certaine:
Mais d'un bras invincible effet prodigieux!
J'ai vu.... ma raison cherche à démentir mes yeux.

LE ROY.

Quel est donc l'embarras où ton ame est réduite?
Que sont-ils devenus?

NERBAL.

Ardens à leur poursuite,
Déja nous approchions du déroit où la mer
Reçoit en mugissant le tribut du Ruber:
La nuit nous opposoit ses voiles les plus sombres
Mais l'aurore bientôt a dissipé ses ombres,
Et près de l'autre bord nous a fait entrevoir
Le Vaisseau d'Amintas prêt à les recevoir.
Lui-même pour trahir votre juste vengeance
Vers les deux Marius dans la barque s'avance.
Le perfide voudroit les ravir à nos coups
Quand nous les enfermons entre le fleuve & nous.
Le peuple réveillé par le bruit de leur fuite
Accourt sur le rivage & marche à notre suite.
Et bientot le Ruber voit deux mille Afriquains
Occupez sur ses bords à prendre deux Romains.

Alors

Alors ces deux guerriers que la foule environne,
Nous opposent un front qu'aucun peril n'étonne;
Le desespoir les arme; ils s'élancent sur nous,
Et la Parque a juré de suivre tous leurs coups.
Cependant nous frappons. Plus d'un Romain succombe;
Cethegus dans le choc frémit, chancéle, tombe.
Quand Marius qui voit sa défaite en Heros,
En combattant toujours laisse échapper ces mots;
Mon fils, c'est trop lutter contre les destinées,
J'immole mes vieux jours à tes jeunes années.
Va, traverse les flots; tandis que tu fuiras,
Seul de nos ennemis j'occuperai les bras;
Ta vie en sureté suffit pour les confondre.
Le fils à ce discours s'arrête, & sans répondre,
Dans ses bras tout sanglans saisissant ce Heros,
Fier d'un si beau fardeau s'élance dans les flots;
On le voit, soutenant une tête si chére,
D'un bras fendre les eaux, de l'autre aider son pére,
Et le pére à nos coups se livrant tout entier
Ne couvrit que son fils avec son bouclier.
Tout les sert contre nous, & le Dieu qui les guide
Semble parer nos traits, rend l'onde plus rapide;
Le flot impetueux qui vient de les porter
S'enfle au bord de la barque & leur aide à monter;
La rame fend les eaux, & dans notre poursuite
Nous laisse seulement spectateurs de leur fuite.

ARISBE.

C'est assez. Il est tems de vous desabuser,
Seigneur, & je n'ai plus rien à vous déguiser.
On vous trahit. Ma main a conduit l'entreprise.
Je connois mon forfait; ma foi vous fut promise;
Sans consulter mes vœux cet hymen fut conclu,
Je suivois cependant un pouvoir absolu,
J'allois vous épouser: une vertu sévére
Me faisoit immoler à mon devoir austére;
Marius vint, m'aima; je l'aimai. Mon amour
Fait le devoir des Dieux en lui sauvant le jour.
Après un tel aveu, Seigneur, vous pouvez croire
Qu'il

Qu'il ne me reste plus que d'assurer ma gloire.
Cette gloire aujourd'hui me défend d'être à Vous.
J'aurois trop à rougir aux yeux de mon époux.
J'ai brûlé d'autres feux. C'est cette gloire même
Qui m'avoit ordonné d'éloigner ce que j'aime.
Dans ce même moment j'entens encor sa voix,
Elle parle ; & voilà l'ordre que j'en reçois.

Elle se frappe.

LE ROY.

Ah, Madame! elle expire..& je sens que mon ame
N'avoit jamais brûlé d'une si vive flâme.
Dieux cruels, qui tenez notre sort en vos mains,
Faut-il payer si cher le salut des Romains !

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

MAHOMET

SECOND,

TRAGEDIE.

NOUVELLE EDITION.

A UTRECHT
Chez ETIENNE NEAULME,
MDCCXXXIV.

PREFACE.

Tous ceux qui ont quelque teinture de l'Histoire, ſçavent la priſe de Conſtantinople par Mahomet ſecond, Empereur des Turcs; la reſiſtance de Conſtantin & de ces généreux Grecs qui s'enſevelirent ſous les ruïnes de leur patrie, pour ne point ſurvivre à la perte de leur liberté; & la paſſion violente que Mahomet conçut pour une captive appellée Iréne. Le ſoldat murmura contre un attachement qui contraignoit ſa valeur, & qui bornoit ſes victoires. Ce Prince réveillé par les cris de ſon camp, fit céder les interêts de ſon amour à ceux de ſa gloire. Voila ce que j'ai puiſé dans l'Hiſtoire.

Des Auteurs peu inſtruits ont crû que Mahomet avoit immolé ſa maîtreſſe de ſa propre main aux remontrances de ſon armée. Quelle

apparence, que la politesse de nos mœurs eût pû soûtenir un spectacle aussi barbare? Je n'ai pas eu besoin de recourir à la fiction pour en déguiser la noirceur; les plus habiles critiques de nôtre temps, & Monsieur Baile en particulier, ont justifié Mahomet de cet excès de cruauté. On trouvera peut-être que j'ai donné à son amour un caractére de respect & de constance qui ne convient gueres à un Sultan. Il étoit maître, dit-on, & la cérémonie du mouchoir pouvoit lui épargner de grandes inquiétudes: Mais quand on est véritablement touché, se porte-t-on aisément à dérober à une maîtresse des plaisirs que son cœur n'avouë point? De plus, ce n'est point ici une captive ordinaire: l'éclat de son nom & la gloire de sa naissance devoient inspirer à Mahomet de grands ménagemens. Dès qu'on suppose que la beauté d'Iréne avoit fixé le goût &

l'in-

l'inconstance de ce Prince, son emportement & ses respects, sa soumission & ses menaces, sont les suites naturelles de sa passion. Ce n'est pas dans les ames communes où l'amour fait triompher ses foiblesses; c'est dans les cœurs les plus farouches, dans les grands hommes, & dans les Heros.

J'ai choisi un Comnéne pour le Heros de ma Tragédie; c'étoit un nom fameux dans l'Empire d'Orient. On ne doit pas confondre celui dont je parle ici, avec un Prince du même nom qui étoit Empereur de Trebisonde, & que Mahomet fit mourir par des vûës de politique & d'ambition. Les Auteurs qui ont écrit de la prise de Constantinople, font mention d'un autre Comnéne, qui partagea des premiers la gloire & les malheurs de la défaite des Grecs.

J'ai formé le caractére d'Iréne sur les sentimens que doit lui inspi-

rer naturellement la ſituation où elle ſe trouve. Elle eſt incapable d'aucune foibleſſe pour un tyran qui avoit détruit ſa famille & ſa patrie; toute occupée de ſa douleur, le ſouvenir des malheurs de ſa maiſon lui arrache quelquefois des larmes. Il y a une fierté modeſte & ſans faſte, qui ſied bien aux malheureux, plus propre à faire naître dans nos cœurs l'admiration & la pitié, que la conſtance d'une ame farouche qui voit ſes malheurs d'un œil ſec & indifférent.

AC-

ACTEURS.

MAHOMET, Empereur des Turcs.

THE'MISTE, sous le nom d'Osmin, fils de Comnéne.

IRE'NE, sœur de Thémiste.

ACHMET, Confident de Mahomet.

CLITUS, Confident de Thémiste.

DIRCE', Confident d'Iréne.

ALI, Officier des Gardes de l'Empereur.

La Scene est à Constantinople, autrefois Bizance, dans le Serrail des Sultans.

MAHOMET SECOND, TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

THE'MISTE, CLITUS.

THE'MISTE.

Tu ne t'attendois pas après douze ans d'absence
De me revoir encor dans les murs de Bizance

CLITUS.

Depuis douze ans, Seigneur, j'ai pleuré vôtre mort,
Ainsi dans ce grand jour jugez de mon transport.
Mais mon œil étonné vous reconnoît à peine.

Vous

Vous, Themiste, Seigneur, vous le fils de Comnéne?
Vous ce Heros enfin, dont le bras tant de fois
Du sang des Ottomans a marqué ses exploits?
Vous n'offrez à mes yeux qu'un Chef des Janissaires,
Et l'appui d'un tyran qui détrôna vos péres.
Avez-vous oublié l'honneur & la vertu?
Venez-vous insulter à ce Trône abattu?

THE'MISTE.

Ecoute, & tu vas voir si ma haine étouffée
Au Trône des Sultans veut servir de Trophée.
Tu sçais de Mahomet la vaste ambition:
L'Univers effrayé fléchissoit sous son nom:
Mais cet Empire encor réüni dans Bizance
Méprisoit de son joug l'orgueilleuse puissance.
Nôtre fierté fixa ses superbes regards,
Il parut menaçant aux pieds de nos remparts;
Constantin vendit cher l'honneur de sa défaite,
Et fournit au Sultan une gloire compléte?
Ce Héros sur la bréche au milieu de sa Cour
Marqua de tout son sang ce redoutable jour,
Mon pére à ses côtés balançant la victoire
Rendit le vainqueur même envieux de sa gloire;
Il combatit suivi de trois fils généreux.
Qui briguérent l'honneur de mourir à ses yeux,
Nous défendions tout trois sa tête menacée:
Mais le Sultan suivi d'une troupe pressée
Nous terrasse à ses pieds, & ses fils renversés
Trempérent de leur sang ses genoux embrassés.
Je demeurai couché sans voix, sans connoissance,
Mahomet indigné de notre résistance
Fit sentir aux vaincus toute sa cruauté
Tout plia sous le fer du vainqueur irrité,
L'ardeur de nous piller fit cesser le carnage.
Un reste de chaleur parut sur mon visage,
Et le soin d'un ami pour moy trop empressé
Fit revoir à mes yeux le jour presqu'éclipsé.
Tu sçais qu'Alibassa retardant nos défaites
Nourrissoit avec nous des liaisons secretes.

CLITUS.

Oui, je sçai qu'il avoit servi sous Constantin,
Et trompant Mahomet qu'il nous aidoit sous-main.

THE'MISTE.

Il me connut, c'est lui qui cachant ma naissance,
Excita dans mon cœur l'ardeur de la vengeance.
Il peignit à mes yeux mon pays renversé,
Et l'Empire des Grecs détruit & dispersé:
Resté seul du débris d'une illustre famille.
Quand Comnéne mourut il avoit une fille
Jeune, à peine ses jours avoient fourni cinq ans,
Mais elle avoit deslors mille charmes naissans,
Elle périt sans doute, & le fer redoutable
A borné de ma sœur le destin peu durable.
J'ai tâché d'éclaircir les rigueurs de son sort,
Mais rien n'a pû m'apprendre ou sa vie ou sa mort.
Alibassa me dit qu'en suivant sa fortune,
Confondu quelque tems dans la foule commune,
Et déguisant mon nom sous un nom emprunté,
Je pourrois de mon rang relever la fierté.
Le Sultan fut bientôt témoin de mon audace,
Le nom d'Osmin servit à lui cacher ma race;
Mon courage & mon bras qui lui servoient d'apui,
Aprenoient à le vaincre en combattant pour lui.
Ce jeune ambitieux sembloit d'un œil d'envie
Regarder les perils qui menaçoient ma vie,
Et loüoit malgré lui la valeur & le bras
D'un ennemi jaloux qu'il ne connoissoit pas.
Ma haine mille fois a medité sa perte,
Résolu d'accepter l'occasion offerte:
J'ai voulu l'immoler à mon juste couroux,
Mais la raison plus sage a retenu mes coups;
Je cherche une vengeance utile à ma Patrie,
Qui ne soit pas l'effet d'une vaine furie,
Qui puisse en relevant cet Empire écrasé,
Briser le joug honteux qui nous fut imposé

CLITUS.

Mais jusqu'ici, Seigneur, vôtre valeur sterile,
N'offre encor à mes yeux qu'un projet inutile;
Vous flattez-vous, Seigneur que le soldat pour vous,
Au mépris de ses loix serve votre courroux?

THE'MISTE.

Eh, ne crois pas non plus, Clitus, que mon courage
Remette à leur faveur cet important ouvrage:
Mais du moins si leur bras n'ose me soûtenir,
La terreur de mon nom pourra les retenir.
Et c'est beaucoup pour moy que leur valeur timide
Respecte un ennemi qui leur servit de guide:
Mais je ne porte pas ma vengeance si loin,
Et je veux que les Grecs en partagent le soin.
C'est dans ces mêmes murs, Clitus, où mon audace
Vient chercher du secours pour venger leur disgrace.
Instruis-moi donc, Clitus, du secret de leur cœur,
Ont-ils du nouveau joug senti la pesanteur?
As-tu vû dans ces murs leur courage docile
Adorer du Sultan la puissance tranquille?
Les droits des Constantins tous réünis dans moy
De ces Grecs accablés m'assûrent-ils la foy?
Ce nom, jadis si cher, vit-il dans leur mémoire?
Conservent-ils encor l'image de sa gloire?
Suivront-ils sans pâlir leur maître & leur vengeur?

CLITUS.

Les Grecs toûjours frapés de leur dernier malheur,
Attendent le moment d'une vengeance entiére:
En vain ce fier tyran devenu populaire,
Sous un dehors sérain temperant sa fierté,
Offre encor à leurs yeux un air de liberté.
Pour faire aimer aux Grecs la main qui les enchaine.

Par d'éclatans bienfaits il attaqua leur haine ;
Les Grecs font fous fon nom les arbitres des loix,
Leur mérite au Serail leur obtient des emplois.
Ses Edits dépeuplant le refte de la Grece,
Chaque jour dans ces murs attirent la nobleffe :
Mais fes feintes bontés n'ont point gagné les
Grecs,
Ses perfides bienfaits leur font toûjours fufpects :
Ainfi fans fe flater, Seigneur, votre vengeance
Peut fonder dans ces murs une jufte efpérance,
Les Grecs avec plaifir fuivront vôtre fureur,
Mais deux objets trop près captivent leur valeur.
A l'afpect du Sultan leur ardeur ralentie,
Et ces murs trop voifins d'une armée ennemie
Retiennent fous le joug leurs efprits ébranlés,
Au moindre mouvement fûrs d'en être accablés.

THE'MISTE.

Et c'eft pour raffurer leur prudence allarmée
Que je viens éloigner Mahomet & l'armée.

CLITUS.

Et comment donc, Seigneur, pourrez-vous le
chaffer
De ces lieux, où l'amour eft venu le fixer ?
Depuis plus de deux ans une jeune captive
Empoifonne fon cœur d'une tendreffe oifive ;
Et de tous fes exploits couvrant le fouvenir,
Par un charme fatal femble le retenir.

THE'MISTE.

Par des avis fecrets inftruit que fa préfence
Traverfoit les deffeins que j'avois fur Bizance,
Des amis affidés errans toutes les nuits,
Soulévent tout le camp par de plaufibles bruits,
Que prefques à leurs yeux plongé dans la moleffe,
L'Empereur languiffoit aux pieds d'une maîtref-
fe,
Et de tant de Héros confumant la vigueur,
Enserroit dans un camp leur obfcure valeur.
Qu'il falloit éloigner l'efclave qui l'arrête,
Et ravir à fes feux fon indigne conquête.
L'Empereur réveillé par ces cris furieux,

Pour

Pour être mieux instruit m'appelle dans ces
lieux ;
Je connois tout le fonds de cette ame hautaine,
Quel que soit le lien dont son amour l'enchaîne,
La gloire fit toujours sa forte passion ;
Si je ranime enfin sa folle ambition,
Avant qu'il soit un mois tu verras son courage
Porter chez ses voisins le fer & le carnage,
Entraînant loin d'ici ses troupes & ses pas ;
Bizance revoltée & vuide de soldats,
Je reviendrai moi même enfermé dans la place ;
Compagnon du peril animer vôtre audace.
Deux puissans Alliez instruits de mes secrets ;
Pour voler vers ses murs tiennent des vaisseaux
prêts.
Déja Corvin pour nous vient d'armer en Hongrie,
Scanderberk de soldats dépeuple l'Albanie,
Tous deux des Ottomans la terreur & l'effroy ;
Mais je vois l'Empereur, adieu, retire-toy.

SCENE II.

MAHOMET, THE'MISTE, ACHMET.

MAHOMET.

Que fait l'armée, Osmin? Quels insolens murmures.
Ont ici répandu ses cris & ses injures?
On dit que le soldat éloigné de mes yeux
Y léve impunément un front séditieux.
J'ai trop connu ta foy, pour soupçonner ton zéle
D'appuyer les desseins d'une troupe rebelle.
Mais on parle du crime, où sont les châtimens?
Les Chefs sont-ils entrés dans ces emportemens?
Depuis quel tems ces cris se sont-il fait entendre?
Je veux par ton récit tout voir & tout aprendre.

THE'MISTE.

Je vais parler, Seigneur: mais mon juste respect
Craint en vous abordant de vous être suspect.
J'évitois un employ qui pouvoit vous déplaire,
Vos ordres m'en ont fait une loy nécessaire.
Eh! que ce choix, Seigneur, m'eut été précieux,
Si de plus nobles soins m'amenoient à vos yeux,
Si je venois encor, comme aux jours pleins de gloire,
Où le soldat sortant du sein de la victoire,
Vous faisoit par ma voix mille rémercimens,
Dressoit à vos exploits d'illustres monumens,
Et de ses faits guerriers vous rapportant l'hommage,
Cherchoit dans vos regards le prix de son courage.
Mais par un long repos le soldat désarmé,
Dans l'enceinte du camp languit inanimé,

Et consume sans fruit sa noble impatience,
Son courage enchainé gémit de vôtre absence,
Et pousse chaque jour des regrets superflus
D'avoir vaincu pour vous & de ne vaincre plus.

MAHOMET.

Non, non, ce n'est pas tout, on dit que son audace
Fait parler sans respect la force & la menace,
Que l'heureuse Captive où j'ai borné mon cœur
Sert de honteux prétexte à nourrir leur fureur.
Parle, instrui-moy de tout?

THEMISTE.

Ma prompte obeïssance,
Puisque vous l'ordonnez, va rompre le silence;
Mais avant que ma bouche avec sincérité
Fasse de vôtre camp parler la liberté,
Songez par quels périls cette troupe fidéle,
Au mepris de ses jours vous a marqué son zéle:
Quand vôtre œil triomphant l'appelloit aux combats,
Vous les vîtes, Seigneur, attachés à vos pas.
Emportés, pleins d'ardeur au milieu des batailles
Lorsque vous proposiez des fleuves, des murailles,
Des sables tout brûlans, des montagnes, des mers:
Des rochers escarpez, des abîmes ouverts,
Des pays écartés, où languit la nature,
Rien n'a pû dans leur cœur exciter le murmure;
Trop contens de mourir, s'ils mouroient à vos yeux,
Leurs pas ont prévenu vos souhaits glorieux.
On voit encor, Seigneur, ces soldats magnanimes
Des exploits d'un Heros honorables victimes,
Montrer avec orgueil la blessure & les coups
Que leur valeur reçut en combattant pour vous.
S'ils bravent aujourd'hui vos ordres respectables,
L'amour qu'ils ont pour vous seul les a fait coupables:
Ces Heros indignés souffrent avec douleur
Que les yeux d'une esclave enchainent leur valeur.

Accoûtumé de vaincre & nourri dans la gloire ;
Tout votre camp se plaint qu'on borne sa victoire,
Et voudroit éloigner l'objet trop dangereux
Qui lui ravit l'honneur de combattre à vos yeux.

M A H O M E T.

On se plaint que l'amour retarde mes conquêtes :
C'est bien à vous encor, esclaves que vous êtes,
A sonder des secrets que vous cache mon cœur :
Si j'ai daigné pour moy faire agir leur valeur,
Un Sultan paye assez leur prétendu service,
Quand il veut d'un regard honorer leur suplice ;
Ils auront oublié par quels nobles travaux
J'ai sçû me préparer cet illustre repos.
Huit Royaumes conquis, & la Grece enchainée,
Constantin sous mes coups bornant sa déstinée,
Par la flâme & le fer le Perse dévoré,
L'Univers frémissant ou tranquile à mon gré,
Et je n'attendrai pas leur voix ni leur suffrage,
Pour joüir à loisir du fruit de mon courage.

T H E' M I S T E.

Vos desirs sont pour moy de respectables loix,
Et vous voulez, Seigneur, que ma timide voix
Soit de chaque soldat l'interpréte fidéle.
C'est donc ainsi, Seigneur, que s'explique leur zéle :
Pourquoy languissez-vous à l'ombre du repos,
Vous avez effacé la trace des Heros ?
Mais la gloire, Seigneur, est un champ sans limite ;
Plus le cœur en parcourt, plus le progrez l'irrite,
Dans ce champ glorieux où vous fixez vos pas,
C'est flétrir ses lauriers que de n'avancer pas.
Mille autres moins comblés des faveurs de la gloire,
Du naufrage des temps ont sauvé leur memoire :
Mais, Seigneur, quand le Ciel a formé l'Univers,
Et couvert ses climats de cent peuples divers,
C'étoit pour Mahomet qu'il formoit un Empire.

Ce-

Ce que je dis ici, je vous l'entendis dire :
Venez donc affranchi d'une vaine langueur,
Venez au monde entier montrer son Empereur.
Un Heros connoît-il ni l'amour ni sa flâme!
La gloire seule a droit de régner dans son ame;
Humilier des Rois, foudroyer des remparts,
Ce sont là des objets dignes de vos regards.
Laissez régner l'amour dans une ame vulgaire :
Mais d'un temps précieux sage dépositaire,
Songez à l'avenir, qui doit juger un jour
De ces fameux momens que vous ravit l'amour.

MAHOMET.

Je connois tout l'éclat de la gloire immortelle,
Et si la voix superbe aujourd'hui me rappelle,
Aux soins de ma grandeur je sçai ce que je doy,
Sans que les cris d'un camp m'en imposent la loy.
Je laisse à ta prudence à punir son caprice,
Sans m'obliger moy-même à me faire justice;
Peut-être alors, peut-être il pourroit desirer
Le paisible repos dont-il veut me tirer.

SCENE III.

MAHOMET, ACHMET.

MAHOMET.

Je sens qu'il me dit vrai, malgré mon esclavage,
Et la gloire en courroux me parle son langage :
De carnage & de sang alteré nuit & jour,
Des cœurs comme le mien sont-ils faits pour l'amour ?

ACHMET.

Ah ! Seigneur, à l'amour c'est être assez fidéle.
Oubliez pour jamais une beauté cruelle
Que vous tirez du sein de la captivité,
Qui n'opose à vos feux qu'une austére fierté.

MAHOMET.

Et crois-tu que mon cœur vainement idolatre
Aprouve un choix honteux que je voudrois combatre ?
De mes folles ardeurs je rougis plus que toi :
Mais un charme vainqueur m'entraîne malgré moy.
Ce bras qui fait pâlir la terre épouvantée
Tremble au moindre regard d'une esclave irritée,
Je voudrois la haïr : inutiles combats,
Voudrois-je la haïr, si je ne l'aimois pas ?
Ce Serail vainement pour tromper ma tendresse :
Vers mille autres Beautés me rappelle sans cesse ;
Iréne qui me hait me prive des douceurs
D'être heureux auprès d'elle, & d'être heureux ailleurs.
Je la vois. Quel transport m'agite & me réveille ?

SCE-

SCENE IV.

MAHOMET, IRE'NE, DIRCE'.

IRE'NE.

Seigneur, un bruit affreux a frappé mon o-
reille,
Tout vôtre camp se plaint que mes foibles apas
Enchaînent sa victoire & retiennent vos pas.
Pourquoy vous exposer, Seigneur, à ses murmu-
res ?
Laissez-moy par la fuite étouffer ses injures
Venise, ou les Persans instruits de mes malheurs
Ne refuseront point un azile à mes pleurs.

MAHOMET.

Madame ; je connois l'interêt qui vous guide,
Je rends graces au soin de ce zéle perfide :
C'est pour fuir mes regards que vous voulez
partir,
Pourquoy le déguiser ? Mais loin d'y consentir,
Je serois prêt encor à ravager la terre,
A rallumer les feux dont j'échauffai la guerre,
Pour rejoindre vos pas, & pour vous conquerir,
J'ai besoin de vos yeux pour vous mieux secourir.
Si j'ai couvert de sang les rempart de Bizance,
Vous êtes du vainqueur l'heureuse recompense,
Quand j'oublirois les feux dont je suis dévoré,
La fille de Comnéne est un dépôt sacré,
Ce sang qui si longtems balança mon courage,
Renfermé dans ces murs doit me servir d'otage.
Sa gloire vit encor chez des peuples soumis.
Vos yeux seuls me feroient de nombreux enne-
mis.

IRE'NE.

Que craignez-vous, Seigneur, des larmes d'u-
ne fille.

Qu'

Qui ne retrouve plus ni parens ni famille ?
Vos fureurs ont trop bien aſſuré vos Exploits,
Et la mort de mon Pére a conſacré vos droits.
Aprés douze ans de fers, de pleurs & de miſére,
Je voudrois fuir des lieux où tout me deſeſpére.
Palais, ſacré Palais, jadis ſi précieux,
Auguſte ſanctuaire, où regnoient mes Ayeux,
Vous n'êtes plus pour moy qu'une horrible demeure.
Tout retrace à mes yeux les malheurs que je pleure.
L'image de Comnéne y ſuit par tout mes pas,
Je crois toucher encor au jour de ſon trépas
Helas! c'eſt près d'ici que mon malheureux pére
Eprouva de vos coups la fureur meurtriére,
Dans l'ardeur du combat vous ne cherchiez que lui,
Sûr d'enlever aux Grecs leur plus ſolide appui.
Une foule effroyable environna Comnéne,
Ses fils percés de coups, & reſpirant à peine;
(Si j'en crois aux témoins qui me l'on raconté)
Couvrirent de leurs corps ſon corps enſanglanté.
Rien ne put appaiſer vôtre ſoif ſanguinaire,
Vôtre bras animé pour parvenir au pére,
Eprouva ſa fureur ſur ces Héros naiſſans,
Vous convrîtes ſes yeux du ſang de ſes enfans.
Et ſous tant de douleur la nature plaintive
Arrache de ſon ſein ſon ame fugitive.
Eſt-ce trop peu pour vous de cauſer mes malheurs,
Si vous n'êtes encor le témoin de mes pleurs!

MAHOMET.

Si vous verſez des pleurs, que vôtre affreuſe haine
A bien ſçû m'en punir, & vanger vôtre chaîne
Vôtre vainqueur lui-même eſt ſoûmis à vos loix.
Et ſa fierté ſauvage a perdu tous ſes droits.
L'Univers plus paiſible échape à ma colére.
Mes ſoûpirs rebutés vangent la terre entiére?
Mais qui me vangera de vos cruels appas?

Laiſ-

Laissez-moy vous punir, si vous ne m'aimez pas.

IRE'NE.

Barbare, je le vois, ma plainte est inutile,
La pitié dans ton cœur ne trouve point d'azile,
Tu te plais à grossir les pleurs des malheureux.
Oses-tu me vanter tes détestables feux?
Moy t'aimer! Quel est donc ton espoir téméraire!
Couvert du sang des miens, tu voudrois pour salaire,
Que foulant à mes pieds la nature & l'honneur,
Mon cœur devint le prix de toute ta fureur.
Des cris, du desespoir, des cendres de Bizance,
Du sang dont se soûla ta brutale vangeance.
Non, étouffe un amour si long-temps combattu.
Et jusques dans mes fers respecte ma vertu.

SCENE V.

MAHOMET *seul.*

La cruelle me fuit: mais sa lâche priére
De son déguisement a trahi le mystére.
Sous ombre d'un péril qui menaçoit mes jours,
La perfide cherchoit à me fuir pour toûjours,
Moy, je l'éloignerois, & fiér de ma foiblesse
On croiroit que mon camp a banni ma maîtresse?
L'ingrate joüissant du fruit de mes frayeurs,
Triompheroit ailleurs de mes folles ardeurs.
Ce n'est pas à ce prix que Mahomet s'enflâme.

L'a-

L'amour impunément ne blesse point son ame.
Il faut aimer ses feux, ou souffrir avec lui,
Partager ses plaisirs, ou sentir son ennui.
Bien loin de consentir au départ qui la flate,
Il faut punir le camp pour punir mon ingrate.
Mais avant que d'en faire éclater le dessein,
Sçachons ce qu'aura fait la prudence d'Osmin.
Un Sultan comme un autre éprouve des tendresses:
Mais il est toûjours grand, jusques dans ses promesses.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

MAHOMET, ACHMET.

MAHOMET.

Osmin ne revient point? Quels nouveaux mouvemens
Ont pû donner sujet à ses retardemens?

ACHMET.

Ne doutez point, Seigneur, que son zéle intrepide
N'ait tout fait pour fléchir cette troupe perfide:
Mais quel que soit un Chef, le frein le plus sacré
N'arrête pas d'abord un camp desesperé;
Et si vous permettiez au zéle qui m'inspire.

MAHOMET.

Pour fonder ses délais que pourras-tu me dire?

ACHMET.

Je sçai qu'aucun Sultan par de fameux exploits
Sur leurs justes respects ne s'aquit plus de droits.
La valeur sur vos pas fait voler la victoire,
Tout parle du respect qu'imprime votre gloire.
Parmi les autres Rois, vous êtes le seul Roi,
Nôtre Religion nous en fait une loy;
Nous adorons la main dont un Sultan nous frape:

Mais

Mais à ce juste frein quand le soldat échape,
Plus il étoit soûmis, plus il est furieux
Pourquoy vous rappeller des faits trop odieux?
Bajazet accusant la foy des Janissaires,
Et payant chérement la tête de ses freres.
L'infortuné Moyse au fer abandonné
Périssant par les mains qui l'avoient couronné:
Musulman tout couvert du sang de sa maîtresse,
Et bornant sous leurs coups sa vie & sa tendresse;
Tant d'autres qu'ont proscrit leurs caprices divers;
Aujourd'hui sur le trône, & demain dans les fers.
Votre pere éprouva l'orgüeil du Janissaire.
Ce grand corps craint en vous sa haine héréditaire
Un pretexte suffit pour armer leur fureur.
Et vous les avez vûs bravant vôtre valeur,
Pâles & rebutés des efforts d'Huniade,
Deserter malgré vous les fossés de Belgrade.
Vôtre cœur en fremît, vous sçûtes les punir;
Ils en gardent peut-être un affreux souvenir.
Depuis plus de deux ans leurs vœux & leurs priére
Vous rappellent du joug de vôtre Prisonniére.
Qui sçait si leur respect lassé de vos refus,
Ne voudra point tenter quelque chose de plus?
Me croirez vous, Seigneur? prévenez leur menace.

MAHOMET.

Non, non, je ne crains point leur insolente audace,
Le Ciel met sur le front des Sultans tels que moy
Un éclat qu'un mortel ne voit point sans effroy;
Et malgré leur courroux, & leur nombre effroyable,
Ils ne soûtiendront point mon aspect redoutable;
Et pour les ramener je ne veux qu'à leurs yeux
Déchirer sous le fer leurs Chefs audacieux.

SCE-

SCENE II.

MAHOMET, THE'MISTE, ACHMET.

THE'MISTE.

Ah montrez-vous, Seigneur, la foule menaçante
Méprise de ses Chefs l'autorité tremblante;
Leur fureur obstinée a bravé vos refus,
Et leur œil enflâmé ne nous reconnoît plus:
Plus d'ordre, plus de rang, leur audace guerriére
A méprisé du camp l'impuissante barriére.
C'est peu que d'éloigner l'objet de vos desirs,
Ils veulent dans son sang étouffer vos plaisirs.

MAHOMET.

Dans son sang!

THE'MISTE.

Leurs sermens ont consacré leur rage;
Le fer offre par tout l'appareil du carnage.
De soldats furieux moy-même envelopé
A peine de leurs mains je me suis échapé;
Et bravant sans effroy mes coups les plus terribles,
Je n'ai trouvé par tout que ces clameurs horribles:
Qu'il nous livre l'objet qui sçut trop l'atacher,
Ou jusques dans ses bras nous irons le chercher.

MAHOMET.

J'ouvre les yeux, Osmin, va tracer une lettre
Qu'aux mains d'Alibassa j'ordonne de remettre:

Ecri-lui qu'affranchi des chaînes de l'amour,
Là gloire va bientôt m'emporter sans retour;
Que loin de condamner leur demande trop vive,
Tu dois dans peu de jours leur livrer ma captive.
Cependant reste ici, j'ai besoin de tes yeux
Pour m'aider à former un projet glorieux:
Tes conseils éclairés soûtiendront ma prudence.
Va, cours executer un ordre d'importance

SCENE III.

MAHOMET, ACHMET.

ACHMET.

Vous le voyez, Seigneur, le danger est pressant,
Le desordre est par tout dans un camp menaçant;
Bien loin de s'appaiser, leur fierté plus aigrie
Ne connoît plus de chef que leur propre furie.
Il étoit tems, *Seigneur*, qu'étouffant vos amours,
Un retour vers la gloire en reprimât le cours.

MAHOMET.

Mon cœur médite, Achmet, une affreuse vangéance:
Mais pour la ménager aveo plus d'assurance,
J'ai feint de satisfaire à leurs derniers efforts,
La foy de cet ecrit endormant leurs transports,
Nous prendrons cependant de plus justes mesures

Pour

Pour vanger mes affronts & punir leurs murmures.
Dépêche vers Zizim, le secours n'est pas loin
Une puissante armée est commise à son soin;
Fier du commandement dont j'honorai son zéle,
Il viendra, sans tarder, soûtenir ma querelle.
Accrus de ses soldats nous pourrons à loisir.
Nous baigner dans le sang qui vouloit me trahir.

ACHMET.

Ainsi, l'amour fatal qui régne dans votre ame
Va perdre tout le camp pour vanger votre flâme.

MAHOMET.

Va chercher ma captive, & l'améne en ces lieux.
Je ne consulte plus mon amour ni ses yeux,
Ce n'est que de son cœur qu'elle obtiendra sa grace.
Je vais peindre à ses yeux la mort qui la menace:
Mais si je trouve enfin d'invincibles refus,
Et si tous mes bienfaits sont si mal reconnus,
Je n'écouterai plus ni pitié ni tendresse;
Tout me devient égal, ou soldat ou maîtresse;
J'immole l'un & l'autre à ma juste fureur,
Ce double sacrifice est digne de mon cœur.

SCENE IV.

MAHOMET *seul.*

Ce n'est que de son cœur qu'elle obtiendra sa grace!
Inutile projet dont rougit mon audace.
Loin de ses yeux cruels, mon amour revolté
Trouve mille moyens pour punir sa fierté;
Resolu quelquefois dans l'excès de ma rage
D'enchaîner ses soûpirs sans son propre suffrage,
La sévére vertu qui brille sur son front
Sitôt que je la vois m'arrête & me confond;
Je n'ai plus qu'un amour austére & légitime,
Je sens en l'approchant qu'on peut haïr le crime.
Pourquoi donc la revoir, si je veux la punir?
Quand l'éclat de ses yeux pourroit me retenir,
Déja trop convaincu de son indifférence,
Je ne dois desormais penser qu'à la vangeance.
Vangeons nous, punissons son mépris obstiné.
Un amant qui différe a déja pardonné,
Courons. Mais que prétend ma barbare tendresse,
Prodigue indignement du sang d'une maîtresse!
Ah! dépouillons plûtôt la fierté d'un Sultan,
Et soyons son amant, sans être son tyran.
Parlons lui d'un hymen, l'éclat d'une Sultane..,
Mais c'est ce titre encor que sa fierté condamne;
Mahomet dans son cœur est au dessus d'un Roy,

Elle

Elle craint moins ses fers que l'offre de ma foy.
Ah ? de quelque côté que se tourne ma flâme,
Un embarras fatal vient agiter mon ame.
Inutile combat qui déchire mon cœur,
Laisse-moy mon amour, ou rends-moy ma fureur.

SCENE V.

MAHOMET, IRE'NE, DIRCE'.

MAHOMET.

Ah, Madame, venez défendre votre tête,
Et sauver vos beautés d'une horrible tempête,
Mon camp croit que vos yeux m'attachent pour jamais,
Et veut dans votre sang effacer vos attraits.

IRE'NE.

Eh bien, Seigneur, il faut contenter son envie,
Je lui livre sans peine une importune vie ;
Au devant de leurs coups on me verra courir ;
Mes malheurs dès long-tems m'ont appris à mourir.
Les vestiges recens de ma famille entiére
Vont conduire ma cende à celle de mon pére,
Nous avons tous du sort éprouvé les rigueurs,
Et nous pourrons bientôt comparer nos malheurs

MAHOMET.

Que parlez-vous ici de cercueil & de cendre ?
Croyez-vous qu'à leurs vœux mon cœur puisse se rendre ?

 Pou-

Pour finir vos douleurs seule arbitre du jour,
Choisissez-le, Madame, au gré de mon amour;
Sous l'azile pompeux du titre de Sultane
Faites taire les cris d'une foule profane,
Par un hymen sacré leur murmure enchaîné
Respectera le front que j'aurai couronné.

IRE'NE.

Vous mon époux, Seigneur?

MAHOMET.

Oui votre époux, Madame.
Quel prix plus glorieux peut vous offrir ma flâme?
Ces fers que vous plaignez par cet auguste choix
Vont être plus puissans que le sceptre des Rois.
Déja plus d'un Sultan malgré vos loix jalouses,
Sur le trône des Grecs a trouvé des épouses,
Vous sçavez que Melisse eut Orcam pour époux,
Et se livra sans peine à des liens si doux.

IRE'NE.

Quand l'hymen les unit, ce Sultan en furie
Avoit-il à ses yeux embrasé sa patrie?
Avoit-il opprimé la liberté des Grecs?
Offrit-il à ses vœux de farouches respects?
Reçut-elle une main teinte du sang d'un pére?
La vit-on insulter au tombeau de sa mére?
Elle-même livrée à des fers odieux,
Se vit-elle contrainte à recevoir ses vœux?
Orcam fut pour Melisse un vangeur néceſſaire,
Par de puissans secours il protegea son pére;
Pour elle le Serail oublia ses rigueurs,
Et les nœuds de l'amour resserérent leurs cœurs.
Mais toy qui me retiens dans une affreuse gêne,
Cruel dans ton amour, & cruel dans ta haine,
Tyran dans tes fureurs, tyran dans tes plaisirs,

Et

Et toûjours menaçant jusques dans tes soûpirs,
Tu pretens m'épouser? Le crime & l'innocence
Ont-ils jamais entr'eux formé quelqu'alliance?
Bien loin que tes grandeurs puissent tenter ma foy,
Le mépris que j'en fais est seul digne de moy.
Ton orgueil en chassa les maîtres légitimes;
Partager tes grandeurs, c'est partager tes crimes.

MAHOMET.

Eh! quels crimes, Madame? où sont-ils? Quoy toûjours
Viendrez-vous m'accabler par d'injustes discours?
Rien ne peut éclairer le couroux qui vous guide;
Je suis, si l'on vous croit, un affreux parricide;
Mais où sont ces forfaits dignes des assassins?
J'attaque en conquerant de superbes voisins,
Leur fierté fit tomber la foudre sur leurs têtes.

IRE'NE.

Parle de tyrannie, & non pas de conquêtes,
Barbare, leur valeur alarmoit tes exploits,
Et leurs noms redoutés te servirent de droits.
De ton ambition nous fûmes la victime,
Et du nom de Héros tu veux parer ton crime!
Non, non, pour se couvrir d'un nom si glorieux,
Loin de verser le sang de tant de malheureux,
Il faloit se chercher une plus juste gloire,
Sur des bienfaits sans nombre établir sa victoire;
C'est là le grand éclat qui fait les conquerans.

MAHOMET.

Quel discours! quel orgüeil? quelle invincible audace?
Seroit-ce encor l'amour qui me demande grace?
Non, je me reconnois, c'en est fait, & tes yeux
Ne me captivent plus sous leur joug odieux
Osmain t'attend, le fer est prêt, je cours.... Madame,
Un reste de pitié vit encor dans mon ame;
Ne desesperez point un amant furieux;
Avant que le dépit m'arrache de ces lieux
Voyez de quel malheur vous vous creusez la source.
Votre cœur peut encor vous servir de ressource;
Après mille sermens de punir vos fiertés,
Je vous offre ma main, venez donc.

IRE'NE.

Arrêtez.
Ecoute-moy, mon pére, & regarde ta fille:
Si je n'ai pû vanger ta mort & ta famille,
J'ai sçû contraindre au moins par de justes rigueurs,
Le plus fier des mortels à plaindre nos malheurs.
Allez, allez dicter votre arrêt sanguinaire,
Je deteste la main qui massacra mon pére.

MAHOMET.

Ah! c'est trop de mépris, & je ne prétens plus
Te ménager encor le plaisir d'un refus.
Mon camp jure ta mort, ma gloire la prononce,
Et l'amour en fureur va dicter ma réponse.

SCE-

SCENE VI.

IRE'NE DIRCE'

IRE'NE.

Je vais mourir, Dircé, le ſang de tant de
Rois
Voit enfin la clarté pour la dérniére fois;
Le camp va m'immoler à ſa haine cruelle.

DIRCE'.

Ah Madame! eſt-ce là le ſuccès de mon zéle?
Quand du vainqueur ſanglant j'apaiſe les fureurs,
Vous conſervois-je hélas! pour de plus grands malheurs?

IRE'NE.

Hélas! j'ai tout perdu, que puis-je perdre encore?
La mort eſt le ſeul bien que ma miſére implore.
Eſclave mépriſée, étrangére en des lieux
Où l'univers tremblant adora mes Ayeux,
Je vois leur meurtrier brillant de leur couronne?
Il foule aux pieds leur ſang, dont-il couvrit leur trône;
Il veut que mon amour ſoit le prix de leur ſang!
Quel ſéjour, quel état indignes de mon rang?
O nuit, cruelle nuit, qui me ravit ma mére!
O funeſte combat qui terraſſa mon pére!
Mais je le rejoindrai, l'arrêt eſt prononcé,
Et le trépas bien-tôt me doit être annoncé,
Mais, mon pére, dis-moy, connoîtras-tu ta fille?

Pourrai-je trouver place en ta noble famille?
A la seule vertu j'ai donné tous mes jours,
Et c'est pour la vertu que j'en finis le cours.
Dircé, séparons-nous; une troupe cruelle
Va fixer chez les morts ma demeure éternelle:
Déja le jour plus sombre obscurcit son flambeau...
Il ne me reste plus d'azile qu'un tombeau.

Fin du second Acte.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

THE'MISTE, CLITUS.

CLITUS.

Je vous cherchois, Seigneur, pour sçavoir vos succés.
Que croiraî-je d'un bruit que remplit ce Palais?
Que l'Empereur enfin fait taire sa tendresse,
Que vous devez au camp conduire sa maîtresse.

THE'MISTE.

Sa prudence, il est vrai, suspendant son couroux,
A promis de livrer sa captive à nos coups:
Mais je connois, Clitus, quel est son artifice.
Pourquoy differoit-il ce fameux sacrifice?
Si son retour sincére exauce ses soldats,
Pourquoy tarder lui-même à marcher sur nos pas?
Peut-être ce délay qu'exige sa tendresse,
Cache d'affreux moyens pour sauver sa maîtresse:
Mais par là vainement croit-il la préserver?

J'ai prévenu le coup, qui pourroit la sauver?
Deux lettres jusqu'au camp sont déja parvenuës
Dans un sens différent l'une & l'autre conçûës :
L'une, que l'Empereur lui-même a voulu voir;
L'autre, qu'Alibassa sous main doit recevoir,
Lui dit en peu de mots le doute qui m'agite?
Qu'il laisse ici passer une troupe d'élite?
Si l'Empereur feignoit, afin de le forcer,
Et s'il ne feignoit pas, pour le faire avancer.

CLITUS.

En rompant les ressorts de sa vaine prudence,
Vous touchez au moment qu'attend votre vangeance,
Seigneur.

THEMISTE.

Que ce moment paroît loin à mon cœur;
La soif de me vanger va jusqu'à la fureur.
Juge de mes transports : après douze ans d'absence
Je viens de parcourir les restes de Bizance,
Restes encor si chers à nos vives douleurs,
Et le theatre affreux de nos derniers malheurs.
J'ai retrouvé par-tout des semences de haine.
J'ai crû voir le moment qui forma notre chaîne.
Ici Justinien, sur ce mur embrasé,
Poussoit le Janissaire à la bréche opposé.
Là Constantin mourant vangeoit son diadême,
Vaincu, mais digne encor de la grandeur suprême.
Dans cet endroit Ducas, de mille coups frapé,
De son drapeau sanglant mourut envelopé.
Plus haut Demetrius, sous des tours renversées
Ecrasa du Sultan les troupes entassées.
Là montant sur nos murs par tout ensanglantés
Mahomet rappelloit ses Chefs épouvantés,
Et d'une voix terrible, & de carnage avide:

Où courez-vous encor, troupe lâche & timide?
Retournez; le premier qui s'écarte d'un pas
Je porte dans son sein le fer & le trépas.
Hélas! j'ai vû, Clitus, l'endroit même où mon pére
Soûtenoit tout le poids d'un combat sanguinaire
Où sa tête sacrée, arrachée à son corps,
Tomba toute indignée aux pieds de ses fils morts.
Mes regards arrêtés sur la breche funeste,
Du sang de ce Héros ont cherché quelque reste.
Un mouvement secret m'a conduit dans le lieu
Où j'embrassai ma sœur dans mon dernier adieu.
Cet enfant, sans trembler à l'aspect de mes armes,
Dans mon sein attendri faisoit couler ses larmes.
Il faut. . . Mais l'Empereur se presente à nos yeux;
Sors, & dans un moment viens me joindre en ces lieux.

SCENE II.

MAHOMET THE'MISTE.

MAHOMET.

Mon amour céde enfin au zéle qui t'anime.
On doit dans un moment te livrer ta victime.
Vange-moy, vange-toy d'un objet odieux,
Punis tous les dédains dont on paya mes feux.

Je te l'avouë, Osmin, mon courage & mes armes
Languissoient sous des yeux où brillent mille charmes :
Mais ses derniers mépris rallument ma fureur,
Et je sens Mahomet renaître dans mon cœur.
Lâche, depuis deux ans qu'a duré ma foiblesse,
Je languis sans honneur aux pieds d'une maîtresse.
Que de moissons de gloire, & de Rois asservis,
Que de sceptres l'amour ne m'a-t-il pas ravis !
Esclave infortuné d'une ardeur méprisée,
Je suis de l'univers la fable & la risée ;
Mes timides voisins, plus fiers & plus heureux
Reprennent les pays que je conquis sur eux ;
Le Perse ressaisit ses frontiéres ouvertes,
Et dans le sang des Turcs vient rétablir ses pertes.
Non, tout mon sang versé ne peut laver l'affront
Dont ma lâche tendresse a fait rougir mon front.
Mais toy qui prévoyois toute mon infamie,
Ciel trop cruel, pourquoy prolongeois-tu ma vie ?
Ah! ce ne fut jamais pour étendre ses jours
Que le cœur d'un Héros implora ton secours.
Le tems le plus borné suffit à la nature ;
Oste nous ces momens dont la gloire murmure.
J'avois beaucoup vêcu, jusqu'à l'indigne jour
Où mon cœur désarmé se rendit à l'amour.

THE'MISTE.

Plus votre amour, Seigneur, fatal à votre gloire,
D'un voile injurieux couvroit votre mémoire ;
Plus ce retour sincére est digne d'un Héros.

MAHOMET.

Pour vanger ma valeur d'un indigne repos,

Je cours de mes exploits renouveller l'image.
C'eſt à Rhodes, Oſmin, où vole mon courage;
De ce ſiege important je connoîs le danger:
Mais la difficulté ſuffit pour m'engager.
L'Europe preſque entiére en fait ſa forteresse;
Ses remparts ſont couverts d'une illuſtre nobleſſe
Conſacrée aux combats par d'horribles ſermens,
Que leur fureur traça du ſang des Ottomans.
Mon Pére ſous leurs coups a flétri ſa mémoire;
Pour vanger ſes affronts, & ſurpaſſer ſa gloire,
Je vais placer mon camp aux pieds de leur rempart:
Tout doit ſuivre mes pas à ce fameux hazard.
Alibaſſa lui ſeul ſous les murs de Bizance
Reſte pour retenir les Grecs par ſa preſence.

THE'MISTE.

Quels que ſoient les périls d'un projet glorieux,
Que ne pourons-nous pas, ſoûtenus de vos yeux?

MAHOMET.

Je ſçais, j'ai découvert quelles puiſſantes ligues
Prétendent m'oppoſer d'impénétrables digues;
Veniſe & l'Albanie, & le fier Caraman,
Le Hongrois ſoûtenu des forces du Perſan,
Et les reſtes tremblans de la grandeur Romaine;
Tous contre ma puiſſance ont reüni leur haine.
Pour faire évanoüir leur impuiſſant projet,
Je vais encor un coup leur montrer Mahomet,
Livrer Rhodes en flâme à ma haine éternelle.
J'aurai couvert mon nom d'une gloire immortelle,
Pourvû que ſous les traits d'un fidéle pinceau
L'avenir étonné liſe ſur mon tombeau:

Il

Il laiſſa ſous ſes murs Rhodes enſevelie,
Et ſoumit à ſon joug la ſuperbe Italie.
Ma captive bientôt paroîtra dans ces lieux;
Je ne veux plus, Oſmin, me montrer à ſes yeux:
Profite du moment que te donne ma haine,
Et lave dans ſon ſang la honte de ma chaîne.

SCENE III.

THE'MISTE *ſeul.*

Graces au Ciel enfin tout conſpire à mes vœux;
Et ſans témérité j'eſpére d'être heureux.
Le barbare chargé d'une guerre douteuſe
Va porter loin d'ici ſa préſence odieuſe;
Alibaſſa, qui ſçait ma vie & mon ſecret,
Va me livrer des murs qu'il combat à regret;
C'eſt lui qui m'a conduit aux pieds de la fortune,
Il ſent pour le tyran une haine commune.
Briſons le ſeul lien qui peut me traverſer.
Courons chercher le ſang que le camp doit verſer.

SCENE IV.

THE'MISTE, IRE'NE.

IRE'NE.

Ministre du tyran dont la haine m'accable,
Je te cherchois. Je sçai que ta voix redoutable
A contraint le Sultan de m'offrir à tes coups
Ne crains point cependant qu'un indigne couroux
Accuse tes fureurs de causer mes alarmes,
Un cœur comme le mien ne connoît point les larmes;
Se plaindre d'un revers, c'est en être abattu.
Viens voir si les tourmens font trembler la vertu.

THE'MISTE.

Que je plains votre sort, votre malheur me touche:
Mais que peut ma pitié contre un ordre farouche?
Interpréte d'un camp qu'irritent vos beautés,
Ministre, malgré moy, de tant de cruautés,
Je soûleve à regret la main qui vous opprime,
Je sçai que vos vertus ont fait tout votre crime,
Et je ne verrai point cet injuste trépas,
Sans soûpirer du coup qui perdra tant d'appas.

IRE'NE.

Laisse là des regrets que ma fierté dédaigne,
Le crime seul tremblant mérite qu'on le plaigne.
J'ai bravé des périls, méprisé des grandeurs,
Je vais combler ma gloire, & finir mes malheurs,

Livrer avec constance une vie importune,
Et vanger la vertu des coups de la fortune.

THE'MISTE *bas.*

Quels sentimens, grand Dieu ! quelle auguste fierté !
Jamais tant de vertu n'anima la beauté.
Mais il faut par raison étouffer ce murmure,
Sa mort m'importe trop, & ma vangeance est sûre. *haut.*
Allons.

IRE'NE.

Puisque tu sçais respecter ma douleur,
Moins dur que le tyran dont tu sers la fureur,
Hâtons-nous. Suis-moy, viens. Immole au moins ma vie
Au lieu même où mon pére est mort pour la patrie ;
Et quand la mort aura terminé mon ennui,
Dans un même tombeau place-moy prés de lui.

THE'MISTE.

Eh ! quel pays pourra m'offrir sa sepulture ?

IRE'NE.

Vers ce temple sacré de superbe structure,
Sous les humbles dehors d'un illustre tombeau.
Tu trouveras cachés dans un même monceau
Les débris malheureux d'une famille entiére :
Là les fils entassés, & la sœur & la mére ;
Là de ses ans Thémiste à vû borner le cours ;
Là Comnéne mon pére a terminé ses jours.

THE'MISTE.

Qu'ai-je entendu, grand Dieu ! vous fille de Comnéne ?

IRE'NE.

Je le vois bien, ce nom a ranimé ta haine.
Il étoit du Sultan la crainte & la terreur.

THE'MISTE.

Quel nom ! quel jour mélé d'allegresse & d'horreur !
Quels mouvemens confus s'emparent de mon ame !
Vous

Vous la sœur de Themiste? Il vit encor, Madame
Vos yeux seront témoins qu'il vous aime tôûjours.

IRE'NE.

Il vit encor! O jour le plus heureux des jours!
Vous a-t-il quelquefois entretenu d'Iréne?
S'il sçavoit que sa sœur traîne une dure chaîne
Depuis le jour affreux qui nous a separés.
Mais vous me regardez, Seigneur, & vous pleurez:
Généreux ennemi, d'où naissent donc vos larmes?
Quelle part prenez-vous encor à mes alarmes?
Parlez, éclaircissez les soupçons de mon cœur.
Vous vous troublez, Seigneur, & vos pleurs...

THE'MISTE.

Ah ma sœur!

IRE'NE.

Quoy, mon frére c'est vous! quoy c'est vous que j'embrasse!
Aux plus charmans transports ma douleur a fait place,
Aprés tant de malheurs, mon frére, qu'il m'est doux
De pouvoir un moment soûpirer avec vous.

THE'MISTE.

A quel affreux trépas vous êtes destinée!
Et c'est moy qui pressois cette horrible journée.
Quel sang je demandois pour prix de tant de soins!

IRE'NE.

Hélas! dans quel état le sort nous a rejoints!
Quel Palais! quel desert! plus de Grecs, plus de mére,
Le fer rougit du sang de notre triste pére.
Le barbare vainqueur a tout détruit. Hélas!

THE'MISTE.

Je crains encor pour vous les fureurs de son bras.

Mon

Mon changement sans doute a lieu de vous surprendre :
Mais j'en ai des raisons que vous pourrez apprendre.

SCENE V.

THE'MISTE, IRE'NE, CLITUS.

THE'MISTE *à Clitus.*

Toy qui de ce Palais connois tout les détours
Tu m'offres à propos un utile secours.
Choisis prés de ces lieux quelqu'endroit favorable
Qui cache quelque tems cette captive aimable,
Allez, suivez Clitus.

IRE'NE.

O Ciel !

THE'MISTE.

Quoy ! vous craignez ?

IRE'NE.

Que deviendrai-je, helas ! si vous m'abandonnez ?

THE'MISTE.

Non, non, ne craignez rien, je connois sa prudence.
Toy, reviens pour apprendre un secret d'importance.

SCE-

SCENE VI.

THE'MISTE *seul.*

Mais quel eſt le ſecret dont je veux le char-
ger ?
Comment tirer ma ſœur d'un horrible danger ?
Et retenir ſa main par moy-même animée ?
Je crains également Mahomet & l'armée.
Le barbare bientôt tout brûlant de courroux,
Viendra me demander le ſuccés de mes coups ;
Et pour vanger l'affront que reçut ſa tendreſſe,
Repaître ſes regards du ſang de ſa maîtreſſe.
Que lui dire, & comment arrêter ſon tranſport ?
Je répandrois en vain le faux bruit de ſa mort.
Ma ſœur ne peut ſortir d'un péril manifeſte,
Qu'en feignant d'approuver des feux qu'elle
deteſte,
Qu'en flatant le tyran d'un hymen odieux.
Je m'aſſure par-là des momens précieux.
Péndant ce tems Clitus, ſous le nom d'un
Comnéne,
Armera de nos Grecs le courage & la haine ;
Et l'embarras pompeux d'un hymen préparé
Ménage à ma fureur un coup plus aſſuré.
Cruel déguiſement, qu'exige la prudence,
Faut-il ſur des détours appuyer ma vangeance ?
Un auſtére devoir ſemble me l'ordonner,
Et l'ombre d'une feinte a de quoy m'étonner.
Mais quel eſt donc le but de ce remords perfide ?
Ah ! c'eſt trop écouter un deſeſpoir timide.
Vous, dont le ſang verſé fume encor dans ces
lieux,
Péres, amis, parens, offrez-vous à mes yeux.

En-

Enfans femmes, soldats, dont la troupe éperdue
Sous le fer du Sultan disparut à ma vûe.
Comnene, Constantin, infortunez Héros,
Qui perdîtes le jour dans ses cruels assauts,
Ranimez les transports de ma haine mortelle,
Desertez du tombeau la demeure éternelle,
Accourez, sur mes pas venez tous vous ranger.
Soûtenez moy, je vas vous suivre ou vous vanger,

SCENE VII.

THE'MISTE, CLITUS.

THE'MISTE.

As-tu bien sçû, Clitus, déguiser ta sortie?

CLITUS.

A peine du Palais cette esclave est partie,
Nous trouvons des soldats transportés, furieux,
Par vous-même en secret appellés dans ces lieux.
Leur nombre a méprise ma vaine resistance,
Ils l'entraînent au camp brûlans d'impatience.

THE'MISTE.

Juste Dieu! qu'as-tu fait!

CLITUS.

Quel affreux déplaisir
Dans cet heureux moment est venu vous saisir?
S'ils ont de cette esclave avancé la disgrace,
Vous n'avez point trempé dans leur coupable audace.
Quel interêt pressant vous cause ce transport?

THE'MISTE.

Et c'est ma sœur, Clitus, qu'on conduit à la mort.

CLI-

CLITUS.

Votre Sœur ?

THE'MISTE.

Cette sœur échapée au naufrage,
Pour qui j'ai plaint tantôt la foiblesse de l'âge;
Je cours pour l'arracher à leur zéle imprudent,
Et retirer ses jours d'un peril évident;
Toy, va trouver nos Grecs, dont tu connois
le zéle;
Dis-leur que d'un Comnène ils prendront la
querelle.
Le dessein en est pris, il faut que l'Univers
Pleure aujourd'hui ma mort, ou sorte de ses
fers.

Fin du Troisiéme Acte.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

THE'MISTE *seul.*

J'ai dérobé ma sœur à sa perte certaine,
Mais je crains du Sultan l'artifice & la haine.
Il me mande. Que veut son barbare courroux?
Un ordre m'est venu de suspendre mes coups.
Veut il de sa main même assouvir sa vangeance?
Ou son cœur seroit-il sensible à la clémence?
Qu'il arme contre nous la haine & la fureur,
Il ne peut rien sur moy si je sauve ma sœur.
Mais que vois-je, grand Dieu?

SCENE II.

THE'MISTE, IRE'NE.

THE'MISTE.

Quelle aveugle surprise
Vous fait quitter l'azile où je vous avois mise?

IRE'NE.

IRE'NE.

Dircé par son recit m'a contraint d'en sortir,
D'un péril tout nouveau je viens vous avertir.
Elle a feint d'ignorer mon sort & ma retraite.
Le Sultan ne dit point le soin qui l'inquiéte:
Mais il vous nomme traître, & sa cruelle main
Va vous plonger, dit-il, un poignard dans le
sein.
Pour des tems plus heureux gardez notre vangeance,
Sans doute il est instruit de notre intelligence:
Fuyez, quelques rigueurs que me garde le sort,
On craint peu les tyrans quand on craint peu
la mort.

THE'MISTE.

Moy fuir! Ah! bannissez ces indignes allarmes.

IRE'NE.

Vos perils m'ont appris à répandre des larmes:
Quel affreux désespoir vous conduit au trépas!
Vous vous perdez, mon frére, & ne me sauvez pas.

THE'MISTE.

Non, je dois tous mes jours au bien de ma
Patrie,
Je brave le trépas sans mépriser la vie.
Sçachez par quels moyens je prétens vous sauver,
Et conduire un projet qui peut nous relever.
L'Empereur ne sçait rien de votre destinée,
Le camp croit qu'à la mort vous étes entraînée;
Si le Sultan toûjours transporté, furieux,
De votre sang versé veut repaître ses yeux,
Je dirai que mon bras a satisfait sa haine,
Que je vous ai conduite au tombeau de Comnéne,
Que vous me demandiez pour tout soulagement
De rejoindre sa cendre au même monument.
C'est là même où Clitus rassemble la Noblesse,

Où sont ensevelis les vangeurs de la Gréce.
Du Sultan abusé j'y conduirai les pas,
Pour voir le signe affreux des fureurs de mon
bras.
Quels objets pour nos Grecs d'horreur & de
colére!
Là, chacun combatra sur le corps de son pére,
Et d'un sang odieux arrosant leurs tombeaux,
Nous irons r'animer le sang de ces Héros.
Si Mahomet prévient ma feinte & mon adresse,
En témoignant pour vous un retour de ten-
dresse,
Dans un piége certain je sçaurai l'engager.
Le tems d'un hymenée est propre à nous van-
ger.
Je dirai qu'à ses feux vous vous êtes renduë
Jusques-là gardez-vous de paroître à sa vûë.
Retournez dans l'endroit où j'ai sçû vous ca-
cher,
Et quand il sera tems j'irai vous y chercher.

IRE'NE.

Moy, je feindrois, mon frére, une odieuse
flâme!
Dementant le courroux qui dévore mon ame,
Je pourrois...

THE'MISTE.

Le courroux qui doit vous enflâmer
Suffit pour vous forcer à feindre de l'aimer.
Et quel est l'ennemi dont nous jurons la per-
te?
Le traitre nourrissant une haine couverte,
Par mille faux sermens abusa nos Voisins,
Pour laisser les Grecs seuls en proye à ses des-
seins.
Il trompa l'un par l'autre; & vendant sa pro-
messe,
Trouva dans ses détours la chûte de la Gréce.
Trompons qui nous trahit & sans ménage-
mens,
Opposons l'artifice à ses déguisemens,

Les

Les tyrans n'ont jamais d'aziles légitimes.
Et feindre c'est vertu quand on punit des crimes...
J'entens du bruit, fuyez.

IRE'NE.

Ah! mon frére.

THE'MISTE.

Ma sœur,
Rentrez. Je crains pour vous les yeux de l'Empereur.

SCENE III.

THE'MISTE *seul.*

Dust-il m'abandonner à sa fureur extrême,
Je l'attens. Mais on vient. C'est le Sultan lui-même.

SCENE IV.

MAHOMET, THE'MISTE.

MAHOMET.

Barbare, j'ai remis mon esclave en tes mains.
Qu'as-tu fait? L'on t'a vû suivre ses assassins,
Etoit-ce des mutins que tu voulois combattre?
Allois-tu leur ravir la gloire de l'abatre?
Voulois-tu l'arracher aux horreurs de la mort?
Serai-je le dernier informé de son sort?
Parle, traitre?

THE'MISTE.

Seigneur. . .

MAHOMET.

Jusques dans ton silence
Je vois de tes fureurs la coupable insolence.
Il faut qu'un nœud fatal te punisse à mes yeux.
Gardes. . . .

THE'MISTE.

Mais quel est donc ce forfait odieux?
Par votre ordre, Seigneur. . . .

MAHOMET.

Par mon ordre, perfide?
Tu m'as empoisonné par un conseil timide?
Mais l'exécrable auteur de ce lâche attentat,
Et l'armée & le camp, le Chef & le soldat,
Je veux tout immoler dans ma juste colére.

THE'MISTE.

Votre esclave, Seigneur, voit encor la lumiére.

MAHOMET.

O Ciel!

THE'-

THE'MISTE.

Il eſt bien vrai que ſes fiers raviſſeurs
Preſſoient le coup affreux qui terminoit ſes pleurs :
Mais dès mes premiers coups leur audace arrêtée,
J'ai vû fuir devant moy leur troupe épouvantée,
Et j'ai voulu, Seigneur, à vos ordres ſoumis,
Rendre compte d'un ſang que vous m'aviez commis.
J'avois levé le fer, & ma main meurtriére
Alloit à ſes regards dérober la lumiére,
Lorſqu'un ordre, Seigneur, par un Garde apporté,
Prêt de percer ſon cœur, m'a ſoudain arrêté.

MAHOMET.

Ah! ſa douleur, ſans doute, accuſoit ma furie,
Et rejettoit ſur moy toute ta barbarie.

THE'MISTE.

Moy-même j'ai ſenti que mon inimitié
Eprouvoit les combats d'une tendre pitié.
Ses attraits ſeuls, Seigneur, me demandoient ſa grace.
Soûmiſe au coup fatal, ſans fiérté, ſans audace,
Sans ſe plaindre de vous, & beniſſant le ſort,
Avançant par ſes vœux le moment de ſa mort.
J'ai voulu pénétrer le fonds de ſes penſées ;
Elle a parlé, j'ai vû dans ſes plaintes forcées,
Soit tendreſſe ou frayeur, que dès ce même jour
Vous pouviez par l'hymen couronner votre amour.

MAHOMET.

Oſmin, que me dis-tu? puis-je ſans défiance
Sur ton recit flateur fonder quelque eſpérance?
Le nom ſeul de l'hymen ſembloit l'effaroucher.

THE'MISTE.

La frayeur de la mort aura pû la toucher.

Dans un moment, Seigneur, vous l'entendrez vous même.
On en croit aisément une amante qu'on aime.
Peut-être que son cœur, par l'amour combattu.
N'a que de ces rigueurs que produit la vertu.

MAHOMET.

Je veux que dès ce jour elle soit couronnée,
Je te laisse le soin de ce grand hymenée,
Je sçai trop notre usage, & que depuis longtems
L'hymen n'épure plus la flâme des Sultans:
Mais moy qui surpassai leur gloire & leur fortune
Je prétens m'affranchir d'une règle commune,
Et leur vaine terreur ne conclut rien pour moi.
Je le veux. Ce mot seul est ma suprême Loi.
Presse toi, mande au camp par un ami fidéle,
Qu'il suive le chemin où Rhodes nous appelle;
Que mon projet ne souffre aucun retardement.
Si leurs pas trop tardifs resistoient un moment
J'attendrai des secours qu'a mandé ma vangeance:
Mais ils me payeront cher leur désobeïssance.
Va chercher la Princesse, & la conduis ici.

SCE-

SCENE V.

MAHOMET *seul.*

Le camp seul peut encor me donner du souci.
Mes soldats se sont plaint d'une flâme incertaine,
Dont l'amour à son gré peut délier la chaîne.
Comment souffriront-ils des transports mutuels
Que les nœuds d'un hymen pourront rendre immortels?
Je les suivrai bientôt pour punir leur audace,
Et leur faire affronter les dangers sur ma trace.
Mon cœur impatient languit dans le repos.
Les grandes passions soûtiennent les Héros.
Mon hymen achevé j'irai suivre la gloire;
Et rechercher l'éclat qu'entraine la victoire;
Et j'aurai satisfait presqu'en un même jour
La gloire, les plaisirs, la vengeance & l'amour.

SCENE VI.

MAHOMET IRE'NE.

MAHOMET.

Madame, est-il donc vrai que votre ame sensible
Prépare à mes ardeurs un destin plus paisible?
Que la severité dont on paya mes feux,
Me conduise au moment où je dois être heureux,
Mais quel est cet hymen où mon cœur vous prépare?
Comment souffrirez-vous les respects d'un barbare,
Dont le funeste amour plus craint que le courroux,
Demandoit votre sang prêt d'être votre époux?
Ciel! de quel repentir ma fureur est suivie.
L'amour au desespoir attaque votre vie,
Et si vous en gardez l'horrible souvenir,
Laissez à mes remords le soin de me punir.

SCENE VII.

MAHOMET, IRE'NE, ALI.

ALI.

Un bruit sourd & confus répandu dans Bizance
Vous menace, Seigneur d'une horrible vangeance.
On parle d'assassins & de complots formés,
On voit près du Palais courir des gens armés.

IRE'NE *à part.*

Ah! mon frere est perdu!

MAHOMET.

Je sçai d'où naît l'orage;
Un reste de mutins que notre hymen outrage,
Ont armé contre vous de nouvelles fureurs.
Je cours approfondir ces indignes rumeurs.
Rien ne peut différer notre hymen qui s'aprête.
Préparez-vous, Madame, à cette auguste Fête.
Je reviens vous trouver brûlant de nouveaux feux,
Et tout couvert du sang des plus séditieux.

SCENE VIII.

IRENE seule.

Mon frere va périr, notre perte est certaine,
Ce jour va nous charger d'une nouvelle chaîne.
Ces soldats dont on craint le fatal mouvement,
Sont des Grecs par Clitus armez secrettement.
Cet avis imprévû va rompre l'entreprise,
Et livrer aux tourmens une troupe surprise.
Hélas! nous touchions presque au moment souhaité,
Qui nous offroit encor un jour de liberté.
Inutile projet, malheureuse Patrie,
Dans quel gouffre de maux te vois-je ensevelie!
De quels coups le tyran te doit-il accabler?
Quel deluge de sang va-t il faire couler,
Quand il apprendra tout, & que sa foi deçûe
Préparoit à ses feux une cruelle issue?
Que je verrois sa rage & ses coups sans effroy,
Si cet affreux péril ne regardoit que moy!
Mais je crains pour les jours d'une tête plus chére,
Je ne puis me calmer sur les dangers d'un frére.
Peut-être le tyran sçait déja ses secrets,
Peut-être de sa mort les horribles apprêts. . .
Ah!

Ah! courons éclaircir un ſoupçon qui m'accable,
C'eſt mon intérêt ſeul qui l'a rendu coupable.
Après tant de malheurs, ne m'eſt-il donc rendu,
Que pour me faire voir quel frére j'ai perdu?

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

IRE'NE, DIRCE'.

IRE'NE.

Oui, ma chere Dircé, ma frayeur étoit vaine,
Le tyran reste en proye à sa perte certaine.
Mon frere adroitement a détourné ses pas
De l'endroit où nos Grecs s'armoient pour son trépas.
Des Turcs venus du camp au bruit d'un hymenée,
Trop avides témoins d'une auguste journée,
Ont passé pour auteurs de cette trahison,
Et payé du Sultan le barbare soupçon.

DIRCE'.

Mais vos amis, Madame, en croiront-ils leur haine;
Sont-ils prêts à marcher sur les pas d'un Comnéne?
Ce bruit encor récent qui les rendoit suspects,
N'aura-t-il point glacé la valeur de vos Grecs?

IRE'NE.

Thémiste m'a tout dit, notre vangeance est prête.

Les

Les Grecs brulent de voir un Comnéne à leur tête.
Sans connoître pourtant que sous le nom d'Olmin,
C'est lui qui du tyran devoit percer le sein.
Lascaris & Phocas, & les deux Exupéres,
Superbes héritiers du grand nom de leurs Péres.
Ont armé sur le champ leur suite & leurs soldats
Prêts à suivre par tout ses fureurs & ses pas.
Mon frére le premier commençant le carnage,
Dans le sein du tyran doit s'ouvrir un passage.
Un hymen le flatoit, & c'est dans le tombeau
Qu'il en allumera le funeste flambeau.
Le barbare à ses soins a remis cette fête.
Il croit tenir de lui son heureuse conquête.
A feindre des ardeurs il dispose mon cœur.
Tu connois l'appareil de ces jours de splendeur,
Le Serrail est exempt de cette loy terrible,
Qui rend à tous les yeux le Sultan invisible.
Les plus hardis pourront se glisser dans ces lieux
Sous le pretexte adroit de cet hymen pompeux,
Et le reste sans bruit répandu dans la ville,
Doit surprendre les Turcs, & forcer leur azile
Un écrit important que mon frére a tracé
Appelle Scanderbeck déja fort avancé.
Voila tous les secours qu'une juste prudence
Peut dans ce jour affreux promettre à sa vangeance.

DIRCE'.

Mais enfin si le Ciel traverse ce dessein?

IRENE.

Nous perirons, Dircé, les armes à la main.

SCENE II.

MAHOMET, IRE'NE, DIRCE'.

MAHOMET.

Les mutins sont punis, & mes regards avides
Ont vû dans les tourmens plusieurs de ces perfides;
Le reste épouvanté du bruit de leurs douleurs
A jusques dans le camp reporté ses terreurs.
Achmet, dont vous savez l'extréme vigilance,
Doit avoir parcouru les quartiers de Bizance.
Je n'attens plus qu'Osmin pour fixer le moment
Qui prepare à mes yeux un spectacle charmant.

SCENE III.

MAHOMET, IRE'NE, DIRCE' ALI.

ALI.

Ah! gardez-vous, Seigneur, d'une amante perfide.
Dans le fatal endroit où votre amour vous guide,

Où

Où vous alliez, Seigneur, l'unir à votre sort ?
Une barbare main à juré votre mort.
Le cruel assassin est un fils de Comnéne,
Achmet en a, dit-il, une preuve certaine.
Par ses soins vigilans quelques Grecs arrêtés,
Ont découvert encor d'affreuses vérités.
On ne sçait pas, Seigneur, où l'assassin peut être,
Demeurez dans ce lieu dont vous êtes le maître;
Achmet dans un moment doit paroître à vos yeux
Pour vous instruire à fond d'un complot odieux.

MAHOMET.

Que dites-vous, Ali! qu'ai-je entendu, Madame?
De quel trouble mortel vient on fraper mon ame?
Cruelle, se peut-il que d'un voile de paix
Vous prétendiez couvrir le plus noir des forfaits?
Et les fils de Comnéne obstinés à me nuire,
Sortent-ils du tombeau pour venir me détruire?

IRE'NE.

Moy, j'ai voulu, Seigneur, conspirer contre vous?
Et quelle main hardie auroit conduit mes coups?
A quels Grecs ai-je pû confier ma vangeance?
On ignore en ces murs mon sort & ma naissance.
Quels soldats dans ces lieux reconnoissent ma loy?
Quel mortel eût osé pénétrer jusqu'à moy?
Depuis ma tendre enfance en ces murs resserrée,
Qu'ai-je vû dans ce jour où l'on m'en a tirée,
Que des barbares prêts à m'arracher le cœur?
Un Comnéne, dit-on, anime ma fureur,
Sans rejetter sur moy ces soupçons téméraires,

Vous

Vous même apprenez-moy, Seigneur, si j'ai des fréres,
Du sang de ma famille encore tout baignez,
Vos bras, cruel, vos bras les ont-ils épargnez?

MAHOMET.

J'entrevoy vos détours, votre feinte inutile
A mes yeux pénétrans n'est plus qu'un foible azile,
Comment excusez-vous ces projets concertés;
Le tems, le lieu fixés, & ces Grecs arrêtés?
Interrogeons ces Grecs, dans l'horreur du supplice
Ils pourront à nos yeux dévoiler l'artifice,
Et porter la clarté dans nos esprits confus.
Allons, vous hésitez.

IRE'NE.

Non, je n'hésite plus.
Cette main trop tardive a manqué sa victime,
Quel tourment, juste Ciel, pourra punir son crime?

MAHOMET.

Perfide, au pied du trône où ma fatale ardeur
Alloit te revêtir de toute ma grandeur,
Tu veux m'assassiner! mais que fait-il ton frére?
D'où vient-il, sous quel nom trompoit-il ma colére
Quelle terre inconnue a pû me le cacher?

IRE'NE.

Quel horrible secret tu voudrois m'arracher.
Si tu veux distinguer le sang qui l'a fait naître
A mille traits marquez tu le peux reconnoître.
Cherche dans ton Empire, & parcours l'univers,
Tous ceux que tu verras ennemis de tes fers
Et prêts contre tes jours à signaler leur haine,
Vange-toy; ce sont là les enfans de Comnéne.

MA-

MAHOMET.

S'il est dans mon Palais il ne peut m'échaper.

IRE'NE.

Tremble; il en est plus prêt, tyran, de te fraper.

MAHOMET.

Ali, qu'on la conduise en la chambre prochaine,
Arrache si tu peux le secret d'un Comnéne,
A la faire périr je suis trop engagé.

IRE'NE.

Périssons, périssons, si mon pére est vangé.

SCENE VI.

MAHOMET *seul.*

Tu ne joüiras pas du fruit de ta vangeance,
Et mon bras préviendra ta funeste espérance.
Cruelle, les tourmens trahiront ta fiérté,
Et pourront de ton cœur tirer la vérité.

SCENE V.

MAHOMET, THE'MISTE.

THE'MISTE.

Tout votre camp s'éloigne, & sa marche hâtée
Croit déja ménacer Rhodes épouvantée.

Par-

Par un fidéle avis je viens d'en être instruit.
Rhodes . . . Quel changemens ce nom seul a produit,
Chacun court,

MAHOMET.

Ce n'est plus la fureur de l'armée
Qui doit tout embraser, dans Bizance allarmée.
De plus cruelles mains me donnent de l'effroy,
Le croirois-tu, les Grecs conspirent contre moy?

THE'MISTE.

Les Grecs, Seigneur?

MAHOMET.

Eux seuls me donnent de l'ombrage.

THE'MISTE.

Méprisables, vaincus, nourris dans l'esclavage
Que vous importe à vous leur joye ou leurs douleurs,
Que peuvent-ils, Seigneur, pour causer vos terreurs?

MAHOMET.

Tu dis vrai: mais je vais augmenter ta surprise,
Si je t'aprens, Osmin, l'horreur de l'entreprise.
Sçais-tu que dans l'endroit où tu veux me mener
Une barbare main devois m'assassiner?
Un Comnéne tramoit cet effreux parricide.

THE'MISTE.

Ciel!

MAHOMET.

Sa sœur est complice, on garde la perfide.
Quand ma pitié tantost garantissoit son sang,
La cruelle brûloit de nous percer le flanc.
Mais le suplice affreux qui doit trancher sa vie
Va Vanger pleinement ma clemence trahie,
Et laver dans son sang son forfait odieux.

Al-

Allons la voir, Osmin, expirer à nos yeux.
Commençons par l'ingrate.

THE'MISTE.

Ah! que voulez-vous faire?

MAHOMET.

Que dis-tu? que prétend ta pitié téméraire?

THE'MISTE.

Avant que d'assouvir ce funeste courroux
Allons chercher le bras dont vous craignez les coups.
Tandis que dans ces lieux l'ardeur qui vous anime
Demande vainement une indigne victime,
Votre ennemi plus prompt va vous envelo-per,
Hâtez-vous, le cruel ne peut vous échaper.
Je vais aux yeux de tous justifier ma haine,
Et vous montrer, Seigneur, l'héritier de Comnéne.

MAHOMET.

Viens, suis-moy. Mais Ali se présente à nos yeux.

SCE-

SCENE VI.

MAHOMET, THE'MISTE, ALI.

MAHOMET.

As-tu tiré d'Iréne un secret odieux ?

A L I.

Rien n'a pû la toucher ni fléchir son audace.
Ne m'importune plus d'une vaine menace,
Le sang qui m'a formé ne connois point d'effroi,
Je meurs, je laisse encor un vangeur aprés moi.
Qu'il paroisse sans craindre un aveu trop funeste,
L'univers est vangé puisqu'un Comnéne reste.
A ces mots un poignard secondant ses transports.
J'emporte, a-t-elle dit, mon secret chez les morts.

THE'MISTE.

Juste Ciel!

MAHOMET.

Ma vengeance est encor imparfaite,
Hâtons-nous, cher Osmin, de la rendre compléte,
D'un ennemi caché prévenons la fureur,
Avant qu'il soit instruit du trépas de sa sœur.

THE'MISTE.

Venez, je vais bien-tôt immoler la victime,
Et noyer dans son sang la rage qui m'anime.

SCENE DERNIERE.

MAHOMET, THE'MISTE, ACHMET, ALI.

ACHMET.

Où courez-vous, Osmin? arrêtez un moment,
On a besoin ici d'un éclaircissement.
à Mahomet.
On ne sçait quel des Grecs est le fils de Comnéne,
Mais le perfide Osmin peut vous tirer de peine.
D'un coupable complot il sçait tous les secrets.
Voyez, lisez, Seigneur, reconnoissez ses traits
Un Grec étoit chargé de porter cette lettre,
Aux mains de Scanderbeck il devoit la rémettre,
La frayeur des tourmens a trahi son secret,
Et le traître arrêté m'a remis ce billet.

MAHOMET lit.

Hâtez-vous, nous touchons à l'heure fortunée
Où Comnéne bientôt n'aura plus d'ennemi.
Par mes conseils flateurs le Sultan endormi
Doit marquer de son sang un fatal hymenée,
Et ma main va vanger la Grece & l'univers,
Que ce fier conquerant menaçoit de ses fers.

OSMIN.

Qu'ai-je appris; Par quel coups le destin en furie

Dans

Dans ce jour plein d'horreurs a ménacé ma vie!
Mon esclave conspire avec mon assassin,
L'enfer vomit les morts dont je remplis son
sein!

THE'MISTE.

Apprens du moins, apprens dans ce profond
abîme
Ce que c'est qu'un pouvoir établi sur le crime.
Par tout où la vertu peut trouver des vangeurs;
Où le crime est en proye à de justes fureurs,
Tu dois craindre les coups d'une main enne-
mie.
Tout gémit dans tes fers, & l'Europe & l'Asie,
L'univers sous ton regne a vû changer son sort;
Est-il d'homme, cruel, qui n'ait juré ta mort.

MAHOMET.

Que mes jours soient en butte à toute la nature,
Mon orgueil s'applaudit d'exciter son mur-
mure,
N'attens pas que le fer excitant tes regrets.
T'arrache malgré toy tes coupables secrets.
Répons-moy. Ce Comnéne à qui ta perfidie
Vouloit sacrifier mon Empire & ma vie,
Que fait-il? quel séjour peut me cacher ses pas?
Où puis-je le trouver? Tu ne me répons pas...
Ah! traître, je vaincrai ce silence farouche.
Et la flâme & le fer pourront t'ouvrir la bou-
che,
Achmet, qu'on le saisisse, & qu'un suplice
affreux
Le contraigne....

THE'MISTE.

Arrêtez, ministres odieux,

MAHOMET.

Perfide...

THE'MISTE.

Il faut, tyran, que je te satisfasse
Ce Comnéne inconnu, dont tu craignois l'au-
dace,
Cet ennemi cruel, ce farouche assassin

Qui

Qui brûloit de plonger ſon poignard dans ton
ſein;
Ce vangeur malheureux d'une famille entiére,
Qui dans des flots de ſang a vû nager ſon pé-
re,
Il vit dans ton Plais, dans ta Cour ſous ta
loi,
Et ce Comnéne enfin. . . .

MAAOMET.

Quel eſt-il donc?

THE'MISTE.

C'eſt moi.

Il ſe tuë.

MAHOMET.

Juſte Ciel! affranchi d'une flâme funeſte,
Allons des conjurés diſſiper ce qui reſte,
Au milieu des combats nous ouvrir des tom-
beaux,
Et malgré le Ciel même y mourir en Héros.

FIN.

LA METEMPSICOSE.

COMEDIE,

A UTRECHT,
Chez ETIENNE NEAULME,
MDCCXXXIV.

A

SON ALTESSE SERENISSIME MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTY.

Que vous répondez mal à mes
empressemens,
Ma Muse que vous estes
lente ;
Quelle raison vous rend si negli-
gente,

A faire vos remercimens ?
Je n'en puis déviner la cause,
Quoy! du succès de la Metempsicose
Que vient d'applaudir tout Paris,
Croyez-vous avoir lieu de n'être pas contente ?
Si de mes Envieux la Troupe mal-faisante,
Pour en diminuer le prix,
Interrompt ce succès ; les efforts qu'elle tente,
N'empêchent pas que des plus beaux esprits,
L'assemblée illustre & sçavante,
N'en fasse hautement l'éloge avec chaleur ;
Et de concert tout le monde publie,
Que jusqu'ici la divine Thalie,
Ne m'avoit rien dicté qui m'eût fait tant d'honneur.

Mon-

Montrez vous donc, non pas en
Muse suppliante,
Qui vient d'une voix chance-
lante,
Par des respects souvent in-
fructueux,
Du Parterre tumultueux,
Calmer l'humeur peu complai-
sante,
Mais en Muse reconnoissante.
D'un air content & non pré-
somptueux,
Sans orgeuil quelquefois, il sied
bien d'être fiére:
Soutenez, j'y consens, ce noble ca-
ractére.
Que tardez-vous? Qui peut
vous arrêter?
Pour le plus beau des mes ou-
vrages,
Allez recüeillir les suffrages
Que vous m'avez fait mériter;
Puis de ma part courez les pre-
senter

Au Prince, à qui j'en dois les plus
justes hommages:
De ce jeune Heros formé du sang
des Dieux,
Muse, vous recevrez un accueil
gratieux:
Il a daigné me le promettre;
Sa bonté veut bien vous per-
mettre,
De parer vos écrits de son nom glo-
rieux,
Qu'icy sans son aveu, je n'aurois
osé mettre.
D'une longue suite d'Ayeux,
Plus grands encor, plus illustrés
par eux,
Que par leur Rang auguste, &
leur haute naissance.
Vous verrez briller dans ses
yeux
Une parfaite ressemblance:
Présage flâteur pour la France,
Dont ils furent toûjours les Maî-
tres & l'appui;

Et

Et qui nous donne une heureuse as-
surance,
Que toutes leurs vertus se rassem-
blent en lui.
Vous voudrez employer votre foible
éloquence,
D'abord à le remercier,
Il vous imposera silence.
Toutes les faveurs qu'il dispense
Il défend de les publier;
Obéissez, faites-vous violence,
Qu'il sçache seulement que dans
tout l'avenir,
Mes arriere-neveux dès leur plus
tendre enfance,
Par vous instruits à la reconnois-
sance
Sçauront de ses bontés garder le
souvenir:
Ne luy dites rien davantage.
Vous & vos sœurs aimez à babil-
ler,
Et de tant de vertus qu'en luy l'on
voit briller,
D'é-

L'éclatant & rare assemblage,
Offre un beau sujet de parler;
Cependant, Muse, il faut vous taire.
Dans une si vaste carriére,
Si feconde, si propre à dignement loüer;
C'est une géne étrange, il le faut avoüer,
D'être contrainte à n'en rien faire;
Mais ce serait peut être une témérité
Condamnable à vous, d'oser croire
Pouvoir estre utile à la gloire
D'un Nom, si grand, si respecté,
Dont le Prince lui-même assure la Mémoire.
C'est un demi-Dieu que l'Histoire
Seule a droit de transmettre à la Posterité.
Laissons de luy parler la Vérité,
Mu-

Muse, reposons-nous sur elle,
Du soin de l'immortaliser.
Gardons de ses bontés un souvenir fidéle,
Et bornons nous à l'amuser,
Par quelqu'heureuse bagatelle.

ACTEURS

DU PROLOGUE.

MERCURE.

LA PAIX.

L'AMOUR.

BACCHUS.

THALIE.

SUITE DE BACCHUS.

SUITE DE L'AMOUR.

HABITANS DE LA VALLÉE DE TEMPÉ.

La Scene est en Thessalie.

PRO-

PROLOGUE.

Le Théatre represente la Vallée de Tempé. Sur le haut du côteau est un Pavillon isolé d'une fort belle Architecture.

SCENE PREMIERE.

MERCURE *descend du Ciel.*

JE cherche en vain de toutes parts,
La Paix dans ces climats, avant moy, descenduë ;
Ne s'offre point encor à mes regards
Où peut elle estre retenuë !
Mais quel éclat vient de percer la nuë ?
C'est elle, je la vois.

SCENE II.

LA PAIX, MERCURE.

LA PAIX *traverse les airs dans un Char*

EN croiray-je mes yeux ?
Mercure déja dans ces lieux!

MERCURE.

C'est moy-même, divine Astrée :
Mais vous depuis long-temps des Mortels malheureux
Avec tant d'ardeur desirée,
Vous me semblez bien lente à contenter leurs vœux.
Avec empressement de la voûte azurée,
Je vous ay vu partir pour vous rendre chez eux.
J'ay depuis vous quitté les Cieux,
Et vous croyois ici déja bien établie.
Cependant à ce que je voy,
Vous arrivez même aprés moy.

LA PAIX.

Mon ardeur en chemin s'est un peu rallentie.
En traversant d'abord rapidement les airs.
Avec plaisir j'ay vû les enfans de la terre
Détruire par tout l'univers
Les Autels du Dieu de la guerre
Et mettre la Discorde aux fers
J'ay vû l'ambition, la fureur & la rage,
Se cachant au fonds des Enfers,
Laisser mille peuples divers
Dégagés de leur esclavage

Et

Et des maux qu'ils en ont soufferts.

MERCURE.

Ainsi donc tout étoit disposé pour vous rendre
Les tranquills tributs qu'on doit à vos Autels,
Et vous auriez dû moins attendre
A remplir les vœux des Mortels.

LA PAIX.

Ne me condamnez pas sans m'écouter, Mercure;
Avant que d'etablir icy-bas mon séjour,
Mon premier soin est d'être sure
Que j'y tiendray long-tems ma Cour;
Et je veux aux Mortels que ma presence assure
Une felicité qui dure plus d'un jour.
J'attends que tous les Dieux s'empressent de détruire
De concert avec moy tous ce qui peut leur nuire;
L'avarice, l'orgueil, l'usure, monstre affreux
Et mille fois plus à craindre pour eux,
Que ceux qu'en sa fureur Bellone peut produire.
C'est peu qu'entre les Nations.
Par leurs pressans besoins, par leur propre prudence
On croye avoir éteint la violence
De leurs longues divisions.
Il faut que Jupiter par sa bonté suprême,
Se préte au bonheur des humains
Qu'il daigne travailler lui-même
A leur faire d'heureux destins.

MERCURE.

Jupiter songe à remplir vos desseins;
Et puisqu'en ces climats vous venez de descendre,
Que vous choisissez pour séjour
Le même azile que l'amour.
Les jeux & les plaisirs en foule vont s'y rendre;
Déja de toutes parts ils volent en ces lieux:
Et moi par ordre exprès du souverain des Dieux.
Je viens rendre à cette contrée
Par vous contre le sort à present assurée,
Tout ce que les beaux arts ont de plus précieux.

Avec Bacchus l'Amour d'intelligence
Y va répandre l'abondance.
Le Dieu des mers
Des plus lointains climats du monde
Sur le sein de l'onde,
Y conduira mille peuples divers.

LA PAIX.

Que de Paris, cette superbe Ville,
Le beau séjour aura pour eux d'attraits,

MERCURE.

Il est le séjour de la paix.
Il doit être heureux & tranquille.

LA PAIX.

Par Bacchus & l'Amour comme il est habité;
Je ne réponds pas trop de sa tranquillité.

MERCURE.

Pour vivre avec eux sans craindre
L'éclat brillant de leur divinité,
On n'a qu'à ne les pas contraindre,
Tous deux aiment la liberté.

LA PAIX.

Ils en pourront jouir en toute sureté.

MERCURE.

Bon, tant mieux pour fixer la troupe passagére
Qui de l'un & l'autre hemisphére
Vous viendra faire icy sa cour,
Leur secours nous est necessaire,

L'A PAIX.

Ils s'empresseront à me plaire,
Et nous serviront tour à tour.
Mais, Mercure, aux plaisirs d'aimer, à ceux de boire,
On ne peut pas toujours donner tous ses momens.
Cherchons, si vous m'en voulez croire
Quelques autres amusemens.

MERCURE.

Il en est icy de charmans,
Et que tout le monde idolatre.

LA

LA PAIX.

Je les connois, ceux du Théatre;
Mais on dit que depuis un temps
Ils sont devenus languissans.

MERCURE.

Sans vous tout déplaist, tout ennuye.
Mais pour leur redonner de nouveaux agrémens,
Apollon consent que Thalie
Et la Muse de l'harmonie,
Donnent des spectacles galans,
Et puissent de concert exercer leurs talens.

LA PAIX.

J'augure bien d'un si noble assemblage.

MERCURE.

C'est le sujet de mon voyage,
Et je n'y perdray point de temps.

LA PAIX.

Thalie auprès de nous s'avance.

MERCURE.

Bacchus avec l'Amour accompagne ses pas;
S'ils veulent avec nous être d'intelligence,
Leurs soins ne nous nuiront pas.

SCENE III.

BACCHUS, L'AMOUR, MERCURE, LA PAIX, THALIE.

BACCHUS.

SAlut au Dieu de l'éloquence.

MERCURE.

Salut au Patron des Buveurs.

L'AMOUR.

Salut à celuy des voleurs.

MERCURE.

Salut au Dieu dont tous les cœurs
Tôt ou tard sentent la puissance.
Quel sujet vous amene icy ?

BACCHUS.

L'ardeur de seconder le dessein où vous êtes.

L'AMOUR.

Instruit du projet que vous faites,
Je prétends l'appuyer aussi.
Mais comment ferons nous : C'a voïons.

THALIE.

Il me semble
Que tant de Dieux unis ensemble
Pour exécuter leurs projets,
N'ont pas besoin de grands aprests.
Il faut d'abord choisir le sujet de la paix.

MERCURE.

C'est là cequi le plus me presse.
Jupiter mon pere & le sien.
Pour consacrer le nom d'une jeune Maistresse
Qu'il eut jadis, & dont il n'obtint rien,
Aux regards des Mortels veut bien

Que

Que l'on révéle sa foiblesse.

BACCHUS.

Ce sujet-là sera nouveau pour eux.

L'AMOUR.

Ce sujet là nous interesse,
Et nous y figurrons tous deux.

MERCURE.

Vous servîtes mal sa tendresse.

L'AMOUR.

Puisqu'il le veut, révélons des secrets
Dont jusques à present nous avions fait mystére
Je l'avoue, entre nous, j'avois peine à me taire,
Et comme les Mortels les Dieux sont indiscrets.
Qui règlera la Comédie?

BACCHUS.

Belle difficulté, Thalie?

MERCURE.

Je seray le Musicien.

BACCHUS.

Que la musique soit jolie,
Le trop beau, le trop grand ennuye:
Pour plaire il faut un petit rien.
Un vaudeville, une heureuse folie.

MERCURE.

Ce soin me regarde.

BACCHUS.

Fort bien.
Mais que feray-je dans la Piéce.
Car au succés je m'interesse.

MERCURE.

La nôce & les frais du festin.

BACCHUS.

Tope.

MERCURE.

Qu'on y boira de vin!

LA PAIX.

Il faudra des Acteurs pour le chant, pour la danse.

THALIE.

L'Amour en fera la dépense;

N'a-

N'a-t-il pas avec lui toûjours
Les jeux, les ris, les plaisirs, les amours.

BACCHUS.

J'y joindray les gens de ma suite,
Troupe de Faunes de Sylvains
D'habitans des pays lointains :
Du Balet j'auray la conduite.

LA PAIX.

Qu'on y fera de mauvais pas.
Avant la danse au moins ne les enyvrez pas.
Et les Acteurs parlans qui les fera ?

MERCURE.

Nous mêmes
Il faut dans ces commencemens
Descendre un peu de nos grandeurs suprêmes
Pour mériter des applaudissemens.
Jupiter & Venus, Junon même s'apprêtent
A seconder les jeux qu'icy nous préparons;
Et de concert avec nous ils se prêtent
Aux spectacles galans que nous y donnerons.
Au siécle ou nous sommes,
Si fertile en beaux esprits,
Les Dieux comme nous à Paris,
Sont à peine assez bons pour divertir les hommes.

THALIE.

J'approuve fort un tel avis
Mais enfin sous quelle figure
Prétendez-vous en ce Pays
De Jupiter retracer l'avanture ?

MERCURE.

Comme elle se passa jadis,
Même forme, mêmes habits,
En robe seulement à la Thessalienne :
Et voici justement un endroit pour la Scene;
Il ne peut mieux être representé.
Vous voyez de Tempé les bosquets, la fontaine,
Et sur le beau Coteau qui termine la plaine,
Se trouve aussi le Palais enchanté
Où Jupiter faisoit garder cette Beauté

Que

Que Bacchus & l'Amour livrerent à Philéne.

BACCHUS.

On diroit en effet que c'est la verité.
Ce lieu charmant ici semble exprés transporté.

L'AMOUR.

Je reconnois aussi ces beaux valons sans peine.

BACCHUS.

Hâtons-nous donc. Commençons
Par quelque grand Monologue,
Ou de petites Chansons.
Ce que nous avons dit servira de Prologue.
Quelque Danse, & puis finissons.

DIVERTISSEMENT.

MARCHE.

THALIE chante.

Sous l'empire d'un nouveau Maître;
Heureux Mortels, tout flatt vos desirs,
Les Dieux pour vous exprès font naître
Un nouveau genre de plaisirs.

THALIE & MERCURE.

Que la Jeunesse
Dans cet heureux séjour,
Avec soin s'empresse
De suivre sans cesse
Bacchus & l'Amour.

THALIE.

Chacun d'eux partage
Le sincére hommage
Que tous les Mortels
Doivent à leurs Autels.

THALIE & MERCURE.

Que tout l'Univers se rassemble
Sous leurs douces loix.
Ils sont toûjours d'accord ensemble.
On peut tous deux les servir à la fois.

UN THESSALIEN.

Aimables Dieux ; vous n'êtes point jaloux
Des honneurs qu'à chacun de vous
Les Mortels s'empressent de rendre.
Nos cœurs charmés de vous voir parmi nous,
Volent au devant de vos coups,
Loin de vouloir s'en défendre
Pourroient ils prétendre
Un destin plus doux ?

Après les horreurs de la guerre,
Qu'une heureuse paix
Regne à jamais
Sur la terre,
Qu'une heureuse paix
Regne à jamais,

LA PAIX.

Et nous puisse attirer la faveur du Parterre.

Fin du Prologue.

ACTEURS

DE LA COMEDIE.

JUPITER, amoureux de Corine.

MERCURE, } Confidents de Jupiter.
FAUNUS, }

CORINE, Amante de Philéne.

JUNON, sous la figure de Merope.

BACCHUS, } Confidénts de Junon.
L'AMOUR, }
L'INCONSTANCE. }

MEROPE, Tante de Corine.

PHILENE, Berger, Amant de Corine.

Suite de Bacchus,

Suite de l'Amour,

Habitans de Thessalie.

La Scene est en Thessalie.

LA

LA METEMPSICOSE.

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

JUPITER, MERCURE.

JUPITER.

VOTRE sincerité m'offense,
Mercure, je ne puis vous le dissimuler.

MERCURE.

Et moy je ne puis plus me faire violence.
Si mon respect pour vous me condamne au silence.
Mon zèle me force à parler.

JUPITER.

Et de quoy votre zèle osé-t'il se mêler?

Je

Je vous méne dans mes voyages,
Pour executer mes messages,
Et non pas pour me contrôler.

MERCURE.

Je vous ai dit ce que je pense,
Et c'est à vous d'ouvrir les yeux
Vous êtes les Maître des Dieux.
Et comme tel exempt de toute dépendance;
Mais l'amour vous retient trop long-temps en
ces lieux.
Votre séjour doit être dans les Cieux.
Et pendant une longue absence,
Vos affaires n'y vont pas mieux.
Junon là haut fait la diablesse à quatre.

JUPITER.

En fait-elle moins quand j'y suis?

MERCURE.

Le Soleil accablé d'ennuis.
De ce qu'avec Venus, Mars a passé deux nuits
Est contre luy prest à se battre.
L'Amour s'envyre tous les jours.
Il a chanté pouille à Minerve.
Epris d'une amoureuse Verve,
Vulcain danse avec les Amours.
Dans l'Olympe jamais on ne vit tels vacarmes.
Diane est sans pudeur, la Jeunesse est sans char-
mes,
Cet étrange dérangement
A gagné jusqu'au Firmament.
La revolte est par tout, les étoiles errantes.
Lasses de trop courir veulent se reposer,
Les fixes osent proposer.
Que pour les divertir on les rende courantes.
La Lune dans la nuit, refuse d'éclairer;
Momus ennuyé de médire,
Devient Panegyriste, & quitte la satyre.
Les Ris sont tout prets à pleurer.
Et Jupiter ne songe icy qu'à folâtrer.
A faire le galant, à soûpirer, à rire.

JU-

JUPITER.

Je vois bien qu'il est temps de n'y plus demeurer,
Quelque charmant objet qui m'y retienne,
Il faudra que sur moy je prenne,
Pour un tems de m'en separer.

MERCURE.

C'est bien dit, faisons diligence,
Le temps nous presse.

JUPITER.

Oh, patience!
Le desordre est là bien facile à reparer;
Un seul moment de ma presence
Dans l'ordre fera tout rentrer.
Mais ici je te puis parler en confidence,
Je crains quelque accident de pire consequence.

MERCURE.

Hâtez vous donc de me le declarer;
Dans vos secrets en conscience,
Sans votre aveu je n'ose penetrer.

JUPITER.

Du plus charmant objet qui soit dans la nature,
Tu sçais bien que je suis épris.

MERCURE.

Hé, n'ai-je pas moi même embarqué l'avanture?
Mais un peu trop long tems cette passion dure,
Et c'est de quoy je suis surpris.

JUPITER.

Ma constance étonne Mercure.

MERCURE.

Très-fort même, je vous assure.
Prompt à vous laisser enflamer,
Par le merite des mortelles,
Je vous ai vû pour vous en faire aimer,
Prendre mille formes nouvelles;
Mais au bout de quelques instants.
En Amant bien sensé, vous faisiez mieux les choses:
Et chez vous les Métamorphoses,

 Aussi-

Aussi-bien que l'amour, ne duroient pas long-temps.

JUPITER.

L'amour ne me portoit qu'une légére atteinte,
J'estois alors plus libertin qu'Amant,
Et d'un trop-long déguisement,
J'évitois ainsi la contrainte.
Je me suis fait par fois, Serpent, Cigne, Taureau,
Mais honteux de telle figure,
Je me hâtois de brusquer l'avanture,
Et ne changeois d'objet que pour changer de peau.

MERCURE.

Aujourd'hui dans celle où vous êtes,
Vous vous aimez bien mieux apparemment,
Et le plaisir que vous vous faites
De n'en sortir que lentement.

JUPITER.

Je t'en fais le juge toy même,
Pour plaire à la beauté que j'aime,
En riche Courtisan je me suis travesti,
Male peste le bon parti;
Aux Dieux même il doit faire envie.
Je n'ay jamais rien fait de plus sage en ma vie.
A peine me suis-je montré
L'œil brillant, le tein fraix, la bourse bien garnie.
Avec moy, Plutus est entré,
Les ris, les jeux nous faisoient compagnie,
Quelques momens aprés chacun s'est retiré
Auprés de l'aimable Bergére;
Presque seule je suis demeuré.
Une Tante vieillote & qui lui sert de mére,
Fort bonne personne à mon gré,
Avec nous seulement pour la forme est restée.

MERCURE.

A tacher de vous rendre heureux,
La Tante ne s'est point prêtée?

JU-

JUPITER.

Oh que si fait, d'abord j'ay declaré mes feux
Aux genoux de l'aimable Niéce.
J'ai fait le soûpirant, le Pasteur langoureux;
Aux succès de ma tendresse.
La Tante m'a parû d'abord s'intéresser,
Moi par égards, par politesse,
Je n'ai point trop voulu presser.

MERCURE.

Je ne vous connois plus, vous devenez tout autre,
Sur un tel changement il faut se récrier:
La Tante a bien fait son metier
Mais vous avez mal fait le vôtre.

JUPITER.

Je veux un peu goûter le plaisir d'être Amant
Autrefois de mainte Maîtresse,
J'ai triomphé trop aisement;
C'est un bonheur pour moi, tout nouveau, tout charmant,
D'aimer avec délicatesse.

MERCURE.

Vous filez le parfait amour,
Auprès d'une beauté de tout point accomplie,
Et dans les plus beaux lieux qui soient en Thessalie,
Ayant fixé votre séjour,
Tout vous plaît, rien ne vous ennuye;
Et vous vous promettez qu'un jour,
Vous régnerez dans la cœur de la Belle.

JUPITER.

Ay-je jamais fait de cruelle?

MERCURE.

Tôt ou tard vous serez content;
Mais enfin seur d'être aimé d'elle;
Que craignez-vous en la quittant;

JUPITER.

Qu'un autre ne le soit autant;
C'est peu d'en être aimé, je la voudrois fidéle;
Et c'est un point très-important,

Pour moy qui veux eſtre conſtant.

MERCURE.

Faunus vient.

JUPITER.

Que veut-il?

SCENE II.

FAUNUS, JUPITER, MERCURE,

FAUNUS.

Dans la Foreſt prochaine,
Seigneur, Junon ſans ſuite & toute hors d'haleine,
Du Ciel en ce moment ici vient d'arriver.

MERCURE.

Voilà de quoy nous achever.

JUPITER.

Le fâcheux contre-tems.

FAUNUS.

Je la crois informée
Des raiſons qui vous font demeurer parmi nous
Elle paroit diablement animée,
Et ce ſera bien fait d'éviter ſon courroux.

JUPITER.

Je ſens, à dire vrai, ma tendreſſe alarmée,
De la ſçavoir ſi prés d'ici.

MERCURE.

J'en ſuis pour vous fort inquiet auſſi.

FAUNUS.

Pour l'objet de votre tendreſſe,

Sei-

Seigneur, n'ayez aucun souci.
Je doute qu'elle la connoisse;
Momus, Plutus, Mercure & moy,
Sommes seuls de la confidence,
Et tous quatre, comme je crois,
Avons sçu garder le silence.

JUPITER.

Puisque ma femme est en ces lieux,
C'est pour m'en éloigner une raison puissante;

MERCURE.

Et tout-à-fait déterminante:
Nous allons donc partir pour retourner aux Cieux,

JUPITER.

Vôle, pars le premier Mercure,
Et dans le celeste séjour,
Dépêche-toy d'annoncer mon retour;
Je te suivrai dans l'instant, je te jure.
Mercure s'envôle.

SCENE VII.

JUPITER, FAUNUS.

FAUNUS.

CE départ semble vous fâcher,
Laissez-moi faire, allez, sur ce qui vous regarde.
J'aurai soin de veiller; que rien ne vous retarde.

JUPITER.

Observe l'objet qui m'est cher.
C'est un dépôt que je te donne en garde.

FAUNUS.

Junon aura beau la chercher.

JUPITER.

Je sens en m'éloignant à quoy je me hazarde,
A d'autres qu'à Junon il faudra la cacher,
De quelque feu secret je la crois prévenuë

FAUNUS.

Je vous réponds de la garder à vûë.

JUPITER.

En maîtresse d'homme important,
Attendant mon retour, je pretens qu'on la traite,
Je veux. . .

FAUNUS.

Parlez c'est une affaire faite.

JUPITER,

Qu'elle ait Maître d'Hôtel, Ecuyer, Intendant,
Force Valets, grand Equipage.

FAUNUS.

Pour une Fille simple, élevée au Village
Dans le grand monde depuis peu
Voilà bien du fracas.

JUPITER.

Grande chere & beau feu,
Je le veux.

FAUNUS.

Soit, vous estes bon & sage.

JUPITER.

J'en ferois moins si je n'estois qu'un Dieu,
Mais comme homme en crédit, parbleu,
Il en faut faire davantage,
Afin de mieux cacher mon jeu.

FAUNUS.

J'apperçois votre Belle.

JUPITER,

Il faut lui dire adieu;
Car je ne puis lui cacher mon voyage.

SCENE III.

CORINE JUPITER, FAUNUS.

CORINE.

AUjourd'hui de ces lieux on dit que vous partez,
Quelle raison vous en écarte?

JUPITER.

Oüy, Corine, il faut que je parte.
Icy l'amour & vous, en vain vous m'arrestez.

CORINE.

L'amour sans mon avëu se sert de ma puissance
S'il prend soin de vous arrester.

JUPITER.

Quand vous ne me marquez que de l'indifference,
Dois-je un seul moment hésiter,
A bannir de votre présence
Un Amant dont l'ardeur vous gêne & vous offense,
Et que votre fierté s'obstine à maltraiter.

CORINE,

Malgré les plus doux soins, la plus longue constance,
N'attendez jamais de moy,
Ni foiblesse, ni complaisance
Vous ne pourriez jamais vaincre ma resistance,
En m'offrant même votre foy.

JUPITER.

Vous changerez d'humeur & de langage;
Nous autres gens du plus sublime étage;

Sommes-nous donc des Epouſeurs.
Rayez cela de vos papiers ; d'ailleurs,
L'hymen eſt moins charmant qu'un tendre badinage ;
Certains engagemens ne nous ſont point permis.
Qu'un grand Seigneur ait la folie,
De s'engager & faire un bail à vie,
Dans le haut rang où le Ciel nous a mis,
Trop heureuſe, qui peut nous avoir pour amis.

CORINE.

Ces ſentimens, ces ſuperbes maniéres,
Ne trouveront jamais le chemin de mon cœur.
Qui s'eſtime trop ne plaît guéres;
Chez nous les plus ſimples Bergéres,
N'aiment point les airs de hauteur.

JUPITER.

Abus, c'eſt aux Amans vulgaires,
A craindre une longue rigeur,
Les ſoins, les preſens en douceur,
Changent le courroux des plus fieres,
L'amour ſuccéde à la fureur.
Nous trouvons tous les jours cent maîtreſſes pour une,
Et nous devons notre bonheur,
A l'amour moins qu'à la fortune.
Attendez-moy dans ce charmant ſéjour,
Et comptez que de mon retour,
Je prendrai ſoin de hâter la journée.

CORINE.

De la fortune & de l'amour.
N'attendez rien même avec l'hymenée;
Cherchez en voyageant quelqu'autre objet

JUPITER.

Hé bien!
Je ne veux point ici diſputer davantage,
Et ne m'offenſe point de vous trouver trop ſage;
Mais quand je reviendrai, ſans m'engager à rien,
Peut être pourrons-nous trouver quelque moïen
En habillant l'amour comme le mariage,
De mettre votre honneur d'accord avec le mien.

A Faunus. Tu vois bien ce que j'apprehende.
Et ce que je te recommande.

FAUNUS.

Cela se devine aisément.
Adieu mon cher,

JUPITER.

Adieu ma chére, adieu charmante.

CORINE.

Jusqu'au revoir.

SCENE V.

FAUNUS, CORINE.

FAUNUS.

L'Absence d'un Amant,
Va vous rendre ici peu contente.

CORINE.

Je ne me livre pas aux chagrins aisément.

FAUNUS.

Nous avons à peu prés même temperament.
Quand le moindre ennuy se presente,
Je le bannis dès le moment
Quelque part où je sois point de mélancolie,
Je me livre avec joye aux plaisirs les plus doux.
Votre Amant part, il fait une folie,
Vous voilà seule, à quoy nous divertirons-nous?

CORINE.

A ce qu'il vous plaira.

FAUNUS.

Mais avec votre suite,
Car pour recevoir de visite,

Néant, à l'empêcher, je me suis engagé.

CORINE.

C'est donc vous que de ma conduite,
En s'éloignant on a chargé.

FAUNUS.

Justement, c'est l'emploi que j'ay,
Trouvez bon que je m'en acquite.

CORINE.

Quand moi même j'aurois pris soin de vous chosir,
Je n'aurois pû mieux faire un homme de mérite,
Qui n'aime qu'à faire plaisir.

FAUNUS.

Oüi, c'est mon seul objet; mon unique desir.

CORINE.

Dans l'état où je suis réduite,
Une tendre pitié vous doit interresser.

FAUNUS

Comment donc! que dois-je penser?
Quel trouble soudain vous agite,
Vous que le départ d'un Amant
Vient de toucher si foiblement?

CORINE.

L'absence d'un Amant me gêne,
Je m'en deffendrois vainement,
C'est ce qui fait toute ma peine.

FAUNUS.

Ce n'est donc pas apparemment
Celui qui part dans ce moment,

CORINE.

Sans vouloir chercher à connoistre
L'Amant à qui les Dieux ont soumis ma fierté,
Laissez-moi m'affranchir de ma captivité:
Souffrez que de ces lieux je puisse disparoistre,
Ce sera servir votre maistre
Que me rendre ma liberté.

FAUNUS.

Par tous vos beaux discours je ne suis point tenté,

CO-

CORINE.

Vous êtes insensible aux douleurs d'une Amante.

FAUNUS.

M'en laisser émouvoir seroit trop hazarder,
Sans adieu. Voilà vôtre tante ;
Je m'en vais redoubler mes soins pour vous garder.

SCENE VI.

CORINE, JUNON *sous la figure de la Tante.*

CORINE.

JE perds tous les soins que je tente.
Merope vient, elle sçait mes secrets
Et n'est point dans mes interests.

JUNON.

Qu'avez vous, ma chere Corine?
Je vous trouve rêveuse, inquiette, chagrine,
Pourquoy d'un riche Amant méprisez-vous les vœux?
Votre fierté déja l'écarte de ces lieux,
On dit qu'un autre objet l'enchaine.

CORINE.

Hé pourquoi s'éloigner! sans me faire de peine.
Il pouvoit l'aimer à mes yeux.

JUNON.

Vous êtes donc pour lui bien peu sensible.

CORINE.

On ne peut l'être moins, ma Tante, assurément.

JUNON.

Comment, ma Niéce, est-il possible ?
Il vous aime si tendrement :
Il a tant de biens en partage,
Il vous en fera part si libéralement.

CORINE.

Ah ! qu'il en fasse un autre usage,
Ses offres, ses présens, de sa part tout m'outrage.
C'est assez qu'il ait crû pouvoir impunément
M'adresser un indigne hommage,
Sans craindre mon ressentiment.

JUNON.

Si de retour de son voyage
Il nous venoit sincérement
Vous demander en mariage,
Le refuseriez vous, ma niéce

CORINE.

Absolument.

JUNON.

Dans l'espoir même du veuvage ?

CORINE.

Dût-il ne vivre qu'un moment.

JUNON.

Que je te sçay bon gré d'un pareil mouvement !
Et quelle joye est égale à la mienne !
Dans ces bons sentimens que le Ciel t'entretienne
Approches toy. Viens çà. Que cet embrassement.
De tes chagrins te récompense.
Il faudra pendant son absence
Faire tous nos efforts pour nous sauver d'icy.

CORINE.

Qu'heureusement enfin je retrouve ma tante,
C'est là l'unique espoir qui flatte mon attente ?

JUNON.

C'est le plus grand bonheur dont je me flatte aussi.

CORINE.

Mais comment pourrons nous assurer notre fuite ?
Ma chere Tante, où sommes-nous ?

Des

Des inconnus en ces lieux m'ont conduite
Malgré moy, presque malgré vous
Ce sejour est-il près ? est-il loin de Larisse ?
En nous sauvant où fuir ? où nous cacher ?
Quel azile irons nous chercher ;

JUNON.

Que notre dessein réüssisse,
Je te réponds d'un azile assuré.

CORINE.

Nous n'y serons jamais assez tost à mon gré.

JUNON.

Avant qu'il soit peu je t'y méne.

CORINE.

Ma Tante, y verrons-nous Philene ?

JUNON.

Philene, il est jeune & charmant,
J'aime à te voir l'aimer si tendrement.

CORINE.

Que mon absence lui fait peine !
Helas ! ma Tante, en ce moment
Peut-estre me croit-il volage ?
Son cœur souffre un cruel tourment
Il faut que mon retour au plutost le soulage.
Aux Autels de l'Amour nous avons fait serment
De nous aimer fidélement.
Nous nous sommes donné nos portraits pour ôtage
D'un mutuel attachement.
Accordez-nous votre suffrage
Et rendez heureux cet Amant.

JUNON.

Je réponds de l'événement :
Va m'attendre dans ce boccage.

CORINE.

Je compte donc sur vous, ma Tante absolument

SCENE VII.

JUNON.

ENfin sous ce déguisement
Ma Rivale me croit sa tante.
Je sçay son secret sentiment,
Junon, tu dois estre contente;
Et ton perfide Epoux n'a point touché son cœur.
Elle eût esté pourtant la victime innocente
D'une trop vive & jalouse fureur,
Si Bacchus à propos ne m'avoit avertie,
Que ni lui ni l'Amour n'étoient de la partie.
Jupiter & l'Amour sont brouillés, que je croy
Assez souvent ensemble ils ont querelle;
Profitons-en, l'occasion est belle.
Pour l'engager à travailler pour moi,
Approchez, Amour,

SCENE VIII.

L'AMOUR, JUNON, L'INCONSTANCE.

L'AMOUR.

Ciel! est-ce Junon?

JUNON.

C'est elle?

L'AMOUR.

Dans cet équipage nouveau,
Pardonnez, si pour vous connoistre,
Il a fallu quitter tout-à-fait mon bandeau.
Sous ce déguisement qui vous force à paroistre?
Pourquoy vous travestir ainsi?

JUNON.

De la tante de Corine,
J'ay pris l'habillement, la figure & la mine;
Afin de m'introduire icy.
Et cependant d'abord vous m'avez reconnuë.

L'AMOUR.

Je ne suis pas si fort aveugle que l'on dit:
Sans le bandeau j'ay bonne vûe,
Avec le bandeau bon esprit.

JUNON.

J'ay, sans en avoir fait aucune expérience,
Très-bonne opinion de votre habileté.
Mais qui vois-je avec vous! N'est-ce pas l'Inconstance?

L'AMOUR.

Elle ne m'a que rarement quitté,
Non-plus que sa sœur la Folie.

JUNON.

Vous menez avec vous fort bonne compagnie :

L'INCONSTANCE.

Lui plaire est notre unique loy :
Nous le servons avec un zéle extrême :
Nous sommes les soutiens de son pouvoir suprême.
Ma Sœur conseille, & j'execute moy.

JUNON.

Il a vrayment en vous deux excellens ministres.
Après cela je ne m'étonne pas
De tant d'évenemens sinistres
Qu'on voit là-haut comme icy bas.

L'AMOUR.

Doucement, s'il vous plaist, Déesse ;
Gardez de la mettre en courroux.
Dans le soin qui vous intéresse
Vous pourriez bien avoir besoin de nous.

JUNON.

Qui de vous, il est vray, vous m'êtes nécessaires.
Mais l'Inconstance icy pourroit me déranger,
A peu de frais elle peut m'obliger,
En ne se mêlant point du tout de cette affaire.

L'INCONSTANCE.

Dans cette occasion il faudroit m'engager
Pour le moins, Déesse, à me taire.
Et quand de votre Epoux vous voulez vous venger,
Votre projet a besoin du mystére.

L'AMOUR.

Il faut faire encor plus, si vous me voulez plaire ;
Corine aime un jeune Berger,
Le Berger aime la Bergére.
Gardez de les faire changer ;
Respectez l'ordre que je donne ;
N'approchez jamais de leur cœur,
Exécutez à la rigeur
Tout ce que l'Amour vous ordonne.

L'INCONSTANCE

Vous ferez obéi, Seigneur.

SCENE IX.

L'AMOUR, JUNON.

L'AMOUR.

Voyez à vous servir combien je m'intéresse;
J'en fais mon plaisir le plus doux.
Cependant à parler franchement entre nous,
Nous nous connoissons peu, Déesse,
Et je n'ay presque point eû d'affaire avec vous.

JUNON.

Presque point ? Retranchez, de grace,
Ce terme là de vos discours.
Il n'est point du tout à sa place.
Est-il quelque vertu que la mienne n'efface ?
Je n'ay jamais frequenté les Amours.

L'AMOUR.

Vous avez perdu de beaux jours.

JUNON.

Je n'en regrette point la perte.

L'AMOUR.

L'occasion d'aimer n'arrive pas toûjours;
Je vous l'ay quelquefois offerte;
La sagesse chez vous devroit finir son cours:
Si je l'ay trop long-temps soufferte;
D'un excés de fierté je me lasse à la fin;
Tôt ou tard j'en prendray vengeance.
Il est reglé par le destin
Que tous les cœurs sentiront ma puissance:
Dans le vôtre sans resistance

Laissez-moy prendre un droit qui m'est certain.

JUNON.

Quittez un stile si badin,
Comptez, Amour, que Junon s'en offense.

L'AMOUR,

Votre peu de complaisance
Devroit être payé par un pareil dédain.

JUNON.

Dédain soit. Mais qu'enfin mon projet réussisse.
Il faut sans interest me rendre icy service,
Pour faire enrager mon Epoux,
Epouser mes transports jaloux.

L'AMOUR.

Ce seroit vous servir d'office.
Tout coup vaille, à Plutus sur moy
Il a donné la préference.
Mais je feray vangé; car j'en jure ma foy
Il en verra la différence.
Depuis un temps presqu'en toutes les Cours
Il semble aux gens qui sont dans l'opulence,
Pour réussir dans leurs amours,
Qu'il ne leur faut l'appui que du Dieu des richesses;
C'est à lui seul qu'ils ont recours:
Et pour toucher les cœurs de leurs Maîtresses,
Ils pensent n'avoir pas besoin de mon secours.
Je leur feray bien sentir le contraire.
Et l'on n'a qu'à me laisser faire;
D'un violent dépit je me sens animer.
Je ne puis faire que les belles
A qui l'on donne, soient cruelles.
L'éclat de l'or peut les charmer;
Et l'exemple le justifie.
Mais, Messieurs les Donneurs, parbleu je vous défie
Sans moy de réussir à vous en faire aimer,

Il faut que Jupiter l'éprouve.
Il s'est d'un jeune objet follement entêté,
Je veux qu'à son retour il trouve
Son projet pour elle avorté.

UNON.

Qu'à ce ressentiment Junon est redevable?
Vous remplirez ainsi mes souhaits les plus doux.

L'AMOUR

Oüi. Mais d'un Dieu puissant je brave le courroux.
Que ferez-vous pour moi quand je fais tous pour vous?
En deviendrai je à vos yeux plus aimable?
Lorsque vos vœux seront comblez,
Serez vous toûjours intraitable?

JUNON.

Helas!

L'AMOUR.

Hé quoy! vous vous troublez?

JUNON.

Laissez-moi.

L'AMOUR.

Déesse adorable,
De grace, expliquez-vous, parlez.

JUNON.

Je crains d'être trop pitoyable.

L'AMOUR,

Que faut il que j'espere?

JUNON.

Allez.
Vengez-moy d'un Epoux coupable,
Tout réussit toûjours quand vous vous en mêlez.

L'AMOUR.

Pour vous plaire il n'est rien dont je ne sois capable.
Et vous reconnoîtrez mes soins si vous voulez.

JUNON.

Si de mes interests vous prenez la conduite,
Je compte sur la réussite.
Mais Faunus vient chercher Corine dans ces lieux

Sous

Sous ces traits empruntés il faut tromper ses yeux.

SCENE X.

JUNON, FAUNUS.

FAUNUS.

Comment donc, Madame la Tante,
Pourquoi me devancer ainsi?
Vous me semblez vrayment bièn diligente,
Je vous quitte là-haut, & vous retrouve icy.

JUNON.

A force de courir j'ay perdu presque haleine,
De Corine j'étois en peine.

FAUNUS.

J'en étois presqu'en peine aussi.
C'est icy que je l'ai laissée.

JUNON.

Bien promptement elle s'est éclipsée.
Je crains. . . . .

FAUNUS.

C'est vainement que vous vous allarmez,
Et ces Jardins sont bien fermez.
Sans une puissance divine
On ne sçauroit pénétrer en ce lieu;
Et je ne pense pas qu'un Dieu
Songe à nous enlever Corine.

JUNON.

Comme vous je me l'imagine.
Mais c'est pour adoucir un peu.
Le chagrin qu'elle a de l'absence
De l'Amant qui la tient icy sous sa puissance.

FAU-

FAUNUS.

Ce qu'elle en fait paroiſtre n'eſt qu'un jeu,
Je ſçay ce qu'il faut qu'on en penſe.

JUNON.

Moi j'en juge par l'apparence,
Et voudrois que de votre aveu
On fit effort pour la diſtraire
Des dangereux égaremens
Qui me paroiſſent trop lui plaire.

FAUNUS.

Oüy, voilà le nœud de l'affaire,
J'entre dans vos ſentimens,
On l'a confiée à ma garde.

JUNON.

Ce ſoin comme vous me regarde.

FAUNUS.

Elle a pour s'échaper quelque mauvais deſſein.

JUNON.

Peut-eſtre. . . ma franchiſe à moy vous eſt connue.

FAUNUS.

Pour cela oüy, j'en ſuis certain.
Mais je la vois paroiſtre au bout de l'avenuë;
Songeons à l'amuſer ſans la perdre de vüë.

JUNON.

Pour nous tromper tous deux il faut être bien fin.

FAUNUS *en s'en allant.*

Et ſe lever de bon matin.

SCENE XI.

JUNON *seule*

JE vois dans ces bosquets la véritable Tante.
Disparoissons. Il seroit dangereux
Qu'icy Faunus nous vist ensemble toutes deux.
Ses soupçons troubleroient le dessein que je tente.
Mais une musique galante
Des plus doux sons fait retentir les airs :
De Nymphes, de Bergers une troupe charmante
Forme ces aimables concerts.
Avec eux déguisé, l'Amour conduit la feste.
Invisible & présent à tout.
Attendons en repos le succés qu'il m'apprête,
Est-il quelque projet dont il ne vienne à bout?

DIVERTISSEMENT.

Plusieurs Nymphes & Bergers descendent du haut du Coteau.

L'AMOUR déguisé, PHILENE, PHILIS, Troupe de Nymphes & de Bergers.

MARCHE.

L'AMOUR chante.

Animez-vous d'un nouveau zéle,
Formez icy d'aimables jeux.
N'entendez-vous pas qu'en ces lieux
L'Amour lui-même vous appelle,

ENTRE'E de Philene & de Corine.

SCE.

SCENE VII.

CORINE, FAUNUS, MEROPE, PHILENE.

FAUNUS.

BErgers, trouvez bon qu'en ces lieux
On prenne part à vos aimables jeux.

CORINE.

J'ai revû mon Berger, Philéne, il m'est fidéle.

PHILENE.

Je retrouve Corine, ô Berger trop heureux!

MEROPE.

Philene ici, quelle surprise! ah Dieux!

PHILENE.

En la voyant mon feu se renouvelle.

MEROPE.

Sans faire aucun éclat, observons-les tous deux.

PHILENE.

Amour tu me la rends plus belle,
Rends-la constante & sensible à mes feux.
J'en suis sûr, & je lis mon bonheur dans ses yeux.

Il chante.

La constance ici tient sa cour,
Les chagrins, les peines cruelles
N'approchent point de cet heureux séjour:
C'est un domaine de l'amour
Qui n'est ouvert qu'aux cœurs fidéles:

PHILIS.

L'Amour est un Dieu charmant

Dont

Dont le pouvoir s'étend sur tout ce qui respire.
Ne craignons point de prendre un tendre engagement,
Quand c'est l'Amour qui nous l'inspire
On est heureux sous son Empire,
Lorsqu'on sçait aimer constamment.

PHILIS & PHILENE.

Ne quittons point ces aimables retraites;
C'est pour les cœurs constans qu'elles ont été faites:
Passons ici nos plus beaux jours,
Eloignons-en les volages amours.

PHILENE & TIRCIS *reprennent les quatre Vers ci-dessus.*

Ne quittons point ces aimables retraites, &c.

Pendant cette reprise Faunus & Merope parlent bas ensemble; & quand l'Air est fini.

FAUNUS dit aux Bergers.
Comment donc, vous croyez ici faire les maîtres?
Allez ailleurs passer vos plus beaux jours,
Dans vos hameaux où sous vos hestres.
Vous en pourrez chasser les volages Amours.
Mais ne revenez pas en ces lieux davantage.

PHILENE.
Nous avons crû vous divertir.

MEROPE.
Le beau régal, prenez un parti sage,
Et dépêchez-vous de partir.

CORINE *à Merope.*
Mon Amant n'est point volage,
Notre amour est en sureté.

MEROPE.
Qu'est-ce à dire?

FAUNUS.

Rentrons, nous, Ces gens de village
Sur l'amour, la fidelité,
Tiennent toûjours un sot langage,
Et qui ne convient point aux gens de qualité.

Fin du premier Acte & du Divertissement.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CORINE *seule.*

TOUT m'est suspect ici ; comme j'y suis suspecte,
En m'outrageant, ont m'y respecte;
On lit dans mes regard, on observe mes pas.
La tranquilité que j'affecte
Fait naître des soupçons qu'elle ne détruit pas.
Avec un peu trop d'imprudence,
A mon Argus j'ai fait la confidence;
Et ma Tante n'a feint d'approuver ma constance
Que pour mieux pénétrer les secrets de mon cœur,
En quel état suis-je reduite?
Amour, ce cœur se livre à toy;
Déterminée à suivre aveuglément ta loy,
Je m'abandonne à ta conduite.
Philéne a mon cœur & ma foy,
L'ardeur de son rival & me gêne & m'irrite;
Son retour seul m'inspire un juste effroy.
Daigne loin de ces lieux faciliter ma fuite,

Ou que mon Berger à ta suite,
Amour, comme tantôt se montre devant moy.

SCENE II.

MEROPE, CORINE.

MEROPE.

Comment donc, vous parlez toute seule, ma niéce?
Les yeux au Ciel & pléne de ferveur,
Je ne sçais à quel Dieu la priere s'adresse?
Mais elle est faite avec ardeur.

CORINE.

Vous ne vous trompez point, ma Tante,
J'adressois mes vœux à l'amour,
Je le conjurois qu'en ce jour,
Il voulut me rendre contente:
Et vous même tantôt paroissiez-vous prêter
A tout ce qui peut me flatter.

MEROPE

Je m'y prête, il vrai, parce que je vous aime,
Et je ne comprens pas quelle fatalité
Vous y fait resister vous même.

CORINE.

Je n'ai point d'autre objet, ma Tante, en verité.
De mes sentimens informée
Vous-même icy tantôt les aviez approuvez.
Je m'en tenois heureuse, & mon ame charmée..

MEROPE.

Allez ma Niécé, vous révez,

CORINE.

Je vous ai déclaré la haine,
Que j'ay pour ce nouvel Amant,

ME-

MEROPE.

Et J'approuvois cela, moi, ma Niéce?

CORINE

Oüy vraymenr.

Je vous ai découvert mon amour pour Philéne.

MEROPE.

Je l'approuvois aussi peut-estre?

CORINE.

Assurément

MEROPE.

De sa premiere ardeur son ame est toûjours pleine!

CORINE.

Comme moy sensible à la peine
Que me fait son Eloignement,
Vous me devez aider à sortir de la chaîne
Qui me retient esclave en ces lieux.

MEROPE.

Justement,
J'aurois donc perdu sens, esprit, & jugement,
Depuis que de l'aveu de toute la famille,
Orpheline, & petite-fille,
Vous fûtes commise à ma foy,
J'ay toûjours eu pour but votre fortune, & croy
N'avoir rien negligé de ce qui la peut faire;
A mon exemple, il faut vous en faire une loy,
Un riche Amant cherche à vous plaire.
Sans parler d'épouser, d'abord cela fait peur;
Et la chose n'est pas dans la regle ordinaire
On le prend pour un Séducteur.
Pour ne pas s'expliquer en soupirant vulgaire:
Et c'est ce qui fait votre erreur.
Sans manquer au devoir il est une maniére
De s'accorder à son humeur.
Il ne faut estre en pareille matiére,
Ni trop facile, ni trop fiére.
Par des refus adroits on irrite l'ardeur,
Si l'Amant devient téméraire,
On le contient par la pudeur:
S'il se plaint de trop de rigueur,

Un tendre regard le modére;
S'il est humble, timide, un sourire flatteur
L'anime, & lui dit qu'il espére.
Enfin, pour s'assurer un cœur,
Qui doit faire notre bonheur,
Il est, ma chere enfant, un petit sçavoir faire
Dont on se peut servir, sans blesser son honneur.
Par les appas d'une feinte tendresse,
Un Amant se laisse amuser,
La moindre petite caresse
Faite à propos, suffit pour l'abuser.
Du porte feuille ainsi l'on se rend la Maîtresse;
L'Amant qui court apres est forcé d'épouser.
Voilà comme il faut vous conduite,
Pour assurer votre fortune un jour.
Ecouter la raison, faire taire l'amour.
Vous estes jeune, & l'on peut vous instruire.

CORINE.

Ma Tante, que m'osez vous dire?
Quels préceptes? quel changement?
Vous me parliez tantôt ici tout autrement.
Dans quel trouble nouveau votre discours me plonge!
Je croyois voir par vous mon bonheur achevé:
Est ce que je rêve? est-ce un songe?

MEROPÉ.

Non, vous ne rêvez pas, mais vous avez rêvé.
Sortez de cette rêverie,
Et songez qu'il n'est point de Philéne pour vous;
Suivez mes Conseils, je vous prie.
Votre nouvel Amant deviendra votre Epoux,
De vos regards que l'autre se bannisse,
Il faut que son amour finisse,
Pour n'essuyer pas le couroux
D'un rival puissant & jaloux.

CORINE.

Nous braverons tous deux son pouvoir, sa colére.

ME-

MEROPE.

Et c'est là justement ce qu'il ne faut pas faire.
Que l'on a peu d'esprit dans la jeune saison!
On n'est que feu, que petulance.
On ferme par impertinence
Les yeux à l'interest, l'oreille à la raison:
De l'Amour à longs traits l'on suce le poison.
Comme vous de mon temps, j'ai fait même sottise;
Mais quoy? je n'avois pas un conseil aussi bon.
Je me conduisois à ma guise.
En suis-je mieux; en ai-je mieux fait? non.
La beauté du Ciel est un don
Dont il faut se servir, tandis qu'elle est de mise.
Si j'avois sçû ce que je sçais,
Je serois à present Grand-Dame;
De mon mary jamais je n'eusse été la femme.
Mes premiers feux auroient esté bien mieux placés.
De bons partis s'offroient assez,
Je les refusai tous. D'un amoureuse flâme,
Votre Oncle avoit rempli mon ame,
De tous mes soins luy seul étoit l'objet,
J'estois pour luy d'amour toute troublée,
Je crois que le Pendart m'avoit ensorcelée.
L'aimer, luy plaire estoit mon unique souhait.
Et du bonheur le plus parfait,
En l'épousant je me croyois comblée.
J'en fus au desespoir dés que cela fut fait.
Par cet exemple-là vous devez estre instruite.

CORINE.

Aussi, je le veux suivre en tout exactement,
Vous avez aimé tendrement,
Vous voyez que je vous imite
Jusqu'à la fin j'aurai même conduite.
Je prétens comme vous épouser mon Amant:
J'en fais tout mon bonheur, tout mon attachement?
Si par hazard j'en ay du chagrin dans la suite,
Pour m'en desespérer, n'en serai je pas quitte?

MEROPE.

Et c'eſt ce que je veux prévenir juſtement.
Quelle étrange bizarerie!
Mais je vous guérirai de cet entêtement.

CORINE

Comme vous en fûtes guérie,
Ma Tante, & jamais autrement,

SCENE III.

MEROPE *ſeule*.

HOn! La petite ridicule;
Quelle cervelle! il faut pourtant
Tâcher de modérer cette ardeur qui la brûle,
Et qui va toûjours s'augmentant
Pour peu que l'on tarde à l'éteindre,
L'abſent à ſon retour n'en ſera pas content.
D'un feu ſi violent les ſuites ſont à craindre,
Et nous ne ſommes pas de race à nous contraindre;
Je la blâme tout haut d'avoir un cœur conſtant.
Et je ſens en ſecret que j'ai tort de m'en plaindre,
Moy-même j'en ferois autant.

SCENE IV.

FAUNUS, MEROPE.

FAUNUS.

QUoy seule! ou donc Corine est elle, je vous prie!

MEROPE.

Je là quitte dans le moment.

FAUNUS

A dissiper sa réverie,
Nous nous employons vainement.

MEROPE.

Ouy, je pense qu'il faut changer de batterie;
Les plaisirs m'ont paru la toucher foiblement.
Toute jeune qu'elle est la fortune l'entête;
Et quand par de brillans appas
Du cœur de votre Maître elle a fait la conqueste
Ce qui cause notre embaras,
C'est d'ignoret quel sort il s'aprête à nous faire.
Nous avons nombre de parens,
Qui par la disgrace des temps,
Loin d'avoir fait fortune, ont fait tout le contraire,
La plupart dans l'adversité.

FAUNUS.

Bon, tant mieux, avec nous voilà comme il faut être.

MEROPE.

Le mariage une fois contracté,
Cela ne feroit pas d'honneur à votre Maître.
Il ne feroit pas bien quond on verra paroître
Ma Niéce aved luy dans l'éclat,

 Qu'il

Qu'il laissât la famille en un certain état.

FAUNUS.

Non, non, ne craignez point que cela luy convienne,

La malepeste; allez, mon Maître n'est pas fat.

Que n'a t-il point fait pour la sienne?

Il avoit un cousin, manant, faquin, pied plat.

Par son credit & par son opulence,

Il en fit en six mois un Seigneur d'importance.

Il estoit sans honneur & chacun l'honora,

Il estoit fat, on l'admira.

Tous ses défauts trouvérent grace.

Et le monde aisément comprit,

Qu'il n'estoit ni de noble race,

Ni de mérite, ni d'esprit;

Mais parent de quelque homme en place.

Oh! mon Maître par là fit bien voir son credit.

MEROPE.

Il faudra pour nous qu'il l'employe.

FAUNUS.

Il le fera, j'en suis seur, avec joye.

Il fait pour ses amis toûjours tout ce qu'il peut,

Et le bon de l'affaire est qu'il peut ce qu'il veut.

MEROPE.

Bon, nous avons dans la famille,

Un Procureur Fiscal, un Commis de Greffier.

FAUNUS.

Bons sujets!

MEROPE.

Deux Clercs, un Hussier,

Qui d'un de nos cousins vient d'épouser la fille.

FAUNUS.

Ah! fort bien; ce sont là des gens bons à placer.

Qu'il est facile d'avancer

Dans le Chemin de la fortune,

Ils marchent à pas de Géant,

Et presque au sortir du néant.

En peu de temps ils en font une.

Il semble que le Ciel se plaise à les vanger,

Du mépris que pour eux certains sots font paroître;

Et

Et cherche à les dédommager
Du peu qu'il les avoit fait naître.

MEROPE.

Selon moy le Ciel fait fort bien.

FAUNUS.

N'est-il pas vrai? Sagement il dispense
De la noblesse aux uns, aux autres l'opulence;

MEROPE

Il satisfait ainsi chacun par ce moyen
Oüy, mais j'aimerois mieux tenir de sa sagesse,
De l'opulence sans noblesse
Que de la noblesse avec rien.

FAUNUS.

Vous avez bon esprit & c'est fort bien l'entendre:
Mais qui vient brusquement nous troubler en ces lieux?

SCENE V.

BACCHUS, FAUNUS, MEROPE.

BACCUS.

Servons Junon de notre mieux,
Et faisons le bonheur d'un cœur fidéle & tendre
Malgré le Souverain des Dieux.

FAUNUS.

Ah! morbleu, c'est Baccus, qu'auroit il à m'apprendre!

BACCUS.

Dans ce séjour délicieux,
Notre Maistre bien tôt tâchera de se rendre;

Mais de quelque côté que je tourne les yeux,
Je ne vois point ici la beauté qu'il adore.
Eſt-elle renfermée en ſon appartement?

MEROPE.

Un noir chagrin qui la dévore.
Fait que dans ces jardins on la voit rarement,
Mais vous avez apparenment
Quelque meſſage amoureux à luy faire.

BACCUS.

Oüy, de la part de ſon Amant,
Dites-lui que dans le moment,
Il arrive un Courier fort extraordinaire.

SCENE VI.

FAUNUS, BACCUS.

FAUNUS.

BAccus ici pour quelque affaire?

BACCUS.

Pour la même à peu prés dont vous étes chargé.

FAUNUS.

Quoy! comment donc? Découvrez le myſtére.

BACCUS.

Eh je viens vous trouver, ſuivant l'ordre que j'ay,
De ſervir les amours de Jupiter mon Pére.
Auprès de l'aimable Bergére,
Qui ſous ſes Loix tient ſon cœur engagé.

FAUNUS.

De ſentiment il faut qu'il ait changé,
Car c'étoit un ſecret que nous voulions vous taire,

BAC-

BACCUS.

Oüi, mais il se trouve obligé,
Ou par choix, ou par constance
De m'en faire la confidence.
Tandis qu'avec Mercure occupé dans les Cieux,
Parmi les Astres & les Dieux,
Il tâche à rétablir l'heureuse intelligence
Qui doit toûjours regner entre eux,
Et qu'avoit depuis peu derangé son absence.
Le séjour qu'ici fait Junon,
L'allarme & le tient en cervelle,
Et ce n'est pas tout à fait sans raisan:
Il connoit la bonne immortelle.
Et tremble qu'à l'objet de son nouvel amour,
Elle ne fasse un mauvais tour.

FAUNUS.

S'il est pour l'empêcher des mesures à prendre
Que ne les prenoit-il avant que de partir;
Ne prévoyoit-il pas ce qu'il devoit attendre,
Il n'avoit qu'à m'en avertir.

BACCUS.

Il a, tout Dieu qu'il est, tant d'affaires en teste,
Qu'il ne peut pas songer à tout.

FAUNUS.

Oh! quelque mauvais tour que Junon nous apreste,
De m'en garder je viendrai bien à bout.

BACCUS.

Pour vous bien seconder je ferai mon possible.

FAUNUS.

Je prévois aisément tout ce qu'on peut tenter.

BACCUS.

Et moy donc! mais pour l'éviter,
Il faut rendre Corine aux Dieux même invisible,
Et faire que Junon qui voudroit l'enlever,
Ne sache ou pouvoir la trouver.

FAUNUS.

Le tour seroit assez risible:
Et le projet est bon. Mais comment l'achever?

BACCUS.

J'apporte pour le faire un moyen infaillible,
Et ce petit Ecrin renferme un Diamant,
Un Anneau constellé dont le charme invincible,
A tous les yeux cache dans le moment,
Quiconque au doigt le porte seulement.
Il ne faut qu'à Corine en apprendre l'usage:
Et de la part de son Amant,
Luy donner ce present pour gage,
D'un éternel attachement.

FAUNUS.

Mais que diantre pensera-t-elle?
Jupiter à ses yeux paroit un gros Seigneur,
Elle va le croire Enchanteur;
Pour toucher le cœur d'une belle,
C'est un assez mauvais moyen.

BACCUS.

Se peut-il que Faunus oublie,
Que nous sommes en Thessalie?
Etre ici Sorcier, ce n'est rien,
C'est le païs de la magie.

FAUNUS.

Il est vray, je m'en ressouviens.

BACCUS.

Voilà l'Ecrin, prenez soin de luy rendre.

FAUNUS.

Peut-estre elle fera quelque difficulté.

BACCUS

Il ne faut qu'exciter sa curiosité,
C'en est assez pour le luy faire prendre.

SCENE VII.

CORINE, BACCUS, FAUNUS.

BACCUS.

FAsché d'estre éloigné de vos jeunes appas ;
Votre Amant en ces lieux, m'a fait porter mes pas.
Pour vous y donner assurance,
Que l'éloignement, ni l'absence
D'un cœur constant ne vous éloignent pas.

CORINE.

Je ne mérite pas tous les soins qu'il se donne,
Ni ceux que l'on prend d'empêcher.
Que personne puisse approcher
De ces lieux où l'on m'emprisonne.
C'est me donner de son amour
Un assez fâcheux témoignage ;
Et la contrainte est un triste présage
De mon malheur, si l'hymen quelque jour
Me mettoit sous son esclavage.

BACCUS.

Peut on trop précieusement,
Garder un objet si charmant ?
Epris pour vous de la plus vive flâme,
Il sçait qu'à son ardeur on veut vous enlever ;
Le blâmez-vous des soins qu'il prend pour conserver
La beauté qui regne en son ame.

CORINE.

Vouloir la conserver ainsi,
C'est presque en assurer la perte.

Et si de m'éloigner d'ici,
L'occasion m'étoit offerte...

FAUNUS.

Justement, attendez-vous-y,
Nous laisserons la porte ouverte,

BACCUS

Aux yeux de tout le monde, il voudroit vous cacher,
Il craint que dans cette retraite,
De ses desseins sa famille inquiéte,
Pendant qu'il est absent ne vienne vous chercher.
Qu'un enlévement ne le mette
En état un jour d'empêcher
L'hymen qu'en secret il projette..

CORINE.

Je n'approuve point ses projets;
De ma part vous pouvez luy dire,
Que cet hymen n'a rien qui flatte mes souhaits.

BACCUS.

Je n'ay garde de l'en instruire;
Je suis discret, & je vous le promets.

CORINE.

Le plus grand bonheur où j'aspire,
C'est qu'il le sache, & ne le voir jamais.

BACCUS.

Un tel discours a droit de me surprendre,
Il ne mérite pas un pareil traitement.
On a quelque present de sa part à vous rendre;
Récevez le de grace un peu plus poliment,
Que vous n'avez reçû mon compliment.

SCE-

SCENE VIII.

CORINE, FAUNUS.

CORINE.

Des presens de sa part, suis-je fille à les prendre?

Et me croit il sensible à l'interêt?

Est-ce par là que l'on rend un cœur tendre?

FAUNUS.

Il auroit tort de le prétendre;

Quoique dans cet Ecrin...

CORINE.

Oüvrez-le, s'il vous plaît.

FAUNUS.

C'est ce qu'avec grand soin l'on vient de me défendre.

CORINE.

Montrez-moy.

FAUNUS.

Point.

CORINE.

Voyons seulement ce que c'est.

FAUNUS

Acceptez le present.

CORINE.

Non, je ne le puis faire.

FAUNUS.

Ny moy ne suivre pas l'ordre qu'on ma dicté.

CORINE.

C'est avoir peu d'honnêteté.

FAUNUS.

Oüy, j'en conviens, je n'en ai guére

CO-

CORINE.

Je voudrois bien pourtant pouvoir me satisfaire.

FAUNUS.

He bien, épargnez-vous un scrupule affecté.
Tant de grimace est fort peu nécessaire,

CORINE.

Mais on ne vous a pas ordonné de vous taire,
Dites-moy....

FAUNUS.

Volontiers, c'est un ajustement
Qu'on peut prendre dans cette affaire.
Oh bien donc! ce coffret renferme un Diamant.

CORINE.

Je ne veux pas en sçavoir davantage.

FAUNUS.

Un anneau?

CORINE.

Voilà justement
Ce que j'ay soupçonné dès le premier moment.

FAUNUS.

Oüy, mais de cet anneau vous ignorez l'usage.

CORINE.

Oh, je le devine aisément,
Qui reçoit un present, s'engage,
Et je sçais que du mariage,
Une bague acceptée est le commencement.

FAUNUS.

N'en craignez point l'événement,
Le diamant ne peut estre que magnifique;
Mais ce n'est rien que la beauté.
Par une puissance magique,
A votre doigt l'anneau porté,
Dans l'instant vous rend invisible,
Et l'on ne vous revoit qu'après qu'il est ôté.

CORINE.

Que dites-vous?

FAUNUS.

La verité.

CORINE.

Aux charmes, je le crois, il n'eſt rien d'impoſſible,

Et je n'en ai jamais douté:

Sans en avoir pourtant vû nul effet ſenſible,

Je ſouhaiterois fort...

FAUNUS.

Ce n'eſt point fauſſeté,

Le Taliſman eſt infaillible.

CORINE.

Voyons, donnez.. au moins, c'eſt curioſité.

FAUNUS.

Au plaiſir de la nouveauté,

Eſt il un cœur inacceſſible?

Voilà le preſent accepté.

CORINE.

Je n'ouvre cet Ecrin que d'une main tremblante;

Que vois je? Quel brillant objet;

C'eſt un menſonge qu'on m'a fait.

Et cette lumiére éclatante;

Doit produire un contrafre effet.

FAUNUS.

Comment donc, s'il vous plaît, croyez-vous que je mente?

CORINE.

Non, mais mettez-le un peu, j'en veux faire l'eſſay,

Je verrai ſi vous dites vray.

FAUNUS *met la bague.*

Fort volontiers He bien, n'eſt vous pas contente!

CORINE.

Vous avez diſparu. Ciel! quel étonnement?

FAUNUS.

La choſe eſt aſſez ſurprenante.

CORINE.

Sans doute: mais ce diamant

Fait-il le même effet ſur tous également?

FAUNUS.

Oh oüy.

CORINE.

Pour en avoir une preuve constante
Par moy-même, je veux l'essayer un moment.

FAUNUS.

Fort bien.

DORINE *mettant la bague.*

Seconde, amour, le projet que je tente.

FAUNUS.

Rien n'est plus merveilleux.

CORINE.

Vous ne me voyez pas?

FAUNUS.

Comme si vous estiez absente.

CORINE.

Je ne suis pourtant qu'à deux pas.

FAUNUS.

Ne vous éloignez pas, s'il vous plaît, davantage:
Allons, vous avez fait l'épreuve, & c'est assez.
Ostez la bague & finissez.

CORINE.

J'en connois trop le prix pour n'en pas faire usage.
Enfin, mes vœux sont exaucés.

FAUNUS.

Comment! que dites vous?

CORINE.

Que je sors d'esclavage.
Et que mes malheurs sont passés.

Corine s'éloigne.

FAUNUS.

Comment écoutez donc, Corine, je vous prie,
Ne vous avisez pas d'aller me faire ici
De mauvaise plaisanterie,
Je n'aime pas la raillerie,
Et ce n'est pas un jeu que cette affaire cy.
Elle ne répond point, elle s'est écartée,
Où la retrouver, & comment?

Voi-

Voilà pour un commencement,
Un bel effet de la bague enchantée.
Jupiter ne sçait ce qu'il fait.
Il me donne en partant à garder sa Bergére;
Et par Baccus il envoye un secret,
Pour empêcher de voir ce qu'elle voudra faire.
Je suis moi-même un grand sot aujourd'hui,
De n'avoir pas prévû la chose!
Mais quand je l'aurois fait, je n'ose
Croire avoir plus d'esprit que luy.
A quoy la passion expose!
Elle obcurcit l'esprit, elle aveugle les yeux,
Et l'amour qui se rit de tous tant que nous sommes,
Fait assez souvent faire aux Dieux,
Autant de sottises qu'aux hommes.
Quel parti prendre? il faut tâcher
Adroitement de faire en sorte,
De rattraper la bague, & surtout d'empêcher,
Que de ces lieux l'invisible ne sorte.
Courons, & redoublons la garde de la porte.
Si l'on ne la voit pas, on pourra la toucher.

SCENE IX.

CORINE *seule*

Que parle-t il des Dieux & de Jupiter même?
Ay-je bien entendu! seroit-ce un Dieu qui m'aime?
Mais non, pourquoi se déguiser?
Pourquoy descendre ainsi de sa grandeur suprême?
Et pour toucher un cœur, chercher à l'abuser?
Je sens qu'en secret, je me flatte

De

De foumettre à mes loix une divinité.
Trop dangereufe vanité,
Qu'il faut que ma vertu combatte
Par le fecours de la fidélité.
C'en eft fait, & je veux que mon triomphe éclate.
Quelque bonheur qui me foit prefenté,
Je me dois à Philéne, & ne fuis point ingrate,
Et le Dieu fera rebuté.
Voici Philéne.. . fa prefence
Dans tous mes fens allume un nouveau feu.
Il croit eftre feul en ce lieu,
Il ne me fçauroit voir, examinons-le un peu,
Ecoutons, fachons ce qu'il penfe,
Et s'il merite fur un Dieu
Qu'on luy donne la préference.

SCENE X.

PHILENE, CORINE.

PHILENE.

TOut favorife mes deffeins,
C'eft une puiffance divine,
Qui vient de m'ouvrir les chemins
De ces beaux lieux habitez par Corine,
Il n'eft point de bonheur égal.
A celui d'être aimé d'une beauté qu'on aime.
Si Corine eft pour moy la même,
Je ne craindrai point d'un Rival,
Ni le pouvoir, ni la colére,
Près d'elle conduit par l'amour,
Mon bonheur me rend téméraire;
Et j'affronterai pour luy plaire,

Les

Les perils où dans ce séjour,
De ce Rival peut me livrer la haine.
Heureux de périr en ce jour.
En prouvant ma constance à Corine,

CORINE.

Ah Philéne ?]

PHILENE.

Qu'entens-? Corine, est-ce vous ?
Quel charme vous cache à ma vûë ?

CORINE.

Le Ciel se déclare pour nous.

PHILENE.

J'entens sa voix. Depuis que je vous ay perduë,
De mon bonheur les Dieux jaloux,
Ne peuvent-ils souffrir qu'à mes vœux les plus doux,
Vous soyez tout à fait renduë.
Je vous entends, & je ne puis vous voir ;
Auprés de vous c'est l'amour qui m'améne
Ce Dieu m'a t'il flatté d'une espérance vaine ?

CORINE.

Non, Philéne, ce Dieu va combler votre espoir ;
Ce diamant me rendoit invisible.

PHILENE

C'est un present de mon Rival.
Vous l'avez accepté, Corine ; est il possible ?

CORINE.

Oüi, mais il luy sera fatal.
Il peut faciliter ma fuite,
Où si vous demeurez près de moy dans ces lieux
Vous y cacher à tous les yeux.

PHILENE.

Que s'il se peut jamais je ne vous quitte,
Et que mon sort soit envié des Dieux !

CORINE.

N'en doutez point, Philéne, il doit leur faire envie,
Ce present vient de quelqu'un d'eux,
Corine vous le sacrifie.

PHI-

PHILENE *prend la Bague & veut la mettre*

Que Corine me rend heureux!

CORINE.

Ah, Philéne, arrestez, ne troublez point ma joye!
En vous cachant sitost à mes regards,
Autant que nous pourrons souffrez que je vous
voye;
Et quoique l'on m'obsérve ici de toutes parts
Pour mettre cet anneau, du moins il faut attendre
Que quelqu'un vienne nous surprendre
Ma tante porte ici ses pas.

PHILENE.

Oüi, c'est elle je crois l'entendre.

CORINE.

Cachez vous à se yeux, mais ne me quittez pas.

SCENE XI.

MEROPE, CORINE, PHILENE

MEROPE.

JE ne puis demeurer en place;
Je vais, je viens, je cours, & je ne sçay pourquoi:
Ma Niéce, il faut de vous que j'obtienne une grace.

CORINE.

Vous pouvez disposer de moy.
Depuis quelques instans tout ce qu'icy je voi,
Me donne des soupçons, m'allarme, m'embarrasse
Expliquez-vous de bonne foy;
Ignorez-vous ce qui s'y passe?

ME-

Quoy donc ?

M E R O P E.

Parlez sincérement,
De concert, s'il se peut, démêlons l'avanture,
Je vois des incidens qui passent la nature.
Ces Jardins, ce beau Bâtiment
D'une Divinité, sans doute, sont l'ouvrage,
Ou l'effet d'un enchantement.

C O R I N E.

Mais à penser ainsi, qu'est-ce qui vous engage ?

M E R O P E.

Vous pensez comme moy, ma Niéce, assurément,
Et le Courier que vient d'envoyer votre Amant. . .

C O R I N E.

Hé bien.

M E R O P E.

Ma surprise est extrême.

C O R I N E.

Quoy donc ?

M E R O P E.

C'est quelque Dieu, ma Niéce, absolument
Ou quelque Enchanteur qui vous aime,
Et le Courier, peut-être, est un des deux lui-même.

P H I L E N E.

O Ciel ! quel est l'excès de mon étonnement !

M E R O P E.

Oüays, quelle voix ay je entendue;
Dites,

C O R I N E.

C'est la mienne vraiement.

M E R O P E.

De moment en moment je suis plus éperdue,
Ce qui s'est offert à me vûe,

C O R I N E.

Quoy donc ! ma Tante?

MEROPE.

En ce moment,
Ce Courier à mes yeux vient de percer la nue.
Je l'ay vû vers le Ciel voler rapidement.

CORINE.

De trouble, comme vous, je sens mon ame émue,

MEROPE.

Ma Niéce, mes soupçons sont-ils sans fondement?

CORINE.

Vous m'en voyez saisie, & je souffre une gêne.
Hâtons nous de sortir de ce fatal séjour.

MEROPE.

Si quelque Dieu pour vous a de l'amour,
Gardons-nous bien de mériter sa haine.

CORINE.

Au contraire, otons-luy tout espoir en ce jour,
Que le dépit rompe sa chaîne,
Et s'il se peut qu'à son retour,
Il me trouve unie à Philene.

MEEOPE.

Philene, il le faut oublier:
D'une plus noble ardeur tu dois estre enflammée.

CORINE.

Le nœud qui nous unit ne peut se délier.
Et si d'un Dieu j'étois aimée,
Du plaisir de pouvoir le luy sacrifier,
Ma Tante, je serois uniquement charmée.

PHILENE.

A-t'on jamais senti des transports aussi doux!

MEROPE.

Ma Niéce, assurément on parle auprès de vous.
Ce sont des Enchanteurs, mon enfant, qui vous servent,
Ou quelques Dieux qui vous observent.
Ne méritez pas leur courroux.
Il faut de votre cœur, ma Niéce,
Bannir une indigne tendresse.

PHI-

PHILENE.

Ah! quels conseils pernicieux
Votre Tante vous donne-t'elle?
Gardez-vous de les suivre, un cœur pur & fidéle,
Ne peut jamais déplaire aux Dieux.

MEROPE.

Je n'en puis plus, me voilà presque morte,
Qui peut, sans être vû, vous parler de la sorte?

CORINE.

Qui que ce soit, ma Tante, il s'explique fort bien.

MEROPE.

Oh, ce n'est point un Dieu, c'est un Magicien,
Contre les Dieux, il parle pour Philéne,
Mais par hazard ne seroit-ce point luy?
Cette voix ressemble à la sienne.

CORINE.

Sans m'effrayer, sans me faire de peine;
Cette voix m'a parlé presque tout aujourd'huy.

MEROPE.

Quelle surprise est égale à la mienne!
Le Courier, la voix & l'Amant,
Icy tout est enchantement.

CORINE.

Que dites vous?

MEROPE.

Malheureuse Corine,
Un Magicien t'aime, un Folet te lutine.
Où me suis-je laissé conduire aveuglément?

CORINE.

Ne vous inquiétez, ma Tante, aucunement,
Ce Folet me plaît fort, bien loin qu'il me chagrine;
Je crois, quand il me parle, entendre mon Amant!
Il me semble que c'est luy-même!
Et je sens une joye extrême,
Quand il me jure tendrement,
Qu'il sera fidéle, & qu'il m'aime.

PHILENE.

Il en fait son bonheur suprême ;
Et ses feux, son empressement
Dureront éternellement.

MEROPE.

Je n'y puis plus tenir, & n'y puis rien comprendre ;
Je suis lasse de vous entendre
Causer en ma presence avec votre Lutin,
Et je vais autre part attendre
De tout cecy quelle sera la fin.

SCENE XII.

CORINE, PHILENE.

CORINE.

Nous en voilà défaits.

PHILENE.

Quel bonheur est le nôtre,
De pouvoir éviter des regards curieux!

CORINE.

Remontrez-vous, cher Philene à mes yeux,
Un surveillant nous quitte.

PHILENE.

Il nous en vient un autre.

CORINE.

Ah! c'est celuy que dans ces lieux
Nous avons le plus craindre.

PHILENE.

Ne nous suffit-il pas qu'il ne puisse me voir;

CORINE.

Non, au silence encore, il faudra vous contraindre;
Et de la bague il connoît le pouvoir.

SCENE XIII.

FAUNUS, CORINE.

FAUNUS.

AH! vous vous lassez donc enfin d'estre invisible!
Je m'y suis par ma foy, toûjours bien attendu
Du Diamant autant qu'il est possible
Sans doute vous avez éprouvé la vertu.

CORINE.

Je suis dans un chagrin terrible,

FAUNUS.

Hé, de quoy donc?

CORINE.

Je l'ay perdu.

FAUNUS.

Vous n'avez plus l'anneau magique?

CORINE.

Auprès d'une grotte rustique,
Où je m'occupois à rêver,
Il m'est tombé du doigt; je ne l'ay pû trouver.

FAUNUS.

Parbleu, ce n'est pas là, s'il faut que je m'explique;
Le plus grand mal qui pouvoit arriver.
Pour vous cacher vous estes trop charmante.
On perd trop à ne vous voir pas,
Et quand le Ciel de tant d'appas,

Orna votre beauté naissante ;
Ce seroit offenser les Hommes & les Dieux
De dérober tant d'attraits à leurs yeux.

CORINE.

De la perte que j'ay faite,
Vous me dédommagez par des propos si doux.

FAUNUS.

Quand cette perte est un bonheur pour nous,
Il ne faut pas qu'on la regrette.

CORINE.

A parler franchement je ne regrette rien,
Et j'ay dans ce moment tout ce que je souhaite,
Jamais un cœur ne fut si content que le mien.

FAUNUS.

Je suis charmé de vous voir satisfaite.

CORINE.

Qui ne le seroit pas ?

FAUNUS.

Hé bien,
Pour vous entretenir dans cette humeur gaillarde ;
Car vous sçavez que de ma part,
Heureusement aussi je suis assez gaillard.
Voulez-vous que je me hazarde
A vous donner ici, pour vous desennuyer,
Un petit plat de mon metier

CORINE.

Fort volontiers. Que sera ce ?

FAUNUS.

Une Fête,
Que dans ces lieux Baccus avec l'Amour apprête,
Et qu'ils m'ont demandé de répéter icy.
Je leur ay de bon cœur accordé leur requête,
Ils ne tarderont pas à venir. Les voicy.

CORINE.

Baccus ! l'Amour ! Fuyons.

FAUNUS.

N'ayez point de scrupule.

CORINE.

Des Dieux parmi nous !

FAUNUS.

Bon, & Baccus & l'Amour,
Aux mortels en crédit tous les Dieux font la cour.
S'en étonner, c'eſt être ridicule,
Nous plaire eſt leur unique ſoin,
Et nos faveurs font leur mérite.

CORINE.

C'eſt un honneur dont je vous félicite ;
Mais trouvez bon que je vous quitte,
Et que je puiſſe voir leur Fête d'un peu loin.

DIVERTISSEMENT DU SECOND ACTE.

BACCUS, *suite de Baccus*.

BACCUS.

Je vous améne ici l'Elite,
Des bons Yvrognes de ma suite;
Gens éprouvés dans les repas,
Toujours prêts à faire merveille,
Que le peril n'étonne pas,
Et dont un seul mettroit à bas,
Un escadron de cent bouteilles.

FAUNUS.

Vous avez là de bons Soldats.

BACCUS.

Ils combattent toûjours auprés de ma personne.
Hé bien, Pere Faunus, la Cave est elle bonne.

FAUNUS.

Pas trop, Seigneur, Baccus

BACCUS.

Quoy pour un grand Seigneur
Jupiter prétend qu'on le prenne,
Et dans sa Cave il n'a pas du meilleur!
Pour paroitre tel, qu'il apprenne
Que de son vin, sur tout il faut se faire honneur.

FAU-

FAUNUS

Uniquement sensible aux charmes des mortelles
Il néglige ces soins pour elles.

BACCUS.

Tant pis.

FAUNUS.

Oüi, mais enfin; c'est un dérangement,
Que Baccus peut réparer aisément.

BACCUS.

Volontiers.

FAUNUS.

Vous avez de vendange excellente
Copieuse provision.

BACCUS.

Oui, trés forte.

FAUNUS.

Le vin n'est pas ma passion;
Mais cependant je suis d'humeur fort complaisante,
Et j'en bois quantité par conversation.

BACCUS.

Toûjours une Cave ambulante
Me suit partout,

FAUNUS.

Bonne précaution.
Voilà ce qui s'appelle une Fête charmante,
Des vins les plus délicieux,
Tandis que nous ferons un essay copieux,
Ordonnez s'il vous plaît, que la troupe Bachique,
En partageant nos plaisirs en ces lieux,
De concert à l'envi s'applique,
Par d'agréables jeux, par de tendre musique
A nous occuper de son mieux.
Et les oreilles & les yeux.

UN SUIVANT de Baccus chante.

Dieu des Bûveurs, sous tes aimables loix.

On passe doucement la vie,
Tes favoris ne portent point envie
Au sort brillant des plus grands Rois.
Par les douces vapeurs de la liqueur charmante,
Tu sçais combler tous nos désirs,
Le vin est la source abondante
De tous les plaisirs.

UNE BACCANTE.

Quand à longs traits
Le bon vin coule,
On ne s'en dégoûte jamais
Sans ennuy le temps s'écoule,
Aucuns mets
Ne paroissent mauvais,
Les plaisirs naissent,
C'est pour les Bûveurs qu'ils sont faits.
Les plaisirs, &c.
Et l'on choisit les plus parfaits,
Quand à longs traits, &c.

SCENE II.

L'AMOUR, *& sa suite.*

Du choix de ses plaisirs, si chacun est le maître,
On choisira ceux de l'Amour, peut-être,
Et pour vous les offrir, j'adresse ici mes pas.

UN SUIVANT de Baccus.

Après les plaisirs de la table,
Ceux de l'Amour offrent le plus d'appas,
Il en faut faire un mélange agréable;
Aimer à la fin du repas,
Afin de ne s'ennuyer pas,
Après les plaisirs de la table.

UNE SUIVANTE de l'Amour.

Aimons toûjours,
Parmy le vin & la tendresse;
Passons le cours
De nos beaux jours
On doit le temps de sa jeunesse
A Baccus autant qu'aux Amours.

FAUNUS *furé à Baccus.*

Sans trop examiner ni leurs droits, ni les vôtres,
En toute occasion je croy
Avoir toûjours de bonne foy
Bien payé les uns & les autres.

BACCUS.

Assurément.

FAUNUS.

Pour ceux de Baccus aujourd'huy,
Je m'en suis acquité dignement avec luy.

L'AMOUR.

Et les miens?

FAUNUS.

Partie à remettre,
Parce que l'un peut permettre.
Que tous les deux. . . conjointement...
Prennent certain arrangement. . .

Quant à present que je me porte bien. . .
Mais pourtant autrefois que vous n'y perdrez rien. . .
Et que sans vouloir vous commettre. . .
Il ne faut là dessus avoir aucun soucy. . .
D'autant que souvent on hazarde. . .
Que qui devroit garder à besoin qu'on le garde. .
Au bout du compte enfin. . . Bon soir & grand mercy.

SCENE III.

BACCUS, L'AMOUR.

BACCUS.

Il est en bon état.

L'AMOUR.

Que le vin l'y maintienne,
Jusqu'à ce que Jupiter vienne,

BACCUS

Agissons de concert toûjours, dans tout ceci.

L'AMOUR.

J'ay donné ma parole à Junon.

BACCUS.

Moy la mienne.

L'AMOUR.

Ne bûvez donc point tant, & qu'il vous en souvienne.

BACCUS.

N'ayez de grace aucun souci.

L'A-

L'AMOUR.

Dans ces Jardins tantôt j'ay fait entrer Philéne,

BACCUS.

Avec Corine il s'y proméne.

Sans estre vû, l'anneau magique a réüssi.

L'AMOUR.

Tant mieux, servons-nous en pour les tirer d'icy.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

JUPITER, MERCURE.

MERCURE.

J'EN conviens l'avanture a dequoy vous surprendre
Plusque vous, j'en suis étonné;
Rien ne devoit vous faire attendre
Un retour si peu fortuné.

JUPITER.

A cet évenement, je ne puis rien comprendre,
Tu m'en vois accablé de honte & de douleur,
Et je ne puis imputer mon malheur,
Qu'au seul déguisement que mon choix m'a fait prendre.

MERCURE.

Hé pourquoi donc;

JUPITER.

Mercure, plus j'y pense,
Plus mes soupçons sont confirmés;
Tous ces soupirans d'importance,
Dont les talens sont renfermés

Dans

Dans le faste & dans l'opulence,
Ne sont bons que pour la dépense,
Et rarement ils sont aimés.

MERCURE.

On auroit là-dessus bien des choses à dire.

JUPITER.

Corine... un noir chagrin m'agite, me déchire;
Je gagerois qu'en ce moment....
Cette reflexion redouble mon tourment,

MERCURE.

Oüy; nous n'avons pas lieu de rire.

JUPITER.

Corine est avec un Amant,
A qui l'on croit impunément
Pouvoir des Dieux sacrifier le Maître.

MERCURE.

Oüy-dà, cela pourroit bien être.

JUPITER.

Oh! la chose est assurément.

MERCURE.

Mais du moins, c'est sans vous connoître.

JUPITER.

Je l'avois bien prévû, fatal éloignement,
Ridicule déguisement,
Importune grandeur, pourquoi ne pas paroître
Aux regards d'un objet charmant,
Dans tout l'éclat où le Ciel nous fait naître,
Et craindre de le trop honorer en l'aimant.

MERCURE.

A vous en parler franchement,
Ce ne seroit pas ma maniére,
Mais c'est un usage ordinaire,
Que vous n'avez encor quitté que rarement.

JUPITER.

M'en voilà pour jamais revenu, je te jure,
Sans craindre que Junon murmure.
Je me veux exposer à ses chagrins jaloux,
Et me faire un plaisir de braver son courroux.
Il faut pour mieux me vanger d'elle,

Qu'

Ouvertement aux yeux de tous,
Luy préférer une simple mortelle.
Je ne sçaurois marquer trop de ressentiment;
Cherchons Corine, il en est temps encore,
Avoüons nous pour son Amant,
Et que tout l'univers sache que je l'adore,

MERCURE

Un peu plus de prudence, & moins d'emportement
Pour quelque temps, il est bon qu'on l'ignore.
Il est bien vrai que votre amour l'honore,
Mais il ne vous fait pas honneur égalemeńt:
Sachons d'abord ce qu'elle est devenue,
Une fille qu'on perd de vûe,
Se retrouve par fois assez facilement,
Mais pas toûjours, telle qu'on l'a perduë.

JUPITER.

Tu raisonnes fort sagement,
Et c'est l'excès de la colère
Qui cause en moi ce premier mouvement.

MERCURE.

Hé de grace, qu'il se modére.

JUPITER.

Je suivrai tes conseils en tout aveuglément.

MERCURE.

Pour mieux approfondir l'affaire,
Cherchons ici Faunus de toutes parts;
Il faut que tôt ou tard il s'offre à nos regards.
De Corine déja je vois venir la Tante.

SCE-

SCENE II.

JUPITER, MERCURE, MEROPE.

MEROPE.

Je n'en puis plus, ici tout m'épouvante ;
Et votre retour même ajoûte à mon effroi,
Un de vos gens, Seigneur, tantôt s'est devant moi,
Par le milieu des airs volant à tire-d'aîle,
Fait vers le Ciel une route nouvelle ;
Et puis par un effet presqu'aussi peu commun ;
J'ai vû ma niéce ici causer avec quelqu'un ;
Sans y voir personne auprès d'elle.

JUPITER.

Je ne me trompois pas, ah ! c'estoit un Amant,
Et que Junon protége apparemment.

MERCURE.

La chose n'est pas impossible.

JUPITER.

Il n'évitera pas un juste châtiment ;
On fait à mon amour un affront trop sensible ;
Et l'on n'offense pas les Dieux impunément.

MEROPE.

Seigneur en tout ceci, je ne suis point coupable,
Mortel, ou Dieu, j'en fais serment ;
Je n'ai rien fait qui soit capable
De m'attirer votre ressentiment.

MERCURE.

Je le crois, nous pensons de vous tout autrement.

ME-

MEROPE.

J'ai fait ce que j'ai pû pour engager Corine.

MERCURE.

J'en répondrois à votre mine,
Mais ne sçavez vous point comment,
Avec qui de ces lieux elle s'est échappée?

MEROPE.

Je ne sçais qu'en juger, mais je suis fort trompée
Si ce n'est un enlévement.

JUPITER.

Et pour faciliter sa fuite,
Est-il venu quelqu'un luy rendre ici visite?

MEROPE.

Je n'ai vû presque rien de ce qui s'est passé,
De ce que je voyois, étonnée, interdite
Auprès de ces bosquets, je n'ai point avancé:
Les amours, disoit on, & des gens de leur suite,
Avoient ici, ri, bu, chanté, dancé,
De trouble & de frayeur j'avois le cœur glacé;
Et de rien je ne suis instruite.

JUPITER.

Ah jalouse Junon! je reconnois vos coups,
Et les amours jamais, n'auroient osé sans Vous,
Me faire une pareille offense.

MERCURE.

Nous le meritons bien franchement entre nous,
Ils n'estoient pas de nôtre confidence.

JUPITER.

Mais Faunus avec eux sans craindre mon courroux,
A-t-il esté d'intelligence?

MERCURE.

Nous le sçaurons, le voici qui s'avance.

JUPITER.

Que veut dire ceci, sur ses pieds chancelans.
Il semble qu'à regret, tous son corps se soutienne.

SCENE III.

JUPITER, MERCURE, FAUNUS, MEROPE.

FAUNUS.

Pour ratraper un peu l'usage de mes sens,
Il est bon que je me proméne.

JUPITER.

Voilà de mon malheur une preuve certaine.

FAUNUS.

Ah, ah, c'est vous, parbleu, soyez les bien venus;
J'allois commencer d'estre en peine,

JUPITER.

En quel état vous trouvai je, Faunus?

FAUNUS.

Vous le voyez, la bédaine assez pleine,
C'est votre fils... son frere à uy... Baccus,
Qui pour.. renouveller...l'ancienne connoissance.
Oh, nous avons, ma foy, souflé d'excellent jus!

JUPITER.

J'avois compté sur votre vigilance;

FAUNUS.

Oüy, je suis vigilant, on ne peut l'estre plus.

MERCURE.

Il y paroit vraiment,

FAUNUS.

Il y paroit, abus.

JUPITER.

Et, Coriné.

FAUNUS.

Estes-vous faché de son absence.

JUPITER.

Si j'en suis fâché?

FAUNUS.

Paix, je suis au fait, *motus*,
Mais par discretion je garde le silence.

JUPITER

Quoy!

FAUNUS.

Ne me dites rien s'il vous plait là-dessus.
Voilà la Tante encor, c'est une grande avance;
Je ne perds pas, comme on voit, connoissance;
Dans les pieges qu'on m'a tendus,
Bref, vos rivaux, seront tous confondus.

JUPITER.

Ne rougissez-vous point de l'état où vous étes.

FAUNUS.

Non, pour un peu de vin, quel vacarme vous faites.

JUPITER.

Quelle honte!

FAUNUS.

Voilà justement ce que c'est;
Vous autres, Dieux de la premiére classe,
Vous bûvez du nectar tout autant qu'il vous plait,
Sans que sur vos cerveaux, il fasse
Nulle impression, nulle trace?
Pour nous autres, il y paroit.

JUPITER.

Pour faire contre vous éclater ma vengeance.
Je vous dégraderai de l'immortalité.

FAUNUS.

Non, non, n'en faites rien, donnez vous patience.
Avec la Tante en diligence,
Je vais chercher par tout, & mon activité,
Justifiera que ma fidélité,
Mérite une autre récompense.
Sans adieu.

SCENE IV.

JUPITER, MERCURE.

JUPITER.

Quelle indignité!
A quel excès je me sens irrité.
Les Amours & Baccus aujourd'hui me trahissent;
Avec Junon de concert ils s'unissent.
Ah! je les punirai de leur témérité.
Pour Junon, j'y suis fait, & j'ai toujours été
L'objet de son humeur & de sa jalousie;
Et je ne puis priver Baccus de l'ambrosie;
Mais pour un tas confus de ces petits amours,
Dont le nombre par tout augmente tous les jours,
Je puis au gré de mon envie
Les soumettre à perdre la vie.
Le destin me permet de les traiter ainsi;
Va cours, dire à Venus....

MERCURE.

Je crois que la voici.

SCENE V.

VENUS, JUPITER, MERCURE.

JUPITER.

VOus venez à propos, Déesse.

VENUS.

Un soin pressant qui pour vous m'interesse,
Me fait vous chercher jusqu'ici.

JUPITER.

Et pour une affaire qui presse,
J'avois dessein de vous parler aussi.

VENUS.

La confidence est fâcheuse à vous faire.

JUPITER.

Ce que je vous dirai, pourra ne pas vous plaire.

VENUS.

Junon votre chaste moitié...

JUPITER.

Junon... ne me parlez point d'elle

VENUS.

Sent pour mon fils qui soupire auprès d'elle,
Un peu plus que de l'amitié.

MERCURE.

Comment diantre, ceci passe la raillerie!

JUPITER.

Junon!

VENUS.

De vos amours, voilà quel est l'effet,
Je ne dois pas les blamer tout-à-fait,
C'est une liberté qui ne m'est pas permise,

Mais

Mais votre exemple l'authorise,
Comme chez les Mortels, l'exemple chez les Dieux,
Est tout-à-fait contagieux:
Quand à sa femme un mari donne prise
La femme cherche à l'imiter.
Et c'est ainsi qu'on s'indemnise.

JUPITER.

Déesse, vous venez ici nous debiter
Une ridicule morale.
Un mari peut manquer à la foy conjugale,
Sans que la femme soit en droit d'en profiter.
Il est des loix de bienséance,
Les maris ont de certains droits.

VENUS.

On s'y conformoit autrefois;
Aujourd'hui l'usage en dispense,
Les femmes ont changé de loix.

JUPITER.

Morbleu, de toute votre race,
J'ai bien à me plaindre aujourd'huy;
L'aîné prend ma femme pour luy,
Les cadets, pour un autre, enlevent ma maîtresse;
Pour l'aîné, je conviens de ce que je luy dois.
Il a souvent bien servi ma tendresse,
Et l'à dessus je suis de bonne foy.
Il faut bien en faveur de tant de bons offices;
Luy passer ses tendres caprices,
Quoique ma femme en soit l'objet,
Mais qu'il en demeure au projet.

VENUS

Rassurez vous; & n'ayez nulle crainte,
Sa tendresse n'est qu'une feinte,
Et je n'ai pris le soin de vous en avertir
Qu'afin de vous faire sentir,
Dans le desir d'estre vengée,
A quoi se peut livrer une prude outragée;
C'est à vous dans la suite à vous en garantir.

JUPITER.

Ah! c'est ce que l'on doit attendre,
Mais lorsqu'à votre aîné j'ai des graces à rendre,
J'ai du regret à ne vous point mentir,
D'estre obligé de vous apprendre,
Quel violent parti contre tous ses cadets;
Aprés les chagrins qu'ils m'ont faits,
Mon juste courroux vient de prendre.

VENUS.

Quoi! comment donc!

JUPITER.

Ils ont prêté
Leur soins pour m'enlever Corine.

VENUS.

Ce trait qui contre eux vous chagrine,
Ne doit point leur estre imputé.

JUPITER.

J'en crois le mouvent dont je suis agité,
Et la fureur qui me domine.
Ils m'ont trahi, mais je m'en vengerai,
J'en vais détruire autant que je pourrai.

VENUS.

Votre courroux contre eux n'a rien que j'apprehende,

JUPITER.

Ils en ressentiront cependant les effets.

VENUS.

Vous en auriez d'inutiles regrets;
Ils meriteront grace, & je vous la demande

JUPITER,

C'est assez qu'à l'aîné je laisse ses Autels,
Les autres deviendront mortels
De ma vengeance, il faut laisser des marques;
Je les assujettis au caprices des Parques.

VENUS.

Quel affront, qu'elle nouveauté!

JUPITER.

Allez, dépechez-vous, que mon ordre, Mercure,

A-

A l'instant soit exécuté.

MERCURE.

Vous serez obéï.

VENUS.

Cette peine est trop dure,
Révoquez-en l'Arrest.

JUPITER.

Non, je suis trop piqué,
Il ne sera point révoqué,
Et c'est par le Stix que j'en jure.

SCENE VI.

VENUS, MERCURE.

VENUS.

Ciel! puis-je recevoir de plus sensible injure?

MERCURE.

Il est terrible en sa fureur,
Et les amours, je vous assure,
Ont grand tort dans cette avanture
Par un endroit sensible, ils ont frappé son cœur.
Voilà pour eux une fâcheuse époque,
De la façon qu'il a juré,
Je ne crois pas, tout bien considéré,
Que jamais l'ordre se révoque.
Non, je n'y puis trop-tôt satisfaire à son gré,
Et je vais avertir les trois sœurs Filandiéres.
Qu'à leurs loix Jupiter a soumis les amours,
Qu'elles sont désormais maistresses de leurs jours,
Impitoyables & séveres.
Je crois, que loin d'en prolonger le cours,
Elles n'en épargneront guéres.

Et je prévois que leur fatal ciseau,
Les fera presque tous périr dès le berceau.
Je vous quitte.

VENUS.

Arrêtez ; de grace.

MERCURE.

Vous obéïr, n'est pas en mon pouvoir ;
Quand Jupiter prononce, il faut qu'à son devoir
Sans differer on satisfasse.

SCENE VII.

VENUS *seule*

Et moy pour qui cet Arrest odieux
Est l'offense la plus mortelle,
Je sçaurai contre lui soulever tous les Dieux.
De ces [illegible] mon fils ; prens en main la querelle
Vangeons-nous de [illegible] d'un Maistre impérieux.

SCENE VIII.

L'AMOUR, VENUS.

L'AMOUR

Quel violent transport, Déesse, vous anime,

VENUS.

Te voit, mon fils, le cœur de ta mere agité ;
Du courroux le plus légitime.

Tes Freres sont privés de l'immortalité;
Sans les entendre, on les opprime,
Contr'eux Jupiter irrité;
Que sans le rendre heureux, Corine l'ait quitté,
De sa fuite leur fait un crime,
Il a donné l'Arrest.

L'AMOUR.

Il faut qu'il le supprime,
Et c'est un traitement qu'ils n'ont pas merité;
Si l'enlévement de Corine
Au point où je le crois, l'offense & le chagrine,
De cet enlévement, qu'il ne soit point surpris;
Il nous a méprisés; mais enfin, qu'il apprenne
Que pour éviter ses mépris,
On cherche à mériter sa haine.

VENUS.

Vous le pouvez braver impunément;
Mais vos freres, mon fils, objets de sa vengeance,
Quand c'est vous qui faites l'offense,
En reçoivent le châtiment.

SCENE IX.

FAUNUS, VENUS, L'AMOUR.

FAUNUS.

HE'! qu'est-ce donc, voici bien du remu-ménage?
Jupiter est pis qu'enragé,
Et moy de mon côté j'enrage;
C'est vous, petit fripon, je gage,
Qui par malice avez ici tout dérangé.

L'AMOUR.

Oüy, c'est moi; c'est Baccus, & Junon elle-même.

Qui de concert en ce moment,
Venons d'unir Corine à ce qu'elle aime.

FAUNUS.

Vous avez là-dedans bien opéré vraiment;
Un mortel est maistre des charmes,
Que le maistre des Dieux aimoit si tendrement !
Je ne m'étonne pas s'il met tout en allarmes
Dans tout ceci, pour moi, je n'attens rien de bon.

VENUS.

Vous ne faites que craindre en cette occasion,
Et des amours déja la disgrace est certaine;
Doivent-ils seuls porter la peine;
D'avoir trop bien servi Junon;
Jupiter, suspends ta vengeance,
Où si tu veux l'exercer aujourd'hui,
C'est l'Hymen qui te fait la plus sensible offense;
Puni le, vange-toy sur luy.

FAUNUS.

Oh! pour cela c'est une chose à faire,
C'est lui qu'il faut bannir du rang des Immortels.
Quand on détruiroit ses Autels,
On ne s'en plaindroit pas, & l'on n'y perdroit guéres;
Mais vouloir supprimer la race des amours,
Ce seroit déranger l'ordre de la nature
Le monde, sans l'Hymen, peut bien durer toûjours;
Mais sans amours il est bien mal-aisé qu'il dure,
Je crains fort entre nous la fin de l'avanture.

SCENE X.

FAUNUS, VENUS, L'AMOUR, L'INCONSTANCE.

L'INCONSTANCE.

Ne craignez rien, Faunus, rassurez-vous
Cessez de vous plaindre, Déesse,
Au destin des Amours toûjours je m'interesse.

L'AMOUR.

Que peut l'Inconstance pour nous ?

L'INCONSTANCE.

Pour vous, ingrat, je travaille sans cesse,
De Jupiter j'ai calmé le courroux.

VENUS.

Que dites-vous ?

L'INCONSTANCE.

J'en suis certaine.
Il voit Corine sans regret,
Par l'Hymen unie à Philéne.

L'AMOUR.

Quoy ! leur bonheur ne luy fait point de peine ?

L'INCONSTANCE.

Pour dégager les cœurs d'une amoureuse chaîne,
L'inconstance a plus d'un secret;
Jupiter en ressent l'effet,
Il n'est pas sans amour, mais il est sans colére.

FAUNUS.

Hé ! comment avez-vous pû faire ?

L'INCONSTANCE.

Sans m'écarter de ma route ordinaire,
J'ay fais à ses regards briller un jeune objet,
Plus charmant que Corine, & plus digne de plaire.

VENUS.

Fort bien.

L'INCONSTANCE.

Un de vos fils, un petit téméraire,
De tous les Amours le cadet,
Qui je crois ne fait que de naître,
Les a d'abord frapé tous deux du même trait:
Et des Dieux le souverain Maistre;
Aplaudit à l'enfant du beau coup qu'il a fait.
Il le caresse, il fait connoistre
Qu'il se repent du funeste décret,
Dont il vient de charger Mercure;
Et tout Dieu qu'il est, il murmure
Contre le sort qui le soumet.
Ayant juré le Stix à n'estre point parjure,
Il me consulte, il me permet
Autant qu'il se pourra de réparer la chose,
J'imagine un moyen, & je le luy propose;
Il l'approuve à l'instant, il en est satisfait.

VENUS.

Quel est il?

L'INCONSTANCE.

La Metempsicose.

L'AMOUR.

Comment?

L'INCONSTANCE.

Si les Amours ne sont plus immortels,
Ils n'en auront pas moins leurs Temples, leurs Autels.
Ils finiront sans cesser d'estre,
Les Parques, ni le temps ne pourront rien sur eux.
Toujours jeunes, charmans, chacun
Leur ainé de leur sort sera par moy le maître,
Le sien ne sera pas plus brillant que le leur;
Et quand ils mourront dans un cœur.
Dans un autre à l'instant, je les ferai renaître,
Et leur rendrai par là cette immortalité
Dont le droit leur vient d'estre nés.

L'AMOUR.

Ay-je

Ay-je tort d'aimer l'Inconstance.

VENUS.

Peut-on mieux des Amours réparer le malheur?

L'INCONSTANCE.

A mes talens, à ma faveur,
Venus & les Amours doivent plus qu'on ne pense.

L'AMOUR.

Ne doutez point de leur reconnoissance.

SCENE DERNIERE

MERCURE, L'AMOUR, VENUS, L'INCONSTANCE.

MERCURE.

Jupiter près de vous m'envoye en diligence,
Vous annoncer le pardon d'une offense,
Qu'il ressentoit avec trop de chaleur,
Mais il faut le servir dans sa nouvelle ardeur,
Junon au Ciel est retournée.

L'AMOUR.

Saisissons cet heureux moment,
De Corine & de son Amant,
Célébrons icy l'hymenée,

VENUS.

Que tout conspire à leur contentement.

L'INCONSTANCE.

Que l'Univers admire ma puissance,
Et qu'on se souvienne toûjours,
Que malgré les destins, aujourd'huy l'Inconstance

Immortalise les Amours.

Symphonie

MERCURE.

Vous n'aviez jamais lû dans la Metamorphose,
Les incidens qu'on vient d'exposer à vos yeux,
Et de cette Metempsicose,
L'effet pourtant est sensible en tous lieux.
L'histoire secrette des Dieux;
Pour les gens de bon goût doit avoir quelque chose,
D'Interessant, de Curieux.
Si cet épreuve a pû vous satisfaire,
Nous tâcherons de temps en temps,
D'en démêler encor de nouveaux incidens.
Et de les rendre de maniére,
Que vous en soyez plus contens?
La troupe de nos Dieux préfére,
A l'interest, & même à tout encens,
L'avantage seul de vous plaire,
Et d'attirer vos applaudissemens.

DIVERTISSEMENT

UNE THESSALIENNE.

Goûtons bien la douceur extrême,
D'une heureuse liberté,
Dans ce beau séjour enchanté,
Malgré la grandeur suprême,
Une jeune & tendre beauté,
Peut au Souverain des Dieux même,
Préferer le Berger qu'elle aime.

UN THESSALIEN.

Que tout retentisse
Du bonheur qu'on goûte en ces lieux;
Que chacun choisisse
Les plaisirs qu'il aime le mieux,
D'une aimable & sage folie.
Où l'ame s'endort & s'oublie,
Ménageons bien les momens précieux,
Les seuls plaisirs de la vie,
Egalent les Mortels aux Dieux.

Air.

Sans le secours de l'Inconstance!
Que l'amour auroit peu d'attraits.
Un cœur qui ne change jamais
De l'amour, borne la puissance.
Que feroit-il de tous ses traits

Sans le secours de l'Inconstance?

Changer d'objet tous les jours,
Voler toujours de belle en belle,
Si c'est être infidèle,
C'est estre fidele aux amours,

Sçavoir aimer constamment,
Rendre un berger toujours fidele?
C'est tout l'honneur qu'une belle
Se puisse promettre aisément.

VAUDEVILLE.

Premier Couplet.

Habitans heureux
De ces beaux lieux,
Les plaisirs sont votre partage,
Ne songez qu'à vivre contens!
Profitez bien de vos beaux ans,
Donnez aux Amours,
Vos nuits & vos jours,
C'est en faire un bon usage.

[illegible] Couplet.

Sur l'aile du temps

Tout

Tous nos instans,
Se dissipent comme un nuage.

Préferons, puisqu'il faut finir,
L'instant present à l'avenir.
Les momens perdus
Ne reviennent plus,
Et qui les perd n'est pas sage.

3. Couplet.

Quand avec Cypris
Mars fût surpris
Vulcain devoit taire l'offense.

Pour en avoir instruit les Dieux,
Il devint la Fable des Cieux.
On est aujourd'hui
Plus sage que lui,
On sçait garder le silence:

4. Couplet.

L'or de Jupiter
Ne peut dompter,
Qu'un cœur neuf au tendre mystére.

S'il a malgré l'éclat de l'or,
Près de Corine un autre sort,
C'est qu'à ce metal
Un jeune Rival,
Mérite qu'on le préfére.

5. Cou-

5. Couplet

Nous serons heureux,
Comme les Dieux
De remporter votre suffrage.
Pour mériter cette faveur,
Nous travaillons avec ardeur.
Pour prix de nos soins,
Prêtez-vous du moins,
Au succès de cet ouvrage.

FIN.

LE ROY
DE
COCAGNE,
COMEDIE.

NOUVELLE EDITION.

A UTRECHT,
Chez ETIENNE NEAULME,
MDCCXXXIV.

A SON ALTESSE SERENISSIME MONSEIGNEUR LE DUC.

MONSEIGNEUR,

Le desir ardent que j'ay toûjours eû de trouver un accés favorable auprés de VÔTRE ALTESSE SERENISSIME, *& de luy procurer quelques amusemens, m'avoit fait naistre l'idée*

de la Comedie que j'ay l'honneur de luy presenter.

Le sujet me parût trés propre à amener des Fétes, aussi nouvelles que galantes, dans l'aimable sejour de Chantilly ; *sejour où les plus grands Princes que la France compte parmy ses Heros, & les Muses parmy leurs Protecteurs, venoient autrefois se délasser de leurs glorieux travaux.*

C'estoit ce lieu, MONSEIGNEUR; *que j'avois choisi pour celuy de ma Scene, persuadé que quelques merveilles que le Peuple Elémentaire eût pû inventer, l'ordre & l'abondance qu'on y voit régner plus que jamais, en auroient rendu l'execution facile.*

Mais malheureusement cette Piéce ne s'étant pas trouvée assez tost preste, il a fallu me contenter de donner au Public un leger crayon de la magnificence qui l'auroit accompagnée.

Vô-

Vôtre Altesse Serenissime *l'a honorée plusieurs fois de sa presence, & m'a témoigné avec beaucoup de bonté qu'Elle en estoit contente.*

C'est ce qui me fait prendre la liberté de luy dédier un Ouvrage que je n'avois fait que pour Elle, en attendant que mon imagination secondée de mon zèle me puisse fournir un Sujet digne de contribuer aux plaisirs d'un si grand Prince. Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

De Votre Altesse Serenissime.

Les trés-humble & trés-obéïssant Serviteur,

LE GRAND.

ACTEURS.

DU PROLOGUE.

THALIE, Muse de la Comédie.

LA MUSE TRIVIALE,
GENIOT,
LA FARINIERE,
PLAISANTINET. } Auteurs.

La Scéne est au pié du Mont Parnasse.

LE

LE ROY DE COCAGNE, COMEDIE.

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

Le Theatre represente le Mont Parnasse entouré d'un bourbier.

GENIOT.

A La fin je me vois au pied du Mont Parnasse.
Courage, il ne me reste plus
Rempli des preceptes d'Horace

 Qu'a

Qu'à tâcher de monter dessus.
Mais je ne vois point de passage,
Je crains de me noyer.
Dans ce maudit bourbier,
Où quantité d'Auteurs ont déja fait naufrage.
O Dieux! quel monstre en sort?

La Muse trivialle sort du bourbier.

LA MUSE TRIVIALLE.

Un Monstre? parlez mieux.
Je suis la Muse trivialle
Qui du beau milieu de la halle
N'ay fait qu'un saut jusqu'en ces lieux.

GENIOT.

Ah Madame la Muse!
Je vous demande excuse,
Ma foy je ne vous connois pas;
Et même plus je vous regarde,
Plus je vous crois Muse batarde

LA MUSE.

Tout ce qu'il vous plaira, mais j'ay fait du fracas,
[illegible] moy l'on a souvent abandonné la Scene
De Thalie & de Melpomene,
Et même en dépit d'Apollon,
Je me suis établie au pied de ce vallon.

GENIOT.

Eh par quelle assistance,
Avez-vous acquis tant d'honneurs?

LA MUSE.

Ne parlons point d'honneurs, j'en ay fort peu je pense,
Je ne dois même ma naissance
Qu'à certaine espéce d'Auteurs
Qui n'ayant jamais pû joüir des avantages
De voir achéver leurs ouvrages
Sur un Theatre bien reglé,
Du bon goût du public ont enfin appellé
Au Tribunal trop peu sévére
De la Scene [illegible];
C'est là que sans peur des sifflets

Ils

Ils ont sçû se donner cariére,
Et se dédommager de leurs mauvais succés.
D'une maniére libre autant qu'extravagante...
Mais je vois un de mes Heros.

SCENE II.

LA MUSE TRIVIALLE, GENIOT, PLAISANTINET.

LA MUSE.

AH! vous venés fort à propos
Monsieur Plaisantinet, je suis vôtre servante.

PLAISANTINET.

Bon jour, Muse charmante,
Oh! parbleu cette fois je me suis surpassé,
Et de moy vous serez contente.
J'ay dans mon sotisier avec soin ramassé
Proverbes, quolibets, contes du temps passé,
Dont j'ay sçû composer une piece plaisante.
Pour le coup le Cothurne en sera terrassé.

GENIOT.

Je veux le soutenir ce Cothurne, & ma veine.

PLAISANTINET.

Ma foy, mon pauvre amy, vous aurez de la peine
Sur le Theatre où vous voulez monter,
Pour attirer du public les suffrages
Il ne faut que de bons ouvrages,
La mediocrité ne le peut contenter.

GENIOT.

Comment donc une piéce un tant soit peu passable!..

PLAISANTINET.

Tout cela ne vaut pas le Diable.

GENIOT.

De la façon dont vous m'en parlez là.
Le public a peu d'indulgence,
Et pour le contenter il faut que la science
Egale le génie. Où rencontrer cela?
Où trouver un Auteur qui puisse. . . .

SCENE III.

PLAISANTINET, LA MUSE TRIVIALLE, GENIOT, LA FARINIERE.

LA FARINIERE.

Le voilà.

PLAISANTINET.

Comment vous pretendez, Monsieur la Fariniere? . .

LA FARINIERE.

J'ay surpassé Corneille, & Racine, & Moliere,
J'ay traduit des Auteurs pleins de difficultés:
Et mon savoir portant leurs ouvrages aux nuës,
J'ay fait dans leurs Ecrits voir cent mille beautés
Qu'ils n'avoient pas, peut estre, eux-mêmes bien connuës.
Enfin pour éviter un discours superflu,
Vous voyez le Phoenix; le seul Auteur illustre
Qui puisse au Theatre abatu
Rendre aujourd'huy son premier lustre.

GENIOT.

Ma foy vous vous moquez de nous,
Depuis plus de trente ans vous tenez ce langage;
Sans que jusqu'à present il ait paru de vous
Sur le Theatre aucun ouvrage.

LA FARINIERE.

Eh c'est la faute des Acteurs,
De qui l'envie, ou la malice,
Où l'ignorance, ou l'injustice
Ecarte tous les bons Auteurs.

GGNIOT.

Pour qu'en vôtre faveur le public s'intéresse,
Et puisse estre contre eux justement indigné,
Faites imprimer quelque piéce,
Voilà vôtre procés gagné.

LA FARINIERE.

Eh ne connoît-on pas aussi la fantaisie
Des injustes approbateurs ?
Qui ne sçait que leur jalousie
Passe encor celle des Acteurs.
Ils apprehendent tous qu'un sublime genie
Ne s'eleve au dessus de leurs productions,
Et le trouvant en moy, poussent leur tyranie
Jusqu'à me refuser leurs approbations.
Je veux escalader aujourd'huy le Parnasse,
Et demander justice au divin Appollon.
Il n'appartient qu'à lui de me donner la place
Qui m'est dûë au sacré vallon.
Ouy, c'est à toy que j'en appelle,
Souverain protecteur du mérite affligé,
Tu ne peux mieux montrer ta puissance immortelle,
Qu'en faisant que je sois vangé.

LA MUSE.

Il faut qu'en ton calcul, mon amy tu t'abuses,
Si tu nous disois vray, crois moy;
Tu verrois dans l'instant Appollon & les Muses
Accourir au devant de toy.
Que dis-je, on me verroit moy-même
Rentrer dans mon bourbier pour te laisser monter ?
Car ma foiblesse extrême
Au merveilleux, au bon ne sçauroit resister;
Et s'il se peut trouver, comme l'on m'en menace,

Quelque genie heureux dont les productions
Attirent du public les approbations
On me verra bientôt abandonner la place.
Mais que vois-je? Thalie, ah! pour le coup ma foy
Je pense que c'est fait de moy.
Elle a l'air enjoüé plus qu'à son ordinaire,
Sans doute qu'elle en a sujet,
Un noir pressentiment me dit qu'elle va plaire.
Au secours. Je ne puis soutenir son aspect.

PLAISANTINET.

Madame, d'où vous vient cette terreur panique?

LA MUSE *Elle s'enfonce dans le bourbier.*

La voix me manque; adieu je tombe, c'en est fait.

PLAISANTINET.

Je n'ay plus desormais qu'à fermer la boutique,
Que vais-je devenir helas!
De quel côté tourner mes pas!

SCENE IV.

THALIE, GENIOT, LA FARINIERE, PLAISANTINET.

LA FARINIERE.

A vôtre seule approche, adorable Thalie,
Vous avez fait rentrer ce monstre en son néant.
Sans doute que la Comedie
Va reprendre le pas qu'elle avoit ci devant.

THALIE.

Je ne puis tout d'un coup lui rendre tous les charmes
Qui l'accompagnoient autrefois;
Cette Muse au Parnasse a causé mille allarmes;

Il faut, si nous voulons la reduire aux abois,
La batre de ses propres armes
Je veux la repousser avec ses propres traits.
Il me faut pour cela quelques piéce boufonne
Qui soit dans le goût à peu près
De celle qu'elle donne.
Le public la prendra comme un amusement,
En attendant qu'on lui presente
Quelque piece excellente,
Digne de mériter son applaudissement.

PLAISANTINET.

Eh bien prenez la mienne, elle est rejoüissante
Et dans le goût qu'il faut pour reveiller l'esprit.

THALIE.

En retrancheras-tu ces mots à double entente
Dont le bon goût murmure; & la pudeur rougit?
Je suis Muse enjoüée, & non pas insolente.

PLAISANTINET.

Pourquoy les retrancher? ce qui vous épouvante,
De mes piéces fait la beauté;
Et quoy que vous en puissiez dire,
Pour exciter la curiosité,
C'est la bonne façon d'écrire.

THALIE.

Comment tu ne peux faire rire
Sans offenser l'honnesteté?
Tu ne peux composer une piéce amusante,
Enjoüée & divertissante,
Sans grossiére équivoque & sans obscénité?

PLAISANTINET.

Je n'y trouverois pas mon compte.

THALIE.

Va, tu devrois mourir de honte.

PLAISANTINET.

Je vous le dis tout net,
Ce n'est pas là mon fait,
J'aime la gaillardise,

THALIE.

Ou plustôt la sottise.
Va donc chercher fortune ailleurs:
Je trouveray d'autres Auteurs.

SCENE V.

THALIE, GENIOT, LA FARINIERE.

THALIE.

Allons mes chers enfans, courage;
Voyons qui pourra de vous deux
Entreprendre ce que je veux.
Laissez le soin d'un grand ouvrage
Aux esprits d'un plus haut étage.

LA FARINIERE *enfonçant fierement son chapeau.*

En est il au dessus de moy?
Cherchez pour un tel badinage
Des esprits du plus bas aloy,
Composer dans ce badelage
N'apartient qu'à des Auteurs fous.

THALIE.

Je croyois ne pouvoir mieux m'adresser qu'à vous,

GENIOT.

Allez, Muse, laissez le dire,
Il suffit, j'entreprens ce que vous demandez;
Et sans faire rougir, j'espére faire rire
Si vous me secondez.
Je vais donc m'égayer dans le goût de la faire,
Je pourray l'attraper, du moins j'ose le croire,
Dussai-je voir nos grands & sérieux esprits.
Accoûtumez à contredire,
Me demander raison de les avoir fait rire,
J'auray toûjours rempli le projet entrepris.
J'avois déja formé l'extravagante idée
D'un sujet qui peut être auroit pu reüssir.

THA-

THALIE.

Quel?

GENIOT.

Le Roy de Cocagne,

THALIE.

Il peut faire plaisir;
Car je suis trés persuadée
Qu'il fournira de plaisans traits.

GENIOT.

Pour ne point perdre temps & hâter mon ouvrage,
J'emprunteray selon l'usage,
Par-ci par-là des vers tout faits,
Ou dans Racine ou dans Corneille,
Pour le Roy de Cocagne ils viendront à merveille.

LA FARINIERE.

Mais quelle intrigue, quels portraits?
Quelles mœurs & quels caractéres
Peuvent jamais entrer dans de pareils sujets?

GENIOT.

Quelles mœurs? des mœurs étrangéres.

LA FARINIERE.

Ah! les mœurs de Cocagne? à de petits enfans
Ces contes bleus sont bons à faire?
Mais je ne pense pas qu'à nos honnêtes gens.
Ces fadaises-là puissent plaire.

THALIE.

Les beaux esprits assez souvent
Se sont fait reconnoître en une bagatelle.

LA FARINIERE.

Parbleu vous me la donnez belle,
Monsieur, un bel esprit, c'est un demi-sçavant.
Traiter de beaux esprits les gens de son espéce,
C'est aux mouches à miel égaler les frêlons;
Ou s'il faut m'expliquer avec plus de justesse,
C'est au rang des oiseaux mettre les hanetons.

GENIOT.

A tous tes sots discours je ne daigne répondre,

Tu

Tu n'as pas l'ombre du bon sens,
Et la piéce que j'entreprens
Va suffire pour te confondre

LA FARINIERE.

Si cela reüssit, vous allez voir beau jeu.
Pour mettre au desespoir Thalie,
Pour desoler la Comédie,
Pour punir le public, je vais jetter, morbleu,
Toutes mes piéces dans le feu.

SCENE VI.

THALIE, GENIOT.

THALIE.

Elles seront mieux là que sur notre Théatre.

GENIOT.

Allons, Muse, il est temps, ne m'abandonnez pas,
Déja vous m'inspirez du badin, du folâtre,
Du boufon.

THALIE.

Garde toy de tomber dans le bas,
Tiens toûjours Pegase en haleine,
Bride en main.

GENIOT.

Par ma foy j'aurai bien de la peine,
Le bas & le boufon se ressemblent assez,
Et je crains fort dans ma carriére
Si, quand je broncheray vous ne me redressez,
D'aller donner dans quelque orniére.

THALIE.

Si le hazard t'y fait tomber,
Ne t'y laisse pas embourber,
Reléve toy tout au plus vîte.

GE-

GENIOT.

Oüy, mais pendant ce temps, si le public s'irrite,
Et si je ne me puis assez-tôt relever ?

THALIE.

Va, le public est bon ; il s'attend de trouver
Dans ce qu'on lui promet, une piéce un peu folle ;
Le pis qu'il en puisse arriver
Sera d'avoir tenu parole.

Fin du Prologue.

ACTEURS.

LE ROY DE COCAGNE.

BOMBANCE, } Ministres.
RIPAILLE, }

FELICINE, } Dames de la Cour.
FORTUNATE, }

ALQUIF, Enchanteur.

PHILANDRE, Chevallier errant.

LUCELLE, Infante de Trebizonde.

ZACORIN, Valet de Philandre.

GUILLOT, Nourricier de Lucelle.

HORTULAN, } Jardiniers du Roy.
FLORIBEL, }

Plusieurs Nymphes sous la couleur des Fleurs du Parterre du Roy.

LA ROSE, Fleur de la difficulté.

LA RENONCULE, Fleur de la fierté.

LE PAVOT, Fleur du sommeil.

LE SOUCI, Fleur du tourment.

LA

ACTEURS.

LA VIOLETTE, Fleur de l'innocence.

LA JONQUILLE, Fleur de la joüissance.

Troupes des Peuples Elémentaires.

LES SILPHES, Habitans de l'air.

LES SALMANDRES, Habitans du feu.

LES ONDAINS, Habitans de l'Eau.

LES GNOMES, Habitans de la Terre.

TROUPE DE COCAGNIENS.

TROUPE D'ETRANGERS de PLUSIEURS NATIONS.

GARDES DU ROY.

La Scéne est au Pays de Cocagne.

LE

LE ROY DE COCAGNE, COMEDIE,

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Les Theatre represente le Pays de Cocagne.

ALQUIF, PHILANDRE, LUCELLE, ZACORIN, GUILLOT.

PHILANDRE.

Enfin aprés avoir traversé tant de mers,
Essuyé tour à tour mille perils divers,
De tant de fiers Geans combatu la puissance

Nous

Nous sommes arrivés dans ce lieu de plaisance,
C'est par vous, sage Alquif, divin Magicien...

ALQUIF.

Sans moy votre valeur ne vous servoit de rien,
J'ay sçû calmer les flots, dissiper les tempêtes
Qu'un Démon mal faisant dechainoit sur vos têtes.
Je vous ay conservés, me voila satisfait.

PHILANDRE.

Qui pourra vous payer d'un si rare bienfait?

ALQUIF.

Le plaisir d'avoir pû vous rendre ce service.
Votre bras vous a sçû tirer du précipice,
Où ces maudits Geans vous avoient entrainé;
Mais enfin sur la mer le courage est borné,
La valeur ne met point à l'abri d'un orage.
Mon art seul vous pouvoit garantir du naufrage;
Il l'a fait, & le prix de ce puissant secours
Je le trouve à pouvoir couronner vos amours:
Vivez heureux, Philandre, avec votre Lucelle,
Elle toûjours constante, & vous toûjours fidéle;
Dans cette Isle goutez les plaisirs les plus doux.

ZACORIN.

Ouy, mais, par parenthese, en quels lieux sommes nous?
J'ay vû de beaux chasteaux, une belle campagne,

ALQUIF.

Vous estes, mes amis, au Pays de Cocagne,

ZACORIN,

Au Pays de Cocagne, allons vite manger,
Dans quelque bon endroit cherchons à nous loger.

GUILLOT.

Ouy morgué, c'est bien dit, cherchons nôtre pitanse,
Je crevons tous de faim.

ALQUIF.

Un peu de patience

ZACORIN.

Depuis près de deux jours je n'ay mangé ny bû.
Mon estomac en gronde, & veut estre repû.

PH

PHILANDRE.

Sommes-nous mieux que vous?

GUILLOT.

Vous nous la baillez belle,

Votre amour vous nourrit, avec votre Lucelle.

PHILANDRE.

Comment?

ZACORIN.

Il a raison, dans tous vos déplaisirs,
Vous avalez des pleurs, vous gobez des soupirs,
Vous croquez des baisers & dans tout le voyage...
Mais que demande icy ce grotesque visage?

PHILANDRE.

Voyons.

SCENE II.

ALQUIF, PHILANDRE, LUCELLE, BOMBANCE, ZACORIN, GUILLOT.

BOMBANCE.

Je veus sçavoir qui vous amene icy.

ZACORIN.

La faim & le plaisir de vous y voir aussi,

BOMCANCE.

Vous estes bien tombés, nous vous ferons grand-chere;
Quelles gens estes vous? il ne me faut rien taire.

PHILANDRE.

Je fais profession de Chevalier errant.
Ayant pour cette Dame û quelque different,
Et dans l'occasion embrassé sa querelle,
Je me suis vû contraint de partir avec elle.
Après bien des perils, un destin plus heureux

Nous

Nous a conduits enfin dans ces aimables lieux.

BOMBANCE.

Vous ne pouviez choisir un sejour plus tranquile,
Le Roy sera ravi de vous donner azile.
Il le faut avouër, ma foy, c'est un bon Roy,
Joyeux, de bonne humeur, à peu prés comme
moy.

PHILANIQE.

A-t'il bien des sujets?

BOMBANCE.

Pas trop, car son Empire
A fort peu d'étenduë.

LUCELLE.

Et ce qu'on entend dire
De ce charmant Pays, est-ce une verité?

BOMBANCE.

Ouy, l'on peut le nommer un séjour enchanté,
Et je doute qu'au monde il en soit un semblable.

ZACORIN.

Est il vray qu'on y passe & jours & nuits à table?
Qu'on y marche en tout temps sans crainte des
voleurs,
Qu'on n'y souffre Avocats, Sergens ny Pro-
cureurs,
Que l'on n'y plaide point, qu'on n'y fait point
la guerre,
Que sans y rien semer, tout vient dessus la terre?
Que le travail consiste à former des souhaits,
Que l'on y rajeunit, & que de nouveaux traits...

BOMBANCE.

Il n'est rien de plus vray, mais prêtez moy l'o-
reille.
Je vais vous raconter merveille sur merveille.
Quand on veut s'habiller, on va dans les forets
Où l'on trouve à choisir des vêtemens tout prêts;
Veut-on manger? les mets sont épars dans nos
plaines,
Les vins les plus exquis coulent de nos fontaines;
Les fruits naissent confits dans toutes les saisons,
Les chevaux tout sellez entrent dans nos mai-
sons,

Les

Le pigeonneau farci, l'aloüette rotie
Nous tombent icy bas du ciel comme la pluye ;
Dès qu'on ouvre la bouche, un morceau succu-
lent. . .

ZACORIN.

Ma foy j'ay beau l'ouvrir, il n'y vient que du
vent.

BOMBANCE.

L'heure n'est pas venuë, attens que le Roy dîne.

ZACORIN.

Ils sont long tems la-haut à faire la cuisine,
En attendant le Roy, ne nous pourriez vous pas
Faire pleuvoir toûjours icy deux ou trois plats ?

BOMBANCE.

Il n'est pas encor temps, le Peuple élémentaire,
Qui sans se faire voir met ses soins à nous plaire,
A son heure règlée à travailler pour nous.

PAILANDRE.

Un peuple élémentaire a commerce avec vous ?
Et quel est-il ce Peuple ?

BOMBANCE.

Un Peuple amy des hommes,
Les Sylphes, les Ondains, les Salmandres, les
Gnomes.

LUCELLE.

Comment vous pretendez que dans chaque élé-
ment
Il soit un Peuple ?

BOMBAC,

Ouy.

ZACORIN.

Quoy dans l'air ?

BOMBANCE.

Ouy vrayment.
Les Sylphes, par exemple, entourés d'une nuë...

ZACORIN,

Ils ont pour promenade une belle étenduë.

GUILLOT.

Mais morguć dans le feu ?

BOMBANCE:

Les Salmandres y sont.

GUILLOT.

Au diable qui voudroit avoir le chaud qu'ils ont.

BOMBANCE.

Les Ondains sont dans l'eau, les Gnomes dans la terre;
Et quoy qu'entr'eux souvent ils se fassent la guerre,
Ils sçavent s'accorder pour nous faire plaisir,
Et nous servir icy selon notre desir,
Les habitans de l'air vont pour nous à la chasse,
Les Ondains font entrer les poissons dans la nasse;
Et quand les Gnomes ont preparé ces mets-là,
Les habitans du feu font rotir tout cela.
Mais le Roy va venir, il est dans son parterre
A parcourir les fleurs qu'y fait naitre la terrre.
Sçavez-vous quelles fleurs?

ZACORIN.

Non.

BOMBANCE.

De jeunes beautés,
Des Nymphes dont l'aspect rend les sens enchantés;
Elles prennent la forme ou des lis ou des roses,
Ou d'autres belles fleurs nouvellement écloses;
Elles en ont l'odeur, l'attribut, les couleurs.

ZACORIN.

Quoy! le jardin du Roy produit de telles fleurs?
Je veux y labourer; ces roses feminines
Malgré tous leurs appas peut-estre ont des épines,
Mais quand j'aurai mangé, j'iray tantôt sans bruit
Cueillir dans ce jardin quelque belle de nuit;
Le tout pour éprouver si ce n'est point mensonge,
Car tout ce que j'entens ne me paroit qu'un songe;

On entend une symphonie:

B BOM

Mais d'où peuvent venir ces sons harmonieux?

BOMBANCE.

Sans doute c'est le Roi qui rentre dans ces lieux;
Il ne marche jamais qu'il n'ait de la musique,
Jusques aux animaux, chacun icy s'en pique.

GUILLOT.

Le biau charivari. Quoy les chats & les chiens...

BOMBANCE.

Les ânes même.

ZACORIN.

Ils sont icy musiciens?

Les ânes!

BOMBANCE.

Oüy vrayment, ils ont certains organes.

ZACORIN.

Et les musiciens parmy nous sont des ânes,
Voyez la difference.

BOMBANCE.

Allez quelques momens
Admirer la beauté de nos appartemens.
Je préviendray le Roy, je l'entens qui s'avance,
Il va tenir conseil, & donner audience,

GUILLOT.

Quoy bailler audience au milieu de ce champ?

BOMBANCE.

Les Gnomes vont bâtir un palais à l'instant.

Le Theatre change, & il s'éleve un Palais bâti de sucre dont les colomnes sont de sucre d'orge, & les ornemens de fruits confits.

Eh bien, qu'avois-je dit?

GUILLOT.

La plaisante methode!
Morgué je n'ay jamais rien vû de plus commode.

PHILANDRE.

J'admire ce Palais.

ZACORIN.

Il me paroît galant.

BOMBANCE.

Mais le meilleur de tout c'est qu'il est excellent,

Il est bâti de sucre, orné de confitures.

GUILLOT.

Morguenne que j'allons manger d'architectures.

BOMBANCE.

Le blanc que vous voyez c'est du sucre candi.

ZACORIN.

Allons, mon cher Guillot, au plûtôt goutons-y.

BOMBANCE.

Et ces colomnes sont faites de sucre d'orge.

GUILLOT.

Morgué ç'a me vient bien, car j'ay mal à la gorge.

BOMBANCE.

Tout doux, dans ce palais n'allez rien ravager,
Ce n'est qu'en le quittant qu'on le pourra manger.

GUILLOT.

Moquons-nous de cela, morgué, vaille que vaille.

BOMBANCE.

Arrestez, vous ferez fondre notre muraille.
Peste soit des coquins, ils vont tout écorner.

ZACORIN.

Hélas à notre faim vous devez pardonner.

BOMBANCE.

Vous mangerez tantôt. Voyez quelle insolence.
Gruger notre Palais, le Roy... Mais il s'avance.

SCENE III.

LE ROY, BOMBANCE, RIPAILLE, Suite des Courtisans.

Le Roy entre au bruit de la symphonie.

LE ROY.

Que chacun se retire, & qu'aucun n'entre icy;
Bombance, demeurez, & vous, Ripaille, aussi.

Cet Empire envié par le reste du monde,
Ce pouvoir qui s'étend une lieuë à la ronde,
N'est que de ces beautés dont l'éclat éblouït,
Et qu'on cesse d'aimer sitôt qu'on en jouït.
Je ne suis pas heureux tant que vous pourriez croire.
Quel diable de plaisir, toûjours manger & boire?
Dans la profusion le goût se ralentit,
Il n'est, mes chers amis, viande que d'apétit,
Je me lasse sur tout, amant de tant de belles,
De ne pouvoir trouver quelques beautés cruelle,
De ces cœurs de rochers qui s'arment de rigueurs,
Qui par leur resistance excitent les ardeurs,
Et dont on n'obtient rien à moins qu'on ne le vole.
On dit que de l'amour c'est là la rocambole.
Je suis donc resolu, si vous le trouvez bon,
De laisser pour un temps le trône à l'abandon.
Le trône cependant est une belle place,
Qui la quitte, la perd. Que faut-il que je fasse?
Je m'en rapporte à vous, & par votre moyen
Je veux estre Empereur, ou simple Citoyen.

BOMBANCE.

Sire, je l'avoûray, c'est une triste vie
De voir à tous momens prévenir son envie,
Et des plus frians mets l'estomac toujours plein
N'avoir pas le loisir d'avoir ny soif ny faim,
Les plaisirs ne sont doux qu'aprés un peu de peine.
Quittez donc pour un temps la grandeur souveraine.
Par trop d'oisiveté vos membres vous sont vains:
Servez vous de vos pieds, faites agir vos mains,
Et pour trouver du goût à faire bonne chére,
Jeunez deux ou trois jours; ce n'est pas une affaire,
Si le trop de santé vous cause des dédains,
Souffrez dans vos Etats deux ou trois Médecins,
Ils vous la détruiront, je me le persuade.

Voi-

Voilà mon sentiment. A vous, mon camarade.

RIPAILLE.

Ouy, je croy que le Roy feroit fort sagement
De pouvoir quelquefois manger moins goulument;
Ne point laisser ses pieds, ses mains en léthargie;
Mais quitter son pouvoir? c'est ce que je dénie.
Ah! qu'il est beau de voir un peuple à ses genoux,
Pouvez vous vous lasser de n'obeir qu'à vous?
Comment vous vous plaignez que tout va par écuelle!
Et que la mariée est, comme on dit, trop belle?
Gardez votre couronne, elle vous va trop bien;
Vous seriez bien penaut si vous n'estiez plus rien.
Que l'amour du Pays, que la pitié vous touche,
Cocagne à vos genoux vous parle par ma bouche;
Et pour mieux assurer le bien commun de tous,
Donnez un successeur qui soit digne de vous.

LE ROY.

N'en délibérons plus; aprés tout quand j'y pense,
J'allois faire le sot de quitter ma puissance;
Peut estre dans deux jours je m'en mordrois les doigs,
Un sage Conseiller est le bonheur des Rois,
A force de choisir on prend souvent le pire.
Ripaille, je vous crois, & retiendray l'Empire:
Et pour recompenser ce conseil à l'instant,
Je prétens vous donner dix mille écus comptant.
Quoyque l'argent icy soit fort peu necessaire,
Il en faut pour jouër. Voyez mon Sécretaire,
Faites en dresser l'ordre, & je le signeray.
Allez.

BOMBANCE.

Ce n'est pas tout, Sire, je vous diray
Que quelques Etrangers arrivés dans cette Isle,
Viennent vous supplier de leur donner azile.

LE ROY.

Volontiers, où sont ils?

BOMBANCE.

Je m'en vais les chercher

LE ROY.

Fort bien. Mais cependant qu'on me fasse approcher
Les Fleurs qu'en mon parterre aujourd'huy j'ay choisies,
Elles méritent bien l'honneur d'estre cueillies,
Qu'on ouvre le jardin.

SCENE IV.

LE ROY, HORTULAN, FLORIBEL, Plusieurs Fleurs de differentes especes.

Le Theatre change & represente un jardin magnifique; plusieurs Nymphes y sont sous la figure des Fleurs.

LE ROY *continue.*

Les brillantes couleurs!
Je ne me souviens plus du blazon de ces Fleurs.

HORTULAN.

Nous allons l'expliquer, mais à notre maniére,
Qu'on trouvera peut-estre assés particuliére:
Les Fleurs par leur symbole expriment tour à tour
Les plaisirs, les tourmens qu'on éprouve en amour.

Le Prime verd est espérance,
Et l'Hyacinthe amour chagrin,
La Marguerite patience,
Et l'Immortelle amour sans fin.

FLORIBEL.

La Fleur d'Iris est inconstance,

L'Elio-

L'Eliotrope attachement,
Chevrefeüille concupiscence,
Et la Pensée amusement.

HORTULAN.

Le Muguet est coqueterie;
Et la Renoncule fierté;
La Marjolaine tromperie,
Et le Barbeau fidélité.

FLORIBEL.

Anemone est persévérance,
Fleur de Laurier ardent desir,
Jonquille enfin est jouissance,
Et Fleur de Pomier repentir.

HORTULAN.

Tubereuse est dedain; mais dans leurs chansons, Sire
De tous leurs attributs elles vont vous instruire.

ENTRE'E DES FLEURS.

HORTULAN chante.

Charmantes Fleurs, qui tour à tour
Naissant dans le jardin d'Amour,
De ce Dieu marquez la puissance,
De vos diverses beautés
Nos yeux sont enchantés,
Nous ne sçavons à qui donner la préférence;
Etalez-nous vos qualités,
Nous en ferons la différence.

Entrée des Fleurs.

LA ROSE, Fleur de la difficulté.

Entre mille Fleurs nouvelles
L'Aurore a pris le soin de m'embellir;
Plus mes épines sont cruelles,
Plus il est doux de me cueillir.

LA RENONCULE, Fleur de la Fiérté.

Pour des fleurettes,
De feintes douceurs.
Nous n'avons que rigueurs,
Avec nous point d'amourettes,
Point de faveurs
Pour des fleurettes.
Nous ne livrons nos cœurs
Qu'à des ardeurs parfaites
Dans nos retraites,
Amans trompeurs,
N'esperez pas cueillir des Fleurs;
Pour des fleurettes.

Entrée des Roses & des Renoncules.

LE PAVOT, Fleur du sommeil.

Amans maltraités de vos belles,
Ayez recours, à mes Pavots,
Dans les charmes du repos
On ne trouve point de cruelles,
Les songes amoureux
Que mon pouvoir fait naître,
Par de douces erreurs sauront combler vos vœux.
On n'est jamais plus heureux
Que quand on le croit être.

LE SOUCI, Fleur du tourment.

Sans souci, sans tourment,
Sans chagrin, sans martyre,
Sans souci, sans tourment,
Nul plaisir en aimant.
Un cœur toûjours content dans l'amoureux Empire,
Ne connoit pas le prix d'un fortuné moment,
Un tendre amant qui se plaint, qui soupire,
Quand il obtient ce qu'il desire,

Trou-

Trouve son bonheur plus charmant,
Sans souci, sans tourment,
Sans chagrin, sans martyre,
Sans souci, sans tourment,
Nul plaisir en aimant.

LA VIOLETTE, Fleur de l'innocence.

Je suis la simple Violette,
Je fais le plaisir de nos champs,
Ie badine, je suis follette,
Profitez-en, jeunes amans,
Ne perdez pas ces doux instans;
Gardez-vous bien d'attendre,
Pour me cueillir il n'est qu'un temps,
Heureux qui sçait le prendre.

ENTRE'E DES VIOLETTES.

LA JONQUILLE Fleur de la jouissance.

Non ce n'est plus le temps
De la persévérance,
Non ce n'est plus le temps
Des fidéles amans.
Ie couronne leurs feux, je finis leur souffrance;
Ie mets enfin le comble à leurs contentemens.
De mes faveurs quelle est la recompense:
Ie suis le prix de la constance,
Et fais souvent des inconstans.
Non ce n'est plus le temps
De la persévérance,
Non ce n'est plus le temps
Des fidéles amans

ENTRE'E DE TOUTES LES FLEURS.

LE ROY.

Mais parmy tant Fleurs qui brillent à nos yeux,

Di-moy ton sentiment, laquelle te plait mieux?

FLORIBEL chante.

La jalouse Amaranthe,
Et l'Iris inconstante
Causent trop de tourment,
La dedaigneuse
Tubereuse
A trop d'entêtement.
A la peine je succombe
Lors qu'il faut les arracher.
J'aime mieux la Fleur de pêcher
Qui du premier vent tombe.

LE ROY.

Ce n'est pas là mon goût, j'aime les Fleurs bizares,
Et j'en voudrois trouver quelques-unes plus rares.

SCENE V.

LE ROY, HORTULAN, LES FLEURS, BOMBANCE, SUITE, &c. ALQUIF, PHILANDRE, LUCELLE, ZACORIN, GUILLOT.

BOMBANCE.

Voicy ces Estrangers.

LE

LE ROY.

Ah! qu'est-ce que je voy?
L'aimable Fleur, je sens certain je ne sais quoy.
Un frisson... une ardeur... un... je me donne
au diable,
Si j'ay jamais encor senti de rien de semblable.

PHILANDRE.

Permettez nous, Grand Roy, qu'embrassant vos
genoux,
Nous venions en ces lieux vous prier...

LE ROY.

Levez-vous.

PHILANDRE.

Sire, des Estrangers que le destin contraire
A poursuivis long-temps.

LE ROY.

Il ne m'importe guere,
Tout ce qu'il vous plaira, laissez moy seule-
ment
Faire à cette beauté mon petit compliment.
Vous brillez seule en cette terre,
Vous effacez la beauté de Venus,
Les Roses de nostre parterre,
Prés de vous sont des Grattes cus.

(Toutes les Fleurs se retirent.)

PHILANDRE.

Je tremble. Que veut-il par-là luy faire entendre?

LE ROY.

Dites-moy ma Dondon, avez-vous le cœur
tendre?
Estes-vous bien facile à vous laisser charmer?

LUCELIE.

Sire? cette demande a de quoy m'allarmer.
A connoitre mon cœur quel soin vous interesse?

LE ROY.

Je cherche une beauté qui soit un peu tigresse.
Je suis las que l'on vienne au devant de mes
vœux
Et je voudrois languir du moins un jour ou deux.
Parlez, de cet effort vous sentez-vous capable?

LUCELLE.

Ah! Seigneur, à quoy tend ce discours qui m'accable?

LE ROY.

A vous marquer d'abord par l'offre de mon cœur...
En un mot je vous aime.

LUCELLE.

Ah pour moy quel malheur!

LE ROY.

Où donc est ce malheur, s'il vous plait; Ma personne
Que de tous les côtés tant de grace environne,
Qui fait tous les plaisirs d'une brillante Cour,
Pourroit vous revolter en vous parlant d'amour.

LUCELLE.

Ouy, Seigneur, & malgré toute votre puissance.

LE ROY.

Bon, voilà qui me plait, un peu de resistance
Cela m'etoit nouveau. Du chagrin, du dépit,
C'est dequoy justement m'éguiser l'apetit.
Comment vous nomme-t'on?

LUCELLE.

Sire, j'ay nom Lucelle.

LE ROY.

Lucelle. Le beau nom, il rime avec cruelle.
Orça, Lucelle, donc, grace à votre rigueur,
Vous aurez aujourd'huy ma couronne & mon cœur.

LUCELLE.

Sire, cette offre est vaine & n'a rien qui me tente.

LE ROY.

Plus elle me rebute & plus mon feu s'augmente;
Jamais objet ne fut plus digne de mes vœux.
Vous qui l'accompagnez, que vous estes heureux:
Votre fortune est faite; & d'abord je commence
Par vous donner à tous des Charges d'importance.

A Zacorin. *A Philandre.*

Je vous fais Echanson, & vous mon Ecuyer,

A Alquif, *A Gaillet.*

Vous

Vous mon grand Chambelan ; & toi mon Tresorier.

GUILLOT.

Tresorier, ah morgné que cette Charge est bonne
Je recevray l'argent & ne payray personne.

LE ROY.

Oüy, Monsieur le Manant, vous estes un frigon ;
Au lieu de Tresorier, soyez Porte cotton.

GUILLOT.

Porte cotton, morgué ce nom-là m'effarouche,
Quelle Charge est celà ?

ZACORIN.

Ce n'est pas de la bouche.

PHILANDRE.

Sire, je ne sçaurois me taire plus long temps,
Vous nous comblez de biens sans nous rendre contens ;
Retirez vos bien faits, & me laissez Lucelle.
Le Ciel fit naitre en nous une ardeur mutuelle.
Je l'adore, elle m'aime, & je perdray le jour,
Plûtôt que de quitter l'objet de mon amour.

LE ROY.

En voicy bien d'un autre. Osez-vous, téméraire,
Me parler d'un amour à mon amour contraire ?

PHILANDRE.

Quoy, Sire ? . . .

LE ROY.

Taisez vous. Si vous me raisonnez,
Je vous apliqueray du scéptre sur le nez,
Et je vous aprendray, chétive créature
Si je suis en ces lieux un Monarque en peinture.

PHILANDRE.

Mais enfin...

LE ROY.

Je vous trouve un plaisant étourneau,
Vous me prenez, je croi, pour un Roi de Carreau.

PHILANDRE.

Je ne connois plus rien en perdant ce que j'aime,
Et j'ose icy braver & sceptre & diadéme.

LE

LE ROY.

Ah! tu fais le mutin, va, sors des mes Etats,
Et que la fin du jour ne t'y retrouve pas.
Il est bien tôt midy, tu n'as plus que six heures.
Et si dans mon Pays plus long-temps tu demeures.

PHILANDRE.

Le temps ne me fait rien, quand j'en voudray partir,
Il ne faut qu'un quart d'heure au plus pour en sortir;
Mais je n'en sortiray que suivi de Lucelle,
La mort; la seule mort me séparera d'elle.

LE ROY.

Oh parbleu c'en est trop. Hola, Gardes, à moy,
Qu'on le méne en prison.

LUCELLE.

Que faites vous, grand Roy?

LE ROY.

Je soutiens comme il faut la grandeur souveraine.
Dans mon apartement menez cette inhumaine,
Et ce drole au cachot.

ALQUIF.

Allez sans murmurer.
Je sais bien le moyen de vous en retirer.

PHILANDRE.

Vos ordres, cher Alquif arrétent mon courage.

LE ROY.

Gardes, obéissez sans tarder davantage.
Suivons cette Cruelle, employons tout, morbleu,
Si je n'en obtiens rien, nous allons voir beau jeu.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

Le Theatre change, represente un Salon magnifique.

ALQUIF, ZACORIN.

ALQUIF.

Qu'en dis-tu, Zacorin?

ZACORIN.

Sans battre la campagne,
Je diray franchement que ce Roy de Cocagne
A la teste un peu chaude & n'entend pas raison;
Mais voilà cependant mon cher Maître en prison.

ALQUIF.

Pour l'en faire sortir je sçay ce qu'il faut faire;
Et même ton secours m'y sera nécessaire

ZACORIN.

Vous n'avez qu'à parler, servez vous de mon bras
Pour détrôner le Roy, ravager ses Etats.

AL-

ALQUIF.

Comme diable tu vas, laisse-là ta vaillance,
Nous n'avons pas besoin d'une telle vengeance,
Le peuple élémentaire est declaré pour luy !
Et nous ne serions pas les plus forts aujourd'hui.
Je ne veux seulement que jouer une piéce
A ce plaisant Monarque unique en son espéce.
Il s'agit de tirer ton Maître de prison,
Je feray que le Roy perdra toute raison.
J'ay parmy mes joyaux trouvé par avanture
Cette bague enchantée, elle est de la figure
De celle qui tantôt brilloit au doigt du Roy ;
Il s'y pourra tromper aisément.

ZACORIN.

Je le croy,
Mais la difficulté c'est de faire l'échange.

ALQUIF.

Il se lave les mains, peut-être, avant qu'il mange.
Otant son diamant pour ne le pas ternir,
Il te le donnera dans ce temps à tenir ;
Et toy substituant cette bague à la place,
Tu pourras.

ZACORIN.

Je comprens ce qu'il faut que je fasse.
Je sais escamoter, reposez vous sur moy ;
Mais sera ce pour moy le diamant du Roy ?

ALQUIF.

Ne t'embarasse point quel sera ton salaire,
Et songe seulement à bien mener l'affaire.

ZACORIN.

De votre diamant quel est donc le pouvoir ?

ALQUIF.

Tout aussi-tôt qu'au doigt le Roy pourra l'avoir,
Il perdra la memoire ; une espéce d'yvresse
Luy fera méconnoitre amis, parens, maîtresse,
Il sera comme un fou...

ZACORIN.

Mais je croy que déja
Il n'a pas grand chemin à faire jusques-là ;

Trou-

Trouvez-vous, entre nous, ce Monarque fort
sage?

ALQUIF.

S'il est fou je pretens qu'il le soit davantage.

ZACORIN.

Mais si perdant le peu qu'on luy voit de raison,
Il faisoit par plaisir pendre son Echanson?

ALQUIF.

Ah! s'il osoit commettre une action si noire,
Tu serois bien vangé.

ZACORIN.

C'est ce que je veux croire,
Mais je serois pendu toujours en attendant.

ALQUIF.

Tu n'aurois que le mal, car dans le même instant
Te mettant par morceaux, je te rendrois la vie.
Tu connois mon pouvoir.

ZACORIN.

Au diable qui s'y fie.

ALQUIF.

Nous n'en viendrons pas là.

ZACORIN.

J'y compte vrayment bien.

ALQUIF.

Va toûjours ton chemin, & n'apréhende rien,
Garde bien le secret sur tout, & que Lucelle
Ignore, ainsi que tous, ce que je fais pour elle.

ZACORIN.

C'est bien dit, elle est fille, elle pourroit jaser,
Mon Maître du secret pourroit même abuser,
Il ne manqueroit pas, par excés de tendresse,
D'en faire confidence à sa chére maîtresse.
Je connois les amans: tous deux n'en sçauront
rien,
Et le tout se fera de vous à moy.

ALQUIF.

Fort bien.
Tiens, prens donc cette bague.

ZACORIN.

E si par sa puissance
J'allois devenir fou, moy même, par avance?
Les mocqueurs sont mocqués, souvent cela se
voit.

ALQUIF.

Tout le charme n'agit que quand elle est au
doigt.
Adieu, je vais de l'œil conduire toute chose,
Afin qu'à nos projets icy rien ne s'oppose.

SCENE II.

Zacorin met la bague enchantée sans y penser, & s'apercevant que la teste luy tourne, il l'ôte de son doigt en faisant plusieurs tours de Theatre.

ZACORIN *seul.*

Ma foy dans tout cecy je crains fort pour mes
os,
Je vois que je m'embarque un peu mal à propos.
Si le Roy s'apperçoit du changement de bague,
Où si ses Courtisans, voyant qu'il extravague...
Mais il est inutile à present d'en parler,
Je suis trop avancé pour oser reculer.
Quelqu'un vient, taisons-nous.

SCE-

SCENE III.

RIPAILLE, ZACORIN.

RIPAILLE.

Grande, grande nouvelle;
Le Roy va triompher de la fiere Lucelle,
Elle va l'épouser, pour sauver son amant,
Et tout pour leur hymen s'aprête en ce moment.
Voicy pour le festin la salle préposée,
Le Ciel y va bientot envoyer sa rosée,
Les plus rares parfums y seront répandus,
Les concerts les plus doux y seront entendus.

ZACORIN.

A quoy bon pour passer les cinq sens en revûe,
Tout ce grand verbiage ? il faut dire on verra,
Entendra, goûtera, sentira, touchera.
Voilà ce qui s'apelle un stile laconique,
Et c'est de la façon que j'aime qu'on s'explique.
Mais avant de gouter ces plaisirs plus qu'humains,
(Instruisez moy) le Roy lavera-t'il ses main

RIPAILLE.

Plaisante question! S'il en a fantaisie.

ZACORIN.

Je l'en avertiray de peur qu'il ne l'oublie.

RIPAILLE.

Et de quoy vôtre esprit est il inquieté ?

ZACORIN

Je suis son Echanson, j'aime la propreté,

RIPAILLE.

Eh, qu'il les lave, ou non, allez, laissez le faire;

Mais

Mais adieu, je m'en vais trouver le Sécretaire,
Pour luy faire dresser l'Ordonnance à l'instant,
Qui me fera payer dix mille écus comptant.

SCENE IV.

ZACORIN *seule.*

Comme le sexe change! Oh Ciel! est-il possible.
Que pour un autre amant Lucelle soit sensible!
Philandre, mon cher Maître, hélas! que je te plains,
Si le Roy par hazard ne lavoit point ses mains,
Tu verrois dans ses bras la perfide Lucelle,
Et malgré ton amour... Mais voicy l'infidelle.

SCENE V.

LUCELLE, ZACORIN.

LUCELLE.

C'est toy, cher Zacorin.

ZACORIN.

Et ouy vrayment, c'est moy,
Qui raisonnois tout seul sur votre peu de foy.
Aprés tant de sermens! allez le tour est traitre.

LUCELLE.

Voulois-tu qu'à mes yeux on immolât ton Maître?

Le Roy me menaçoit de le faire mourir,
Quand je puis le sauver, l'aurois-je vû périr?

ZACORIN.

Chansons que tout cela, vous voulez estre Reine,

LUCELLE.

Ah! par de tels discours n'augmente pas ma peine.
Pour te desabuser écoute mon projet.
J'espére que bientôt il aura son effet.
Tu vois bien que le Roy veut des beautés cruelles,
Parce qu'en son Pays il en est peu de telles,
Mes refus ne feroient que redoubler ses feux,
Et je prens le party de répondre à ses vœux,
De le feindre, du moins; me trouvant si traitable.
Il pourra se guérir de son amour.

ZACORIN.

Du diable,
Allez, avant ce temps, Zacorin pourra bien...
Mais quelqu'un vient içy, quittons cet entretien.

SCE-

SCENE VI.

LUCELLE, FORTUNATE, FELICINE, BOMBANCE, ZACORIN.

BOMBANCE.

Grande Reine, je viens de la part de mon Maître
Vous dire que bientôt vous le verrez paroître;
En attendant, voicy deux Dames de la Cour,
Qu'il honore du nom de vos Dames d'atour;
Et comme toutes deux sont sages & prudentes,
Elles vous serviront aussi de Gouvernantes.

SCENE VII.

LUCELLE, FELICINE, FORTUNATE, ZACORIN.

LUCELLE.

Quoi! pour me gouverner il choisit des enfans?

FELICINE.

Des enfans, dites-vous? nous avons cinquante ans.

ZA-

ZACORIN.

Cinquante ans ? hé comment cela se peut-il faire?
Vous en, paroissez dix.

FELICINE.

Il faut te satisfaire.
Et contenter ici ta curiosité.
Comme après cinquante ans se passe la beauté,
Les femmes du Païs ayant atteint cét âge,
N'en ont point de dépit. Elles ont l'avantage
De retourner soudain à l'âge de dix ans,
Et rentrent, sans hyver, de l'automne au printemps.

ZACORIN.

Si nos Dames sçavoient de ce Païs l'usage,
Combien entreprendroient dés demain le voyage!

LUCELLE.

De mon étonnement je ne puis revenir?

FORTUNATE.

Ici l'on ne craint point un fâcheux avenir;
Et comme on rajeunit sans perdre la mémoire.
Des cinquante ans passés on rappelle l'histoire,
On prévient les périls, on sait se dérober
Des piéges des amans où l'on a pû tomber.

ZACORIN.

Quelques uns autrefois vous ont-ils attrapée?

FORTUNATE.

Oh que ouy; mon enfant, j'ai tant été trompée;
Mais je suis aguerrie; & pour tout dire enfin,
Qui voudra m'attraper, se lévera matin.

ZACORIN.

Si bien donc, desormais que vous serez plus fine,
Et vendrez votre son mieux que votre farine.
Si de votre mémoire il n'est point effacé,
Faites nous un recit de votre temps passé.

FORTUNATE.

Volontiers. A quinze ans je fus trop innocente,
Je pris ce qui s'offroit d'une ardeur imprudente,
C'étoit un écolier, jeune, joly, bienfait,
Mais le petit fripon étoit un indiscret.

A vingt ans j'en pris un qui me parut plus sage,
Mais il étoit jaloux, jaloux jusqu'à la rage.
A trente je fis choix d'un vieillard amoureux,
Il s'efforçoit en tout de prévenir mes vœux,
Le bon homme faisoit tout ce qu'il pouvoit faire ;
Mais tout ce qu'il pouvoit, n'avoit pas de quoy plaire.
Enfin sur mes vieux jours voulant gouter de tout ;
Et des vieilles du temps me conformer au gout,
Je pris un petit Maître. Ah! la maudite engeance,
Qu'il m'a fait de chagrin & causé de dépense!
Pour me récompenser de mes soins bienfaisans.
Il en entretenoit une autre à mes dépens.

ZACORIN.

A present des amans connoissant le manége,
Bien hupé qui poutra vous attraper au piége.
Et vous, ma belle Dame, à votre air serieux,
On pourroit presumer que vous avez fait mieux.

FELICINE.

Encor pis. En prenant un chemin tout contraire.
Jusques à quarante ans je fus prude & sévére,
J'accablay de rigueurs les plus tendres amans
Je méprisay leurs soins, leurs doux empressemens
A la fin se lassant de me voir inhumaine,
Ils desertérent tous. & brisérent leur chaine,
J'en fus picquée au vif, à ne vous rien céler :
Et voulus, mais trop tard, enfin les rappeller.
J'avois pris leur amour, eux mon indifférence,
Leurs yeux estoient ouverts, & les miens sans puissance.
Lors que je me vis seule & sans adorateurs,
Que je me repentis de toutes mes rigueurs!

ZACORIN.

Dieu sçait si vous allez, aprés cette avanture,
Vous bien dédommager.

FE-

FELICINE.

Oh! je vous en assure.

FORTUNATE.

Il faudra desormais nous conduire avec art,
Je fus trop tôt coquette, & vous un peu trop tard.

ZACORIN.

Pour n'estre point la dupe en quoy qu'on se propose,
Ma foy l'experience est une belle chose.

FELICINE *à Lucelle.*

Reglez vous là dessus, mon enfant, évitez
En toute occasion les deux extremités.

ZACORIN.

Suivez bien les avis de vos deux Gouvernantes,
Qu'un long âge & l'épreuve ont faites si savantes.

LUCELLE.

Quand j'épouse le Roy, qu'ay-je besoin de vous?

FORTUNATE.

Eh; nous vous instruirons à mener un époux,
Vous aprendrez par nous à le rendre fidéle?
A faire qu'à ses yeux vous soyez toûjours belle.
Et que de vos liens il ne puisse échaper;
Nous vous aprendrons tout, & même à le tromper.

ZACORIN.

Comment? à le tromper lors qu'à vous il se fie?

FELICINE.

C'est façon de parler, pour luy prouver l'envie
Qu'on a de la servir.

ZACORIN.

C'est fort bien fait, vrayment.
Mais sous terre je sens un certain mouvement.

FELICINE.

Ce que vous allez voir, c'est l'ouvrage des Gnomes
Habitans de la terre invisibles aux hommes.
Les habitans de l'onde, & de l'air & du feu,
Pour aporter les mets arriveront dans peu.

FORTUNATE.

Le Roy vient, paroissez moins triste, je vous prie,
Nous allons donner ordre à la cérémonie.
Quand vous aurez diné, le Roy vous conduira
Au Temple de Comus où l'on vous mariera.
Du Temple sur un trône & magnifique & leste,
Du trône. . . Adieu, tantôt on vous dira le reste.

SCENE VIII.

LE ROY, LUCELLE, BOMBANCE, ZACORIN, OFFICIERS DE LA BOUCHE, GUILLOT.

LE ROY.

Ma charmante, je touche au bien heureux moment
Qui va mettre le comble à mon contentement.

LUCELLE *à part.*

Philandre, cher Philandre! O tristesse mortelle!
Pour te sauver le jour, faut il t'estre infidéle?

ZACORIN *presentant un bassin au Roy.*

Sire...

LE ROY.

Que voulez vous? Tous ces apprets sont vains.

ZACORIN.

Quoy?

LE ROY.

Je viens là dedans de me laver les mains.

ZACORIN.

Ne les voulez vous pas laver davantage?

LE

LE ROY.

Et par quelle raison les laver, dis?

ZACORIN *à part.*

J'enrage.

Sire, dans nos climats, la coûtume des Rois
Est de laver leurs mains toûjours deux ou trois
fois,
Et si vous vouliez...

LE ROY.

Non. Vous estes bien étrange.

ZACORIN.

Je voudrois les laver à l'eau de fleurs d'orange.

LE ROY.

Il n'en est pas besoin, votre importunité...

ZACORIN.

Tout ce qu'il vous plaira; pourtant la propreté,
Et sur tout dans les Rois; quand ils ont les mains
nettes,
Les presens qu'ils nous font...

LE ROY.

Finissez vos fornétes.

ZACORIN *à part.*

Il ne lavera pas ses mains absolument,
Et je ne feray point le troc du diamant.

LE ROY.

Venez, Reine; il est temps de nous placer à
table.

ZACORIN.

Ah! le beau diamant!

LE ROY.

Il est assez passable.

ZACORIN *l'examine & éternuë sur la main du Roy.*

Que je le voye un peu.

LE ROY *prenant une serviéte s'essuye la main.*

Peste soit du vilain,
Du mal propre qui vient de cracher sur ma main.

ZACORIN.

Sire, c'est mon défaut, & toujours j'éternuë
Lors qu'un beau diamant vient m'éblouir la vûë.

LE ROY.

Ton imprudence enfin commence à m'ennuyer.

ZACORIN.

Donnez ce diamant, je men vais l'effuyer,
Et vous lavant les mains...

LE ROY.

Encor, va-t'en au diable.
Et laiſſe moy, marant, enfin me mettre à table.
Que l'on ſerve au plûtôt.

ZACORIN *à part.*

Tous mes efforts ſont vains,
Rien ne peut l'obliger à ſe laver les mains.

On entend un air de ſimphonie ſur lequel les Silphes & les Salmandres deſcendent du ciel, & apertent les mets que les Oudains & les Gnomes ſervent ſur table. Pluſieurs fontaines de vin coulent au buffet, & tombent dans des cuvettes.

ZACORIN *continuë.*

Quelle profuſion, l'agreable mélange!
Allons, buvons toûjours, attendant que je mange.

LE ROY *ſe mettant à table avec Lucelle.*

A boire.

BOMBANCE.

A boire au Roy.

ZACORIN.

Bon, c'eſt là mon employ.
Goutons à tous les vins.

BOMBANCE.

A boire, A boire au Roy.

GUILLOT.

A boire au Roy.

ZA-

ZACORIN *au buffet.*

Parbleu donnez-vous patience,
Il faut bien de ces vins faire la différence,
Pour que sa Majesté boive au moins du milleur.

Il presente une coupe au Roy.

Sire, en voilà du goût de votre serviteur.

LE ROY.

Allons à la santé de la future Reine;
Razade:

ZACORIN.

Tope, Sire, elle en vaut bien la peine.

GUILLOT *crie.*

Le Roy boit.

BOMBANCE.

Taisez vous, vous nous étourdissez.

Aux Musiciens.

Et vous, chantez ces airs pour l'hymen.

UN MUSICIEN.

C'est assez.

ON CHANTE.

C'est l'amour qui t'appelle,
Hymen, viens embellir ce fortuné séjour.
Ton flambeau va briller d'une flamme nouvelle,
Les jeux, les ris, les graces tour à tour
Vont écarter les chagrins de ta Cour;
C'est l'amour qui t'appelle,
Hymen, viens embellir ce fortuné séjour.
Le flambeau du jour
Ne repand point une clarté plus belle
Que celuy de l'hymen allumé par l'amour.
C'est l'amour que t'appelle,
Hymen, viens embellir ce fortuné séjour.

LE ROY.

Vous n'avez pas encore entendu nos merveilles;
Vous, dont la voix charmante enchante les oreilles,
Assemblez par vos chants les oiseaux d'alentour;
Qu'ils viennent tous icy pour chanter notre amour.

UN MUSICIEN.

Quittez vos feüillage,
Tendres habitans des forêts,
Volez, en ce Palais, On entend le
Pour faire entendre vos ramages, ramage de
De vos chants mélodieux. plusieurs oiseaux.
Rossignols, remplissez ces lieux.
La simphonie imite le chant des Rossignols.
Et vous, aimables Tourterelles,
Inspirez-nous
Vos ardeurs fidéles.
La simphonie imite le chant des Tourterelles,
Ensuite un Merle siffle.
Insolens oiseaux, taisez vous,
En vain votre voix s'aprête La simphonie
A se mêler à des concerts si doux, imite le
Fuyez, Hiboux, fuyez, Coucous, chant des
Vous ne serez pas de la fête. Coucous.

LE ROY, *se levant de table,*

Ils en pourroient bien estre, & mon cœur en murmure,
Ces vilains oiseaux-là sont de mauvais augure.

SCENE IX.

LE ROY BOMBANCE, RIPAILLE, LUCELLE, ZACORIN, &c.

RIPAILLE.

Sire, pour votre hymen on a tout préparé,
Le Grand Prêtre est au Temple, & l'Autel est paré.

LU-

LUCELLE.

O Ciel ! quel coup de foudre !

LE ROY.

Allons, charmante Reine.

RIPAILLE.

Si votre Majesté vouloit prendre la peine,
Avant que de sortir, de me signer cela.

LE ROY.

Trez-volontiers

RIPAILLE.

De l'encre, une plume,

ZACORIN.

En voilà.

Zacorin répand le cornet d'encre sur la main du Roy & sur l'Ordonnance.

LE ROY.

Ah! le maudit butor.

ZACORIN.

Sire, excusez mon zéle.

LE ROY.

Vite de l'eau toûjours quelque frasque nouvelle!
O! le plus étourdi d'entre tous les humains!

ZACORIN *apportant le bassin & l'eguiére.*

Je le savois bien, moy, qu'il laveroit ses mains.

LE ROY.

Il faut que j'aye icy bien de la patience.

RIPAILLE.

Ce faquin a gâté toute mon Ordonnance;
Allons vîte en dresser une autre.

SCENE X.

LE ROY, LUCELLE, BOMBANCE, ZACORIN, GUILLOT.

Icy le Roy quitte sa bague pour se laver les mains, & dans ce temps Zacorin luy presente la bague enchantée à la place de la sienne, que le Roy met à son doigt.

ZACORIN.

En vérité,
Quand id faut vous servir j'ay tant d'activité,
Sire, que fort souvent quand mon devoir m'abuse...
Enfin quoy qu'il en soit, je vous demande excuse,

LE ROY *ayant au doigt la bague enchantée.*

D'où me vient tout à coup cet éblouïssement?
Je ne sçay où je suis, Quel soudain changement!...

ZACORIN *à part.*

La bague va jouër son jeu, laissons la faire.

LE ROY *extravagant.*

Que faites-vous icy, femelle téméraire?

BOMBANCE.

C'est la Reine, Seigneur.

LE ROY *extravagant.*

Reine! de quel Pays?

BOM-

BOMBANCE.

De Cocagne.

LE ROY *extravagant.*

Comment, mes Etats envahis
Auroient donc tout d'un coup ainsi changé de Maître

BOMBANCE.

Que veut dire le Roy? je n'y puis rien connoître,

LUCELLE.

Il paroit en effet qu'il perd le jugement,
Serois-je assez heureuse en cet événement?

BOMBANCE.

L'amour auroit il pû luy troubler la cervelle?
Quoy, Sire, dans le temps que l'aimable Lucelle
Doit estre votre épouse, & qu'un nœud glorieux...

LE ROY *extravagant.*

Comment donc mon épouse? ôtez-vous de mes yeux

Bombance sort,

Je vous trouve plaisant.

GUILLOT.

Sa bile se remue,
S'il luy prenoit envie... Otons nous de sa vûë.

Il sort.

LE ROY *extravagant.*

Et vous aussi, Mamie, au plûtôt détalons,
Cherchez fortune ailleurs, tournez moy les talons.

LUCELLE.

Que je conçois d'espoir de cette frénesie!
Lui puisse-t'elle, Helas! durer toute la vie.
Cependant délivrons Pailandre si je puis. *Elle sort.*

LE ROY *extravagant.*

Gardes.

UN GARDE.

Seigneur!

LE ROY *extravagant.*
Voyez là dedans si j'y suis.

SCENE XI.

LE ROY ZACORIN.

LE ROY *dans sa folie.*

Ah! Prince, demeurez, vous m'estes nécessaire.

ZACORIN.

Moy, Prince! voicy bien encor une autre affaire.

LE ROY *dans sa folie.*

Je vous avois prié de dîner avec moy,
Mais vous voyez.

ZACORIN.

Je vois que nous avons dequoy;

Zacorin se met à table avec le Roy.

Allons, dînons, Seigneur.

LE ROY *dans sa folie.*

Contez moy quelque histoire.

ZACORIN.

Une histoire à present? ma foy, parlons de boire,
Ou plûtôt de manger.

LE ROY *dans sa folie.*

Agissez sans façon.

Seroit-ce vôtre avis; dites moy, Prince?

ZACORIN *la bouche pleine.*

Non.

LE ROY *dans sa folie.*

Qu'oubliant tout les soins que je dois à l'Empire,

Je

Je prisse une moitié, qui comme un diable....

ZACORIN.

Pire.

LE ROY *dans sa folie.*

Me causeroit peut estre un chagrin inouy.
Vous connoissez le sexe, il est bien mauvais.

ZACORIN.

Ouy.

LE ROY *dans sa folie.*

Je n'en feray donc rien, & je veux vous en croire,
Prince, votre conseil merite bien...

ZACORIN.

A boire.

SCENE XII.

LE ROY, RIPAILLE, ZACORIN.

LE ROY *dans sa folie.*

Que voulez-vous?

RIPAILLE.

Seigneur, c'est un autre papier.

LE ROY *dans sa folie.*

Quoy? quelque livre encor qu'on me veut dédier?

RIPAILLE.

Me prendre pour auteur, sa Majeste se raille.
Quoy! Méconnoissez vous le fidéle Ripaille,
Sire!

LE ROY *dans sa folie.*

Ripaille soit. Que voulez vous, voyons?

RIPAILLE.

Vous prier de signer l'Ordonnance,

LE ROY *lisant.*

Lisons.

Que l'on paye à Ripaille en espéces valables
Dix mille écus comptant . . Allez à tous les diablez.
Comment dix mille-écus seroient ainsi donnés?
Seigneur, qu'en dites-vous !

ZACORIN.

Ouydà, c'est pour son nez.
Ah voyez donc, c'est bien ainsi qu'on vous emboise ?
Allons, tirez.

SCENE XII.

LE ROY, ZACORIN.

ZACORIN.

A vous, Majesté Cocagnoise.

LE ROY *dans sa fosse.*

Ouy-dà, tope.

SCENE XIV.

LE ROY, LUCELLE, ZACORIN.

LUCELLE.

Seigneur, je reviens sur mes pas,
Vos ordres rigoureux vont causer mon trépas,
De la triste prison où Philandre respire,
On m'interdit l'aproche, & j'ose ici vous dire...

LE ROY *dans sa folie.*

Qui l'a mis en prison?

LUCELLE.

Votre commandement.

LE ROY *dans sa folie.*

Vous étes folle ou moy; Pourquoi? Quand? Et comment?

LUCELLE.

Sire, je ne dis rien que de très-veritable.

ZACORIN.

Sire, il faut des prisons tirer ce pauvre diable.

LE ROY *dans sa folie.*

Tenez voilà ma bague, allez l'en retirer.
Le Geolier la voyant vous le va délivrer.

LUCELLE.

Seigneur, que de bontés!

SCENE XV.

LE ROY, ZACORIN.

LE ROY *ayant quitté sa bague rentre dans son bon sens.*

N'est ce point réverie?
Il me semble sortir de quelque léthargie,
Je suis tout ébloüi de tout ce que je voi,
Je ne puis faire un pas, tout tourne devant moi.
Hola, l'ami, dis-moi, n'as-tu point vû Lucelle?

ZACORIN *yvre,*

Lucelle! palsembleu vous me la donnez belle?
Vous l'avez envoyée auprès de son amant.

LE ROY *dans son bon sens.*

Tu te mocques de moi.

ZACORIN.

Diable emporte qui ment.

LE ROY *dans son bon sens.*

Tout mon cerveau troublé par des vapeurs malignes,
Où suis-je?

ZACORIN.

Par ma foi vous êtes dans les vignes.

LE ROY *dans son bon sens.*

D'où peut venir cela?

ZACORIN.

C'est que vous avez bû.
Tenez; à vos discours je l'ai d'abord connu.
Sire, allez vous coucher, vous ne sauriez mieux faire.

LE ROY *dans son bon sens.*

Ah voilà pour ma noce un beau préliminaire.

Que

Que va dire Lucelle ! Ah, Prince malheureux !
Qu'en dira l'avenir ? Qu'en diront nos neveux ?

ZACORIN.

Adieu, mon cher ami, mon cher Roi de Cocagne,
Que dans tous vos malheurs Bacchus vous accompagne.

LE ROY *dans son bon sens.*

Comment donc, conduis-moi.

ZACORIN.

Volontiers, je le veux ;
Mais si vous m'en croyez, conduisons-nous tous deux.
Pour moy comme pour vous également je tremble ;
Du moins si nous tombons, nous tomberons ensemble.
Je suis tout à fait yvre, & vous yvre à demi ;
Il n'y paroitra plus, quand nous aurons dormi.

Fin du second Acte.

ACTE

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

ALQUIF, ZACORIN.

ZACORIN.

Mon Maître est libre enfin, mais Lucelle extravague,
Du moment qu'à son doigt elle a mis votre bague.
J'ai fait de vains efforts pour l'en pouvoir ôter;
Toûjours elle s'obstine à la vouloir porter;
A la fin alarmé de son extravagance,
Je me voyois tout prêt de rompre le silence,
Lors que prenant sa course, & fuyant vers ces lieux
Elle s'est tout à coup dérobée à mes yeux.
Philandre suit ses pas, pleure, se desespére,
Et moi je suis venu vous raconter l'affaire,
Pour voir si vous pouriez nous tirer d'embaras.

ALQUIF.

Cela me fâche un peu, je ne le céle pas,
Il faut, cher Zacorin, employer l'artifice,
Pour que du diamant le Roi se resaisisse;
Il seroit bien plus fou que la premiere fois,
A l'hymen de Philandre il donneroit sa voix,
Son amour s'éteindroit pour ne jamais renaître.
Attens ici Lucelle, elle y viendra peut-être,
Je vais de mon côté tâcher de la trouver,
J'ai trop bien commencé pour ne pas achever.

SCE-

SCENE II.

ZACORIN.

Notre Roi de Cocagne en ce moment sommeille,
Et nous pourons fort bien avant qu'il se réveille
Partir d'ici sans bruit. Mais non, n'en faisons rien.
Pourquoi quitter des lieux où nous sommes si bien ?
Lucelle... Ah ! la voici.

SCENE III.

LUCELLE, ZACORIN.

LUCELLE *Folle*.

Voyez quelle insolence ;
Ah! je vous montrerai si je suis en démence,
Mes Dames Les Guenons, eh vous voila mon cher,
Depuis une heure & plus je suis à vous chercher.
Et bien donc à propos, à quand notre hyménée ?
Quelle raison en peut retarder la journée ?
Ou plûtôt le moment ? car enfin nos amours...
Mais pour en revenir à mes premiers discours,
J'ai donné le foüet à mes deux Gouvernantes

Qui vouloient avec moi faire les insolentes,
Et me traitoient de folle.

ZACORIN.

Il est parbleu bon là.
Ces Dames avoient bien affaire de cela.
Mais quittez cette bague, elle est cause, Madame,
Que vous extravaguez.

LUCELLE.

Qu'as-tu fait de ta flamme?
Objet de mes desirs. Mon amour...

ZACORIN.

Oh parbleu!
Madame, finissons au plûtôt tout ce jeu.

LUCELLE.

Allons, courons, volons dans quelque île déserte,
Que ta vûë à la mienne à tous momens offerte,
Puisse par ses rayons répondre à cette ardeur,
Que des traits si charmans allument dans mon cœur.

ZACORIN.

Quel galimatias! Si sa folie augmente,
Je crains bien qu'à la fin le diable ne me tente.
Nous sommes ici seuls, personne ne nous voit,
Par ma foy, laissons-lui le diamant au doigt,
Et voyons en la suite.

LUCELLE.

Achéve ton ouvrage,
Amour, jadis tes mains petrirent ce visage,
Rend sensible son cœur.

ZACORIN

Courage, Zacorin.
Il ne faut pas rester dans un si beau chemin,
Et sans considérer où tout ceci m'embarque...

Il vent l'embrasser.

SCE-

SCENE IV.

LE ROY, LUCELLE, ZACORIN.

LE ROY *dans son bon sens.*

Ah! je vous y prends donc.

ZACORIN.

Peste soit du Monarque,
Il vient mal à propos.

LE ROY.

Me faire un tel affront;
Quoi me vouloir planter des cornes sur le front?
Quoi sur un front royal orné du diadême?

ZACORIN.

Ce n'étoit que pour rire.

LE ROY.

Ah quelle audace extrême!
Comment m'oser trahir par telles actions?

ZACORIN.

On trahiroit son pere en ces occasions.

LE ROY.

Et vous qui dans l'abord faisiez tant la farouche,
Vous que je destinois au plaisir de ma couche,
Vous n'auriez pas, je pense, appellé du secours.

LUCELLE.

Quel es-tu pour tenir de semblables discours?
Est-ce à toi de règler mon amour ou ma haine?
J'aime ce Cavalier, n'en vaut-il pas la peine?
Qui peut en murmurer? Je suis Reine, je croi.

LE ROY.

Pas tout à fait encor, mais pour moi je suis Roi.

Et

Et quand il me plaira vous deviendrez sujette.

LUCELLE.

Le joly Roitelet.

LE ROY.

La plaisante Reinette.

LUCELLE.

Ouy, vous avez beau dire, & vous mettre en couroux,

Je l'aime, & je pretens en faire mon époux.

LE ROY.

Elle est ensorcelée ; aimer cette figure !

ZACORIN.

Helas ! c'est malgré moi, Sire, je vous assure,

Et je voudrois pouvoir vous donner mes attraits,

Pour que vous puissiez plaire autant que je lui plais.

LE ROY.

Ah ! vous lui plaisez donc, vieux masque de satyre,

Et vous avez encor le front de me le dire.

Nous allons voir cela. Madame en ce moment

Renoncez pour jamais à cet indigne amant,

Ou bien il va périr.

LUCELLE.

Eh bien à la bonne heure !

Je l'aimerai toûjours.

ZACORIN.

Quoi souffrir que je meure!

Haïssez-moi plûtôt.

LUCELLE.

Ah ! ne l'esperez pas;

Je prétens vous aimer au delà du trepas.

Mourez & soyez sûr.

ZACORIN.

Le diable vous emporte ;

Je me passerai bien d'estre aimé de la sorte.

LE ROY.

Hola, Gardes.

ZACORIN.

Seigneur, on va vous obéïr ;

Je vais tout employer pour me faire haïr,

Je

Je vais lui chanter pouille, & je me persuade
Que vous serez content : La laide ; la maussade,
La vieille, la guenon.

LUCELLE.

Que ce transport m'est doux,
Il part, je le vois bien, d'un mouvement jaloux !
Et je t'en aime encor mille fois davantage.

ZACORIN.

Ce n'est pas un amour, parbleu, c'est une rage.

LE ROY.

Puisqu'il n'avance rien, qu'on l'ôte de mes yeux.

LUCELLE.

Ah ! laissez-moi du moins recevoir ses adieux.

ZACORIN.

Morbleu retirez-vous. Seigneur, un mot, de grace.

LE ROY.

Non c'en est fait.

ZACORIN.

O Ciel ! que faut-il que je fasse ?
Arrachons luy la bague ; il n'est que ce moyen.

SCENE V.

LE ROY, PHILANDRE, LUCELLE, ZACORIN.

PHILANDRE.

Dans l'état où je suis, non j'e n'écoûte rien,
Sire, me retirant d'une prison affreuse,
Vous me rendez la vie encor plus malheureuse.
Je renonce à ma grace, & je viens en ces lieux,
Puisque je perds Lucelle, expirer à vos yeux.

LE ROY.

Que diable celuy-cy vient-il encor me dire ?

Tout

Tout ce qui te plaira, vis, meurs, respire, expire,
Creve, si tu le veux, je le trouveray bon ;
Mais, dis moy, qui t'a pû tirer de ta prison ?

PHILANDRE.

C'est vous même, Seigneur.

LE ROY.

En voilà bien d'un autre.

PHILANDRE.

Je n'ay pour en sortir, eû d'ordre que le vôtre.

LE ROY.

Tu te mocques de moy ; je n'y songeai jamais :
Mais puisque c'en est fait, sois sage désormais.

PHILANDRE.

Ah ! laissez-moy du moins m'adresser à Lucelle ;
Après tant de sermens, cœur volage, infidéle,

LUCELLE.

Que me demandez-vous ? Que vous ay-je promis ?
Je veux perdre le jour, si jamais je vous vis.

PHILANDRE.

Dieux, quelle cruauté ! quoy ! la parjure oublie
Qu'elle doit à mon bras son honneur & sa vie.

LUCELLE.

Moy ? je ne vous dois rien ; c'est à ce cher amant,
Qui va pour moy mourir dans ce même moment.

ZACORIN.

Ah la maudite bague !

LUCELLE.

En un mot, je l'adore
Ce charmant Cavalier.

PHILANDRE.

O Ciel ! qu'entens je encore ?
Lucelle perd l'esprit, il n'en faut plus douter ;
Tantôt à ses chagrins se laissant emporter,
Ses sens se sont troublés ; ma prison en est cause.

ZACORIN.

Seigneur, permettez moy de vous dire la chose.

PHILANDRE.

Je ne veux rien entendre, & dans un tel malheur

Je veux m'abandonner à toute ma douleur.

Au Roy.

C'est vous, cruel.

LE ROY.

Comment? quel est donc ce langage?

Je joue icy, me semble, un plaisant personnage.

Quoi traiter de la sorte un amant couronné?

Qui de mille vertus se trouve assaisonné.

ZACORIN.

Il faut finir ce trouble. Enfin; belle Lucelle,

Vous vous obstinez donc à demeurer fidéle?

Eh bien il faut mourir; mais avant ce moment,

Ne me refusez pas du moins ce diamant:

Il me rapellera votre charmante idée

Jusqu'au dernier soupir.

LUCELLE.

J'en suis persuadée;

Cher amant, le voilà.

Luy donnant le diamant.

LE ROY.

Que veut dire ceci?

Comment: mon diamant?

ZACORIN *rendant le diamant au Roy.*

Ah! Sire, le voicy.

Je respire, & n'ay plus à craindre pour ma vie,

Le Roy va Dieux mercy rentrer dans sa folie.

LUCELLE *dans son bon sens.*

Que vois-je? quel objet se vient offrir à moy?

Philandre, cher Philandre, est-ce vous que je voy?

Helas! d'où sortez-vous, & d'où viens-je moy même?

PHILANDRE.

Elle me reconnoit. Ah ma joye est extréme?

Lucelle en son bon sens, quel heureux changement?

Qui pouvoit luy causer ce triste égarement?

ZA-

ZACORIN.

La bague qu'à l'instant le Roy vient de reprendre;
Mais ce sont des secrets qu'on sçaura vous aprendre.

PHILANDRE.

Quoy ! ne puis-je sçavoir en peu de mots ? . .

ZACORIN.

Eh bien,
C'est un tour qu'a joüé notre Magicien.

LE ROY *dans sa folie.*

Où suis-je ? quels transports ? c'est l'enfer qui m'appelle;
Non, c'est la jalousie. Eh bien que me veut-elle?
Me voilà. Quels démons par leur brulante ardeur
Me devorent ! ... Je sens tout l'enfer dans mon cœur.

PHILANDRE.

Allons trouver Alquif, il sçaura nous instruire
Comment dans tout cecy nous devons nous conduire.
Toy reste, Zacorin, pour observer le Roy,
Dans un moment d'icy nous revenons à toy.

SCENE VI.

LE ROY, ZACORIN.

LE ROY *dans sa folie.*

Ouy le Sceptre me pese, il faut que je le quitte,
Il traine trop de soins, trop d'ennuis à sa suite,
Ouy je le quitteray, tous vos efforts sont vains
Mais je le veux du moins remettre en bonnes mains,

Choisir

Choisir pour successeur un Prince débonnaire,
Sage, bienfait, prudent. Ah! voicy mon affaire,

SCENE VII.

LE ROY, ZACORIN, GUILLOT.

LE ROY.

Seigneur, montez au Trône, & commandez icy.

GUILLOT.

Connoissez vous Guillot pour luy parler ainsi?

ZACORIN.

Je ne m'attendois pas à ce trait de folie;
Mais il faut l'appuyer.

LE ROY.

Allons donc, je vous prie,
Regnez, je vous remets mon Trône & mes Etats.

GUILLOT.

Vous vous gaussez de moy, je ne les prendray pas.

ZACORIN.

Quoy! tu peux refuser l'offre d'une Couronne?

GUILLOT.

C'est pour se gauberger, morgué, qu'il me la donne.

ZACORIN.

Non vraiment, c'est le sort qui décide pour toi;
Chacun dans ce Pays à son tour devient Roi,
Voilà ton tour venu.

GUILLOT.

Ca pourroit-il bien estre?

Mais dés demain possible on va m'envoyer paître.

ZACORIN.

Et quand cela seroit, que t'importe, innocent,
Il est beau de regner, ne fust-ce qu'un instant.

GUILLOT.

Morgué ce Trône est haut, & j'en crains fort la chute,
Ne me faites pas faire au moins la culebute.

ZACORIN.

Vôtre seule vertu vous y fait parvenir,
Et nous mettrons nos soins à vous y maintenir.

LE ROY *ôtant sa Couronne.*

Cette Couronne est dûë à vôtre auguste tête.

GUILLOT,

Ah! mon auguste tête est, Sire, toute prête,
Morgué boutez dessus.

LE ROY.

Prenez ce Sceptre en main.

GUILLOT.

Fort bien, me voilà donc à present Souverain.

ZACORIN *ôtant le manteau du Roy.*

Quand ce manteau royal sera sur vos épaules,

GUILLOT.

Cette cérémonie est morgué des plus droles;
Jamais si plaisanment je ne fus habillé.
A quel jeu joüons nous?

ZACORIN.

C'est au Roy dépouillé.

LE ROY.

Que parlez-vous de jeu? vous croyez qu'on se raille?
Montez, montez au Trône.

GUILLOT *montant sur le Trône.*

Allons vaille que vaille.

ZACORIN.

Ce Monarque est bien fou, mais je trouve aujourd'hui
Que le pauvre Guillot est aussi fou que luy.

LE

LE ROY.

Votre nom?

GUILLOT.

C'est Guillot, Sire, à votre service.

LE ROI.

Que de ce nom fameux Cocagne retentisse,
Et qu'au son de la trompe on entende crier,
Vive le Roy Guillot, vive Guillot premier.

GUILLOT *sur le Trône.*

Vous souhaitez qu'il vive, & bien à la bonne heure;
Et moy je tâcheray d'empêcher qu'il ne meure.
Morgué que de plaisir! te voilà Roy, Guillot,
Tu vas boire parguenne en tirelarigot,
Tu dormiras trois jours, si tu veux; tout de suite;
Personne n'aura rien à voir à ta conduite,
Drés que tu parleras, comme t'a de l'esprit,
Tout chacun s'écrira morgué que c'est bian dit;
Droits comme des picquets campés dans ton passage,
Les Courtisans flatueux viendront te rendre hommage.
Les biautés de la Cour s'en vont être à ton choix.
Tu n'auras qu'à chifler & remuer les doits,
Tretoutes s'en viendront sans faire les retives:
Morguenné que les Rois ont de prorogatives?

SCENE VIII.

LE ROY, RIPAILLE, ZACORIN, GUILLOT.

RIPAILLE.

Seigneur, que m'aprens t'on, & qu'est ce que je voy!
Vous voulez nous donner un paysan pour Roy?
D'un si bizarre choix que pouvez-vous attendre?

GUILLOT.

Gardes, qu'on le saisisse, & qu'on me l'aille pendre.

ZACORIN.

Marchez.

RIPAILLE.

Comment?

GUILLOT.

Oh dame! on m'obéit ici.
Ce ne sont pas des jeux d'enfans que tout ceci;
Aprenez qu'à present je suis votre Monarque.

LE ROY.

Sire, à votre pouvoir il manquoit cette marque.
Tenez, vous, mettez-lui ce diamant au doigt.

RIPAILLE.

Non, non, ne croyz pas que jamais cela soit.
Je garde cette bague, & ma main ne la donne
Qu'au Prince à qui l'Etat remettra la Couronne.

LE ROY *dans son bon sens.*

Dites moi dans ces lieux qui vous assemble tous?
Quel dessein est le vôtre? Et que demandez vous?
On ne me répond point, il semble que l'on craigne.
Que fais-tu là, maraut, sur mon Trone?

GUIL-

GUILLOT.

Je regne.

LE ROY.

Tu regnes, & sur qui ?

GUILLOT.

Sur les Cocagniens,
Autrefois vos sujets & maintenant les miens.

LE ROY.

Que tout ce que je voi m'étourdit & m'étonne !
Quoi mon manteau royal, mon Sceptre, ma Couronne ?
Ripaille, vous plait-il de m'éclaircir ceci ?

RIPAILLE.

Aparamment, Seigneur, cela vous plait ainsi.

LE ROY.

Ils ont perdu l'esprit. Aprochez vous, Bombance.

SCENE IX.

LE ROY, BOMBANCE. RIPAILLE, ZACORIN, GUILLOT.

BOMBANCE.

Mon Roi dans cet état! que faut-il que je pense?
Un autre revêtu du souverain pouvoir!

LE ROY.

Ma foi je le demande, & ne le puis sçavoir.

GUILLOT.

Paix-là, Messieurs, paix-là, s'il vous plait, qu'on se taise,
Et qu'on me laisse ici regner tout à mon aise.

BOMBANCE.

Je voi qu'ici chacun extravague à son tour,

C'est un sort que l'on à jetté sur votre Cour.

LE ROY.

Comment un sort?

RIPAILLE.

Seigneur, permettez moi de dire
Que vous m'avez paru deux fois dans le délire,
Et que tantôt Lucelle à tous vos Courtisans
A tenu des discours dépourvûs de bon sens.

BOMBANCE.

Il faut profondir... Au diable la musique;

On entend des violons.

C'est bien prendre son temps quand un pouvoir magique....

GUILLOT *se reveillant en sursaut tombe du Trône en bas, & les renverse tous.*

Place, place, voilà le Roi qui va passer.

LE ROY.

Peste soit du lourdaut qui me vient fracasser,
Je croi que j'en serai du moins pour une côte.

GUILLOT.

Je suis un Roi de poids, mais ce n'est pas ma faute
Ces maudits violons m'ont reveillé d'abor,
Je suis fâché pourtant d'être tombé si fort.

BOMBANCE.

Qui pourra nous tirer de ce desordre extrême,
Et donner un remede à tout ceci?

SCENE DERNIERE.

LE ROY, BOMBANCE, RIPAILLE, ALQUIF, PHILANDRE, ZACORIN, GUILLOT.

ALQUIF.

Moi-même;
Mais

Mais il faut que le Roi renonce à son amour,
Ou vous deviendrez tous insensés dans ce jour.

BOMBANCE.

Sire, il faut étouffer votre ardeur pour Lucelle.

LE ROY.

Bon, il n'en reste pas dans mon cœur étincelle;
Mais que fait mon amour, s'il vous plait, à cecy;

ALQUIF.

Seigneur, vous en serez dans l'instant éclairci.
Un génie amoureux de la belle Lucelle
Est devenu jaloux de votre amour pour elle,
Et par un trait malin s'en est voulu venger,
Appliquant tous ses soins à vous faire enrager.

LE ROY.

Mais parbleu ce genie a bien peu de cervelle,
Que ne s'en prenoit-il à l'amant de Lucelle!
Mais à vous, qui vous a révélé tout cela?

ALQUIF.

Les Enfers.

LE ROY.

Les Enfers! C'est comme à l'Opera.

BOMBANCE.

Vous connoissez quelqu'un dans ce Pays, sans doute?

ALQUIF.

Oh! ce sont des secrets où vous ne voyez goute.
Il suffit que je veux être de vos amis,
Qu'en son premier état ici tout soit remis,
Que l'on n'y parle plus que de réjouïssance,
Reprenez votre bague avec votre puissance;
Mais pour en mieux user; & que ces deux amans
Trouvent dans votre Cour la fin de leurs tourmens,

RIPAILLE.

Et cette bague cy?

ALQUIF.

C'est un autre mystére;
Nous prendrons notre temps pour vous conter l'affaire.

Icy on ôte à Guillot ses ornemens royaux pour les remettre au Roi.

GUILLOT.

Mais je veux regner, moy.

ALQUIF.

Tu feras plus heureux
En vivant avec nous en Bourgeois de ces lieux.

LE ROI.

Vous y pouvez tous vivre à votre fantaisie,
Heureux de n'avoir plus amour ni jalousie,
Je fais tout mon plaisir d'unir ces deux amans;
Que tout s'accorde ici pour leurs contentemens.

ZACORIN.

C'est bien parler cela, ce doux retour me gagne,
Et vive le Païs & le ROI DE COCAGNE.

DIVERTISSEMENT.

Plusieurs Habitans de Cocagne & plusieurs Etrangers de diverses Nations arrivent en dansant.

UN COCAGNIEN ET UNE COCAGNIENE.

Que chacun ici s'avance,
Pour goûter mille plaisirs,
Dans la joye & l'abondance.
Tout comble ici nos desirs;
Que chacun ici s'avance
Pour goûter mille plaisirs.

Le jour fini recommence,
Dans d'agreables loisirs,
Que chacun ici s'avance
Pour gouter mille plaisirs.

Que l'on chante, que l'on danse,
Loin de nous pleurs & soupirs,
Que chacun ici s'avance
Pour gouter mille plaisirs.

EN-

ENTRE'E de Cocagniens & de Cocagnienes.

UN COCAGNIEN.

Ici tout s'empresse à nous plaire,
Les ris, les amours,
Le vin, la bonne chere
Y regnent toujours,
La santé fait notre richesse,
Le plaisir prévient nos souhaits,
L'aimable jeunesse
Y renait sans cesse;
Soucis & regrets,
N'y naissent jamais.

ENTRE'E des Etrangers *Vaudeville.*

UNE ETRANGERE.

Dès long temps nous sommes en voyage
Sans en voir finir le cours,
Nous cherchons par tout un Peuple sage,
Pour y passer d'heureux jours.
Faut-il aller en Asie, en Afrique!
Eh lon lan la
Ce n'est pas là
Qu'on trouve cela,
Non pas même à l'Amerique.

UN ENTRANGER.

Où trouver de la délicatesse?
Où sert-on sans interêts?
Où boit-on sans tomber dans l'yvresse?
Où ne fait on point d'excès?

Seroit-ce en Suiſſe ou bien en Allemagne?
Eh lon lan la
Ce n'eſt pas là
Qu'on trouve cela,
C'eſt au Païs de Cocagne.

UNE ETRANGERE.

Où l'époux eſt-il ſans defiance?
Et le ſexe en liberté?
Où n'a t'on nul deſir de vengeance?
Où dit-on la verité?
Faut-il courir l'Italie ou l'Eſpagne?
Eh lon la la
Ce n'eſt pas là
Qu'on trouve cela
C'eſt au Païs de Cocagne.

UN ETRANGER.

Où voit-on des beautés naturelles?
Dont le tein ſoit ſans aprets?
Où trouver des maitreſſes fidéles,
Et des amoureux diſcrets?
Vers les François battrons-nous la campagne;
Eh lon lan la
Ce n'eſt pas là
Qu'on trouve cela
C'eſt au Païs de Cocagne,

FORTUNATE.

Où trouver des filles innocentes,
Sans fineſſe & ſans détour?
A quel âge en voit-on d'ignorantes
Au myſtére de l'amour?
Eſt-ce à quinze ans pour ne s'y pas méprendre?
Eh lon lan la
Ce n'eſt pas là
Qu'on trouve cela
A notre age il les faut prendre.

FELICINE.

Jeunes cœurs, d'aimer tout vous convie
A la fleur de vos beaux ans,
Où trouver les plaisirs de la vie,
Si ce n'est dans le printemps?
Après l'Automne envain on les souhaite,
Eh lon lan la
Ce n'est pas là
Qu'on trouve cela,
Déja la vendange est faite.

ZACORIN.

Où trouver des connoisseurs habiles,
Qui puissent juger de tout?
Où trouver des critiques tranquilles,
Indulgens & de bon goût?
Est-ce sur mer ou bien en terre ferme?
Eh lon lan la
Ce n'est pas là
Qu'on trouve cela,
Le Parterre les renferme.

FIN.

LA RECONCILIATION NORMANDE.

COMEDIE,

en Vers, en cinq Actes.

par Mr. du Fresny.

NOUVELLE EDITION.

A UTRECHT,

Chez ETIENNE NEAULME,

MDCCXXXIV.

ACTEURS.

LE COMTE.

LA MARQUISE.

ANGELIQUE.

DORANTE.

LE CEVALIER.

PYRANTE.

NERINE.

FALAISE.

DEUX LAQUAIS.

La Scene est à Paris dane un Hôtel garni.

LA RECONCILIATION NORMANDE.

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

NERINE *feule.*

PEndant que je marchois rêvant profondement,
Angelique est entrée en quelque appartement,
Elle s'égarera, la petite étourdie,
Attendons. Voici donc l'Hôtel de Normandie!
A Paris, rendez-vous des illustres Normands!
Des nôtres aujourd'hui les intérêts sont grands,
Haine, amour, nous verrons là très-haineuse Tante,

L'Oncle tres-rancunier, puis l'amoureux Dorante,

Le galant Chevallier, le grave Arbitre & moi,
A force de rêver, je m'oubliois, je croy.
Ah! je vois accourir mon aimable orpheline.

SCENE II.

ANGELIQUE, NERINE.

ANGELIQUE.

On me dit que ma Tante est là. Suis-moi;
Nerine.

NERINE.

Attendez.

ANGELIQUE.

Je ne puis attendre. Tout va bien;
Dorante est arrivé.

NERINE.

Paix.

ANGELIQUE.

Je n'en dirai rien.
Mais ma Tante....

NERINE.

Arrêtez.

ANGELIQUE.

Il faut que je la voye.

NERINE.

Les premiers mouvemens d'espérance & de joye
Vous font courir.

ANGELIQUE.

D'accord.

NERINE.

Marchez donc lentement;

Car

Car vous avez encor tout à craindre.

ANGELIQUE.

Comment?

Tout à craindre, dis-tu?

NERINE.

Bon. Vous voilà fixée;

Par la crainte d'abord votre ardeur s'est glacée.
J'admire la jeunesse, & sa vivacité.
Passant toujours de l'une à l'autre extrémité,
De l'excessive crainte à l'espérance folle,
Parlant, parlant, parlant, puis perdant la parole,
Courant courant, courant, puis s'arrêtant tout court,
En un seul jour aimant, & perdant son amour,
Pour un Amant nouveau, le retrouvant ensuite,
Voulant, ne voulant plus, sans règle, sans conduite,
Sans arrêt, sans raison, que de défauts elle a!
Cette jeunesse. On l'aime avec ces défauts-là.

ANGELIQUE.

Tout à craindre, dit-tu. Je rêve, j'examine.
Sur-ce que nous voyons, que crains-tu donc,
Nerine.
Tout me réussit mieux qu'on n'eut pû desirer:
Du Couvent tout exprés on vient de me tirer.
A m'établir mon Oncle écrit qu'il se dispose,
Et ma Tante, dit-on, a promis même chose.
Elle vient de Roüen, mon Oncle de Lyon,
C'est pour se reünir, & leur desunion,
A mon bonheur, Nerine, étoit le seul obstacle.
Tu me l'as dit toi-même.

NERINE.

Oüi. Mais suis-je un oracle?

ANGELIQUE.

Nerine, ton défaut est de toujours douter.

NERINE.

Jeune amante, le vôtre, est de trop vous flatter.

ANGELIQUE.

Nous verrons. Mais enfin pour ma dot ils me cédent

Leur Terre prés du Mans pour laquelle ils se plaident,
Qui fit naître leur haine.

NERINE.

Oh! c'est la question.
Si le procès causa leur vielle aversion.
Les Fréres sans plaider quelquefois se haïssent,
Par les procez aussi quelques Fréres s'agrissent.
Procez engendre haine, il est vrai, cependant
Nul Généalogiste encor jusqu'à present
N'a pû nous bien prouver si là bas vers le Maine
Autrefois le procez fut Pére de la haine,
Ou si la haine y fut la Mére du procez.

ANGELIQUE.

Tout cela va finir, j'attens un bon succés,
Pyrante est leur arbitre, il les reconcilie.
Comment peut-on haïr! Helas! quelle folie!
De se remplir le cœur de fiel & de venin,
Il n'est pas naturel de haïr. Car enfin,
On se fait plus de mal qu'on n'en souhaite aux autres,
Des parens se haïr! Pour revenir aux nôtres,
Ils ne se sont point vûs depuis quatre ou cinq ans.
Leur haine est éteinte.

NERINE.

Oh! je croirois bien, qu'absens
Ils ne se sont haïs que par réminiscence,
Mais leur fiel s'aigrira bien-tôt par la presence,
Outre qu'ils sont tous deux pêtris de pur levain,
Qu'ils ont l'art de donner à tout un tour malin,
Esprits très discordans, humeurs mal assorties,
Nature a mis en eux de ces antipathies
Qu'on voit en quelques-uns pour les chats, les souris,
Et que les femmes ont souvent pour leurs maris.

ANGELIQUE.

Ah, Nerine, voy-tu là bas dans ce passage...

NERINE.

Qui voyëz-vous, ha, ha, c'est vôtre Amant, je gage.
Oüi, sans le regarder, ma foi je croy le voir,
Je le voi dans vos yeux, comme dans un miroir.

ANGELIQUE.

Avant qu'il m'ait parlé conseille moi, Nerine
Comme il n'est pas bien sûr que l'on me le destine,
Je devrois lui cacher encor mes sentimens.

NERINE.

Il est bien tems d'avoir de tels ménagemens,
Croyez-vous qu'il ignore encor vôtre tendresse?

ANGELIQUE.

Qui l'en auroit instruit?

NERINE.

Quelque trait de jeunesse.
Comme on a de l'amour souvent sans le savoir,
On le declare aussi souvent sans le vouloir.

SCENE III.

ANGELIQUE, DORANTE, NERINE.

DORANTE.

QUe voi-je! quel bonheur! l'agreable surprise!
Belle Angelique quoi, vous voir chez la Marquise!
Vous voir hors du Couvent, malgré sa dureté,
Le jour du rendez vous pour l'accord arrêté
Votre Oncle & vôtre Tante aparemment conviennent

De vous rendre aujourd'hui tous vos bien qu'il retiennent.
Depuis quatre jours moi, m'étant ici logé,
J'ai si bien, sans m'ouvrir, prevenu, ménagé
L'Esprit de votre Tante, en faisant connoissance,
Qu'elle doit aujourd'hui me faire confidence
D'un grand secret, dit-elle, & je me suis flatté,
Que ce que je desire, elle l'a projetté.
Elle me fit hier cent offres gratieuses
Qui, par rapport à vous, me furent prétieuses.
Je ne lui parlai point de mon amour, helas!
Peut être votre cœur n'y répondra-t'il pas.
Puis-je enfin obtenir un aveu de tendresse?

ANGELIQUE.

Mon Dieu... l'essentiel, c'est que leur haine cesse.

DORANTE.

Ah! l'essentiel, c'est le cœur, les sentimens.
Il est tems de répondre à mes empressemens.

ANGELIQUE.

Mais ce qui presse, c'est de sçavoir si ma Tante....

DORANTE.

Ah! ce qui presse, c'est de sçavoir...

ANGELIQUE.

Mais, Dorante....

DORANTE.

Pourquoi dans ces momens, où j'ose me flatter,
Vous plaisez vous encor à me laisser douter?
Car je n'ose expliquer pour moy votre silence.

NERINE.

Si le Frere & la Sœur sont pour vous, patience,
Sinon vous vous trompez, nous n'aimons point.

ANGELIQUE.

Mais non.
Elle plaisante, mais au fond elle a raison.
Car comment voulez-vous qu'on dise qu'on vous aime,
Pendant que rien n'est sûr.

NERINE.

Jugez-en vous même.

Monſieur. Vous n'aimez pas ; car vous n'êtes pas
ſûr.

DORANTE.

Vous m'enchantez.

NERINE.

Aveu ſimple, naïf, & pur.
Point de ces ſentimens renflez par des paroles.
Elle n'a point appris au Convent les grands rôles.

DORANTE.

Trop heureux.

NERINE.

Pas encore. Votre bonheur dépend
De deux eſprits...

DORANTE.

D'accord bizarres ; mais pourtant
L'arbitre réünit cette Sœur & ce Frére.

ANGELIQUE.

Je le deſire encor plus que je ne l'eſpére.

DORANTE.

Et moi, je me fais fort d'avoir l'aveu des deux.

NERINE.

Nous verrons, mais ils ſont l'un & l'autre quinteux.

DORANTE.

Le Comte me connoit & connoit ma famille

NERINE.

Oüi mais il eſt brutal, ſon ſang brûlant pétille.
A l'égard de la Sœur, cent fois je vous l'ai dit,
L'eſprit de la Marquiſe eſt un terrible eſprit,
Tantôt fauſſe bonté, tantôt malice pure,
Pour ſon Frére ſur tout, c'eſt une énigme obſcure,
De ſon cœur on ne peut au plus que ſe douter,
Je l'interoge peu, je ne fais qu'écouter.
Je la voi tantôt gaye, & tantôt furieuſe.
On ne peut définir cette capricieuſe,
Elle laiſſe échapper à moitié ſes ſecrets,
Enſuite les retient, puis les déguiſe aprés
Elle eſt en même tems indiſcréte & prudente,
Franche, & diſſimulée, & fiére & careſſante.

En riant elle pousse une vengeance à bout,
Et dans ses passions met le tout pour le tout.

ANGELIQUE.

Je crois la voir là-bas dans cette galerie.
C'est elle-même. Elle est dans une rêverie.
Cà, Dorante, il faut donc, pour agir prudemment
Ne point paroître encor de concert.

DORANTE.

Non vrayment;
Le Chevalier arrive il fera la demande
Pour ne rien hazarder, il faut que je l'attende.

ANGELIQUE.

Eloignez-vous, Dorante, elle vient.

SCENE IV.

ANGELIQUE, LA MARQUISE, NERINE.

ANGELIQUE.

Tu vois bien
Que tu dis sans raison que je ne pense à rien;
J'ai pensé la premiére à faire fuir Dorante.

NERINE.

Rare effet de l'amour! il vous rendra prudente!

ANGELIQUE.

Par prudence il faudra loûer ce Chevalier,
A qui ma Tante est prête à se remarier,
Paroitre bien contente

NERINE.

Oui, mais elle est chagrine.

ANGELIQUE.
Ah ! ne l'abordons pas, éloignons-nous, Nerine.
NERINE.
Observons le moment que ce nuage noir
Se dissipe.
ANGELIQUE.
Attendons.
NERINE.
Elle est meilleure à voir.
Quand il lui vient soudain quelque lueur de joye.
LA MARQUISE. *Sans voir Angélique ni Nerine.*
Malgré ma haine enfin il faut que je le voye
Ce Frére, il arrive. Oun !
ANGELIQUE.
Ce nuage en effet
Est bien noir.
LA MARQUISE *à part.*
Mais tâchons d'éfacer cet objet
Par un autre. Aujourd'hui je reverrai Dorante.
Que Dorante est charmant !
ANGELIQUE.
Il paroît que ma Tante
Devient un peu plus gaye.
NERINE.
Oüi, son oeil s'éclaircit.
LA MARQUISE *à part.*
Mais un obstacle affreux...
NERINE.
Non, non, ils s'obscurcit.
LA MARQUISE *à part.*
Obstacle triste ! on va dire que je suis folle.
Au Chevalier enfin j'ai donné ma parole ;
On le croit mon mari. Pourrai-je ?... oüi, je romprai,
J'ai deux cent mille écus, je me contenterai.
J'épouserai Dorante.
En appercevant Nerine,
Ah ! te voilà, Nerine.

NERINE.

Je n'osois avancer. Je vous voyois chagrine,
Madame.

LA MARQUISE.

Tu me prens entre deux passions
Agitée.

NERINE.

Eh! Calmez vos agitations,
Ce jour pour vous doit être un jour doux, pacifique.
Où toute haine cesse, au moins par politique.
Pour l'autre passion, sans doute, c'est l'amour

LA MARQUISE.

Quoi! tu devines.

NERINE.

Bon, L'on m'a dit l'autre jour
Qu'un jeune Chevalier, gai, vif, & pourtant sage,
A Roüen avec vous contractoit mariage.

LA MARQUISE.

Nerine en le nommant redouble mes remords.

NERINE.

Ah! se remarier est le moindre des torts,
Si c'en est un encor.

LA MARQUISE.

Songeons à voir mon Frére.
Ensuite je prendrai tes conseils, & j'espére
Que tu me serviras dans une occasion
Où la crainte, la honte, & la confusion....

NERINE.

Je vous conseillerai de surmonter la honte.
Mes conseils sont humains.

LA MARQUISE.

Sur tes conseils je compte.

NERINE.

Et votre Niéce même approuve ces conseils.
Pour elle, elle en voudroit, il est vrai, de pareils.

LA MARQUISE.

Ma Niéce approuve donc que je me remarie.

NERINE *lui montrant Angelique.*

Daignez la regarder de bon œil, je vous prie.

LA

LE MARQUISE.

Je ne te voyois pas, viens, vîte m'embrasser.

ANGELIQUE.

Ma Tante....

LA MARQUISE.

Enfin pour toi je vai m'interesser.
Un Oncle t'abondonne. Embrasse-moi. Tu n'o-ses.

ANGELIQUE.

C'est le respect.

LA MARQUISE.

Non, non, dis franchement les choses;
Mon caressant accueil t'étonne un peu, je croy.

ANGELIQUE.

Ma Tante vous avez trop de bonté pour moi.

LA MARQUISE.

Pas trop, pas trop, ma Niéce, au moins pour l'ordinaire,
Je te voy rarement, je ne te donne guere.

NERINE.

Vous allez lui donner un mari.

LA MARQUISE.

Sûrement.
Mais de mon Frere il faut l'aveu premiérement,
Convenir de nos faits, c'est la premiére chose.
Je garde le secret, de peur qu'il ne s'oppose,
Car j'ai fait seule un choix, qui te plaira, je croy,
Suffit, oüi, tu seras tres-contente de moi.
Je veux faire cesser le blâme qu'on me donne;
Je te hai sans sujet, dit on, non je suis bonne.
Je ne te haïssois que par prévention,
Ressemblance de traits fit cette aversion,
En te voyant j'ai crû toujours voir feu ton Pére,
Nous étions faits, dit-on, moi, ma Sœur & mon Frere,
Pour nous entre-haïr.

NERINE.

On dit que de tout temps
La haine dans Roüen distingua vos parens.

Oncles, Tantes, Cousins, Frére, Sœur, Pére, Fille
Se reconnoissoient tous à cet air de famille.

LA MARQUISE.

Enfin cet air de haine entre mon Frére & moi
Va disparoître. Mais entrez ma Niéce.. & toi,
Entre aussi. Tu sçauras tantôt ma politique.
Il faut qu'avec l'Arbitre encore je m'explique.
Laisse-moi.

SCENE V.

LA MARQUISE, PYRANTE.

LA MARQUISE *à part.*

MOn amour veut du secret aussi.
J'ai peur. Le Chevalier vient m'épouser ici;
Il apprendra trop tôt que j'adore Dorante.

PYRANTE.

Je reviens vous parler.

LA MARQUISE.

Eh bien, Monsieur Pyrante.

PYRANTE.

Votre Frére, Madame, arrive & vient exprés,
De Lyon, pour vous voir, & finir le procés.
Il vient de me marquer la même impatience
Que vous me témoignez, sincérement je pense
De vous bien embrasser d'abord, & dés ce soir.
Quand vous vous serez vûs, de me faire sçavoir
Quel époux vous voulez choisir pour Angelique.

LA MARQUISE.

Il est tems qu'avec vous là-dessus je m'explique.
Mais

Mais, Pyrante, à vous seul sous le sceau du
secret.

PYRANTE.

Comme Médiateur, je dois être discret,
Et ne rien témoigner, pas même à votre Frére
De ce dessein caché dont vous faites mystére.
Si votre Frére aussi me confie un secret,
Je vous le cacherai, je dois être muet;
Je dois être aussi neutre, en qualité d'Arbitre;
Votre famille & vous, m'avez donné ce titre :
Et pour vous réünir, presque juge entre vous,
Je perds le droit d'ami.

LA MARQUISE.

L'on exige de nous
Qu'à ma Niéce pour dot nous cédions cette Terre.
Pour laquelle on plaidoit; j'y consens, plus de guerre.
Cette Terre pourtant vaut deux cents mille francs.

PYRANTE.

Vous remplissez par là des devoirs tres pressans.
Votre haine du moins cesse d'être publique,
Vous ne plaiderez plus, & la Niéce Angélique
Aura ses biens; je dis ses biens, car franchement
Vous ne les auriez pû garder qu'injustement.
De nos plaideurs Manceaux les maximes m'étonnent,
Ce qu'ils n'usurpent pas, ils disent qu'ils le donnent.

LA MARQUISE.

Nous convenons des faits, laissons à part les mots.
Je donne, mais d'un Frére éludons les complots;
Vous sçaurez qu'il hait fort un certain Procinville,
Homme tres-renommé, Marquis, plaideur habile :
Le connoissez-vous?

PYRANTE.

Non.

LA MARQUISE.

C'est lui que je choisis

Pour ma Niéce.

PYRANTE.

Suffit.

LA MARQUISE.

Sur ce que je vous dis

Silence. Mais j'entens quéreller, c'est mon Frére.

Je prendois mal mon tems j'essuyerois sa colére.

Et moi, de mon côté je sens un mouvement....

J'entre chez moi, Monsieur, amusez-le un moment:

Pour le bien embrasser je me sens trop émuë.

PYRANTE.

Ceci ne promet pas une tendre entrevûë.

SCENE VI.

PYRANTE, LE COMTE, DEUX LAQUAIS, l'un portant une valize.

LE COMTE.

Je joindrois ma sœur, mais je sens dans le moment

Un fiel qui fait en moi certain soulévement.....

Pour me tranquilliser il me faut bien une heure.

Laquais! j'aurois voulu faire ici ma demeure;

Mais pour cause cherchons un autre Hôtel garni.

UN LAQUAIS.
Mais, Monsieur, votre Sœur loge dans celui ci.
LE COMTE.
Pour cela seul, Maraut, je logerai dans l'autre.
Cà, Monsieur, Tout est dit, mon avis est le vôtre.
Avant tout je vérai ma Sœur, mais du secret.
Qu'elle ne sçache point que mon unique objet
C'est de donner ma Niéce au Sieur de Procinvil-
le,
Je vous l'ai déja dit, c'est un Marquis habile,
Mais comme il fut toujours ennemi de ma Sœur,
Le choix que j'en ai fait la mettroit en furenr,
Soyez discret, silence enfin sur Procinville,
En cherchant un logis je vais calmer ma bile:
Je reviens dans une heure.

SCENE VII.

PYRANTE seul.

Un même choix tous deux!
Ainsi, sans le sçavoir, ils sont d'accord entr'eux,
Sans le sçavoir; rêvons à cette circonstance,
Cette affaire demande & secret, & prudence,
Mais l'énigme pour moi, c'est le tour qu'ils ont
pris,
Car d'un côté la Sœur me dit que ce Marquis
Est ennemi du Frére, & le Frére au contraire.
Dit qu'il est ennemi de sa Sœur. Quel mystére!
Je ne le comprens pas.

SCE-

SCENE VIII.

PYRANTE, FALAISE botté.

FALAISE.

Monsieur.

PYRANTE.

Ah!

FALAISE.

Pardonnez
Si ma figure impose à vos yeux étonnés;
Un postillon en noir surprend Monsieur Pyrante.
Falaise; c'est mon nom; si ma langue éloquente.
Si les tours les plus fins du langage Normand
Réussissent autant dans un éloge en grand,
Qu'en petits plaidoyers, brillants de médisance,
Je haranguerois mieux que harangueur de France,
Ce Pyrante fameux, ce grand Médiateur,
Réconciliateur, & Pacificateur,
Phœnix dans le païs des noises, des castilles,
Où l'on vous constituë arbitre des familles.

PYRANTE.

Mon ami, vous m'avez l'air d'être un peu diffus.

FALAISE.

J'en ai l'air: je le suis, & j'avoüerai de plus
Qu'étant nourri, stilé dans la basse chicane,
Dans les discours fleuris je perds la tramontane.

PYRANTE.

Abregez-les donc.

FALAISE.

Oüi, je les abregerai.

PYRANTE.

Que voulez-vous de moi ?

FALAISE.

Je vous l'expliquerai.

Mais il faut que Falaise à vous se définisse,
Afin d'avoir de vous audience propice ;
Au Mans, je fus jadis Substitut d'un Sergent ;
Du Sieur de Procinville ici je suis agent.

PYRANTE.

Venez vous me parler de sa part ?

FALAISE.

Patience.

Il viendra demain, mais je l'égale en science ;
Nous avons de jeunesse ensemble plaidaillé,
Bataillé, chicané, brétaillé, ferraillé ;
Pour cette double guerre il falloit un prélude,
Nous nous fîmes tous deux cadets dans une étude,
Dans la guerre du sac chacun n'est pas heureux,
Il a gagné cent prix dans des combats douteux.
Des scrupules outrés franchissant la barriére.
Il me laissa bien loin dans la même carriére :
Et je ne suis enfin avec tout mon acquis
Au Mans que Maître Clerc de Monsieur le Marquis.

PYRANTE.

Plus de digressions. Allons au fait.

FALAISE.

J'abrége.

Mais de mon Maître il faut vous dire le manége.
Du couple fraternel il a gagné le cœur,
Au Frére il écrivoit qu'il haïssoit la Sœur,
A la Sœur il disoit qu'il haïssoit le Frére.

PYRANTE.

Ce que tu me dis là m'éclaircit un mystére.

FALAISE.

Aussi suis-je chargé de vous bien mettre au fait.
Pour les rapatrier, ce manége secret,
Comme vous l'allez voir, étoit tres-necessaire,
Car, pour vexer la Sœur, le tres rancunier Frére.

A mon Maître a promis la Niéce, & le procez,
La Sœur, pour chagriner le Frere, donne exprès
A mon Maître sous main le procés à la Niéce;
C'est ainsi que tous deux croyant se faire piéce,
Seront d'accord.

PYRANTE.

J'entens. Tous deux séparément
Me donnant par écrit un bon consentement;
Pouvoir de marier la Niéce à votre Maître,
Cette réunion qui manqueroit peut-être,
Se fera sûrement, c'est mon unique objet,
Votre Maître arrivant, son mariage est fait.

FALAISE.

Il venoit aujourd'hui, sa chaise s'est brisée.
J'ai pris du Postillon la haridelle usée.
J'arrive à toute jambe ici pour prévenir
Monsieur Pyrante.

PYRANTE.

Enfin, je puis les réunir.

FALAISE.

Du secret.

PYRANTE.

C'est à quoi mon ministére engage.

SCENE IX.

FALAISE seul.

Du Frére, moi, je vais à la Sœur dire rage;
Je dirai pis que pendre au Frére de la Sœur,
Et disant mal des deux je ne suis point menteur,
Quoi que je sois natif de Falaise, Allons boire,
Et me bien rafraichir, en buvant, la mémoire
Des Manceaux documens d'un Maître tres-sensé.
Pateliner l'Arbitre, & j'ai bien commencé,
Trigauder Frére & Sœur, épier l'Orpheline,

Prendre

Prendre les souterrains, tour neviter Nérine;
Défiance sur-tout, ne disant oüi, ni non;
Mon œuvre plus obscure encor que mon ragon.
Je viens exprès du Mans enfin pour être traître,
Je vais tenir ici la place de mon Maître.
Le grand homme en intrigue! on peut dire pourtant
Qu'il n'est pas un parfait fripon, mais cependant
Il croit en probité les excès ridicules;
Les sots veulent, dit-il, mettre un tas de scrupules.
Entre la probité solide, & l'interêt;
C'est pour l'homme d'esprit un incommode aprêt,
La probité, d'accord, doit marcher la premiére;
Notre interêt après, les scrupules derriére.

Fin du premier Acte.

SCE-

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

ON broüille, nous dit-il, mon Oncle avec ma Tante.

DORANTE.

Ne vous allarmez point, le Chevalier plaisante.

ANGELIQUE.

Mais il dit qu'un certain Falaise nous nuira.

DORANTE.

En tout cas cet ami nous en garantira,
Quoi qu'enjoué, badin, il est prudent & sage.

SCENE II.

DORANTE, ANGELIQUE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER *donnant son manteau à un laquais comme arrivant.*

JE veux l'appartement que j'eus l'autre voïage,
Préparez-le moi vîte, il me convient. Eh bien?

Tristes déja tous deux pour un mot, sur un rien.
Sur ce que je vous dis qu'un certain Procinvil-
le
Veut tout broüiller, non, non, sa brigue est inu-
tile;
Dans cette affaire-ci j'agirai puissamment,
Mais faites comme moi, traitons ceci gayment;
J'ai toujours l'ame en joye, heureux don de na-
ture,
J'y joins même quelque art, car dans une avan-
ture,
Je n'observe jamais que le côté plaisant,
J'élude l'ennuyeux; je saisis l'amusant,
Et cela par raison étant né sans fortune,
Sans bien, pour secoüer cette idée importune,
Je trouve un patrimoine, au moins dans ma
gayté.

DORANTE.

Tout en riant, mon cher, tu m'avois attristé,
Tu nous dis qu'un Falaise arrive exprés du Mai-
ne
Pour rompre cette paix que nous croyons cer-
taine.

ANGELIQUE.

De cette paix, Monsieur, tout mon bonheur dé-
pend.
Ils me cédent mes biens en se réunissant.

DORANTE.

Mon ami prend sur lui tout ce qui nous regarde.
Je devois leur parler, il veut que je retarde,
Et que d'abord on songe à les bien réünir.

ANGELIQUE.

J'adoucirai mon oncle.

LE CHEVALIER.

Exhortez le à finir

En attendant sçachez que voulant qu'on finisse,
Je contraints la Marquise à vous rendre justice.

ANGELIQUE.

L'on m'a dit vos bontés, Monsieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Mon procedé du moins est assez singulier,
Car je n'épouse point en fraude votre Tante,
La famille sous main en est tres-consentante;
La Marquise auroit pris quelque dissipateur,
Ils me regardant-moi, comme un mari tuteur:
Ils sçavent l'ascendant que j'ai sur la Marquise,
Sa passion pour moi la rend bonne & soumise,
Senlée, indifferente, amitié de sang-froid,
Domine sur l'amour, sur elle j'ai ce droit,
Et je m'en servirai; car épousant la Tante,
Oncle par consequent de la Niéce charmante,
Je te fais mon Neveu, respecte un Oncle en moi;
Pour ma Niéce je sçai tout ce que je lui doi;
Epouser une Tante est une hardiesse,
Qu'on ne peut expier qu'en mariant la Niéce.

ANGELIQUE.

Dorante, vous avez le plus aimable ami....

DORANTE.

Et qui ne sert jamais ses amis à demi:
Comme de la Marquise il n'est rien qu'il n'obtienne,
Il parlera pour nous.

LE CHEVALIER.

Oh! qu'à cela ne tienne,
A la Niéce d'abord je fais rendre les biens,
Et la Tante par moi conservera les siens.
A se remarier elle étoit resolue,
A d'autres elle offroit la main que j'ai reçue,
Elle veut un mari jeune, qui n'ayant rien
Frustre ses heritiers en mangeant tout son bien:
Je ferai son affaire, & si je puis, la vôtre,
En vous desheritant plus sobrement qu'un autre,
Econome des biens, dont pourtant je vivrai,
Pour vos enfans, à vous je les conserverai.

SCE-

SCENE III.

DORANTE, ANGELIQUE, LE CHEVALIER, NERINE.

NERINE.

LA Marquise de tout me fait encor mystére,
Eloignez vous tous deux, je vois venir son frére.

LE CHEVALIER.

Il est avec cet homme, & je veux l'observer.
A ton amour, mon cher, chez moi va t'en réver,
Et Nerine, & ma Niéce adouciront le Comte.
Je ferai la demande aprés.

DORANTE.

Sur toi je compte.

SCENE IV.

ANGELIQUE, LE CHEVALIER, NERINE, LE COMTE, FALAISE.

ANGELIQUE.

CEt homme a là-dedans vû ma Tante en secret,

Il voit mon Oncle aprés.

NERINE.

[illegible] un fourbe il est fait.

ANGELIQUE.

Seroit-ce ce Normand ?

LE CHEVALIER.

L'apparence en est grande.

NERINE.

De Falaise, il a l'air, sa parure est Normande,
Parure à double entente, on ne sçait ce qu'il est.

FALAISE.

Vous faites pour la Niéce un excellent acquêt ;
Mon Maître est à bon droit Marquis de Procinville,
Il est brave guerrier, & plaideur tres-habile ;
Tels étoient ses ayeux, la terreur des humains,
A la plume, à l'épée exploiteurs à deux mains.
La Noblesse Normande ainsi court à la gloire,
Exploits guerriers gravés au temple de mémoire ;
Exploits enregistrés dans les greffes du Mans :
Certain Robert le Roux, Général des Normands,
Conquerant renommé sur-tout en procédures,
Au sortir du combat faisoit ses écritures
Lui-même,

LE COMTE.

Oüi, j'ai besoin d'un vrai Robert le Roux
Pour ma Niéce.

FALAISE.

Allez donc tromper la Sœur pour nous,
Et pour nous de la Niéce enfin rendez-vous maître ;
Moi, j'observerai tout sans rien faire connoître,
Pour les espionner je jourai bien mon jeu.

LE COMTE.

Avantque de la voir, j'y vais rèver un peu.

Ici une Scene muette de Falaise qui voit le Chevalier avec Angelique, & le

le soupçonne. Il regarde ensuite Nerine, & feint d'en être charmé; après quoi il se retire d'un côté & le Chevalier d'un autre.

SCENE V.

LE COMTE, ANGELIQUE, NERINE.

LE COMTE.

Que vois-je, vous voilà hors du Couvent, ma Niéce?

NERINE.

Pardon si d'en sortir elle a la hardiesse,
Mais le desir d'hymen, subtil comme le vent,
S'est par malheur glissé jusques dans son Couvent.
Je l'ai laissé souffler.

LE COMTE.

A mes ordres rebelle;
Vous voyez votre Tante, & vous voilà chez elle,
Avec elle sans doute ici vous complotez,
Quand elle est à Paris, enfin vous la hantez.

NERINE.

Ma foi, très rarement elle hante sa tante.

LE COMTE *en colére.*

Taisez vous.

ANGELIQUE.

Pardon.

NERINE.

Mais...

LE COMTE.

Taisez-vous, insolente.

NERINE.

Nous sommes avec elle assez mal, Dieu merci,
Quel esprit! quelle humeur! & le cœur endurci...

LE COMTE.

Tu dis que... *s'adoucissant par degrés.*

NERINE.

Je dis que par malice je pense.
Elle se remarie.

LE COMTE.

Oüi, par pure vengeance.

NERINE.

La vengeance n'est pas son unique motif,
Cette veuve a le sang plus que vindicatif.

LE COMTE.

Tu lui rends bien justice, en cela je t'estime.

NERINE.

Il suffit d'être bon pour être sa victime.
Pardon, si je la hais.

LE COMTE.

Va, je t'en aime mieux.

NERINE.

Nous n'avons presque osé nous montrer à ses
yeux;
Eh! Monsieur, aujourd'hui protegez nous contre elle,
On lui voit pour sa Niéce une haine mortelle,
Parce qu'elle est la vôtre, ainsi qu'on voit souvent
Une femme de bien haïr son propre enfant,
Parce que son mari peut-être en est le pére.

LE COMTE.

Ma Niéce, embrassez moi, voyons ce qu'on
peut faire;
Au fond j'aime Angelique, elle me fait pitié.

ANGELIQUE.

Ah! je ne veux de vous rien que votre amitié.

NERINE.

Amitié qui marie.

LE COMTE.

Oüi. Mais c'est un mystére,
Jusqu'à ce que l'on soit d'accord, il faut se taire.

ANGELIQUE.

Mais ma Tante, je croi, vient au devant de vous

NERINE.

Je cours chercher l'Arbitre.

SCENE VI.

LE COMTE, ANGELIQUE, LA MARQUISE.

ANGELIQUE.

Ah! quel bonheur pour nous!
Cette entrevue aura parfaite réussite.
Ah! Ma Tante, à la paix mon Oncle vous invite.

LA MARQUISE.

Pour te faire plaisir je le vois de bon cœur.

ANGELIQUE *courant à l'Oncle.*

Ma Tante vient à vous.

LE COMTE.

Pour faire ton bonheur
Je vais l'embrasser.

ANGELIQUE.

Bon. Ils vont s'aimer, je pense.

LA MARQUISE *à part.*

Quel effort je me fais!

LE COMTE *à part.*

Ah! quelle violence!

LA MARQUISE.

Eh ! bon jour, mon cher Frére.

LE COMTE.

Embrassez moi, ma Sœur,

LA MARQUISE.

C'est avec grand plaisir,

LE COMTE.

Ah ! c'est de tout mon cœur.

LA MARQUISE.

Qu'entre mon Frere & moi ce jour-ci renouvelle
[illegible] l'amitié fraternelle.

LE COMTE.

Que plus long temps encor secondant mes desirs
Le Ciel comble ma Sœur de biens & de plaisirs.

LA MARQUISE.

Nous voilà reunis.

ANGELIQUE.

Reunion charmante !

LE COMTE.

Et l'on peut s'assurer qu'elle sera constante.

LA MARQUISE.

Oüi. Quand vous promettez ; on peut compter sur vous,
Et quelques démêlés qu'on ait vûs entre nous,
A votre probité je rends toujours justice.

LE COMTE.

Il faut me pardonner quelque petit caprice.
Peut-être aviez-vous eu quelque petite humeur.
Mais, toujours je l'ai dit, vous avez un bon cœur

ANGELIQUE.

Ah ! vous êtes si bons tous deux.

LA MARQUISE.

Sur tout mon Frére.

LE COMTE.

Obligeante sur tout, c'est là son caractére.
Ca, ma Sœur, aujourdhui j'ose vous demander
Une grace.

LA

LA MARQUISE.

A coup sûr je vais vous l'accorder.
Mais je voudrois aussi vous en demander une.

LE COMTE.

Tant mieux. C'est pour tous deux une égale fortune.
De pouvoir sur le champ contentant son desir,
Rendre grace pour grace, & plaisir pour plaisir.

LA MARQUISE.

Vous êtes effectif.

LE COMTE.

Je le suis, je m'en pique.
Que puis-je faire?

LA MARQUISE.

C'est au sujet d'Angelique.

LE COMTE.

C'est d'Angelique aussi que je vous parlerai.

LA MARQUISE.

Vous devez l'avoüer, & moi j'en conviendrai.
Nous avons dû tous deux pour elle un peu de [illegible]

ANGELIQUE.

Vous qui [illegible] dans le fond [illegible]

LA MARQUISE.

Oüi, car je suis humaine.

LE COMTE.

La même humanité, les mêmes sentimens
Nous viennent d'émouvoir tous deux en même tems;
De la fraternité c'est l'effet sympathique.

LA MARQUISE.

Attendrissons nos cœurs en faveur d'Angelique,
Ne la contraignons point de [illegible]

LE COMTE.

C'est à quoi je rêvois [illegible] en arrivant;
Oüi, faisons lui du bien.

LA MARQUISE.

Du bien, c'est ma pensée.

LE COMTE.

J'ai fait réflexion [illegible]

LA MARQUISE.

Réflexion ſenſée.

LE COMTE.

Que ce procez nourrit la diſcorde entre nous.

LA MARQUISE.

Même réflexion.

LE COMTE.

Je rompis avec vous
Pour cette Terre.

LA MARQUISE.

Objet de noſtre brouillerie,
J'ai ſongé en à ma Niéce un don, je vous en prie.

LE COMTE.

J'allois vous en prier, d'honneur, dans ce moment.

LA MARQUISE.

De nos prétentions...

LE COMTE.

Faire un don.

LA MARQUISE.

Juſtement.

LE COMTE.

Chacun s'eſt, comme l'autre, arrangé par avance.

LA MARQUISE.

De tous nos ſentimens voyez la convenance,
J'admire que de cœur là nous nous prévenions,

LE COMTE.

Sans nous être parlé qu'à l'œil nous devinions.
Car vous voulez ſans doute auſſi qu'on la marie.

LA MARQUISE.

Juſtement, je le veux ; même je vous en prie.

LE COMTE.

Il eſt juſte qu'elle ait un établiſſement.
Mais je dis au plutôt.

LA MARQUISE.

Oüi, ſans retardement

LE COMTE.

Nous voilà de tout point d'accord ſur cet affaire,

Nous

Nous le serons toujours.

L A M A R Q U I S E.

Assûrement, mon Frére.

Car le choix du mari vous est indifférent.

L E C O M T E.

Oüi, qu'importe, pourvû que le mari qu'én prend

Soit un homme de bien.

L A M A R Q U I S E.

C'est cela, qu'il convienne.

A N G E L I Q U E.

Il me doit convenir de quelque part qu'il vienne.

Ou de vous, ou de vous.

L E C O M T E.

La chose étant ainsi,

Je vous épargnerai l'embarras, le souci,

De chercher un mari pour elle.

L A M A R Q U I S E.

Non, mon Frére,

Moi, qui reste à Paris, je ferai cette affaire.

L E C O M T E.

Je prendrai volontiers le soin de la pourvoir.

L A M A R Q U I S E.

Donnez-moi seulement par écrit un pouvoir.

L E C O M T E.

Non, donnez le moi, vous, je suis prudent & sage.

L A M A R Q U I S E.

Mieux que vous je sçaurai faire un bon mariage.

L E C O M T E.

Oh! je veux m'en charger.

L A M A R Q U I S E.

Monsieur, ce sera moi.

L E C O M T E.

Je m'en charge, vous dis-je, & de plus je le dois,

Je me suis fait nommer son Tuteur par Justice.

LA MARQUISE.

Moi, pour la marier, je me nomme Tutrice.

LE COMTE.

Moi, j'ai promis ma Niéce, & me suis engagé.

LA MARQUISE.

Mon projet est aussi tout fait, tout arrangé.

LE COMTE.

Cet arrangement fait n'est que pure malice.

ANGELIQUE.

Ah! ne vous broüillez pas.

LE COMTE.

Ah! c'est un artifice
Pour ne point consentir à l'homme que je veux.

LA MARQUISE.

Je reconnois mon Frére, inquiet, soupçonneux.

ANGELIQUE.

Eh ma Tante!

LE COMTE.

La Sœur sera toujours maligne.

ANGELIQUE.

Eh! mon oncle!

LA MARQUISE.

Le trait de mon Frére est bien digne.

LE COMTE.

En vain donc j'avois mis, pour avoir l'union,
Entre nous les chemins de Paris à Lyon.

LA MARQUISE.

Et pour venir la rompre aprés cinq ans d'absence,
De Lyon vous prenez exprés la diligence.

ANGELIQUE.

Vous voulez même chose, & vous êtes d'accord

LE COMTE.

Quelle femme!

LA MARQUISE.

Quel homme!

LE COMTE.

Ah! j'ai bien vû d'abord
Tantôt en arrivant, que Niéce & Gouvernante
Avoient fait contre moi leur brigue avec la Tante

AN-

ANGELIQUE.

Non, mon Oncle, non.

LE COMTE.

Oh! je sçaurai vous punir.

LA MARQUISE.

Ah! c'est une rupture à n'y plus revenir.

ANGELIQUE.

Mais faut-il sur un rien...

LE COMTE.

Oüi, ventrebleu, j'en jure...

LA MARQUISE.

Oüi, j'en fais serment...

ANGELIQUE.

Mais pourquoi cette rupture?

LA MARQUISE.

La Niéce aura celui qui plus vous déplaira.

LE COMTE.

Je la donne à celui qui plus vous haïra.

Il s'en va.

ANGELIQUE *à part.*

A les racommoder j'ai bien pris de la peine...

SCENE VII.

LA MARQUISE, NERINE.

NERINE *à Angelique qui s'en va.*

Laissez-moi profiter de son accez de haine.

LA MARQUISE *outrée.*

Pour ma Niéce sans doute, il vouloit quelque époux,
Qui fut mon ennemi.

NERINE.

Mon Dieu, moderez-vous.

LA MARQUISE.

La modération me donne la migraine.

NERINE.

Fort bien. Ne pas goûter une passion pleine,
Vous aimeriez autant presque n'en point avoir
Haïssez j'y consens, Car j'ai bien sçû prévoir
Que vous ne marîriez la Niéce que par pique
J'imagine un moyen pour pourvoir Angelique
Qui pourra nous venger d'un Frere.

LA MARQUISE.

Vengeons nous,
Je veux te dire,

NERINE.

Quoi !

LA MARQUISE.

Cent choses.

NERINE.

Calmez vous.

LA MARQUISE.

J'aimois le Chevalier.

NERINE.

Je l'avois oüi dire.

LA MARQUISE.

Je ne l'aime plus.

NERINE.

Bon tant mieux.

LA MARQUISE,

Que je respire!
Ouf.

NERINE.

Oüi, la haine seule est digne d'un grand cœur,
Aussi bien que l'amour, la haine a sa douceur.
Un fiel bien menagé coule de veine en veine,
Part du cœur, y retourne, on fait filer la haine
A longs traits, avec art comme l'amour enfin,
Chez les femmes sur tout où le plaisir malin
Prend racine, s'étend, la terre en est si bonne!
Cette maligne haine outre qu'elle y foisonne,
Y dure beaucoup plus que le goût d'un Amant.
C'est en passant qu'on aime, on hait plus constamment.

La

Le plaisir d'aimer fuit, passe avec la jeunesse,
Et celui de haïr croist avec la vieillesse.
D'ailleurs d'avoir aimé, femme sage a regret,
Mais sans aucun remors la vertueuse hait.
Que de gênes en amour ; précaution, mystére,
Il est souvent trompeur. La haine est plus sincére.
Tel vous aime, dit-il, n'en croyez rien ; il ment ;
Vous dit-on qu'on vous hait, croyez-le aveuglément.
En aimant, le plaisir c'est d'être aimé de même,
Eh ! qui peut s'assurer d'être aimé quand il aime ?
Peu d'amours mutuels, encor moins de constans ;
Mais qui hait est plus sur d'être haï long-tems.

LA MARQUISE.

Tu me fais appetit de haïr ; mais, Nerine,
C'est sans me dégouter d'aimer.

NERINE.

Comment.

LA MARQUISE.

Dévine.
Mais je songe à mon Frere encor. Quelle fureur !
Ah ! ma fureur s'appaise, & se change en douceur, *voyant venir Dorante.*
C'est lui.

NERINE.

Oui, lui.

SCENE VIII.

LA MARQUISE, DORANTE, NERINE.

LA MARQUISE.

Celui qui calme, qui tempére,
Mes sens étoient troublés... troublez par la colére,
Et cet objet aprés avoir calmé mes sens,
Les retrouble, mais c'est d'autre façon.

NERINE.

J'entens.

LA MARQUISE.

Il est charmant, Tien, voi, Nerine, je l'adore,
Tu ne le connois pas Son nom, c'est...

NERINE.

Je l'ignore;
Mais....

LA MARQUISE.

Je tremble. Monsieur... vous paroissez rêveur.

DORANTE.

Oüi, Madame. Je voi votre Frére en fureur;
Plus de réünion, a-t-il dit à Pyrante.
Cette rupture à tous va paroître étonnante,
C'est à quoi je révois; car j'y prends part pour vous.
Vous voulûtes hier, Madame, qu'entre nous
Commençat l'union d'une amitié sincére,
Ce sont vos propres mots. Un conseil salutaire
Que je vous donne, c'est...

LA MARQUISE.

Nerine, un trouble.

NERINE.

Entrons.

LA MARQUISE.

Monsieur... ma honte...

NERINE.

Mais, ou rentrons ou sortons

LA MARQUISE.

Monsieur... Vous... a-t-on tant de pudeur à mon âge?

NERINE.

Mais gardez-la du moins jusqu'à tantôt. J'enrage.

LA MARQUISE.

Monsieur..

NERINE.

C'est qu'à Madame un mal de gorge a pris.
La luette, la langue, elle a tout entrepris:

à la Marquise

Venez boire.

LA MARQUISE.

Il est vrai... je n'ose pas moi-même...
Rougis pour moi, Nerine, & dis lui que je l'aime.

SCENE IX.

DORANTE, NERINE.

DORANTE.

Qu'entens-je?

NERINE.

Elle vous aime.

DO-

DORANTE.

Où suis-je ?

NERINE.

Vous voilà

Dans les biens jusqu'au cou. Voyez, épousez-la.

DORANTE.

Que devient Angelique

NERINE.

Un objet de sa rage

Si....

DORANTE.

Je perds l'espérance.

NERINE.

Et moi, je perds courage.

DORANTE.

Le coup est bien cruel ?

NERINE.

Le coup m'abasourdit.

DORANTE.

Le mortel contretems....

NERINE.

L'abbat & m'étourdit,

Je n'ai plus...

DORANTE.

Juste ciel !

NERINE.

La force..

DORANTE.

Elle ! elle m'aime

NERINE.

D'agir.

DORANTE.

Quoi !

NERINE.

De penser.

DORANTE.

Moi.

NERINE.

Vous.

DORANTE.

Moi! moi?

NERINE.

Vous-même.

DORANTE.

Il faut...

NERINE.

Quoi!

DORANTE.

Voyons...

NERINE.

Qui?

DORANTE.

Mais sçachons...

NERINE.

Que sçavoir?

DORANTE.

Allons...

NERINE.

Où? vous noyer?

DORANTE.

Je suis au desespoir.

SCENE X.

DORANTE, LE CHEVALIER, NERINE.

LE CHEVALIER.

LE bel accord, mon cher, que l'entreveuë opére!
Ils ne se verront plus, l'Arbitre en desespére,
Il faudra les gagner chacun séparément.

Vous autres gagnerez l'oncle facilement,
Pour moi, morbleu, pour moi, je n'épouse la
Tante
Qu'en exigeant...

NERINE.

Tout beau, la puissance exigeante
Vous manque ici tout net, vous n'êtes plus mari,
Pour un autre que vous son cœur est attendri.

LE CHEVALIER.

Quoi! plaisantes-tu?

NERINE.

Non, l'avis que je vous donne
N'est que trop vrai.

LE CHEVALIER.

Parbleu, la nouvelle m'étonne,
Mais ne m'afflige point; c'est-à-dire pour moi,
Car je me repentois d'avoir donné ma foi.
Presque publiquement à la folle Marquise,
Ainsi son changement à changer m'autorise;
Trop constant par honneur, je n'eusse pas osé
Accepter un parti que l'on m'a proposé,
Femme moitié moins riche, aussi moitié plus
sage,
Amour moins pétulant, mais aussi moins volage.
J'attens de la Marquise un refus éclatant,
Qui me donne aujourd'hui le droit d'être incon-
stant.
Mais sçavez vous quel est ce Rival redoutable,
Tel qu'il soit la Marquise y perd.

NERINE.

Il est aimable.

LE CHEVALIER.

J'observe exactement un traité conjugal.

NERINE.

Entre vous le débat. Voilà votre rival.

LE CHEVALIER.

Dorante!

NERINE.

Oui.

LE CHEVALIER.

Palsambleu l'incident me fait rire.
J'en suis fâché pour toi. Ha, ha tu vâ me dire
Qu'il n'est pas trop sensé de rire en pareil cas;
Mais si je m'affligeois, je ne trouverois pas
De prompts expediens que ma gayeté m'inspire.
Elle m'ouvre l'esprit. Par exemple... qu'on tire
De la Tante les biens de la Niece... on le peut,
L'arbitre le pretend, la famille le veut,
Alors en gagnant l'Oncle, on marira la Niéce
Malgré la Tante.

NERINE.

C'est...

LE CHEVALIER.

Nous allons y rêver.
Entrons chez moi tous trois.

DORANTE.

Je vais vous y trouver,
Mais je veux voir l'Arbitre. Ah quel malheur!
Nerine.

LE CHEVALIER.

Je sens que malgré moi pour lui je me chagrine,
Trouvons vîte un remède à ses malheurs pressans,
Car je ne pourrois pas être chagrin long-tems.

Fin du second Acte.

A C.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

NERINE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS *donnant une Lettre à Nerine.*
C'est pour Monsieur le Comte.

NERINE.

Il est en ville, donne.
Je la lui rends tantôt, à lui-même, en personne.
Il doit venir chez nous, je la lui remettrai.
Lettre de Normandie. A fond j'éclaicirai.
D'où vient la Lettre. Mais pensons à ce qui presse.

SCENE II.

LE CHEVALIER, NERINE.

LE CHEVALIER.
J'Y rêve. Mais il faut que Dorante paroisse
Vouloir bien épouser la Marquise. Oüi, ce tour

Seroit assez plaisant, se servir de l'amour
Qu'elle a pour lui : qui fait l'obstacle qui désole.
Se servir de l'amour qu'à pour lui cette fole
Pour lui faire livrer les biens qu'elle retient
Du Comte on tirera parti

NERINE.

Dorante vient,
Que vois je ? où Diantre a-t il pû joindre la
Marquise ?

LE CHEVALIER.

Elle l'aura surpris.

NERINE.

Peste de la surprise.
Morbleu, sur notre idée il n'est point prévenu ;
N'étant instruit de rien, qu'aura il répondu ?
Il aura tout gâté. Restez dans ce passage,
Du contre-tems tâchons de tirer avantage,
Quand il sera pressé, je tousserai.

LE CHEVALIER.

J'entends.

NERINE.

Quel plaisir de servir des gens intelligens.

SCENE III.

DORANTE, NERINE,

DORANTE.

AH ! dans quel embarras me jettes tu j'essuye
Le plus cruel assaut...

NERINE.

Il faut...

DORANTE.

Que je la fuye,

Elle

Elle me fuit.

NERINE.

Restez, stratagême impromptu.

DORANTE.

Tu lui dis que je veux l'épouser, rêves tu?

NERINE.

Vous l'aimerez de plus j'en ai donné parole,
Oüi, vous l'aimez, vous dis-je, il le faut.

DORANTE.

Es tu folle?

Je fuis.

NERINE.

Vous perdez tout.

DORANTE.

Je ne puis consentir
A feindre.

NERINE.

Equivoquez, & laissez-moi mentir,
En lui parlant, songez à la Niéce charmante,
Soupirez pour la Niece en parlant à la Tante,
C'est tout de même, allons, songez qu'un mot ou deux
Procure à cette Nice un mariage heureux.

SCENE IV.

LA MARQUISE, DORANTE, NERINE.

NERINE.

Madame, nous parlions de l'heureux mariage.

LA

LA MARQUISE.

Quoy! Monsieur, vous parliez de moy.

NERINE.

C'est grand dommage,
Que ce qu'il m'en disoit soit éloge perdu,
Je voudrois que de loin vous l'eussiez entendu.

LA MARQUISE.

Que disiez-vous, Monsieur?

NERINE.

Il n'ose le redire.
La riche Veuve croit que l'interêt inspire
Au jeune Cavalier tout ce qu'il ne sent pas,
Et qu'il lui dit... Je ris de ce double embarras;
Je vous vois à tous deux une espéce de honte,
Vous restez là muets; la rougeur vous surmonte,
Monsieur me disoit donc qu'il étoit tout honteux
De vos immenses biens, car il est généreux:
Monsieur rougit voyant votre grande richesse,
Et vous vous rougissez de sa grande jeunesse,
Vous rougissez tous deux; car ainsi que l'honneur,
La generosité, Madame, a sa pudeur.

LA MARQUISE.

Je vous permets d'aimer mes grands biens; car du reste
Je crains...

DORANTE.

Je vous l'ai dit, Madame, je proteste;
Je jure que les biens qu'aujourd'hui vous m'offrez.
Je les méprise au point...

NERINE.

Jamais vous ne croirez
A quel point là dessus va sa délicatesse.

LA MARQUISE.

Vous trouvez donc en moy plus que de la richesse.

NERINE.

Il faut bien; puisqu'en vous il voit de la beauté,
De l'esprit, votre humeur, sur tout votre gaye-
té

Votre enjoument d'hier le charma.

LA MARQUISE.

J'y pris garde,

Reprenons la gayeté d'hier, car on hazarde,
On dit tout en riant, on s'explique bien mieux,
La honte paroit trop sur un front sérieux.
Disons donc que rien n'est d'un plus heureux présage
Que lorsqu'en quatre jours on fait un mariage,
Cela prouve un rapport que je vois entre nous,
Et qu'on voit rarement, Monsieur, dans deux époux,
Bon esprit, belle humeur, douceur & complaisance;
Pour l'age; nous n'avons pas tant de convenance,
Mais je ne vieillis point, & vous deviendrez vieux.
Et pour épouse alors je vous conviendrai mieux.

DORANTE.

Quand on a comme vous l'humeur vive & brillante,
On ne vieillit point.

LA MARQUISE.

Ah! la replique est galante;
M'aimeriez-vous un peu, parlez ouvertement
Monsieur.

NERINE.

Je vous ai dit qu'il faut premiérement
Pour le faire parler lever tous ses scrupules.

DORANTE.

Oui, scrupules, j'en ai.

NERINE.

Même de ridicules,
Dans un siecle où chacun ne se fait une loi,
D'honneur, de probité, que par rapport à soi,
Il craint de supplanter le Chevalier.

DORANTE.

Je blâme.
De pareils procédés.

NE-

NERINE.

Il veut du moins, Madame,
Ne se point déclarer que vous n'ayez rompu.

LA MARQUISE.

Il me faut quelque tems. Mais j'ai déja conçu
Un pretexte pour rompre à peu prés vrai-semblable.

NERINE.

Pour son autre scrupule il est tres-raisonnable.
Même le Chevalier, comme lui, l'avoit eu,
Avant que de signer, Madame il a voulu
Voir la famille en paix.

LA MARQUISE.

Expliquez vous, Dorante.

DORANTE.

Oui, je voudrois bien voir la famille contente.

NERINE.

Comme en vous épousant il frustre de vos biens
Une Niéce, il veut voir qu'on lui rende les siens;
Je l'ai dit à Madame; & pour vous satisfaire.
Elle a fait un bon acte & par devant Notaire.

LA MARQUISE.

Je ne le livrerai qu'à vôtre occasion,
Expliquez-vous.

DORANTE.

S'il faut une explication,
Livrez-le, & vous ferez le bonheur de ma vie;

LA MARQUISE.

Ah! le cœur a parlé.

NERINE.

Que vous voilà ravie;

LA MARQUISE.

Ravie... oui... transportée...

NERINE *appellant le Chevalier.*

Hem.

LA MARQUISE.

J'ai vû dans vos yeux,
Vôtre bouche va donc encor s'expliquer mieux,
Vous n'êtes plus suspect d'interêt cher Dorante,
J'ai vû vôtre embarras, vôtre pudeur charmante

La mienne, enfin vaincuë.

NERINE.

Ah! fuyez promptement.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce?

NERINE.

Je voi venir... fauvez-vous. Hem.

LA MARQUISE.

Comment.

Pourquoi le faire fuir.

SCENE V.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE, NERINE.

NERINE.

A Present je respire,
Quoi, vous ne voyez pas?

LA MARQUISE.

Qui donc? que veux tu dire?

NERINE.

Le Chevalier.

LA MARQUISE.

O Dieux! qu'il vient à contre-tems!
Lui, si tôt de retour! Nerine, tous mes sens
Se glacent.

LE CHEVALIER *à part.*

Ça, pendant qu'à Dorante elle pense,
J'aurai de l'épouser facilement dispense,
Profitons du moment, mettons-là dans son tort.

LA MARQUISE.

S'il me soupçonne il va faire un éclat d'abord.

Je

Je voulois à loisir ménager la surprise.
J'ai des raisons, je tremble. Ah! la [illegible]-
ture!
Dissimulons encor.

SCENE VI.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

J'Arrive dans l'instant,
Madame. L'autre jour je vous dis en partant
Que je ne reviendrois pas si-tôt; mais je pense
Que vous me sçaurez gré de mon impatience.
Mais... je vois dans votre air, un certain embar-
ras,
Même un trouble... aujourd'hui je ne vous trou-
ve pas
La gayté que toujours mon abord vous inspire;
Je ne vous prierai point cependant de me dire
Ce qui se passe en vous. Nous nous sommes pro-
mis
D'être en nous mariant moins mariés, qu'unis:
J'aime ma liberté, vous, vous aimez la vôtre,
Ainsi ne nous rendons nul compte l'un à l'autre,
Ni de nos sentimens, ni de nos actions.
Mais je vois le sujet de vos distractions,
Vous sçavez que je suis haï de votre Frére,
Ma presence pourroit ranimer sa colére,
Vous voulez l'adoucir, je ne me trompe pas,
Sans doute cela seul fait tout votre embarras.

LA MARQUISE.

Justement.

LE CHEVALIER.

Vous craignez qu'il ne nous voye ensemble.

LA MARQUISE.

Oui. C'est de cette peur seulement que je tremble.

LE CHEVALIER.

Oh! rassurez vous donc, ailleurs je logerai.

LA MARQUISE.

La prudence le veut.

LE CHEVALIER.

Je ne vous reverrai
Que quand vous aurez fait l'affaire essentielle.

LA MARQUISE.

Oui, l'accommodement.

LE CHEVALIER.

Quand j'en aurai nouvelle,
Je viendrai. Nous n'avons rien qui presse entre nous.
Pour signer ce Contrat nous avions rendez-vous,
A notre aise. Ce point ne se peut trop rebattre,
Nous devons dans deux jours signer, prenons en quatre.

LA MARQUISE.

Sept ou huit.

LE CHEVALIER.

Huit ou dix.

LA MARQUISE *à part.*

Il faut bien quinze jours.

LE CHEVALIER.

Il nous faut même plus, & d'ailleurs nos amours...

LA MARQUISE.

Oh!

LE CHEVALIER.

N'ont ni tant d'ardeur, ni tant de violence,
Qu'un mois même nous fit maigrir d'impatience.

LA

LA MARQUISE.

Vous plaisantez toujours, mais sérieusement
Vous m'avez souvent dit, & tres-sincérement
Que vous ne promettriez à ma vive tendresse
Qu'une bonne amitié, tout le reste est foiblesse.

LE CHEVALIER.

Oui, votre cœur pourroit s'étant fortifié
Avoir reduit l'amour à la simple amitié.

LA MARQUISE.

Mais cela seroit juste.

LE CHEVALIER.

Oh ! je suis équitable.

LA MARQUISE.

Moins d'amour de ma part.

LE CHEVALIER.

Rendra plus convenable,
Plus égale entre nous l'union.

LA MARQUISE.

L'amitié.
Et j'ai gagné cela sur moi plus d'à moitié,
Pour rendre plus aisé le nœud qui nous engage ;
En sorte, Chevalier, que notre mariage
N'est quasi qu'un pretexte à se voir librement.

LE CHEVALIER.

Et qui ne nous oblige à rien précisement.

LA MARQUISE.

Non, car au fonds ce n'est encor qu'une promesse.

LE CHEVALIER.

Promesse non signée, & même d'une espéce...

LA MARQUISE.

Promesse libre.

LE CHEVALIER.

Libre, espéce de projet.

LA MARQUISE.

Projet simple.

LE CHEVALIER.

Oui, tres-simple, & de ceux que l'on fait
Presqu'en l'air.

LA MARQUISE.

En l'air, car suppose que l'un change...

LE CHEVALIER.

L'autre n'est point en droit de le trouver étrange.

LA MARQUISE.

Ainsi soit vous, soit moi.

LE CHEVALIER.

Toute permission.

Çà, je vous laisse, il faut de la discrétion.

LA MARQUISE.

Vous êtes, j'en conviens, d'un charmant caractère.

LE CHEVALIER.

Et commode. Allez donc terminer votre affaire,
De moi vous voilà libre.

LA MARQUISE.

Allez, embrassez moi.

SCENE VII.

LA MARQUISE, seule.

Il n'est pas soupçonneux, j'aime sa bonne foi,
Il n'approfondit rien, c'est un homme adorable;
Il est si bon, mais quoi! Dorante est plus aimable;
Cela m'excuse au fond, changer n'est point trahir,
Ce n'est qu'être inconstante.

SCE-

SCENE VIII.

LA MARQUISE, FALAISE.

FALAISE.

AH! je viens de naître.

LA MARQUISE.

Eh bien, Monsieur?

FALAISE.

Je viens de naître votre Frère,
Madame, presque autant que mon Maître peut faire;
Je l'ai vû là passer, il m'a regardé, moi;
Çà, Madame, allez-vous délivrer ce pouvoir,
Et donner en faveur votre Niéce à mon Maître?
Cette donation est faite?

LA MARQUISE.

Elle veut être.
Je contente par là ma haine & mon amour,
Ma haine, & mon [illegible], en prenant le grand tour.
Car j'oblige ton Maître à bien plaider mon Frére,
Je lui céde un procès; mais un homme d'affaire
M'a dit qu'il ne peut pas durer plus de dix ans
Ce procès qui succede; & c'est bien peu de tems,
[illegible] quelque autre pour ton Maî-tre.

FALAISE.

Le Pere des [illegible] pourroit faire naître?
Quand j'ai, car moi c'est lui, le moindre échan-tillon
Tenant le bout du fil du moindre Procillon,
Un quartier de terrain dans toute une Province,

Je m'accrois, je m'étends, j'anticipe, j'évince,
J'envahis, & le tout avec formalité.
Procédure est chez nous la règle d'équité;
Sur le terrain des sots j'arondis l'héritage
Par droit de bienséance, & droit de voisinage,
En gagnant par justice, on a rarement tort,
Mais supposé qu'on l'eût, tout est sujet au sort,
Il est juste qu'on gagne une mauvaise cause,
Puisqu'à perdre la bonne, en plaidant on s'expose.
Car enfin apres tout, qui sçait en certain cas
Si la terre d'autrui ne m'appartiendra pas,
Par quelque nullité, vice de procédure?
Peut-être à mon profit dans une affaire obscure
Un Juge bien payé verra plus clair que moi.

LA MARQUISE.

Ces maximes me font aimer ton Maitre & toi:
Vous poursuivrez mon Frere, & j'en rirai dans l'ame,
J'en aurai le plaisir sans en avoir le blâme.
En faisant cette paix, que je me vangerai!
Ce que l'on exigeoit, je l'executerai;
M'en voila quitte, enfin je me reconcilie.

FALAISE.

Se reconcilier, veut dire en Normandie.
Se le donner plus beau pour vexer l'ennemi.

LA MARQUISE.

L'Arbitre avec mon Frére au reste aura fini,
Il s'est fait fort d'avoir en blanc sa signature.

FALAISE.

A l'Arbitre allez donc livrer.

LA MARQUISE.

Je vais conclure.
Avec un Frere au fonds il faut bien vivre en paix,
en appercevant le Comte.
Mais à condition de ne le voir jamais.

SCE-

SCENE IX.

LE COMTE, FALAISE.

LE COMTE.

De ce qu'elle me fuit je n'ai point de colére,
Parce qu'elle ne fait que ce que j'allois faire.

FALAISE.

Vous ne la fuyez, vous, que par bonté de cœur,
Parce que vous verriez sa haine avec douleur.
Mais elle! oh! elle hait votre propre personne.

LE COMTE.

Moi, par un bon motif à ton Maître je donne
Ma Niece & le procez pour plaider ma sœur;

FALAISE.

Bon.

LE COMTE.

Pour son bien, pour la mettre un jour à la raison;
Car d'ailleurs de bon cœur je me reconcilie,
Pourvû que Nomia mates: & l'Arbitre a lie,
Car il tirera d'elle un blanc signé, je croi,...
Enfin je fais la paix autant qu'il est en moi.

FALAISE.

Paix pour le *decorum*; car lorsque vous la faites,
Retentons souterrains, & chicannes secrétes---
Il le faut pour son bien, dites-vous.

LE COMTE.

Oui, sans fiel.

FALAISE.

Tant de plaideurs dévots disent: Fassent le ciel
Qu'un Arrêt foudroyant rende un tel raisonnable.
En conscience on peut plaider à l'amiable.

LE COMTE.

Avant tout je voudrois voir la lettre pourtant,
Depuis huit jours ici cette Lettre m'attend,
Je ne la trouve point.

FALAISE.

Je crains quelque surprise.

SCENE X.

LE COMTE, FALAISE, NERINE.

NERINE.

Dans quel étonnement me jette la Marquise !
Que me dit-elle là de sa donation ?
Epouser Précieuville est la condition.
Ah ! j'enrage : éclatons, plaignons-nous à son Frére.

LE COMTE.

Je vais chercher ma Lettre, elle m'est nécessaire.

NERINE.

Monsieur, le désespoir...

LE COMTE.

Non ! non ! console-toi,
Je céde tous les biens ; & pour ma Niéce, moi,
J'ai choisi pour époux un second Précieuville,
N'en dit mot à ma Sœur. Chut !

NERINE.

J'en reste immobile.

SCENE XI.

FALAISE, NERINE.

FALAISE *à part.*

AU seul nom de mon Maître un noir chagrin
lui prend.
Tantôt avec la Niéce un jeune homme, a dit...
Pour tirer ce secret j'ai feint d'aimer Nerine,
Feignons encor.

NERINE. *à part.*

Ceci m'étonne, j'examine.
Ils veulent Brocinville en secret tous les deux.
Sans doute ce Falaise ici s'est joüé d'eux,
Il m'observe. Tâchons d'éclaircir ce mystére.
Mais à propos la Lettre, il se pourroit bien faire
Qu'elle fût du Marquis pour tirer son secret,
Feignons qu'il m'a charmé tantôt. *haut à part,*
qu'il est bien fait.
Le Falaise.

FALAISE *haut à part.*

Quelle est charmante la Nerine!

NERINE *à part.*

Contre un amour naissant ma fierté qui s'obstine
Me géne.

FALAISE *haut à part.*

Mon amour.

NERINE *haut à part.*

Ma vertu...

FALAISE *haut à part.*

Mon ardeur.

NERINE *haut à part.*

Du moins en soupirant soulageons-nous le cœur.

FALAISE *haut à part.*

Ouf!

FALAISE & NERINE *ensemble en s'appochant.*

Ouf!

NERINE.

Est-ce ainsi que tu viens me surprendre.
Tu guetois ce soupir.

FALAISE.

Tu viens donc de m'entendre,
Tu me prends sur le fait, car qui te croyoit là?

NERINE.

La justesse, l'accord de ces deux soupirs là
En même tems!

FALAISE.

C'est comme un *Duo* par nature.

NERINE.

Sans doute quelque amour a battu la mesure.

FALAISE.

Comme amant, parlons-nous tous deux à cœur ouvert.

NERINE.

Oui, qu'ainsi que nos cœurs, nos esprits de concert
S'expliquent.

FALAISE.

L'interêt de ta jeune Maitresse
M'est cher comme le tien.

NERINE.

Et moi je m'interesse
Au Marquis, comme à toi. Dis-moi donc franchement.

FALAISE.

Oui, tout ce que je sçais; & toi, sincérement
Tu me diras -

NERINE.

Oui, tout. Sois le premier sincére.
Quel tour a pris ton Maitre en trompant Sœur & Frére

FALAISE.

Oh! des ses tours jamais mon Maître ne m'instruit.
Tous ses projets pour moy sont une obscure nuit.
Car j'y marche à tâtons, je le sers aveuglette.

NERINE.

Oh! ma jeune Maîtresse est bien plus indiscrete.

FALAISE.

Elle te dit donc tout.

NERINE.

Elle m'ouvre son cœur.

FALAISE.

Qu'y vois-tu? parle net. Je te jure d'honneur
Que de l'épouser, moy, j'empêcherois mon Maître;
Supposé qu'elle aimât quelqu'un. Cela peut être?

NERIENE.

Cela ne se peut, non. Impossibilité.
Elle employe à haïr sa sensibilité.
Elle tient de sa Tante à moitié, tout du Frére,
Et d'un grand haïsseur qui fut défunt son pere;
De leur famille on voit peu d'amans, point d'amis.
On voit passer la haine au Mans de pere en fils,
Comme à Paris l'amour passe de mere en fille.

FALAISE.

Hon! la Niece, je croy, tient peu de sa famille.

NERINE *tenant la Lettre nonchalamment.*

Lettre de Normandie.

FALAISE *à part.*

Ah ciel! entre ses mains
Est Lettre de mon Maître au Comté. Ah! que je crains!
Sçauroit-elle qu'elle est de lui?

NERINE.

Par avanture.

FALAISE.

Eh bien?

NERINE.

Connoitrois tu?

FALAISE.

Voyons.

NERINE.

Cette écriture?

FALAISE.

Je ne la connois point.

NERINE.

Suffit. Parlons d'amour.

FALAISE *voulant ravoir la Lettre.*

Lettre de Normandie, as-tu dit?

NERINE *feignant de ne l'écouter pas.*

En un jour
Se sentir l'un pour l'autre autant de sympathie...

FALAISE.

Je connois un Facteur ici de Normandie,
Je sçaurai... donne moy la Lettre.

NERINE.

Quand le cœur...

FALAISE.

Des plaideurs me diront...

NERINE.

L'amour...

FALAISE.

Hon! j'ai bien peur.

NERINE.

Je vais la rendre au Comte. A tantôt la tendresse,
Je dois lui préférer une affaire qui presse.

FALAISE.

A tantôt.

NERINE *à part.*

Il voudroit l'avoir, je suis au fait.

FALAISE *à part.*

Elle ment en disant que cette Niéce hait,
Elle aime ce jeune homme. Allons voir.

NERINE *à part.*

Oüi, la Lettre
Pourroit bien détromper la Tante.

FALAISE *à part.*

Je vais m'esclaircir
Tout en doute.

Tous deux se minaudant & se raprochant

NERINE.

Un seul mot de toy, mais nettement.

FALAISE.

Un de toy, mais naïf; dis-moy tout uniment...

NERINE *luy montrant la Lettre.*

Que sur cette écriture un mot simple s'explique?
T'est-elle inconnuë? eh?

FALAISE.

Oüi, tout court. Angelique
A-t-elle un amant? eh?

NERINE.

Non, tout court.

FALAISE.

Tout court. Bon.
Langage de soubrette est casd'amour un non
Bien souvent veut dire, oüi.

NERINE.

Dans le Normand langage
Oüi, c'est-à-dire, non. *A part.* Mais je tremble.

FALAISE *à part.*

Ah! j'enrage.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, LE CHEVALIER, NERINE.

DORANTE.

Tout est perdu pour moy, mon amour découvert
M'ôte toute ressource, & pour jamais me perd.

LE CHEVALIER.

A toute autre malheur on eût trouvé remede,
Aussi à celui-ci, mon cher, mon habileté céde.

DORANTE.

La Marquise sçait tout.

NERINE.

Cet intriguant maudit,
Ce Falaise a tout sçu, ce Falaise a tout dit.

DORANTE.

Ayant quelque soupçon, & voulant me détruire,
Au Convent d'Angelique il est allé s'instruire.

SCE-

SCENE II.

DORANTE, LE CHEVALIER, ANGELIQUE, NERINE.

ANGELIQUE.

Pour la derniere fois, hélas, je viens vous voir;
Nerine, elle sçait tout, je suis au desespoir.
Elle étoit bien tranquille, & j'étois avec elle,
On lui parle tout-bas, d'abord elle t'appelle,
Et te rechasse après, & me prend par le bras,
Et voit en moy la peur le trouble & l'embarras.
Vous aimez, je le sçai, & vous êtes aimée,
Me dit-elle d'abord de fureur animée,
Elle l'a soutenu, moi le niant toujours,
Mais elle vous voyoit, dans mon air, mes discours,
Peut-être dans mes yeux, car nous sortions d'ensemble.
N'y pouvant plus tenir, car encore j'en tremble,
Je me suis dérobée à ses emportemens,
En fuyant à travers de ces appartemens.
Je mourrai de douleur.

DORANTE.

Consolez vous J'espere.
La Marquise... Voyons...

ANGELIQUE

Ah! que pourroit-on faire?

DORANTE.

Espérons tout du tems. Son amour passera.

ANGELIQUE.

Non, Dorante toujours elle vous aimera.

NERINE.

Je le croy; son amour est un amour tenace.
Quand l'amour une fois dans un vieux cœur se place,
Comme on l'y laisse en paix, il y reste longtems.

ANGELIQUE.

Quoi nul expedient!

LE CHEVALIER.

J'y rêve; j'en attens.
Soyez d'abord par moy tant soit peu querellée.
Quoy! n'avoir pas l'esprit d'être dissimulée.
Devant la Tante avoir tremblé, pâli, rougi,
Crainte, sincerité, pudeur à quinze ans, fy.
De ces vices je croy que le remords vous ronge,
Auriez-vous la vertu de bien faire un mensonge.

NERINE.

Oh! qu'oüi.

LE CHEVALIER. *à Nerine.*

J'entens quelqu'un, sors, toy cours amuser,
La Marquise.

ANGELIQUE.

Je fuis...

LE CHEVALIER *arrêtant Angelique.*

Restez.

SCENE III.

ANGELIQUE, LE CHEVALIER, NERINE, LA MARQUISE.

Il faut ruser.

Elle fait votre amour, elle est bien pénétrante.
Mais a-t-elle fixé ses soupçons sur Dorante!
L'avez vous nommé!

ANGELIQUE.

Non,

LA MARQUISE *a venu au fond du théâtre.*

Quel est donc son amant?

NERINE.

Chimére, elle n'a vû nul homme à son Souvent.

LA MARQUISE.

Je veux approfondir cet amour de ma Niéce.
A quinze ans amoureuse! ah! quelle hardiesse!

LE CHEVALIER.

Il faut tout hazarder, profitons des instans,
Feignons de ne point voir qu'elle nous voit.

ANGELIQUE.

J'entens

LE CHEVALIER.

haut.

Helas! fut il jamais un amant plus à plaindre!

LA MARQUISE.

Ah! c'est le Chevalier. Ecoutons.

LE CHEVALIER *bas.*

Pour mieux feindre
Essayez de m'aimer presque réellement,
Prenez-moy pour Dorante, il faut du sentiment.
haut.

De pouvoir être à vous je n'ai plus d'espérance;
J'épousois votre Tante, & je crains sa vengeance.
Vous sçavez que votre Oncle est mon grand ennemi;
Cet odieux mortel ne hait point à demi.
Ainsi vous comprenez qu'à la Sœur comme au Frére.
De votre amour il faut encore faire mystére:
Tout haut.
Cachez-le bien au moins. *bas.* *Répondez moy*
Qu'on vous a soupçonnée.

ANGE-

ANGELIQUE *haut.*

Hélas! Monsieur, je croy

Avoir imprudemment laissé voir ma tendresse,

Je l'ai presque avouée.

LE CHEVALIER. *haut.*

Ah! tant pis.

ANGELIQUE. *haut.*

Par foiblesse,

Par franchise.

LE CHEVALIER.

bas.

Fort bien. Mais il faut dire mieux.

haut.

Ah! charmante Angelique. *Attendrissez ces yeux.*

haut:

Votre tendre douleur augmente encor vos charmes *bas.*

On va nous separer. *Il faut ici des larmes.*

Feignez de pleurer.

ANGELIQUE *haut.*

Je suis au desespoir.

LE CHEVALIER:

haut. *bas.*

Je voy couler vos pleurs. *Tirez donc le mouchoir,*

haut.

Faudra-t-il tout vous dire? Ah! je perds Angelique.

Il lui prend bas.

Du moins *la main pour La main en est, il faut la baiser.* [*patetique,*

ANGELIQUE.

bas retirant sa main

Mais... que le Chevalier lui baise.

LE CHEVALIER:

bas.

La Tante nous voit, il ne faut point tricher.

Ah! fuyez à present.

ANGELIQUE.

Ah! je cours me cacher,

Je

Je ne puis supporter les regards de ma Tante.

LA MARQUISE.

Je m'en étoit doutée.

NERINE.

Ah ! qu'elle est imprudente !

Tous deux également vous êtes indiscrets,
Dès tantôt vos regards ont trahi vos secrets.
Ah ! rien n'échape aux yeux des méres & des
Tantes,
L'expérience, hélas, les rend trop pénétrantes.
Vous m'ailez quereller en mon particulier.

LA MARQUISE.

Falaise l'avoit vûë avec le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Il faut bien l'avouer, je soupirois pour elle,
Pris en flagrant délit, m'avoüant infidéle,
Me voilà bien honteux. Que vous me haïrez !
Mais, ma foi, quand la honte & le vin son tirés,
Il faut les boire.

NERINE.

Allons. Bûvez d'intelligence.

Honte bûë à present, ma foi, sur l'inconstance.
Vous êtes inconstant, Madame l'est aussi.

LA MARQUISE.

Il faut vous l'avoüer, j'en aime un autre : ainsi
Vous ne me voyez point jalouse, furieuse.
Votre infidélité, d'ailleurs injurieuse.
Paroit dans un moment favorable pour vous,
Je suis bonne, indulgente, & je dois filer doux ;
J'adore votre ami.

LE CHEVALIER.

J'avouerai ma surprise,

Elle est tres-grande mais ainsi que vous, Mar-
quise
Je ne suis que surpris, & non pas furieux,
Car je voi que l'amour a tout fait pour le mieux.

NERINE.

En effet il finit vos gênes ; vos contraintes.

LA MARQUISE.

Cet éclaircissement a fait cesser nos feintes.

LE CHEVALIER.

Nous nous génions tantôt ; je ne m'étonne pas
Si voulant du Contrat différer l'embarras
Vous disiez dans trois jours, dans quatre, dans huitaine,
Renchérissant sur vous je voulois la quinzaine,
Nous nous donnions beau jeu pour notre changement

LA MARQUISE.

J'ai senti des remords jusques à ce moment.

LE CHEVALIER.

J'avois quelque scrupule.

LA MARQUISE.

Oh ! l'heureuse rupture !

LE CHEVALIER.

Je respire à present.

LA MARQUISE.

L'agreable avanture !

NERINE.

Voilà le bon esprit. Ne se rien reprocher,
Se bien rendre le change au lieu de se fâcher ;
Foiblesse pour foiblesse, ayons chacun la nôtre.
Passe-moi celle-ci, je te passerai l'autre,
Que d'honnêtes maris, que de femmes d'honneur
Sur ces facilitez ont fondé leur bonheur !

LE CHEVALIER.

Çà, Madame, à present j'aurai votre suffrage,
Deux trahisons feront un double mariage.

LA MARQUISE.

Non, ma vivacité m'aveugle dans l'instant,
Et me fait oublier le point fixe, important ;
A servir ma haine, oui, ma Niéce est destinée,
A Procinville enfin, elle est presque donnée.

LE CHEVALIER.

Quoi ! Madame, un tel homme !

NERINE.

Oui, doit vous supplanter.
Sur sa fidelité Madame peut compter.
Monsieur qui le connoit, m'en a fait la peinture,
Ce monstre moitié guerre, & moitié procédure,

Soi

Soi disant noble, fut Maître, Clerc & [illegible],
A Falaise on l'a vû, Marquis & Procureur;
Dans la ville du Mans il s'établit ensuite,
Là les plus fins Manceaux admiroient sa conduite.
Ce fut là qu'on en vit quelques échantillons,
Il achetoit sous main de petits procillons,
Qu'il sçavoit élever, nourrir des procedures,
Il les empâtoit bien, & de ces nourritures
Il en tiroit de bons & gros procez du Mans.

LE CHEVALIER.

Et c'est cet ennemi des accommodemens,
Qui vous jurant, Madame, une amitié sincére,
Vous trahissoit sous main en servant votre Frére.

NERINE.

Pour & contre agissant, plaideur à deux envers,
En face il vous caresse, & vous bat à revers.
Tenez, reconnoissez ici son écriture.

Nerine donne la lettre à la Marquise.

LA MARQUISE.

Il écrit à mon Frere!

NERINE.

Oui, faites la lecture.

Je n'ose la faire.

LA MARQUISE.

Ah! lisons.

LE CHEVALIER.

Vous allier
Avec un franc fripon?

LA MARQUISE.

Que vois-je, Chevalier?

LE CHEVALIER *lisant avec la Marquise.*

A médire de vous sa plume est eloquente.

NERINE.

En vieux titres aussi sa plume est élégante,
Pour la beauté du stile il change un non en nom;
Signature qui soit tout à fait fausse, non.
Non pas tout à fait vraye aussi, mais signature
Vrai semblable.

LE CHEVALIER.

On veut bien lui passer sa roture.

Mais

Mais chacun sçait que c'est un homme sans honneur,
Tourmentant ses voisins, injuste, usurpateur.

LA MARQUISE.

C'est l'homme qu'en secret avoit choisi mon Frére?
Il est usurpateur, roturier & faussaire.
Par bonheur je n'ai pas délivré le papier.
Oui, ma Niéce sera pour vous. Mais, Chevalier,
Comme tromper mon Frére, il sera difficile
De le des-entêter du traitre Procinville.

LE CHEVALIER.

C'est à quoi nous allons rêver. Faisons si bien
Que de notre complot il ne soupçonne rien.

NERINE.

Madame, allons d'abord recacheter sa Lettre,
Et par quelque inconnu faisons là lui remettre,
Tantôt il la cherchoit dans toute la maison,
Sur ce que je l'avois il auroit du soupçon.

LE CHEVALIER.

Toutes deux allez donc réparer la fracture,
Et vous triompherez de lui, je vous le jure.
Rentrez. je vous rejoins.

SCENE IV.

LE CHEVALIER *seul.*

Je me suis apperçu
Qu'avec la Niéce ici ce Falaise m'a vû!
Ce maraut ne peut-il point nuire à mon idée,
Notre affaire n'est pas encore décidée.

SCE-

SCENE V.

LE CHEVALIER, FALAISE.

FALAISE *à part.*

VOilà donc ce Rival maudit, & par malheur
Il me paroit qu'il a pour lui gagné la Sœur.

LE CHEVALIER *à part.*

Je crains que ce coquin ici ne nous dérange.
Voyons si tout à l'heure il a bien pris le change,
S'il me croit bien l'Amant d'Angelique. *à Falaise.* Viens-çà.

FALAISE.

Je vais à vous, Monsieur *en le fuyant.*

LE CHEVALIER.

Tu me fuis : reste-là,
Ou morbleu...

FALAISE.

Pardonnez. Car, Monsieur, c'est mon Maître
Ce n'est pas moi qui veux épouser.

LE CHEVALIER.

Comment, traître
Travailler à m'ôter ma maîtresse.

FALAISE.

J'ai peur.
Tremblez aussi ; mon Maître a pour lui le Tuteur
La Sœur n'est pas bastante à livrer Angelique,
C'est acquisition fausse, & non juridique.
Une Niéce, Monsieur, ne peut s'aliéner,
C'est comme un propre. Enfin on va vous chicanner.
Mon Maître sçait ravoir son bien en bonne guerre
Il sçait bien par retrait rentrer dans une Terre,

Oui, vous l'épousez mal, mon Maitre y rentrera.

LE CHEVALIER.

à part.

Il est dans l'erreur Bon. Pour ton Maitre on verra,
Mais à toi, quoiqu'au Mans tu plaides à merveilles,
Je pourrois bien ici te couper les oreilles.

FALAISE.

Pour me les rendre aprés je vous fais assigner.

SCENE VI.

FALAISE *seul.*

Pour l'oncle, ils ne pourront morbleu pas le gagner,
Quand il sçaura l'amour, il les va tous confondre.
Il faut l'attendre ici. De moi je puis répondre
Je gagne trop d'argent à servir un fripon.
Pour n'être pas fidéle, & ne pas tenir bon.
Pour mon Maitre je vais jouer à quitte ou double:
Pour ce maudit Rival la Nerine nous trouble,
Je croyois la charmer, cet homme apparemment
Plus libéral encor que je ne suis charmant;
La paye, & bien, le reste est pure bagatelle,
Moi, lui faisant l'amour, qu'aurois je tiré d'elle?
La faveur d'un coup d'œil, ou d'un air minaudier?
Bon! j'aime mieux avoir la faveur d'un Greffier.
Mais le Comte paroit. Laissons là la morale,
Et tâchons d'animer sa vengeance brutale.

SCE-

SCENE VII.

LE COMTE, FALAISE, UN LAQUAIS tenant une Lettre.

LE COMTE.

Quoi, Morbleu l'on apporte une Lettre pour moi,
Ici je la demande à tous ceux que je voi...

LE LAQUAIS.

D'une Lettre, Monsieur, vous êtes fort en peine,
Je courois là chercher, j'étois tout hors d'halaine,
Lorsqu'un homme inconnu...

LE COMTE.

Que tiens tu?

LE LAQUAIS.

La voilà.

LE COMTE.

Et donnes là, maraut, sans dire tout cela.

Le Comte lit. Ce qui est écrit dans la lettre & que le Comte lit : est marqué ici en italique : le reste, le Comte le dit à part, comme s'il querelloit le Marquis en personne.

De Procinville. *Hon, hon, hon...* quel verbiage!
Votre Sœur est bizarre, & maligne, & volage,
Bon cela *Hon, hon, hon. l'esprit tres dangereux.*
Fort bien. *Sur le complot que nous faisons tous deux...*
Hon, hon.. Soyez discret, prudent. Mot inutile.
Et morbleu croyez vous Monsieur de Procinville,

Que je ne sçai pas être aussi prudent que vous.
Il faut . . bon, bon. il faut faire un acte entre nous.
Il faut . . bon, bon. . il faut s'assurer d'Angélique,
Il faut . . toujours il faut Votre ton despotique
Impose trop. *Hon, bon. . . mais je crains votre Sœur,*
D'ailleurs, on me menace, Hon, bon; bon. . .
j'ai bien peur. . .
Vous êtes un poltron. *L'on m'écrit que la Niéce . .*
On ment. *On dit, bon, bon.* C'est pour vous faire pièce.
Monsieur de Procinville, & vous êtes un sot.
D'ajouter foi. . . *bon, bon . . . c'est sans doute un complot . . . .*
Soupçons normands. *Je croi. . .* je n'en croi rien vous dis-je.
Informez-vous . . bon, bon . . je prétens & j'exige. . .
Vous êtes obstiné. *Je soutiens qu'on a vu. . .*
Oh! Je vous soutiens, moi. . . *J'en suis bien convaincu. . . .*
Morbleu, cet homme là m'échauffe les oreilles.
Car a-t-on jamais vu de disputes pareilles.
à Falaise.
Je me fâchois un peu, ton Maître a du soupçon.

FALAISE.

C'est qu'il connoit la Sœur. Ah! qu'il a bien raison.
On vous trahit.

LE COMTE.

Comment!

FALAISE.

Et la Tante à la Niéce
Donne un amant secret.

LE COMTE.

Ah! quelle hardiesse.

FALAISE.

Et c'est le Chevalier. J'ai vu, vu de mes yeux.

LE COMTE.

Quoi! ma Niéce me trompe aussi.

FALAISE.

Tout de son mieux

De ce complot secret j'ai fait la decouverte.
Sonnons la charge, allons, procédons, guerre ouverte.

LE COMTE.

Heureusement morbleu je n'ai rien délivré.

FALAISE.

De sa conquête enfin l'amant sera sevré,
Nous allons replaider & de tierce & de quarte.
En procés, comme au jeu, plus on mêle la carte,
Et plus le gain devient légitime, loyal.
Accorder un procés, est il un plus grand mal?
C'est proprement frauder les droits de la justice,
La voler.

LE COMTE.

Ah! c'est trop ruser, plus d'artifice.
L'Arbitre, la Nerine, & la Sœur, & l'Amant
Envoyons tout au diable, & la Niéce au Convent.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, DORANTE, NERINE.

DORANTE.

Le Chevalier se moque, il nous fait trop attendre,
Il nous quitte incertain du parti qu'il doit prendre,
Il court chercher le Comte, il nous dit que chez lui,
Il fulmine, & ne veut rien finir aujourd'hui,
Mais s'il ne peut calmer la colére du Comte!

NERINE.

Tant pis.

ANGELIQUE.

Si nous n'avons une reponse prompte,
Tout est perdu.

NERINE.

D'accord.

DORANTE.

Je crains tout. Finissons.
Falaise à la Marquise a donné des soupçons.

NERINE.

J'en tremble.

DORANTE.

Au fond je voy que le peril redouble
L'amour de la Marquise.

ANGELIQUE.

Ah! c'est ce qui me trouble.

DORANTE.

Vous comprenez bien.

ANGELIQUE.

Oüi. Tout se découvriroit.

NERINE.

J'attens le Chevalier.

ANGELIQUE.

Mais, Nerine, il faudroit
Pour finir promptement prendre d'autres mesures.

NERINE.

Voyons,

DORANTE.

Il faut sans doute en prendre de plus sûres.

NERINE.

Prenons-en, volontiers, imaginez-les nous,
Reformez nos desseins. Quelle idée avez vous?
Quel autre expedient?

ANGELIQUE.

Je suis bien malheureuse!

NERINE.

Et votre idée à vous?

DORANTE.

La Marquise amoureuse!

NERINE.

Et vous.

ANGELIQUE.

Helas!

NERINE.

En vous.

DORANTE.

Ah! ciel! J'y périrai.

NERINE.

Voilà de bons avis, & je m'en servirai.
Peste soit des Amans, & de leurs foibles têtes.

Ils

Ils ne sçavent qu'aimer, l'amour les rend si bêtes!
De leurs tendres soupirs, & de leurs chagrins noirs,
De leur joye excessive, & de leurs desespoirs,
On ne tireroit pas une once de prudence,
De bon conseil.

ANGELIQUE.

J'entens... c'est mon Oncle, je pense.

DORANTE.

Quoi donc! il crie, il menace, quel bruit!
Pas plutôt un succès, qu'un malheur le détruit!

SCENE IV.

LE COMTE, ANGELIQUE DORANTE, NERINE.

LE COMTE *à part.*

Oui, plus j'y pense, & plus ma colére s'augmente.
Têtebleu; ventrebleu, de l'amour pour Dorante!

ANGELIQUE.

Il sçait donc notre amour?

LE COMTE *à part.*

Oh! vous ne l'aurez pas.

DORANTE.

Ah! nous voilà perdus

NERINE.

Il va faire un fracas...

DORANTE.

Tâchons de l'appaiser.

ANGELIQUE.

En nous voyant ensemble
Il s'irrite encore plus.

LE COMTE.

Hon... Têtebleu.

ANGELIQUE.

Je tremble;

LE COMTE.

Oüi, vous aimez Dorante! ici, ma Niéce, ici.
Nous allons voir beau jeu.

NERINE.

Moy, j'ai le cœur transi..

LE COMTE.

Monsieur Dorante; un mot... la fuite est inutile,
Ouf! je ne puis parler.

NERINE *à part.*

C'est un torrent de bile,
S'il pouvoit l'étouffer! Monsieur, vous êtes bon.

LE COMTE *à part.*

Vous aimez donc, Dorante?

ANGELIQUE

Ah! mon Oncle, pardon.

LE COMTE *à part.*

Oh! parbleu, votre amour vous produira la rage.

DORANTE.

Où veut-il en venir?

NERINE.

Voyons fondre l'orage.

LE COMTE.

à part. *à Angelique.*
Songeons à la punir. Donnez-moy votre main.

NERINE.

Qu'en veut-il faire? helas!

DORANTE.

Voyons jusqu'à la fin.

LE COMTE.

Monsieur Dorante

DORANTE.

Et bien, Monsieur.

LE COMTE.

Donnez la vôtre.
Quoy donc! vous hesitez je pense l'un & l'autre.

NE

NERINE.

Ha, ha...j'entrevoi, bon, je devine, je croi.

LE COMTE.

Traverser son amour, ah! quel plaisir pour moi!
Ma Sœur à cinquante ans devenir amoureuse!
Oh! je m'en vengerai.

NERINE.

La vengeance est heureuse.

LE COMTE *prenant leurs mains.*

Je vous.. marie..exprés..exprés..pour..la..punir..

NERINE *prenant leurs mains.*

Punissez, punissez.

LE COMTE.

Quel plaisir j'ai d'unir
Deux cœurs dont l'union va faire à la Marquise
Un chagrin éternel.

NERINE.

Mais de peur de surprise,
Séparez-vous tous deux.

DORANTE.

Que d'obligation?

NERINE.

Moins de remercimens, plus de discrétion.
Fuyez.

ANGELIQUE.

Que de bonté!

NERINE.

Courez chez votre Tante,
De vous entretenir elle est impatiente.

SCENE III.

LE COMTE, NERINE.

LE COMTE.

Le Chevalier m'apprend cet amour de ma Sœur,
Le Chevalier & moi nous étions en froideur;
En public je m'étois même mis en colére
De ce qu'il devenoit malgré moi mon beau-frére;
A present je le vais aimer de tout mon cœur,
Car tout ceci le fait renoncer à ma Sœur,
Il m'a donné parole, elle est sure, & j'y compte.

NERINE.

Quel coup pour votre Sœur! elle mourra de honte.
Car elle va rester veuve entre deux amours.
Sur le Chevalier même elle aura des retours.
On a quelque regret de perdre, quoiqu'on change
Mais sur tout son amour pour Dorante vous vange.
Elle croit le tenir, l'amour qui porte à faux
Est bien piquant.

LE COMTE.

Oui, mais j'ai dit là quelques mots,
Falaise m'observoit, je parlois de Dorante,
S'il m'avoit entendu, j'ai la voix éclatante;
Il écoute encor,

NERINE.

Ah! s'il avoit entendu
Que l'amant véritable est Dorante, ...

SCE-

SCENE IV.

LE COMTE, NERINE, FALAISE.

LE COMTE.

bas à Nerine. Il a pu

Entendre quelques mots, car j'étois en colére.

NERINE.

bas au Comte.

Lui redonner le change est tout ce qu'on peut faire.

Oui. Sur le Chevalier confirmons son erreur.

haut.

Pourquoi vous irriter? Parce que votre Sœur

Au Chevalier veut bien accorder Angelique,

Vous criez, en faisant un serment authentique

Qu'en vain nous espérons de vous ce rendre Amène;

Que nous ne l'aurons pas.

LE COMTE.

Se tournant vers Falaise.

Oui, je fais un serment...

A ton Maitre je fais un serment authentique

Qu'au Chevalier jamais je ne donne Angelique.

NERINE.

continuant tout haut ensuite.

Et moi, je fais serment, oui, j'en jure ma foi,

Nous mourrons au Convent & votre Niéce & moi,

Plutôt que d'épouser le Sieur de Procinville;

Nous ne quitterons point Paris la bonne Ville

Pour

Pour épouser au Mans un Marquis à Dindons,
Et nous ne sçavons pas engrailler des Chapons.

LE COMTE.

a Falaise haut.

Laissons la criailler, allez chez moi m'attendre.

à Nerine bas.

C'est pour nous en défaire.

NERINE.

Ah! que c'est bien l'entendre.

FALAISE.

Ha, ha, ha, je triomphe.

SCENE V.

FALAISE, NERINE.

NERINE.

AH! fourbe, scélérat,
Tu m'adorois tantôt, faux amant, renégat.

FALAISE.

Ta colére me fait respirer plus à l'aise.
Nous avons l'esprit fort nous autres à Falaise.
Invectives, gros mots, injures, maudissons,
Ce n'est que menu grain, nous nous en engraissons.

NERINE.

Me trahir en affaire, en intrigue, en tout passe;
Mais en amour! hélas, je t'ai cru dans la nasse.

FALAISE.

Je t'aimois tantôt, mais tout change avec le tems;
Amants Falaisiens ne sont pas si constans;
Mon amour reviendra peut-être, mon cœur est vo-
le,

Va, vient, reva, revient, tout comme ma parole,
Car d'objet en objet, souvent du blanc au noir
Je me promene moi du matin jusqu'au soir;
Du non au oui, oui non; ce sont mes galeries.

SCENE VI.

NERINE *seule.*

Nous pouvons à present dresser nos batteries,
Le voilà confirmé dans l'erreur. J'ai tremblé
Qu'il n'eût vu qu'à Dorante Angelique a parlé.

SCENE VII.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, NERINE.

LA MARQUISE.

HA, ha, ha, ha, fort bien, ha, ha, qu'elle est plaisante
La piéce que l'on joue à mon Frére?

LE CHEVALIER.

Charmante.

Car vous croyant toujours pour moi le même amour, . . .

Il croit, m'ôtant à vous, vous jouer un bon tour;
Pous vous desespérer il me donne Angelique.
A l'Arbitre en secret là dessus il s'explique
Je vous ai dit le reste, & vous verrez son jeu.
J'avouerai que tromper quelqu'un me blesse un peu,
Mais si la tromperie en quelque cas s'excuse,
C'est quand on fait donner un ennemi qui ruse
Dans le piége malin que lui même nous tend,
D'ailleurs pour détourner un malheur très-pressant.
La feinte est quelquefois un vice nécessaire
Les hommes sont si faux, qu'un seul toujours sincére
Entr'eux tous paroîtroit comme un niais étranger
Dans un païs où tous biaisent pour s'arranger
En affaire, en amour, en guerre, en marchandise,
Même en morale on farde à present la franchise,
Chacun de son manége étant tout occupé
Qui ne trompe jamais sera souvent trompé.
Cà, dans son piége il faut que votre Frére donne;
Mais finissez sans moi de peur qu'il ne soupçonne
Qu'en croyant vous punir il va combler nos vœux.

SCENE VIII.

LA MARQUISE, ANGELIQUE, PYRANTE, NERINE.

JE ne vois plus d'obstacle à cet accord heureux.

PYRANTE.

Vous avez pris enfin l'expédient unique
Et votre Frére & vous, pour pourvoir Angelique;
C'est d'ignorer tous deux qui sera son époux,
Eut-il été choisi par lui, comme par vous;
Fut-il ami du Comte en secret & le vôtre,
Sitôt que l'un sçauroit qu'il est choisi par l'autre
Vous cesseriez tous deux encor de le vouloir.
Sur ce Marquis Manceau vous l'avez bien fait voir,
Vous le vouliez tous deux j'ai crû l'accord facile;
Tous deux vous excluez à present Procinville,
Le ciel en soit loué, car c'est un malheureux,
Mais le plus honnête homme eût été par vous deux
Exclus & detesté par le même caprice.

NERINE.

Vous parlez à merveille, & vous rendez justice.

PYRANTE.

Nous allons terminer.

SCE-

SCENE IX.

LE COMTE, LA MARQUISE, ANGELIQUE, PYRANTE, NERINE.

LE COMTE.

Je viens à vous, ma sœur,
Avec sincérité vous découvrir mon cœur,
Non point comme tantôt par politique feindre;
Dire que je vous aime, en un mot, me contraindre,
Si je vous le disois, vous ne me croiriez pas.

LA MARQUISE.

Votre sincérité m'épargne un embarras:
Car je ne sçai pas bien au fonds comment m'y prendre
Pour vous persuader une amitié bien tendre.

LE COMTE.

Nous nous gênions tantôt en nous tendant les bras

LA MARQUISE.

Oui, cet expédient ne nous réussit pas.

LE COMTE.

Raccommodons-nous donc seulement par prudence.

LA MARQUISE.

Pour éviter le blâme, enfin par bienséance.

NERINE.

Afin qu'on puisse dire en parlant bien de vous,
Ce que l'on dit de mieux pour louer deux époux:
Ils se haïssent, mais ils vivent bien ensemble.

LE

LE COMTE.

Notre premier motif, celui qui nous rassemble,
Celui qui de si loin nous fait venir tous deux,
C'est la famille. Enfin nous secondons ses vœux.
Plus de procez. Il reste à pourvoir Angelique;
Vous vouliez lui donner tantôt par politique
Ce fourbe de Marquis, c'étoit là votre choix.

LA MARQUISE.

A ce scelerat; oui, vous donniez votre voix.

LE COMTE.

Nous n'avons d'autre but à present l'un & l'autre
Que de l'exclure.

LA MARQUISE.

Il est mon horreur & la vôtre.

PYRANTE.

Vous l'excluez enfin dans vos donations,

LE COMTE.

Pour finir entre nous ces altercations,
Nous vous donnons pouvoir de marier ma Niece.

LA MARQUISE.

Ne vous en point mêler c'est un trait de sagesse,
Plus d'éclats.

LE COMTE.

Le dernier sera donc celui-ci.

LA MARQUISE.

Notre haine sera secrette, Dieu merci.

PYRANTE.

Votre donation,

LA MARQUISE.

La Voici.

PYRANTE.

Vous, la votre.

tous deux donnent leurs donations à Pyrante.

NERINE.

Que vous vous épargnez de tourment l'un & l'autre!

ANGELIQUE.

Ah! quel bonheur pour moi!

LA MARQUISE.

Ma Niéce peut choisir,

LE COMTE.

Du choix qu'elle fera donnons-nous le plaisir.

LA MARQUISE.

Nous nous sommes promis douceur & politesse.

LE COMTE.

Nous verrons qui des deux tiendra mieux sa promesse.

PYRANTE.

Vous me dispenserez d'être le spectateur
De cette politesse & de cette douceur,
J'ai fait mon ministére, & la Niéce est pourvue.

ANGELIQUE.

Je sors, je n'aurois pas assez de retenue,
Ma joye irriteroit ma Tante.

LA MARQUISE.

Amenez-nous
Votre Amant.

LE COMTE *retenant Angelique.*

Il viendra, ma Sœur, trop tôt pour vous.
Il est bien fait, charmant, son amant, il enchante.

NERINE.

Je vous quitte aussi.

LA MARQUISE.

Non, Nerine, sois presente;
Je veux te faire voir ma modération;
Car c'est mon fort, quand j'ai ma satisfaction.

LE COMTE.

Pour moi, je suis tranquille, & pourvu que je voye
Mes desseins reussir, j'ai même de la joye.

LA MARQUISE.

Quand les miens tournent bien, je ris moi quelquefois,

LE COMTE.

Ne vous fâchez donc point si je ris de son choix.

LA-

LA MARQUISE *appercevant le Chevalier qui vient.*

D'autres même en riront.

NERINE.

Nous allons donc bien rire.

SCENE X.

LA MARQUISE, LE COMTE, ANGELIQUE, LE CHEVALIER, NERINE.

LE CHEVALIER.

Je vous vois tous contens, à Monsieur il faut dire
Pour augmenter sa joye encore d'un degré,
Que nous avons rompu.

LE COMTE.

Je vous en sçai bon gré,
Je ne vous haïssois que comme mon beau-frére.

LA MARQUISE.

Et vous l'allez haïr comme neveu, j'espére;
Mais par degrés je veux vous resserrer le cœur.
Apprenez donc d'abord, Monsieur, que votre sœur
Moi, mon frere, moi, moi, j'épouserai Dorante.

LE COMTE.

Vous croyez m'affliger, mais non, ma joye augmente,
Car d'un seul mot je vais troubler la vôtre.

SCE-

SCENE IX.

LA MARQUISE, LE COMTE, ANGELIQUE, LE CHEVALIER, DORANTE, NERINE, FALAISE.

FALAISE.

Non.
Je veux tout rompre, moi; je n'entens point raison.

DORANTE.

Arrête.

FALAISE.

Non morbleu

DORANTE.

Tais-toi.

FALAISE.

Non, je criaille;
Pour les mieux exciter à se donner bataille.

DORANTE.

Je voulois differer d'un moment vos chagrins,
Madame, & vous marquer au moins que je vous plains,
J'eusse voulu pouvoir être un peu plus sincére;
Pardonnez à l'amour

LA MARQUISE.

Ah! j'entens. C'est mon frére;
Que vous êtes fâché d'avoir trompé, je croi.
Il pardonne à l'amour que vous avez pour moi.

FALAISE.

Eh non, Madame, non, ce n'est pas vous qu'il aime,

Car

Car je viens en guettant d'être témoin moi même
De l'amour pour la Niéce, il lui disoit des mots.
Enfin heureusement je viens tout à propos,
Ne leur délivrez rien, vous êtes bien nantie.

NERINE.

Ma foi tu viens trop tard, & l'alot est partie.

LE COMTE.

Ma Niéce, choisissez.

ANGELIQUE.

Je n'ose.

LE COMTE.

Restez là.

ANGELIQUE

Je choisis donc.

LA MARQUISE.

Comment! je n'entens pas cela.

LE COMTE.

Je viens de marier vôtre amant à ma Niéce.

LA MARQUISE.

Du Chevalier d'accord, croyant me jouer piéce.

LE COMTE.

Non, à vôtre autre amant à Dorante, ha. ha.

DORANTE.

Venez, Monsieur; venez: de grace laissons-là.

LE COMTE.

Ah! voyons son dépit, il va combler ma joye.

DORANTE.

C'est ce qu'il ne faut pas qu'un galant homme voye. *Ils s'en vont avec Angelique.*

LA MARQUISE.

Quoi! tous! le Chevalier!

LE CHEVALIER *d'un ton poli.*

Je ne vous réponds rien.
Moi, j'ai pris mon parti, Dorante a pris le sien.
Je vous plaindrois beaucoup, si vous étiez constante. *Il s'en va.*

LA MARQUISE.

Ma Niéce!

NERINE.

Je lui tiens lieu de mére.

LA MARQUISE.

Dorante.

NERINE.

Nous n'avons pu pour vous en faire qu'un neveu.

Elle s'en va.

SCENE DERNIERE.

LA MARQUISE, FALAISE.

FALAISE.

Ah! mon Maître pour vous va mettre tout en feu,
Mettre en combustion leurs biens de Normandie:
Mon Maitre à ses voisins pire qu'un incendie,
Va vanger en plaidant votre amour méprisé.
Brûlez d'un plus beau feu. Que ce cœur embrasé
D'amour, soit possedé d'un amour de chicane;
Il faut pour triompher d'eux tous par notre organe,
Epouser le Marquis de Procinville... ou moi. *bas.*

LA MARQUISE *à part.*

Mon seul soulagement dans tout ce que je voi,
C'est de tourner en fiel cet amour qui me gêne.
Oui, je vais me livrer toute entiére à la haine.

Fin du cinquiéme & derniere Acte.

LES TROIS FRERES RIVAUX,

COMEDIE,

Par Mr de la Font.

NOUVELLE EDITION.

A UTRECHT,
Chez ETIENNE NEAULME,
MDCCXXXIV.

A MONSIEUR MONSIEUR LE MARQUIS DE COURCILLON, GOUVERNEUR DE LA PROVINCE DE TOURAINE.

ALLEZ, soyez obéissante ;
Partez Muse ; Quoi que vos Vers
Soient des presens peu dignes d'être offerts,
Il faut être reconnoissante :
Allez les consacrer au vaillant COURCILLON.
Que

A
MONSIEUR
MONSIEUR LE MARQUIS
DE
COURCILLON,
GOUVERNEUR
DE LA PROVINCE
DE TOURAINE.

ALLEZ, soyez obéïssante ;
Partez Muse ; Quoi que vos Vers
Soient des presens peu dignes d'être offerts,
Il faut être reconnoissante :
Allez les consacrer au vaillant COURCILLON.

Que

Que son illustre Renommée,
Que l'éclat de son sang, la grandeur de son nom,
Que l'intrepidité qu'il fit voir dans l'Armée,
Jointe au goût qu'il fait voir pour l'érudition
Vous frappent d'admiration.
De quelque noble ardeur qu'on ait l'ame enflâmée,
Peu de gens sont connus de Mars & d'Apollon.
Muse, offrez lui donc votre Ouvrage,
Et qu'un respectueux hommage
Vous fasse mériter l'honneur de ses regards.
Est-il pour vous une plus belle gloire
Que de suivre un mortel qui sçait de toutes parts
Se tracer un chemin au Temple de Mémoire?

DE LA FONT.

PREFACE.

CETTE Comedie doit sa naissance à une Conversation que j'eus cet Hyver avec un de mes amis qui a beaucoup d'esprit & d'érudition : La premiére idée qu'il eût sur ce sujet m'en fit venir une infinité d'autres que j'ai mis en action, ainsi qu'on le pourra voir : Le succès de cette Piéce m'a fait d'autant plus de plaisir, que je n'avois osé m'en flater : Mille circonstances attachées à la saison où elle a été donnée, sembloient concourir pour l'étouffer dans son commencement ; mais par bonheur mon sujet s'est trouvé si nouveau & si théatral, que j'ai surmonté tous les obstacles qui s'élevoient contre moi : Un sujet quand il est un peu traité, est seul capable de faire réüssir une Piéce: Aussi ai-je obligation à mon ami de m'en avoir donné la premiere idée.

Il est inutile de répondre aux objections que l'on m'a faite ; j'ai diverti avec assez de noblesse tous les honnêtes gens, c'étoit l'unique but que je m'étois proposé.

ACTEURS

M. PHILIDOR, Bourgeois de Paris, qui s'est enrichi au Palais.

Mad. PHILIDOR, sa femme.

ANGELIQUE.

MERLIN, Valet de la Maison, servant chez M. Philidor.

LE MARQUIS Lismon,	Tous trois freres, & tous trois Capitaines dans le Regiment de la Reine.
LE COMTE Lismon	
LE CHEVALIER Lismon,	

LA RONCE, valet.

La Scene est à Paris chez M. & Mad. Philidor, dans l'avant-cour du Jardin de leur Maison.

LES

LES TROIS FRERES RIVAUX

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

MERLIN *seul, tirant trois Bourses de sa poche l'une après l'autre.*

TRois objets ravissans, trois bourses plaines d'or ;
Qu'un valet est heureux chez Monsieur Philidor !

Tel qui veut épouser Angelique sa fille,
Vient à moi pour avoir accès dans la famille.
J'en ai *novissimé* produit trois tour à tour
Qui veulent par l'hymen couronner leur amour.
Le premier a déja tiré l'aveu du pére,
Le second a tiré parole de la mére,
Le dernier de la fille a tiré l'agrément,
Et moi de tous les trois j'ai tiré de l'argent.
Le premier est je croi Marquis, le second Comte,
Et l'autre Chevalier... Justement, c'est mon compte;
Capitaines tous trois, tous trois du même nom,
Et tous trois introduits par moi dans la maison.
Mon manége est plaisant, je suce les trois freres:
Mais ma foi le cadet fait le mieux ses affaires.
Comme il paye assez bien, & qu'il paroît foncé,
A la fille d'abord je l'ai droit adressé:
Aussi je le sers mieux que ne feroit personne.
Mon cœur officieux est à qui plus lui donne;
Le bon de tout ceci, c'est que sans le sçavoir,
Epris du même objet, tous trois pensent l'avoir:
Car j'ai conduit ma barque avec tant de sagesse
Que chacun d'eux de l'autre ignore la maîtresse.
Peste, pour un mari la fille est un tresor;
Car son pere au Palais a gagné des monts d'or.
Elle; elle a pour la robe une invincible haine,
Et veut absolument un Epoux Capitaine...
Mais.... Je vois justement le plus jeune des trois,
Il marche doucement, & vient en tapinois...
C'est quelque rendez-vous qui dans ce lieu l'appelle....
Je ne me trompe point.... Car j'apperçois la belle
Qui sort de son côté pour le même sujet.

SCENE II.

ANGELIQUE, LE CHEVALIER LISIMON, MERLIN.

MERLIN *continuant.*

HE' bien? qu'est-ce? approchez, Merlin est du secret.
Vous le sçavez, je suis tout propre aux confiances.

Ils se saluent.

Hé, mon Dieu, laissez là toutes vos révérences.

LE CHEVALIER.

Madame, quel bonheur de vous entretenir.
Mon sort avec le vôtre est-il prêt à s'unir?
Puis-je espérer bientôt par un doux hymenée
Voir ma felicité justement couronnée?
Parlez, belle Angelique.

ANGELIQUE.

Esperez Lisimon;
Et sçachez de mon cœur quelle est l'intention:
Si mon hymen vous plaît, je veux vous satisfaire,
Et j'y vais disposer & mon pére & ma mére.
Dans la Robe ils vouloient me choisir un Parti;
Mais c'est à quoi mon cœur n'a jamais consenti.
Ils voudront bien enfin, ou je suis fort trompée,
Pour seconder me vœux prendre un Gendre d'Epée.

MERLIN.

Oüi, Madame a raison, ces Messieurs du Palais
Avec leur air gris-brun font des maris si laids

C'est

C'est une nation impolie & grossiére ;
Mais vive un Capitaine, à sa mine guerriére,
A ses discours polis, à son air conquerant,
La beauté la plus fiére en peu de jours se rend :
Pour moi, si j'étois fille, & que j'eusse des charmes,
Ce seroit à Monsieur que je rendois les armes.

LE CHEVALIER.

Vraiment Monsieur Merlin vous êtes obligeant.

MERLIN *à part.*

Et là, là, je t'en vais donner pour ton argent.

LE CHEVALIER.

Franchement les Robins enfoncez dans l'étude,
En abordant le Sexe ont l'accüeil un peu rude.

MERLIN.

Plaisant époux ma foi qu'un époux à rabat,
Car, qu'est-ce dites-moi, que Damon l'Avocat ?
Un fat, un ignorant balayant la grand Salle,
Qui par sa vanité croit que rien ne l'égale,
Qui de papiers tous blancs a soin d'emplir son sac ;
Qui décide de tout & ab hoc & ab hac,
Qui s'écoute parler, qui s'applaudit lui-même,
Pindarisant ses mots avec un soin extrême,
Qui dans les entretiens tranche du bel esprit,
Qui rit tout le premier des sotises qu'il dit,
Qui respecte lui seul sa mine de poupée,
Le matin est en robe & le soir en épée,
Etourdi, dissipé, grand parleur, en un mot
Qui par tout fait l'habile, & par tout n'est qu'un sot.

ANGELIQUE.

Merlin fait des portraits.

MERLIN.

Oh, c'est mon fort Madame.
Vive, vive un guerrier pour une jeune femme,
Et vous serez heureux l'un & l'autre à jamais
Si l'Hymen aujourd'hui peut remplir vos souhaits.

LE

LE CHEVALIER.

Merlin est fort porté pour nous deux ce me semble.

MERLIN.

Pour vous deux cependant, à dire vrai je tremble.

ANGELIQUE.

Tu trembles? pourquoi donc?

LE CHELALIER.

De grace explique toi.

MERLIN *à part.*

J'en vais encor tirer de l'argent sur ma foi.

ANGELIQUE.

Que dis-tu là!

MERLIN.

Moi, rien.

ANGELIQUE.

Ah! tire nous de peine.

MERLIN.

Vous voudriez avoir un époux Capitaine?

ANGELIQUE.

Hé bien? Merlin.

MERLIN.

Hé bien votre pére aujourd'hui
Veut vous voir pleinement satisfaite de lui.
Sur certain Capitaine il a jetté la vûë,
Et vous allez dans peu, Madame, être pourvûë.

LE CHEVALIER.

Ah! Ciel, je suis perdu.

ANGELIQUE.

Quel cruel contre-tems!

LE CHEVALIER.

Que ferai je? Ah! Merlin, voilà ma bourse prends.
Il faut joüer ici quelque tour de ta tête.

MERLIN.

Moi, prendre encor de vous? ah! je suis trop honnête.

LE CHEVALIER.

Pour réüssir en tout tu n'as qu'à dire un mot.

MERLIN *prenant l'argent.*

Hélas! il est bien vrai, je ne suis pas trop sot.

LE CHEVALIER.

C'est toi qui dans ces lieux voulus bien m'introduire,
Par toi j'obtins le cœur pour qui le mien soupire.
Acheve mon bonheur ... Car dans cette maison.
Je sçais que de tout tems tu fus le factoton.

MERLIN.

Allez je rends l'argent, si dans cette journée
Je ne vous conduis pas tout droit à l'hymenée;
Je sçaurai bien lever toute difficulté,
Mais, que Madame agisse aussi de son côté.

ANGELIQUE.

Ne vous chagrinez point Lisimon, je vais faire
Tout ce que je pourrai pour engager mon pére.

MERLIN.

Sinon je sçaurai bien vous sortir d'embarras.

ANGELIQUE *en s'en allant.*

Revenez dans une heure, allez, n'y manquez pas.

SCENE III.

MERLIN *seul, regardant sa derniére bourse.*

Voilà donc de l'argent encor que je racroche.
Je fais un magazin de bourses dans ma poche:
Je ne croi pas qu'au monde il soit d'Agioteur,
De Notaire, de Juif, même de Procureur

Qui

Qui porte aux loüis d'or une plus tendre esti-
me,
Tirer à droite; à gauche, est ma grande ma-
xime.
Tout va bien jusqu'ici, mais si les deux aînés
En ce lieu par malheur se trouvent nez à nez
L'un a l'aveu du Pére, & l'autre de la mére
Chacun d'eux a caché son amour à son frè-
re...
S'ils rencontrent ici leur cadet Lisimon...
Et s'ils sçavent enfin que je suis un fripon,
Que j'ai tiré des trois avec affronterie,
Ils ne manqueront pas de me prendre à partie;
Ils voudront s'expliquer... que faire en ce cas
là?
Un peu d'effronterie ajustera cela.
Mais je voi les aînez...ah! juste ciel, je trem-
ble...
Qu'ils vont être ébahis de se trouver ensem-
ble...
Restons; puisque je viens de prendre mon parti;
Morbleu je n'en veux pas avoir le dementi.

SCE-

SCENE IV.

LE MARQUIS LISIMON, *entrant par un côté du Téhatre*, LE COMTE LISIMON *entrant par l'autre*, MERLIN.

LE MARQUIS LISIMON *se croyant seul.*

C'Est ici la maison de mon futur beau pére,
Je viens pour terminer avec lui notre affaire,

LE COMTE LISIMON *se croyant seul aussi.*

Madame Philidor qui connoît mon amour
Doit me donner sa fille, & conclure en ce jour.

LE MARQUIS *à part.*

Monsieur Philidor croit que je suis fils unique,
C'est pour cela qu'il veut me donner Angelique.

LE COMTE *à part.*

Sa mére par bonheur me croit seul de mon nom,
Et pense que je suis l'unique Lisimon.

LE MARQUIS *à part.*

Le nom de Lisimon peut honorer sa fille.

LE COMTE *à part.*

Mon nom seul peut me faire entrer dans sa famille.

MERLIN *à part.*

Ma foi, c'est un honneur qu'aucun des deux n'aura,

Ou

Ou Merlin à la peine aujourd'hui crévera.

LE MARQUIS.

Mais j'apperçois Merlin.

LE COMTE.

C'eſt Merlin, c'eſt lui-même.

LE MARQUIS *appercevant le Comte.*

O Ciel! qui vois-je encor? ma ſurpriſe eſt extrême:

Eſt ce une illuſion? le Comte dans ces lieux?

LE COMTE.

Quel homme en cet inſtant ſe preſente à mes yeux!

C'eſt vous Marquis je croi...

LE MARQUIS.

Comment? c'eſt donc vous Comte?

MERLIN *bas.*

Peſte, ils vont s'éclaircir, ce n'eſt pas là mon compte.

Merlin lui fait plusieurs révérences.

LE COMTE.

Bonjour Merlin, bonjour... je ne ſais où j'en ſuis.

au marquis.

Mais je veux être inſtruit de ce point ſi je puis,

Que faites vous ici? quelle eſt cette avanture?

LE MARQUIS.

Mais de vous bien plûtôt, que faut-il que j'augure?

Vous n'êtes pas ici ſans deſſein ſûrement?

MERLIN.

Ah Meſſieurs à quoi bon cet éclairciſſement?

LE COMTE.

Tais toi Merlin, tais toi... s'il faut que je m'explique,

Je viens en ce logis pour l'hymen d'Angelique.

LE MARQUIS.

Et moi j'y viens auſſi pour la même raiſon.

LE COMTE *en colére.*

Quoi morbleu?

MERLIN.

Paix Messieurs... respectez la maison ;
Quoi donc ? prétendez-vous faire ainsi des querelles...
Messieurs les Officiers dites-moi des nouvelles.

LE MARQUIS.

Oh ! Morbleu tais toi donc. Peste soit du butor...
au Comte.
Je viens ici mandé par Monsieur Philidor :
Voila ce qu'il m'écrit, car j'ai l'aveu du pére.

LE COMTE.

Moi j'ai pareillement un billet de la mére.

LE MARQUIS.

Son pére par sa lettre à mes vœux la promet.

LE COMTE.

Et sa mére me l'offre aussi par son billet.

LE MARQUIS *lit la lettre de M. Philidor.*

A. M. le Marquis Lisimon, Capitaine dans le Regiment de la Reine.

F*Aites moi l'honneur Monsieur le Marquis de vous trouver tantôt chez moi, je parlerai de vous à ma femme & à ma fille, & je ne doute pas que vous ne leur plaisiez fort ; ne paroissez pas d'abord dans la maison, promenez vous en m'attendant dans les allées de mon jardin, je les y conduirai l'une & l'autre, & ce sera là que se fera la premiére entrevûë.*

LE COMTE *lit la lettre de Madame Philidor.*

A. M. le Comte Lisimon, Capitaine dans le Regiment de la Reine.

C*'est aujourd'hui, Monsieur le Comte, que je dois parler de vous à ma fille & à mon mari ; je vous attends, nous finirons ce jour même si vous souhaitez, comptez sur ma parole, trouvez-vous sen-*

seulement dans mon Jardin & m'y attendez. j'aurai soin de m'y rendre avec mon mari & ma fille, qui comme je l'espere seront charmez l'un & l'autre de l'honneur de votre alliance.

LE MARQUIS.

Ciel! que meditez-vous?

LE COMTE.

Que venez-vous m'apprendre?

MERLIN.

Ah! quel galimatias, je n'y puis rien comprendre;

LE MARQUIS *bas à Merlin.*

Merlin écoute un mot, tirons-nous à l'écart.

MERLIN.

Que vous plait-il Monsieur?

LE MARQUIS *bas à Merlin.*

Comment double pendard,
Pourquoi ne m'as tu pas révélé ce mystére?

MERLIN *bas au Marquis.*

D'honneur, je l'ignorois.

LE MARQUIS *bas.*

Sçais-tu que c'est mon frére?

MERLIN *faisant l'étonné.*

Votre frére Monsieur? ah, que m'apprenez-vous.
Et qui diable a donc pû l'introduire chez nous?

LE MARQUIS.

Moi je te le demande.

MERLIN.

Ah! Monsieur je vous jure
Que j'en lave mes mains; voyez, quelle avanture,
Mais la fille est pour vous, j'en ferois bien serment
Je m'en vais lui parler... laissez-nous un moment.

LE COMTE *bas à Merlin.*

Vrayment Monsieur Merlin j'ai sujet de me plaindre.

MER-

MERLIN.

De qui Monsieur ?

LE COMTE.

De vous.

MERLIN.

Moi, je n'ai rien à craindre?

LE COMTE *bas.*

Et vous en agissez certainement fort mal,
Vous deviez m'avertir que j'avois ue Rival,
Je vous avois payé je pense en galant homme.

MERLIN *bas.*

Moi? je n'en sçavois rien, ou la foudre m'assomme,
Mais vous vous allarmez, je ne vois pas pourquoi:
Angelique est pour vous, vous dis je, croyez-moi:

haut.

Embrassez-vous, Messieurs, sans causer de desordre.

LE MARQUIS.

Moi j'épouse Angelique, & n'en veux point démordre.

LE COMTE.

Moi je l'épouse aussi, j'y suis déterminé.

LE MARQUIS.

Parbleu vous céderez car je suis votre aîné.

LE COMTE.

Oh! parbleu nous verrons; sur le fait de maîtresse
Je suis humble valet à votre droit d'aînesse.

LE MARQUIS *en colére.*

Je vais en attendant la fin de tout ceci
Au jardin du beau pére.

LE COMTE.

Et moi j'y vais aussi.

SCENE V.

MERLIN *seul riant.*

J'En suis quitte à la fin, mais ce n'est pas sans
peine,
Respirons un moment & reprenons haleine;
Un autre se seroit vingt fois déconcerté,
Mais dans le monde il faut sur tout être effronté.
L'effronterie en France est un vice à la mode,
Rien de plus nécessaire, & rien de plus commo-
de,
Un parfait effronté ne doit rougir de rien,
Et c'est là le grand art pour amasser du bien.
Les hommes de nos jours ont toute honte bûë,
Et de quelque côté que je tourne la vûë
Je ne voi d'indigens que les sots vertueux;
Il faut un front d'airain pour devenir heureux.
Taisons nous ... j'apperçois mon bon homme de
maître
Entêté du Marquis autant qu'on le peut être;
Il prétend lui donner Angelique aujourd'hui,
Mais j'empêcherai bien qu'elle ne soit pour lui.

SCE-

SCÉNE VI.

M. PHILIDOR, MERLIN.

M. PHILIDOR.

AH! te voilà, Merlin.

MERLIN.

Fort à votre service.

Toûjours zelé pour vous.

M. PHILIDOR.

Va, je te rends justice,

Tu m'as toûjours paru la perle des Valets,
Je sçais que contre tous tu prends mes interêts,
Même contre ma femme.

MERLIN.

Elle est insupportable.

M. PHILIDOR.

Pour toi, tu me parois un garçon raisonnable,
Car tu prends mon parti.

MERLIN.

Moi? N'ai-je pas raison?
N'êtes vous pas, Monsieur, le chef de la maison?

M. PHILIDOR.

Sans doute.

MERLIN.

Vous avez une excellente tête;
Mais votre femme...

M. PHILIDOR.

Fi, ma femme est un bête:
Je viens pour lui parler de mon Gendre futur,
Du Marquis Lisimon; mais Merlin, je suis sûr,
Pour peu que nous voulions insister sur le nôtre,
Qu'aussitôt

Qu'aussitôt elle va m'en proposer un autre.
Oh ! Je la connois bien.

MERLIN.

Moi ? Je n'en doute pas.
Votre femme, Monsieur, a l'esprit haut & bas ;
Elle veut ignorer que cette loi si belle
Qui fait l'homme le maître, est la loi naturelle.
Sa complaisance va comme un flux & reflux,
Vous croyez là tenir, vous ne la tenez plus.
Pour sa tête, Oh ! ma foi, c'est tout comme la
la Lune
Qui tantôt paroît claire & tantôt paroît brune.
Quand vous lui parlez blanc, elle vous répond
noir,
Et dites-lui bon jour, elle vous dit bon soir.

M. PHILIDOR.

Oh ! parbleu nous verrons, j'ai fait choix de
mon Gendre,
Le Marquis Lisimon en ce lieu doit se rendre,
Je prétens que ma femme avec lui file doux,
Et que ma fille en fasse aujourd'hui son époux,
Mais n'est-il point venu ?

MERLIN.

N'en soyez point en peine,
Le Marquis Lisimon au Jardin se promeine.

M. PHILIDOR.

En es-tu bien certain ?

MERLIN.

Oüi je viens de le voir.

M. PHILIDOR.

Parbleu, Merlin, je suis ravi de le sçavoir,
Je veux tout au plûtôt en parler à ma femme,
Va-t'en me la chercher,

MERLIN.

Mais si la bonne Dame
Quand vous lui parlerez du Marquis Lisimon,
Avoit un Gendre en poche aussi de sa façon ?

M. PHILIDOR.

Oh ! vrayment c'est dequoi je la croi fort capa-
ble.

MER-

MERLIN.

C'est un esprit malin.

M. PHILIDOR.

C'est un esprit du diable.

MERLIN.

Elle dit toûjours non.

M. PHILIDOR.

Moi je dis toûjours oüi.

MERLIN.

Elle se fâchera.

M. PHILIDOR.

J'en serai réjoüi.

MERLIN.

Tenez toûjours bien ferme.

M. PHILIDOR *en colére.*

Oh! va, va laisse faire.

Comment donc n'est-ce pas une fort bon affaire?

Le Marquis Lisimon est joli cavalier

Ma fille pour époux vouloit un Officier,

Tous les gens du Palais lui causoient la migraine,

Pour lui faire plaisir je prends un Capitaine;

Je suis sur qu'à ma fille aussi-tôt il plaira,

Et puis ma femme après de quelqu'autre voudra?

Corbleu nous allons voir; fais ce que je desire,

Va, cours, dis-lui que j'ai quelque chose à lui dire.

MERLIN.

Il n'en est pas besoin, elle vient, je la voi.

M. PHILIDOR.

Je veux lui parler seul, Merlin éloigne toi.

SCENE VII.

M. PHILIDOR, Mad. PHILIDOR, MERLIN.

MERLIN *bas à Mad. Philidor.*

LE Comte Lisimon votre prétendu Gendre
Est dans votre Jardin, Madame, à vous attendre.

Mad. PHILIDOR.

Je viens à ce sujet parler à mon époux;
Je te suis obligée, adieu, va, laisse nous.

M. PHILIDOR.

haut.

Voyons, sçachons un peu tout ce qu'elle a dans l'ame.

SCE-

SCENE VIII.

M. PHILIDOR, Mad. PHILIDOR.

Mad. PHILIDOR *brusquement.*

HE' bien mon cher époux.

M. PHIDILOR *sur le même ton.*

Hé bien ma chere femme.

Mad. PHILIDOR.

Pour vous entretenir vous me voyez ici.

M. PHILIDOR.

Pour le même sujet vous m'y voyez aussi.

Mad. PHILIDOR.

Au moins je vous demande un peu de complaisance.

M. PHILIDOR.

Soit, mais je veux aussi de la corespondance.

Mad. PHILIDOR.

N'en a-je pas toûjours ?

M. PHILIDOR.

Non pas avec excés.

Mad. PHILIDOR.

N'allez-vous pas déja m'intenter un procès;
C'est vous qui commencez toûjours à faire rage.

M. PHILIDOR.

Ma foi, vous êtes vous un vrai trouble ménage
Mais, brisons là dessus; nous venons nous parler :
Tâchons de commencer par ne point quereller :

Notre

Notre fille Angelique à present est nubile ;
Vous sçavez qu'en maris elle est fort difficile ;
J'ai voulu lui donner plusieurs gens du Palais.
Ils sont trop attachez, dit-elle, à leurs procès.
Bref, elle a pour la Robe une mortelle haine,
Et j'ai fait choix pour elle enfin d'un Capitaine ;
C'est....

Mad. PHILIDOR.

Je vous interromps tout d'abord sur ce point.
Sa mére à cet hymen ne consentira point.

M. PHILIDOR.

Pourquoi donc, s'il vous plaît? Et quel but est le vôtre?
Car enfin....

Mad. PHILIDOR.

Mon but est qu'elle en épouse un autre.
J'ai son affaire.

M. PHILIDOR *en colére.*

Hé bien! N'avois-je pas bien dit?
Ventrebleu, peste soit de votre chien d'esprit.

Mad. PHILIDOR.

Mais, Monsieur, mon mari d'un ton plus bas, pour cause.

M. PHILIDOR.

Comment donc? il suffit que je veüille une chose
Pour que vous vouliez l'autre.

Mad. PHILIDOR.

Oh ; je veux la raison?
L'époux que je lui donne est un joli garçon ;
Même il est Capitaine.

M. PHILIDOR.

Ah! j'enrage... Madame,
Je vous ferai bien voir que vous étes ma femme.

Mad. PHILIDOR.

Et par où s'il vous plaît?

M. PHILIDOR.

Par où? ... Suffit, je veux

Que ma Fille aujourd'hui condescende à mes vœux.

Mad. PHILIDOR.

Je prétends qu'Angelique à moi seule obéïsse.

M. PHILIDOR.

Selon ma volonté j'entends moi qu'elle agisse.

Mad. PHILIDOR.

Elle doit se soumettre aveuglement à moi,
Et de nul autre après ne recevoir la loi.

M. PHILIDOR.

Et par quelle raison?

Mad. PHILIDOR.

C'est que je suis sa mére.

M. PHILIDOR.

Et moi donc, s'il vous plait, ne suis-je pas son pere?

Mad. PHILIDOR.

Et quand vous le seriez? Voyez, belle raison?

M. PHILIDOR.

Je m'en mocque, j'aurai pour Gendre Lisimon

Mad. PHILIDOR.

Lisimon dites vous? Lisimon Capitaine?

M. PHILIDOR.

Oüi.

Mad. PHILIDOR.

De quel Régiment?

M. PHILIDOR.

De celui de la Reine.

Mad. PHILIDOR.

Tout de bon?

M. PHILIDOR.

Tout de bon.

Mad. PHILIDOR.

Et vîte, embrassons-nous.

Allons faire la paix mon cher petit Epoux.

M. PHILIDOR.

D'où vient donc tout à coup un excès de tendresse
Que l'on pardonneroit à peine à sa maîtresse?

Mad. PHILIDOR.

L'Epoux que je destine à ma fille aujourd'hui,
C'est Lisimon.

M. PHILIDOR.

Comment? Lisimon?

Mad. PHILIDOR.

Oui c'est lui,
Et puisque nous voulons tous deux le même Gendre,
A votre volonté je suis prête à me rendre.

M. PHILIDOR.

Voyez le grand effort! Mais je suis tout troublé,
Quoi, Monsieur Lisimon vous a déja parlé?

Mad. PHILIDOR.

Oh! Vraiment j'ai fait plus; ma parole est donnée
De finir de ma fille avec lui l'hymenée.

M. PHILIDOR.

De moi sur cet article il a parole aussi.
Je vous dirai bien plus; Lisimon est ici.

Mad. PHILIDOR.

Je le sçais bien.

M. PHILIDOR.

Comment?

Mad. PHILIDOR.

Je le sçais bien vous dis-je.

M. PHILIDOR.

à part.

Vous le sçavez? Voici quelque nouveau vertige.

Mad. PHILIDOR.

Il est, sur mon Billet, rendu dans le jardin;
Il a reçû, vous dis-je, un Billet de ma main,
Par lequel en deux mots je lui mande & propose
De venir au jardin pour terminer la chose.

M. PHILIDOR *riant.*

Je vous en livre autant; le cas est singulier;
Je n'ai jamais rien vû de plus particulier.
Ne nous trompons-nous point? C'est peut-être un autre homme.

Est-ce bien Lisimon ?

Mad. PHILIDOR.

C'est ainsi qu'on le nomme.

M. PHILIDOR.

Un garçon fort bien fait ?

Mad. PHILIDOR.

Oüi vraiment, fait au tour.

M. PHILIDOR.

Assez beau de visage.

Mad. PHILIDOR.

Ah! Beau comme le jour.

M. PHILIDOR.

Capitaine ?

Mad. PHILIDOR.

Oüi, vous dis-je.

M. PHILIDOR.

Ah! ma foi, c'est lui même.

Mad. PHILIDOR.

En doutez vous ?

M. PHILIDOR.

Moi ? Non ; mais c'est un vrai problême,

Mad. PHILIDOR.

Nous allons quereller ; car nos plus grands debats
Viennent faute souvent de ne s'entendre pas.

M. PHILIDOR.

Hé! La chose à present n'est pas encor bien claire.

Mad. PHILIDOR.

Il faut à nôtre fille apprendre ce mystére.
Puisqu'elle hait si fort tous les gens du Palais,
Lisimon pleinement doit remplir ses souhaits.

M. PHILIDOR.

Sans doute, & je prétends que l'affaire se fasse.

SCENE IX.

M. PHILIDOR, Mad. PHILIDOR, ANGELIQUE,

ANGELIQUE.

Mon Pére, à vos genoux, je demande une grace.

M. PHILIDOR.

Comment donc?

ANGELIQUE.

Ah! mon pére, auriez-vous bien le cœur
De vouloir aujourd'hui causer tout mon malheur,

M. PHILIDOR.

En voici bien d'un autre & que veux-tu donc dire?

Mad. PHILIDOR.

Mais vraiment son discours commence à m'interdire.

ANGELIQUE.

Vous voulez, dit Merlin, tous deux me marier,
Et je viens tout exprès ici pour vous prier
De ne me point forcer au nœud du mariage.

Mad. PHILIDOR.

Ah! le cas est nouveau, qu'une fille à votre âge
Ait pour l'état de femme une si grande horreur;
Des filles de Paris c'est l'unique fureur,
Et leur esprit seroit attaqué de folie
S'il leur falloit rester fille toute leur vie.

ANGELIQUE.

Mais, mon dessein n'est pas de rester fille, . . . helas!

Un jeune Cavalier m'a trouvé des appas...
Et je viens vous prier de renoncer au vôtre...
[illegible] un autre.

M. PHILIDOR.

Je ne m'attendois pas à ce petit détour;
Orça, Mademoiselle, en dépit de l'amour.
A votre mére, à moi, j'entends qu'on obéïsse.

ANGELIQUE.

Quoi! vous seriez, mon pére, auteur de mon supplice?

M. PHILIDOR.

Ceci n'est pas mauvais, quoi, quand un coup du sort
Met votre mére & moi parfaitement d'accord,
(Ce qui n'arrive pas deux fois au plus l'année)
Vous seule vous romprez un projet d'hymenée?
Mais quel est ce mignon? ce joli jouvenceau?
Dont vous avez troublé votre petit cerveau?

Mad. PHILIDOR.

Je le gagerois bien, c'est quelque petit maître.

ANGELIQUE.

Oh! non, il est sensé tout autant qu'on peut l'être.

M. PHILIDOR.

Mais enfin, quel homme est-ce? Est-ce un homme de nom?

ANGELIQUE.

C'est puisqu'il le faut dire, un nommé Lisimon.

M. PHILIDOR.

Lisimon, dis tu pas? Quoi c'est chose certaine?

ANGELIQUE.

Oui, mon pere,

M. PHILIDOR.

Et qu'est il?

ANGELIQUE.

Mais, il est Capitaine
Au Regiment, dit-on, de la Reine... Pourquoi
Paroissez-vous surpris... vous riez...

M.

M. PHILIDOR *riant.*

Oh ma foi

Je n'y puis plus tenir.

ANGELIQUE.

Quoi ? vous aussi ma mére ?

Mad. PHILIDOR.

Le plaisant tour !

ANGELIQUE.

De grace expliquez ce mystére.

M. PHILIDOR *riant toûjours.*

Celui que nous t'avons destiné pour époux,
C'est Lisimon lui même.

ANGELIQUE.

Ah ! que m'apprenez-vous,

M. PHILIDOR.

Parbleu de Lisimon j'admire la sagesse,
Quelle discrétion ! quelle délicatesse !
De prendre de nous trois en secret l'agrément ;
Peste ! ce garçon-là promet infiniment.

ANGELIQUE.

Le pauvre Chevalier va donc être bien aise.

Mad. PHILIDOR.

Chevalier, dites-vous ? oh ! ne vous en déplaise
Vous serez bien Comtesse.

M. PHILIDOR.

Elle Comtesse ! bon.
Elle sera Marquise, & je vous en répons
Lisimon est Marquis.

Mad. PHILIDOR.

Non vrayment il est Comte.

ANGELIQUE.

Non, il est Chevalier.

M. PHILIDOR.

Hé ! quel peste de conte.
Il est Marquis vous dis-je, & Marquis tres Marquis ;
Et tous les Lisimon le sont de pere en fils.

Mad. PHILIDOR.

Et moi, Monsieur, & moi je soutiens le contraire.

M. PHILIDOR.

Bon, encor une fois mettons nous en colére.

Mad. PHILIDOR.

Vous m'y forcez toûjours .... car tenez franchement...

M. PHILIDOR.

Ne sçauriez vous parler qu'avec emportement?
Entre-nous vos discours sont pleins de pétulance.

Mad. PHILIDOR.

Et les vôtres, Monsieur, sont pleins d'extravagance.

M. PHILIDOR.

Le compliment est doux; mais faut-il nous fâcher?
C'est une bagatelle, envoyons-le chercher..
N'est-il pas au Jardin?

Mad. PHILIDOR.

Sans doute il y doit être.
Nous n'avons qu'à parler d'abord, il va paroître;

Voyant le Comte qui vient.

Mais je le voi venir.

SCENE X.

M. PHILIDOR, Mad. PHILIDOR, LE MARQUIS LISIMON, LE COMTE LISIMON, ANGELIQUE.

M. PHILIDOR *voyant le Marquis.*

Justement le voici.

Mad. PHILIDOR *prenant le Comte par la main.*

Tenez, c'est celui la.

M. PHILIDOR *voyant le Marquis.*

Non, non, c'est celui ci.

Mad. PHILIDOR.

C'est celui-là vous dis-je.

M. PHILIDOR.

Hé! mon Dieu, non ma femme.

Mad. PHILIDOR *au Comte.*

Monsieur, n'êtes-vous pas Lisimon.

LE COMTE.

Oüi, Madame.

Mad. PHILIDOR.

Là, Monsieur, mon mari n'avois je pas raison?

M. PHILIDOR *au Marquis.*

N'est-ce pas vous, Monsieur, qu'on nommé Lisimon?

LE MARQUIS.

Oüi, Monsieur.

ANGELIQUE *bas.*

Juste Ciel! ma surprise est extrême.

M. PHILIDOR.

Capitaine?

LE MARQUIS.

Oüi, Monsieur.

Mad. PHILIDOR *au Comte.*

Et vous?

LE COMTE.

Et moi de même.

M. PHILIDOR.

Comment deux Lisimon? mais, je n'y connois rien.

Mad. PHILIDOR.

Pour moi je n'en connois point d'autre que le mien.

M. PHILIDOR.

Moi je crois que le mien est le seul véritable.
Je m'y tiens.

ANGELIQUE.

Tout ceci me paroît incroyable.

LE MARQUIS.

Monsieur, j'espére en vous, vous sçavez mon amour.

M. PHILIDOR.

Oüi, monsieur, vous aurez ma fille, & dès ce jour.

LE COMTE *à Madame Philidor.*

Vous sçavez mon ardeur, j'espére en vous, Madame.

Mad. PHILIDOR.

Comptez sur moi, Monsieur, ma fille est votre femme.

M. PHILIDOR.

Angelique.

ANGELIQUE.

Mon pére.

M. PHILIDOR.

A quoi rêves-tu là?

Tu le connois si bien, expliques-nous cela.
Lequel est Lisimon? est-ce l'un? est-ce l'autre
Parle, est-ce le mien?

ANGELIQUE.

Non.

Mad. PHILIDOR.

C'est le mien.

ANGELIQUE.

Ni le vôtre.

LE MARQUIS.

Comment? Mademoiselle, ai je l'air imposteur?
Mon nom est Lisimon! je suis homme d'honneur.

LE COMTE.

Permettez-moi de dire ici la même chose;
Que Lesimon n'est pas un nom que je suppose.

M. PHILIDOR.

Lequel croire des deux? par ma foi, je ne sçais.
au Marquis.
Mais vous me convenez, Monsieur, & c'est assez.
A mes commandemens ma fille va se rendre.

Mad. PHILIDOR *parlant au Comte.*

Et moi je prétends moi, que Monsieur soit mon Gendre.

M. PHILIDOR *à sa femme.*

C'est à vous à céder, je le veux, en un mot,
Vous n'êtes qu'une femme.

Mad. PHILIDOR.

Et vous n'êtes qu'un sot.

ANGELIQUE.

Ah! mon Pére, en faut il venir aux invectives?

M. PHILIDOR *en colére.*

Quoi donc? derogerai-je à mes prérogatives?
Vous dépendez de moi, je suis pére & mari;
D'elle comme de vous je veux être obéi.

LE MARQUIS.

Ah! Monsieur.

LE COMTE.

Eh! Madame.

ANGELIQUE.

Hé; ma mére, de grace;
Tâchez qu'avez douceur cette affaire se passe,

Mad. PHILIDOR.

Votre pére me joue un tour de sa façon ;
Je gage que le sien est un faux Lisimon.

M. PHILIDOR.

Moi? Je me servirois d'un pareil stratagême,
Je n'en suis pas capable.

SCENE XI.

M. & Mad. PHILIDOR, LE MARQUIS, LE COMTE, LE CHEVALIER, LISIMON, ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

He! le voici lui-même,

M. PHILIDOR.

Et qui donc?

ANGELIQUE.

Lisimon.

M. PHILIDOR.

Qui? celui que je vois?
Je ne sçais où j'en suis

Mad. PHILIDOR.

Ni moi.

LE MARQUIS *voyant le Chevalier.*

Ni moi.

LE COMTE *voyant le Chevalier.*

Ni moi.

LE CHEVALIER LISIMON.

Le Marquis & le Comte! O rencontre imprévûe!

De tout ce que je voi mon ame est confonduë.

à M. Philidor.

Ah! Monsieur, pardonnez à mon étonnement;
Deux Rivaux, je le voi, traversent un Amant.
Esperant m'allier avec votre famille,
Je vous venois ici demander votre fille.

M. PHILIDOR.

Oh! ma foi, ç'en est trop, trois époux à la fois.
Prétendez-vous, Messieurs, l'épouser tous les trois?

Mad. PHILIDOR.

La chose assurément ne paroît pas faisable.

M. PHILIDOR.

Mais qui diantre de vous est donc le veritable.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

C'est moi Monsieur.

M. PHILIDOR.

Comment? tous les trois? oh! parbleu,
A la fin je croirai que ceci n'est qu'un jeu.

LE CHEVALIER.

Monsieur, puisqu'il vous faut dévoiler ce mystére.
Des aînez Lisimon je suis le jeune frere.
Nous servons tous les trois au même Regiment.
Nous nous trouvons chez vous, je ne sçais pas comment.
Ils sont trés-étonnés; quant à moi, je vous jure
Que je suis tout comme eux surpris de l'avanture.

M. PHILIDOR.

Puisque vous m'assurez que la chose est ainsi,
Je me trouve à present un peu plus éclairci.
Mais, par quel cas fortuit vous trouvez-vous ensemble?

LE MARQUIS.

Sans doute c'est l'amour qui tous trois nous rassemble;
Quand à moi, Merlin seul m'a produit prés de vous

LE COMTE.

Quoi, Merlin? ah! le traître, il mourra sous mes coups.
C'est lui qui m'a donné l'accès près de Madame.

LE CHEVALIER.

Ah! qu'entens-je: ainsi donc il trahissoit ma flâme.
Il m'a comme vous deux produit dans la maison.
Il m'a deux fois tiré de l'argent.

M. PHILIDOR.

Le fripon!

LE COMTE.

J'en suis pour mon argent comme vous pour le vôtre.

LE MARQUIS.

Il nous a donc duppé tous trois l'un après l'autre,
Mais vous m'avez promis votre fille, Monsieur,
Et de vous sur ce point j'ai parole d'honneur.

M. PHILIDOR.

Oui, je vous la tiendrai.

LE COMTE.

Par parole authentique,
Madame m'a promis la charmante Angelique.

Mad. PHILIDOR.

Ne craignez rien, Monsieur, vous serez son époux.

LE CHEVALIER.

Belle Angelique, helas! je n'espere qu'en vous.

ANGELIQUE.

Ah! tant que de mon cœur je serai la maîtresse
Vous pouvez, Chevalier, compter sur ma tendresse.

M. PHILIDOR.

C'est ce qu'il faudra voir.

Mad. PHILIDOR.

Mais que veut ce valet?

SCENE XXII.

M. PHILIDOR, Mad. PHILIDOR, ANGELIQUE, LES TROIS LISIMON, LARONCE.

LARONCE.

MAdame, on m'a chargé de vous rendre un Billet.

M. PHILIDOR.

Encore un Lisimon?

Mad. PHILIDOR.

Attendez donc réponse.

Mais, il s'en va. Voyons un peu ce qu'il m'annonce.

SCENE XIII.

M. PHILIDOR, Mad. PHILIDOR, ANGELIQUE, LES TROIS LISIMON.

Mad. PHILIDOR.

Le benêt; il apporte un Billet au hazard;
Il devoit bien nous dire au moins de quelle part,
Je ne reconnois point du tout cette écriture,
Et je voi qu'on a même obmis la signature,
Elle lit.

LETTRE.

A'Tant appris, Madame, que les deux aînez des trois Lisimon aspiroient au bonheur d'entrer dans votre famille, j'ai crû qu'il étoit de mon devoir de vous avertir que le Marquis est si fort adonné au jeu, & le Comte aux femmes, qu'ils rendront une épouse éternellement malheureuse; vous sçavez, Madame, que ce sont là les deux vices ordinaires de presque tous les gens de guerre; ainsi prenez garde à ce que vous ferez.

Mad. PHILIDOR *continuant.*

Quoi, Messieurs, vous aimez les femmes & le jeu?
Vrayment, vous pourriez bien ruiner ma fille en peu.

LE COMTE.

Madame, ce Billet n'est qu'un pur artifice.

LE

LE MARQUIS.

Monſieur, à ma conduite on ne rend pas juſtice

M. PHILIDOR.

Ce que j'apprends de vous, Meſſieurs, me fait
trembler.
Moi, vous donner ma fille? autant vaut l'immoler.

Mad. PHILIDOR.

Fi! les maris joüeurs ſont des maris infames:
Peut-on aimer le jeu? --- paſſe encor pour les
femmes.

LE COMTE.

Madame, encore un coup, on nous accuſe à
tort,
Et s'il faut parler net, je ſoupçonne tres-fort
Votre valet Merlin de cette fourberie.
Nous avons des garans de ſa friponnerie,
Et ce qu'il nous a fait à tous trois tour à tour,
Nous montre qu'il eſt bien capable d'un tel
tour.
Eclairciſſons ce fait, je le demande en grace.

M. PHILIDOR.

Si c'eſt lui! je pretens l'aſſomer ſur la place.
Mais voyez ce maraut! taiſons nous, le voici.

SCENE XIV.

M. PHILIDOR, Mad. PHILIDOR, LES TROIS LISIMON, ANGELIQUE, MERLIN.

MERLIN *appercevant les trois Lisimon ensemble.*

AH! que vois-je? la peste, ils sont encor ici
Je les croyois bien loin ... fuyons.

M. PHILIDOR.

Arrête; arrête,
Viens-tu joüer encore quelque tour de ta tête.

MERLIN *voulant s'échapper.*

Hé! Monsieur, laissez-moi, l'on m'attend autre part.

LE MARQUIS.

Ah, ah! vous voila donc, traitre, insigne pendart.

LE COMTE.

C'est donc toi, malheureux, dont l'audace est exrréme?

LE CHEVALIER.

Enfin, te voilà donc?

MERLIN.

Oüi, Messieurs, c'est moi-même.

à part.

Un peu d'effronterie, allons, ferme Merlin.

LE COMTE.

Tu nous a donc joüez tous trois, double Coquin!

MER-

MERLIN.

Qui, moi ? de vous joüer j'aurois eu l'impudence ?
Souverain Protecteur des cœurs pleins d'innocence,
Ciel, qui voyez ici l'affront que l'on me fait,
Me laissez-vous noircir d'un semblable forfait ?

LE MARQUIS.

Quoi ? ne nous as-tu pas introduit chez ton maître
Tous trois l'un après l'autre ?

MERLIN.

Oüi, Monsieur.

M. PHILIDOR.

Hé bien, traître ?
N'est-ce pas les joüer ? dis-nous en raison ?

MERLIN.

Est-ce ma faute à moi s'ils sont trois Lisimon,
J'ai conduit ce me semble assez bien leurs affaires ;
De quoi s'avisent-ils aussi d'être trois freres ?

Mad. PHILIDOR.

Mais ce n'est pas le tout, connois-tu ce billet ?
Je suis sûre, maraut, que c'est toi qui l'as fait.

LE MARQUIS.

De tes tours insolens coquin c'est-là le pire.

MERLIN.

Qui moi ? faire un billet, je ne sçais pas écrire.
Si j'avois un peu sçû barboüiller du papier
Je serois à present peut-être un gros Fermier.

LE COMTE *tirant son épée.*

Mon ame en ce moment veut être détrompée,
Parle, ou bien dans ton sang je plonge cette épée.

MERLIN.

Mais, Messieurs, battez moi, bourrez-moi, tuez moi,
Je ne sçais d'où provient ce billet, par ma foi,

LE

LE COMTE.

Tu n'en sçais rien maraut?

MERLIN.

Non, la peste me tuë;

Et c'est la vérité, comme on dit, toute nuë.

Mad. PHILIDOR.

Je veux croire, Messieurs, qu'on cherche à vous noircir?

Mais avant de conclure il faut nous éclaircir,

Si ce qu'on nous écrit est faux ou véritable.

M. PHILIDOR.

Pour la premiére fois ma femme est raisonnable.

ANGÉLIQUE.

Tout cela ne seroit d'aucune utilité;

Ces Messieurs voudroient ils forcer ma volonté?

Puisqu'un autre a mon cœur, que peuvent-ils prétendre?

MERLIN *à part.*

Bon, elle me séconde, & c'est fort bien l'entendre.

LE MARQUIS.

Madame; c'est assez, je me tiens averti.

Comte, m'en croirez vous, prenons notre parti,

Faisons par grandeur d'ame un effort sur nous-même,

Puisque des trois Rivaux ce n'est pas nous qu'on aime.

LE COMTE.

Chevalier nous laissons un champ libre à tes feux;

à Merlin.

Toi maraut, de tes jours ne te montre à mes yeux.

SCE-

SCENE XV.

M. PHILIDOR, Mad. PHILIDOR, ANGELIQUE, LE CHEVALIER LISIMON, MERLIN.

M. PHILIDOR.

ORça, Monsieur Merlin, je veux que sans
  mystére
Vous me dévelopiez le fond de cette affaire.
Ces Messieurs quittent prise, ils en ont tout
  sujet;
Si vous ne m'apprenez d'où vient ce beau billet,
Comme un fripon fieffé, je vais vous faire pren-
  dre
Jusqu'à ce que l'on ait des preuves pour vous
  pendre.

MERLIN.

Permettez donc, Monsieur, qu'embrassant vos
  genoux,
Votre Merlin exige une grace de vous.

M. PHILIDOR.

Et quelle grace, dis?

MERLIN *à genoux.*

Celle de ne point battre
Un valet digne, helas! de l'être comme qua-
  tre.
J'ettez les yeux, Monsieur sur mon petit trésor;
Et voyez seulement ces quatre bourses d'or,
Des aînez Lisimon, j'obtins les deux premié-
  res,
Et le cadet lui seul m'offrit les deux derniéres,
Je les servois d'abord tous trois sans primauté;
Mais le plus fort payant l'a lui seul emporté.

pour

Pour faire déguerpir les aînez des trois fréres,
J'ai crû dans un besoin mes ruses necessaires,
Et cette Lettre enfin dont vous cherchez l'Auteur,
Est de l'invention de votre serviteur.
De cent routes, Monsieur, qui vont à la fortune,
Depuis plus de trente ans, je n'en ai trouvé qu'une.
Si je vous ai trompé j'en pleure amérement,
Et j'en suis trés-fâché, Monsieur, assurément.

M. PHILIDOR.

Comment double coquin, nous joüer de la sorte?

MERLIN.

Je m'y suis vû contraint, ou le diable m'emporte.

M. PHILIDOR.

En faveur de l'argent que cela t'a produit,
Je veux bien te pardonner ce petit tour d'esprit;

au Chevalier.

Mais n'y retournez plus. Ma fille a sçu vous plaire,
Obtenez s'il se peut l'agrément de sa mére;
Cela se doit ainsi, qu'elle approuve vos feux;
Et je suis prêt, Monsieur, à vous unir tous deux.

LE CHEVALIER.

Ma fortune est égale à celle de mes fréres.
Pourquoi vos sentimens me seroient-ils contraires.

ANGELIQUE.

Ma mere vous pouvez me faire un heureux sort.

M. PHILIDOR.

Entrons dans le logis nous serons tous d'accord.

MERLIN.

Le Cadet Limosin remporte la victoire
Des trois Fréres rivaux ainsi finit l'histoire.

FIN.